

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

INFLUENCE ET CRITIQUE DU COURANT LIBERTAIRE DANS LA PENSÉE POLITIQUE
DE GRAMSCI

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN SCIENCE POLITIQUE

PAR
OMER MOUSSALY

NOVEMBRE 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

La rédaction de notre thèse s'est étalée sur quelques années et a requis un solide investissement en temps et efforts de réflexion. Mais nous n'aurions pu mener notre projet à bon port sans les conseils judicieux, le savoir et le soutien du professeur émérite Jean-Marc Piotte à qui nous voudrions exprimer notre pleine gratitude. Mes remerciements vont aussi au professeur Francis Dupuis-Déri qui a dirigé notre thèse d'une façon très méticuleuse et constructive. Messieurs Piotte et Dupuis-Déri enseignent la science politique à l'UQAM.

Nous avons tiré profit du grand gramsciste français André Tosel professeur à l'Université de Nice en France qui a bien voulu se déplacer à Montréal pour faire partie du jury de la soutenance. Nous lui sommes très reconnaissant. Richard Weiner, professeur et ex-doyen au Rhode Island College nous a encouragé à doubler d'efforts, qu'il en soit remercié.

Finalement j'ai été touché par l'expression de fierté et d'amour que mes parents Adnan et Christine Moussaly ont manifestée lors de ma soutenance. Qu'ils veuillent agréer l'expression de mes sincères sentiments.

Omer Moussaly

TABLE DES MATIÈRES

Résumé.....	iii
Introduction.....	1
Chapitre I - Méthodologie : deux variantes de l'historicisme.....	12
Chapitre II - Revue critique de la documentation : Les appréciations controversies.....	27
Chapitre III - De quelques évaluations pondérées	50
Chapitre IV - Des attestations en faveur du libertarisme de Gramsci.....	71
Chapitre V - Vers une lecture marxiste-libertaire.....	93
Chapitre VI - De son enfance en Sardaigne aux premières prises d'armes politiques.....	125
Chapitre VII - L'Ordine Nuovo	146
Chapitre VIII - Les balbutiements du Parti communiste italien.....	172
Chapitre IX - Les Cahiers de prison.....	187
Chapitre X - Actualité de Gramsci dans les débats contemporains	249
Conclusion	302
Bibliographie.....	307

Résumé

Scrutée sous presque tous les angles, l'œuvre d'Antonio Gramsci a déjà fait couler beaucoup d'encre. L'engouement que manifeste la critique aux recherches consacrées à Gramsci et la reconnaissance du mérite de son œuvre, confirment sa consécration. D'ailleurs son enseignement a été repris par ses nombreux disciples même si son prestige fut occasionnellement entaché par les attaques de quelques détracteurs. Certains exégètes s'évertuaient à saisir la pensée politique de l'auteur des *Cahiers de prison* à travers les concepts qu'il avait développés en les associant à son militantisme politique. D'autres analystes ont mis l'accent sur sa difformité physique et son origine insulaire pour désigner l'orientation qu'a prise sa réflexion de la périphérie au centre. D'aucuns ont signalé son penchant libertaire sans pour autant approfondir cet aspect.

Ces appréciations tant soit peu disparates nous ont porté à les passer au crible de la critique pour ne retenir que celles qui tiennent la route et inscrivent la signification dans le cadre de son contexte. Il fallait, en premier lieu, trancher le débat entre ceux qui soutenaient le soi-disant dogmatisme imputé à Gramsci et ceux qui reconnaissaient son penchant pour le marxisme-libertaire. En deuxième lieu il incombait de réfuter les périodisations partielles et partiales qui soulignaient des ruptures prétendument significatives dans la réflexion gramscienne.

Nous avons choisi d'explorer l'aspect libertaire chez Gramsci pour deux raisons majeures : 1) ce penchant n'a pas été assez exploré et dans certaines occasions n'a suscité que controverses de chapelles; 2) l'étude attentive de son œuvre et le tour d'horizon de la revue de la littérature nous incitaient à vérifier la pertinence d'appliquer à ses écrits une grille de lecture marxiste-libertaire. Dans l'affirmative, nous avons tiré profit de l'idéal-type établi par Daniel Guérin pour identifier le marxisme-libertaire. Par la suite, nous avons procédé à vérifier si la réflexion gramscienne répondait point par point aux huit critères de Guérin. Cette démarche a étayé notre hypothèse de départ.

Il nous a semblé de mise, à ce stade-ci, de tracer quelques repères biographiques en lien avec les gestes et dires de Gramsci en vue de faciliter la tâche du lecteur et lui permettre de mieux suivre notre exposé. Né à Alès en Sardaigne, Antonio fut atteint dès l'âge de quatre ans de scoliose qui fragilisa son état de santé le restant de ses jours. Néanmoins, il parvint à terminer avec succès ses études secondaires et à décrocher une bourse d'études à l'Université de Turin. Se trouvant dans un centre industriel il fit montre d'empathie envers les exploités, joignit les rangs du Parti socialiste, multiplia les chroniques et contribua à la création des Conseils d'usine de facture libertaire. Promu chef du Parti communiste, il fut condamné à une lourde peine de prison. Durant son incarcération il noircit une trentaine de cahiers où, fidèle à lui-même, il mit l'accent sur son attachement au libertarisme.

Chemin faisant nous nous sommes rendu compte de l'existence d'un lien, tant soit peu ténu, entre le penchant libertaire de Gramsci et les arguments en faveur de son actualité, bien que nous procédions à dégager la signification de ses écrits par voie de contextualisation. Nous nous sommes donc autorisé à consacrer le chapitre final à l'attestation de la pérennité de Gramsci tel qu'exposée par ses disciples et ses continuateurs.

Les mots clés : Antonio Gramsci, marxisme-libertaire, *Cahiers de prison*, Daniel Guérin, Quentin Skinner, Ellen Meiksins Wood

Introduction

L'idée de rédiger une thèse sur Antonio Gramsci nous est venue alors que nous étions sur le point de terminer notre maîtrise sur la guerre civile espagnole. Nombre d'ouvrages scrutés à cette fin faisaient référence à la réflexion gramscienne, ce qui n'a pas manqué de susciter notre intérêt pour le penseur sarde et par voie de conséquence nous nous sommes mis à consulter son œuvre et sa biographie. Les *Cahiers de prison* et les récits de sa vie n'ont pas tardé à devenir nos livres de chevet. En dépit de son origine relativement modeste et de sa santé chancelante, Gramsci avait réussi à décrocher une bourse à l'Université de Turin grâce à son intelligence et sa passion pour le savoir. Toutefois, il abandonna ses études pour se lancer dans le militantisme en faveur des exploités. En raison de ses convictions politiques, il fut condamné à une longue sentence de prison et ne fut libéré que quelques mois avant sa mort. L'annonce de son décès a porté l'anarchiste italien Camillo Berneri à livrer sur les ondes de la CNT-FAI (le porte radio des anarchistes espagnols) un chaleureux obituaire où il vantait les mérites de Gramsci qu'il tenait pour un théoricien hors pair et un militant dévoué à la cause du prolétariat. Berneri paya cher son éloquence radiophonique puisqu'il fut abattu trois jours plus tard par les sbires de Staline. L'admiration manifestée par Berneri pour Gramsci n'aurait pas, à elle seule, suffi à traduire l'affinité entre le marxisme du penseur sarde et la pensée libertaire si cet aspect n'était pas étayé par d'autres indices. En outre, il serait tout indiqué de prendre note des orientations disparates des groupes affiliés soit à l'anarchisme ou au marxisme. Il n'en reste pas moins que toutes ces mouvances de la gauche préconisent l'action révolutionnaire en vue de renverser ou de supprimer l'État capitaliste. Or ce but n'a aucune chance de se réaliser sans concéder ne serait-ce qu'une parcelle d'autorité à l'organisation dirigeante qui les guide. D'où les velléités de jeter des passerelles entre les orientations qui admettent l'autorité et celles qui lui opposent une fin de non-recevoir.

Le choix d'un sujet de thèse s'est avéré beaucoup plus complexe qu'il n'en a l'air à prime abord et les sources d'inspiration en vue de résoudre cette question d'une façon assez satisfaisante sont nombreuses. Nous nous comptons chanceux d'avoir bénéficié des conseils judicieux de Jean-Marc Piotte de *La pensée politique de Gramsci* qui nous a suggéré de faire une lecture critique des écrits gramsciens et de l'appréciation dont ils ont fait l'objet par des analystes chevronnés. Il nous a semblé tout indiqué de le considérer comme personne ressource incontournable dans nos recherches en ce sens. Ayant scruté une quantité imposante de textes qui nous ont familiarisé avec Gramsci, nous l'avons tenu au courant de notre démarche. Le professeur Piotte nous proposa alors de trouver un créneau assez original pour que notre travail puisse être considéré comme une contribution assez originale à l'avancement des études gramsciennes. Après mûre réflexion, nous avons intitulé notre thèse *Influence et critique du courant*

libertaire dans la pensée politique de Gramsci. Comme le titre l'indique, il s'agissait d'illustrer, d'une façon critique, la teinte libertaire/anarchiste imprimée sur le marxisme de Gramsci. À cet effet, nous avons mis à profit le fruit de notre participation auprès de certains groupes anarchistes montréalais et le condensé que nous avons fait des classiques de l'anarchisme par nos lectures de ses têtes d'affiche, tels que Bakounine, Kropotkine, Malatesta, Berneri et Fabbri.

De surcroît, nous avons eu plusieurs rencontres fort intéressantes avec un autre intellectuel organique de la gauche au Québec, nommément le professeur Francis Dupuis-Déri. Ayant auparavant suivi son séminaire sur la désobéissance civile, nous avons constaté que l'universitaire et le militant peuvent être les deux faces d'une même pièce. Cette piste influera sur l'orientation que prendra notre recherche. Dans nos échanges d'opinions avec les professeurs Dupuis-Déri et Piotte, plusieurs idées clés ont fait surface. Il s'agissait de l'a-propos de clarifier nos perceptions des courants libertaire et marxiste, d'examiner minutieusement les rapports entre marxisme et anarchisme en vue de justifier le trait d'union dans la grille de lecture de la réflexion gramscienne. Il était aussi question de préciser la place à réserver aux exégètes chevronnés qui ont tant soit peu signalé la dimension libertaire du marxisme gramscien et d'identifier certains critères qui permettent d'associer la vie et l'œuvre de Gramsci au marxisme de teinte libertaire. Dans cette perspective, nous avons scruté nombre d'ouvrages traitant du marxisme et de l'anarchisme en vue de bonifier notre connaissance de base. Parallèlement, nous avons sondé d'une façon plus rigoureuse Gramsci dans le but de distinguer son marxisme des autres variantes. Ce travail a favorisé la plausibilité d'envisager provisoirement le vocable libertaire comme épithète pour qualifier le marxisme gramscien. Afin d'étayer ce choix, nous nous sommes inspiré des huit critères qu'a établis Daniel Guérin en guise d'idéal-type du marxiste-libertaire.

Précédé d'une introduction et suivi d'une conclusion, le corps de la thèse comprend dix chapitres répartis en trois blocs. Le premier bloc comprend cinq chapitres. Le chapitre liminaire esquisse une approche théorique d'interprétation en amalgamant l'historicisme de Quentin Skinner, qui consiste à inscrire les idées politiques dans le cadre des débats où elles ont été exprimées, à celui d'Ellen Meiksins Wood qui conjugue le contexte aux luttes sociales. Les trois chapitres qui suivent sont consacrés à la revue de la littérature où il est question de faire un classement des appréciations des exégètes retenus. Les uns soulignent chez Gramsci l'aspect autoritaire, les autres y décèlent une coloration libertaire et d'autres, après avoir posé la question, remettent à plus tard leur jugement. Évidemment, cette catégorisation n'a rien d'étanche et, comme tout classement, ne manque pas de zones grises. La plausibilité de la grille de lecture marxiste-libertaire de l'œuvre gramscienne est mise de l'avant, citations à l'appui, dans le chapitre cinq. Le deuxième bloc comporte les chapitres six à neuf dans lequel nous

faisons l'analyse du discours gramscien dans une perspective chronologique et où l'accent est mis sur son penchant marxiste-libertaire conformément aux huit critères établis par Daniel Guérin. Le chapitre dix constitue le troisième bloc où nous présentons des penseurs contemporains qui soulignent l'actualité de Gramsci et s'inspirent largement de lui dans leur traitement des questions politiques contemporaines. À cela s'ajoutent des chercheurs chevronnés qui ont consacré à Gramsci une place de choix dans les récents débats politiques et qui ont su dégager les traits universels de ses écrits. Le contenu développé à travers le corps de la thèse suit le filon conducteur de la coloration libertaire du marxisme d'un grand théoricien qui a contribué à la création des Conseils d'usine, a dénoncé le césarisme réactionnaire, fondé l'*Ordine Nuovo*, soutenu l'impulsion de bas en haut dans les luttes sociales et joué le rôle d'intellectuel organique de la classe ouvrière.

L'engouement que manifeste la critique aux recherches consacrées à un penseur longtemps après sa mort reflète la reconnaissance du mérite de son œuvre non seulement à l'époque de sa production, mais bien au-delà. Sa consécration se confirme quand son enseignement se répercute chez des disciples provenant de tout horizon, même si son prestige occasionne une attaque en règle de la part de quelques détracteurs. Comme l'affirme George Lichtheim dans son introduction à la *Phénoménologie de l'esprit*¹ de Hegel, la pérennité d'un penseur se mesure à l'aune de l'appréciation de ses continuateurs et de ses critiques,

As Aristotle had given form to the legacy of Plato and of the ancient world in general, so Hegel had cast into the mold of an all-inclusive system the heritage of all preceding metaphysical thought. It is immaterial whether Hegel himself saw his achievement in this light. His posthumously published lectures on the history of philosophy lend support to such a view, but this is irrelevant. What matters is that his work soon came to be judged in such terms by followers and critics alike.²

L'œuvre de Gramsci est un cas d'espèce parce qu'elle ne cesse de faire couler beaucoup d'encre et de susciter de vifs débats entre exégètes en ce qui concerne leurs interprétations parfois diamétralement opposées. La disparité des appréciations nous obligent à les passer au crible de la critique pour ne retenir que les plus adéquates à la saisie de la signification de l'œuvre dans le contexte de l'époque de sa production, tout en se prêtant à une adaptation de cette réflexion aux temps modernes. Nous avons jugé utile de faire l'état du débat engagé entre exégètes en exposant les principales appréciations controversées que la critique a consacrées à Gramsci. Il en est ressorti que les analystes chevronnés campaient dans des

¹ G.W.F. Hegel, *The Phenomenology of Mind*, New York, Harper Torchbooks, 1967.

² *Ibid.*, p. XV.

positions diamétralement opposées sur une foule de questions. Les uns reconnaissaient le marxisme libertaire de Gramsci, les autres n'y voyaient qu'un dogmatisme plutôt autoritaire. Passant d'une erreur d'aiguillage à une autre, certains faisaient grand étalage des ruptures dans la carrière de Gramsci, les autres affirmaient l'absence de solution de continuité, d'autres tentaient de faire une sorte de périodisation aussitôt remplacée par une autre plus ou moins réductrice. Dans un premier temps, nous tenterons de jeter un éclairage sur l'aspect libertaire du marxisme de Gramsci que nous considérons comme clé de voûte de son originalité sur les plans intellectuel, politique, philosophique et moral.

Des thèmes principaux qu'avait développés Gramsci dans ses écrits, les critiques ont notamment retenu la question méridionale, la notion de l'État, l'hégémonie, la société civile, le concept d'intellectuel organique, la lutte de classe, la philosophie de la *praxis*. Ils ont mis l'accent sur la difformité physique du penseur, son origine sarde, son accession à la tête du Parti communiste italien (PCI), son incarcération prolongée et sa mort prématurée avant qu'il n'ait pu mettre de l'ordre dans ses manuscrits. Certains exégètes ont même fait état de son double isolement, de sa détermination de passer de la périphérie au centre et de son penchant libertaire, conjugué à une éthique de haut calibre. Dans le corps de notre travail, nous tenterons de mettre de l'ordre dans ces interventions, de faire le lien entre certains concepts et de relever les indices qui corroborent ou infirment le bien-fondé d'une lecture marxiste-libertaire et notre conviction au sujet de l'actualité de Gramsci.

Il est donc de mise de tracer quelques repères biographiques de Gramsci en lien avec ses gestes et ses dires en vue de faciliter la tâche du lecteur et lui permettre de suivre avec intérêt notre exposé. À cet effet, il est à rappeler que Gramsci naquit à Alès en Sardaigne le 22 janvier 1891. Dès l'âge de quatre ans, il fut atteint de scoliose qui fragilisa son état de santé le restant de sa vie. La Sardaigne de Gramsci, comme le souligne John M. Cammett, était particulièrement arriérée économiquement et politiquement en comparaison avec la plupart des pays de l'Europe,

During Gramsci's youth, Sardinia was an incredibly backward area, even by southern Italian standards. A feudal system of land tenure remained in force there until 1835, long after its demise elsewhere in Europe (except for Russia). The abolition of feudalism changed very little. Elsewhere abolition had given rise to middle-class enterprise and ultimately to "national" revolutionary patriotism; in Sardinia nothing like that happened. The island was isolated geographically, socially, and culturally.³

³ John M. Cammett, *Antonio Gramsci and the Origins of Italian Communism*, Stanford, Stanford University Press, 1967, p.10-11.

En dépit du contexte socio-économique difficile de la Sardaigne et de ses problèmes personnels de santé, Gramsci parvint néanmoins à terminer avec succès ses études secondaires et à décrocher une bourse d'études à l'Université de Turin. Sous l'influence de ses professeurs et du milieu ouvrier turinois, il éprouva une empathie envers les exploités à qui il inculqua une vision volontariste qui les prédisposait à forger leur propre destin.

À la veille de la Première Guerre mondiale, Gramsci abandonna ses études universitaires pour se consacrer à une activité journalistique militante en faveur des couches subalternes de la société italienne. À cet effet, il joignit les rangs du Parti socialiste mais ne tarda pas à se désillusionner de l'empressement de cette formation à réaliser l'affranchissement des masses opprimées ou appuyer leurs revendications. Survient alors en Russie la Révolution d'octobre qui eut pour effet de renforcer la foi de Gramsci en la capacité des travailleurs italiens d'en suivre le modèle. À cet effet, il multiplia les chroniques à vocation éducative au profit de la classe ouvrière et contribua à la création des Conseils d'usine de facture plutôt libertaire. Cammett souligne d'ailleurs que la teinte libertaire des Conseils bénéficie de l'appui d'un grand nombre d'anarchistes qui saluèrent la participation active des travailleurs aux décisions qui les concernent.

The idea of the councils as forces for liberation of the working class attracted many anarchists to Gramsci's movement, to the great chagrin of some Socialist leaders. By the midsummer of 1920, both of the Italian anarcho-syndicalist organizations had declared themselves in favor of collaboration with the Ordine Nuovo movement.⁴

Dans ses écrits de cette époque, Gramsci conjugait l'enseignement marxiste aux revendications anarchistes et s'employait à dénoncer l'exploitation des classes dirigeantes.

En 1921, à la suite du congrès de Livourne, Gramsci et certains de ses camarades quittent le Parti socialiste pour former le PCI. Gramsci s'occupera notamment de l'organisation de cette nouvelle formation politique dont la survie était menacée par la montée du fascisme. En tant que délégué du PCI, Gramsci s'installe à Moscou à partir de mai 1922. Deux ans plus tard, ayant été élu député, Gramsci décide de rentrer chez lui, en dépit du risque de se faire arrêter. Peu de temps après, il assumera la chefferie du PCI. À ce titre, il attaque la notion de l'État qu'il considère, d'abord et avant tout, comme appareil de coercition au profit de la classe dominante. Il fut arrêté le 8 novembre 1926 et passa, à toutes fins pratiques, le restant de ses jours en prison. Il mourut en 1937. Durant la période de son incarcération, il noircira une trentaine de *Cahiers* qui feront l'objet d'une analyse détaillée.

⁴ *Ibid.*, p.123.

Cette brève biographie laisse suggérer la pertinence d'appliquer aux écrits de Gramsci une grille de lecture marxiste-libertaire que nous allons explorer en profondeur. Pour le moment nous nous contentons, d'esquisser de brèves définitions des notions de "marxisme", d'"anarchisme" et de "marxisme-libertaire". Désigné par Gramsci sous les appellations "matérialisme historique" ou "philosophie de la *praxis*", le marxisme constitue une réaction contre l'idéologie libérale et toutes formes d'idéalisme destinées à servir les intérêts de la classe dominante et à affaiblir le prolétariat dans sa lutte. Par "*praxis*", Gramsci entend la fusion de la pensée et de l'action qui s'étend à tous les aspects de la vie sociale, y compris les contradictions entre les modes et les rapports de production. Les termes "libertaires" et "anarchistes" qui se recoupent en partie cessent d'être des synonymes et, pour chacun de ces termes, il existe deux acceptions, l'une méliorative et l'autre péjorative. La liberté individuelle dont se réclament les libertaires, n'est pas leur bien exclusif. Ils se servent de l'anarchisme comme arme de lutte contre l'État bourgeois capitaliste, mais non contre l'idée d'État rejetée d'emblée par les anarchistes. Loin de transgresser toute règle et toute autorité, libertaires et anarchistes peuvent devenir, à force de travail, des militants dévoués et disciplinés qui joignent leur force au parti d'obéissance marxiste ayant pour seule mission de promouvoir la cause du prolétariat. Encore faut-il que ce parti soit toujours au diapason de la classe ouvrière et qu'il agisse en conséquence. Quant à la définition du marxisme libertaire, nous nous référons principalement à un idéal-type établi par Daniel Guérin⁵, à savoir :

1. Ne pas se contenter d'interpréter le monde, mais viser aussi à le transformer.
2. Croire au pouvoir créateur de la philosophie de la *praxis*.
3. Rejeter le déterminisme et le positivisme sociologiques.
4. Privilégier l'équilibre entre la spontanéité et la direction consciente.
5. Faire accorder le socialisme international avec les mouvements propres à un pays en particulier.
6. Croire à la démocratie directe impulsée de bas en haut.
7. Favoriser la contribution participative des minorités actives, liées organiquement aux classes subalternes.

⁵ Daniel Guérin, *Pour un marxisme libertaire*, Paris, Robert Laffont, 1969.

8. Formuler des solutions de masse à la révolution sociale.⁶

Afin d'inscrire l'œuvre de Gramsci dans son cadre spatio-temporel, nous soulignerons les événements majeurs qui ont influé sur sa réflexion politique. À cet effet, l'allusion à la Première Guerre mondiale, à la Révolution d'octobre, à la montée du fascisme, à l'échec des soulèvements ouvriers en Europe occidentale et au caractère dogmatique du Parti socialiste etc., ne sauraient être passés sous silence. Nous tenterons aussi d'évaluer le dynamisme du processus dialectique et praxéologique que Gramsci met en branle en réaction aux insuffisances des réformes. Dans les messages qu'il adresse aux anarchistes et aux libertaires, Gramsci minimise les différences qui les séparent et les invite à faire front commun au service de la classe ouvrière.

L'appel de Gramsci à plus de participation active de la part de la base, l'impulsion de bas en haut qu'il donne aux prises de décision, sa défense acharnée des minorités, pour n'en citer que ces quelques exemples impriment à sa philosophie une dimension nettement libertaire que nous essayerons de mettre en évidence. Il va de soi que la notion de nécessité que Gramsci met de l'avant, prête parfois à confusion à moins de l'envisager à travers le prisme de la dialectique comme voie royale à la liberté.

Il y a lieu de noter que la dichotomie attraction/répulsion entre marxisme et pensée libertaire tend à exclure l'harmonie entre ces deux courants bien que Gramsci s'empresse d'établir la proximité des vues entre Marx, Kropotkine et Malatesta. En effet, dans la 11^e thèse sur Feuerbach, Marx exprime sa volonté de changer le monde et de ne pas se contenter de le décrire. Quant à Pierre Kropotkine, il mesure les bienfaits d'une action révolutionnaire à l'aune du profit qu'en tire la collectivité. Sans lui décerner le titre de libertaire, Carl Levy, reconnaît néanmoins l'influence marquante de ce courant de pensée sur Gramsci :

As details about Gramsci's life are readily available elsewhere, I will not rehearse his biography [...] I will highlight those cultural, social and political formative influences during his political apprenticeship (1911-1919) that brought him into direct contact with syndicalist and libertarian politics and ideas. I will also demonstrate the elective affinities between Gramsci's unorthodox Marxism, anarchism and syndicalism.⁷

Le penchant marxiste-libertaire de Gramsci s'est manifesté tout au long de sa carrière, à l'exception, peut-être, d'une courte période où la survie du PCI était mise en jeu en raison de la montée du fascisme. Selon que les critiques mettaient l'accent sur l'ensemble des écrits de Gramsci ou sur la partie produite durant la

⁶ *Ibid.*, p.283-288.

⁷ Carl Levy, *Gramsci and the Anarchists*, Oxford, Berg, 1999, p.63.

crise que traversait le PCI leurs jugements accusaient un certain écart. Il était alors indispensable de remettre les pendules à l'heure en rejetant les conclusions hâtives ou arbitraires.

À cette fin, il nous semblait nécessaire de noter que les éditoriaux de Gramsci, sa réaction à la Révolution d'octobre, le strict code déontologique qu'il s'impose, et l'enseignement tiré de ses *Cahiers de prison*, toutes ces manifestations et bien d'autres avaient une consonance marxiste-libertaire, n'en déplaise aux détracteurs. Et que dire de l'appel que Gramsci lance aux anarchistes de joindre les rangs du Parti socialiste, de la synthèse qu'il fait entre la spontanéité et l'organisation révolutionnaire disciplinée? Et de son programme éducatif à l'intention des travailleurs? Tous ces points méritent d'être développés dans le corps de notre projet de recherche.

En plus, il y a lieu de s'attarder sur la notion de philosophie de la *praxis* que Gramsci assimile à l'histoire et à la politique, toutes les trois s'articulant autour de l'unité de la théorie et de la pratique. Il nous semble opportun de développer aussi le passage du "sens commun" au "bon sens", d'associer la "catharsis" au moment "ethico-politique" et de souligner le point de jonction entre structure et superstructure. Sans oublier le rejet du positivisme qui s'est infiltré sournoisement dans le marxisme et a eu pour effet de substituer la logique formelle à la démarche dialectique ni les efforts déployés par Gramsci pour concilier l'internationalisme avec les mouvements propres à un pays en particulier.

Mais étant donné que les mots constituent le code de formulation des concepts, il convient de rappeler que les langues vivantes évoluent, au fil des ans, en se débarrassant des termes tombés en désuétude et en s'enrichissant par voie d'emprunt ou de dérivation, de nouveaux vocables appelés néologismes. Toutefois, le mot forgé doit passer le test de l'usage avant qu'il ne soit retenu. À titre indicatif, on a créé à partir du mot "liberté", les termes libertaire et libertarisme; "anarchie" a donné lieu à anarchiste alors que "libertariste" n'a pas passé la rampe. L'usage a plutôt opté en faveur de libertaire comme substantif et comme adjectif.

La deuxième partie de notre projet de recherche concerne l'actualité de Gramsci que nous comptons établir en nous appuyant, entre autres, sur un historicisme relatif qui ne condamne pas son œuvre à pâtir au musée des antiquités. Slavoj Zizek exprime en substance la démarche méthodologique qui convienne à l'étude des grands penseurs en proposant de projeter sur eux ce que nous sommes devenus plutôt que de procéder à des interprétations hors contexte de leur réflexion,

Adorno begins his *Three Studies on Hegel* with a rebuttal of the traditional question about Hegel exemplified by the title of Benedetto Croce's book *What Is Living and What Is Dead in the Philosophy of Hegel?* Such a question presupposes, on the part of the author, the

adoption of an arrogant position as judge of the past; but when we are dealing with a truly great philosopher the real question to be raised concerns not what this philosopher may still mean to us, but rather the opposite, namely, what we are, what our contemporary situation might be in his eyes, how our epoch would appear to *his* thought.⁸

À cet effet, l'accent sera mis, en premier, sur le témoignage de quelques auteurs chevronnés tels qu'Edward Saïd⁹, Raymond Williams¹⁰ et Marx Rupert¹¹, pour ne nommer que ceux-là, qui affirment l'actualité de Gramsci. À ceux-là s'ajoutent les continuateurs de Gramsci qui portent son flambeau aux nouvelles générations. Parmi les témoins sélectionnés qui attestent de l'actualité de Gramsci figurent, en plus, Ernesto Laclau et Chantal Mouffe qui estiment que la réflexion gramscienne est très appropriée pour traiter des nouveaux mouvements sociaux. Renate Holub¹² considère que la forme de la doctrine gramscienne est d'une grande utilité pour jeter un éclairage sur des enjeux politiques actuels. Quant à Saïd, il utilise à bon escient nombre de concepts gramsciens dans son analyse de la culture occidentale de nos jours et juge très opérationnelle la distinction que fait Gramsci entre la domination et la direction.

Pour sa part Raymond Williams met Gramsci dans une classe à part, en raison de son œuvre originale où sont élaborés, entre autres, des concepts de culture, de langue et de littérature qui ont passé le test du temps. Mais c'est surtout la notion d'hégémonie, telle qu'élaborée par Gramsci qui le fascine par son extension au-delà du cadre spatio-temporel qui l'a vu naître. Williams ne tarit pas d'éloges à l'endroit de Gramsci qui a su formuler des préceptes applicables aujourd'hui. Eric Hobsbawm résume bien notre position concernant l'actualité et la pérennité des idées de Gramsci lorsqu'il affirme,

It [la pérennité des idées de Gramsci] is now recognised in most parts of the globe. Indeed, the flourishing historical school of 'subaltern studies' centred in Calcutta suggests that Gramsci's influence is still expanding. He has survived the political conjunctures which first gave him international prominence. He has survived the European communist movement itself. He has demonstrated his independence of the fluctuations of ideological fashion. Who now expects another vogue for Althusser, any more than for Spengler? He has survived the enclosure in academic ghettos which looks like being the fate of so many other thinkers of 'western marxism'. He has even avoided becoming an 'ism'. What the future fortunes of his writings will be, we cannot know.

⁸ Slavoj Žižek, *First as Tragedy, Then as Farce*, Londres, Verso, 2009, p.6.

⁹ Edward Saïd, *Orientalism*, New York, Vintage Books Edition, 1979.

¹⁰ Raymond Williams, *Marxism and Literature*, Oxford, University Press, 1977.

¹¹ Mark Rupert, *Producing Hegemony*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.

¹² Renate Holub, *Antonio Gramsci, Beyond Marxism and Postmodernism*, Londres, Routledge, 1992.

However, his permanence is already sufficiently sure, and justifies the continuing study of his writings.¹³

Quant à Mark Rupert; il s'inspire de Gramsci pour décortiquer les relations internationales qu'entretiennent les États-Unis au dernier tiers du 20^e siècle, attestant ainsi son actualité dans un cadre différent. Rupert sait gré à Gramsci pour son analyse encore valable aujourd'hui de l'aliénation générée par la production capitaliste. Afin de gagner en profondeur, Rupert se restreint à n'envisager que trois concepts clés, nommément, la "philosophie de la *praxis*", l'"hégémonie" et le "bloc historique" qui le confirment dans sa conviction que Gramsci occupe encore aujourd'hui une place de choix en science politique.

Dans la deuxième édition de leur *Hegemony and Socialist Strategy*¹⁴ en 2001, Laclau et Mouffe jugent toujours utile de s'inspirer de Gramsci dans l'analyse des nouveaux mouvements sociaux et de la mondialisation qui font l'objet de récents débats. Ils ont surtout recours au concept d'hégémonie pour guider leurs pas dans le traitement des enjeux qui occupent aujourd'hui l'avant de la scène politique et estiment tout indiqué dans la conjoncture actuelle de réitérer l'appel lancé autrefois par Gramsci voulant que les forces progressistes resserrent les rangs dans l'adversité.

De son côté Holub établit des passerelles entre les deux centres d'intérêt de Gramsci en tant que critique théâtral et théoricien politique, soulignant au passage la proximité des vues gramsciennes avec celles du modernisme en matière de rationalisation et de technologie. Qui plus est, Holub vante le mérite de Gramsci qu'elle considère comme un des pionniers de la théorie critique qui a su inspirer des théoriciens tels que Foucault, Williams et certains membres de l'École de Francfort. Elle ajoute que la conceptualisation gramscienne a contribué à la formulation d'un nouveau modèle dialogique ultra-moderne désigné par l'expression "pragmatisme différentiel" qui lui permet d'associer la façon de penser de Gramsci aux problèmes d'aujourd'hui,

What we, living in a western nation-state at the end of the twentieth century, can adopt from Gramsci, I think, is not so much the results of his analysis, culminating in his particular theory of the intellectual. What we can examine are his ways of viewing and doing analysis, and amend or transform them for political needs in our time [...] The project of examining Gramsci's critical analyses in terms of our needs, a critical adaptation and transformation of some of his views for our political

¹³ Eric Hobsbawm in *The Antonio Gramsci Reader*, David Forgacs (dir.), New York, New York University Press, 2000, p.13.

¹⁴ Ernesto Laclau et Chantal Mouffe, *Hegemony and Socialist Strategy*, Londres, Verso, 2001.

realities, is what I would like to call the practice of 'differential pragmatics.'¹⁵

Les continuateurs et disciples attestent, eux aussi, l'actualité de Gramsci. Nicos Poulantzas¹⁶, Ralph Miliband¹⁷ et Bob Jessop¹⁸, pour ne citer que ces trois, vantent le mérite de Gramsci pour avoir été un pionnier dans la démythification du pouvoir de classe. Dans leur analyse du concept d'État en régime capitaliste, ils se fondent sur l'idée de Gramsci selon laquelle l'État tend plutôt à solliciter le consentement des citoyens qu'à recourir en premier lieu à la coercition. Cependant, ils constatent que pour contrer la partialité de l'État ou ses dérapages, il leur fallait réhabiliter le concept gramscien d'hégémonie et, de fil en aiguille, ils ont réintroduit l'ensemble de l'enseignement de leur maître dans les débats actuels. Dans son récent ouvrage sur Gramsci, Peter Thomas¹⁹ affirme que le projet de recherche entamé sur l'esprit créateur des classes subalternes par l'auteur des *Cahiers de prison* demeure encore d'actualité pour deux grandes raisons :

[T]he *Prison Notebooks* contain at least two perspectives that will be decisive for the emergence of any genuinely mass, class-based politics: 1. A permanent perspective on the integral unity of the capitalist state-form, its production of the 'political' in bourgeois society as a function of hegemonic relations, and the need to elaborate a proletarian hegemonic apparatus capable of challenging it with a power of 'a completely different type'; 2. A novel reformulation of Marxism as a 'philosophy of praxis', as a theoretical formulation of the perspectives of the united front and as the expansive philosophical form at last discovered with which to construct a proletarian hegemony, 'renewing from head to toe the whole way of conceiving philosophy itself.' In this perspective, the 'Gramscian moment' still confronts us today as our contemporary.²⁰

C'est donc en tant que penseur politique original qui jette un nouvel éclairage sur la philosophie marxiste et offre des pistes de réflexions toujours pertinentes pour mener à bien la lutte des classes au 21^e siècle que nous abordons la pensée de Gramsci dans notre projet de recherche.

¹⁵ Holub, *op.cit.*, p.171.

¹⁶ Nicos Poulantzas, *Pouvoir politique et classes sociales dans l'État capitaliste*, Paris, François Maspero, 1968.

¹⁷ Ralph Miliband, *L'État dans la société capitaliste, analyse du système de pouvoir occidental*, Paris, Maspero, 1973 (1969).

¹⁸ Bob Jessop, *The Capitalist State, Marxist Theories and Methods*, Oxford, Martin Robertson, 1982.

¹⁹ Peter D. Thomas, *The Gramscian Moment, Philosophy, Hegemony and Marxism*, Chicago, Haymarket books, 2010.

²⁰ *Ibid.*, p.241.

Chapitre I - Méthodologie : deux variantes de l'historicisme

Parmi les méthodes les plus en vogue, les analystes manifestent un attrait pour l'historicisme, bien que les sens qu'ils lui en donnent connaissent plusieurs variantes. De leur côté, Quentin Skinner¹ et ses acolytes mettent l'accent sur l'intention d'un émetteur à influencer son destinataire dans tel ou tel sens dans le cadre des conflits politiques de son époque. Cette école de pensée privilégie l'interprétation du discours en fonction des informations qui étaient disponibles à l'auteur au moment de la production de son texte. Il n'est nullement question de lire entre les lignes, de descendre au niveau latent du discours, ni de trouver (ou de créer) une cohésion là où il n'y en a pas. L'interprétation doit toutefois tenir compte du contexte socio-politique en dehors duquel elle perd toute signification.

La méthode de Skinner fut suivie par une forme plus nuancée de l'historicisme qui admettait de faire la distinction entre le contexte et les valeurs qui passent le test du temps. Neal Wood², entre autres, inclut comme éléments constitutifs de l'historicisme, la biographie de l'auteur et la dimension sociale que le discours cherche à modifier tout en subissant son influence. Abondant dans le sens de Gramsci, Wood a maille à partir avec le procès d'intention que fait Skinner à l'endroit de l'émetteur et sa réduction du contexte à de simples considérations sémantiques. Quant à Joseph Femia³, il porte attention au contexte et, en particulier, aux événements majeurs tout aussi bien qu'aux mœurs. Mais abstraction faite des objections adressées à Skinner, sa méthode garde son utilité quand il s'agit de contextualiser le discours gramscien.

Telle que préconisée par Quentin Skinner, figure de proue de l'École de Cambridge ou de la méthode appelée "révisionniste" de l'histoire des idées politiques⁴, la forme radicale de l'historicisme lie intimement la saisie du sens au contexte qui l'a vu naître, tout en faisant la distinction entre "compréhension" et "signification", deux termes qu'on a l'habitude de confondre ou de considérer, à tort, comme synonymes. Skinner considère la compréhension comme faculté d'embrasser un phénomène par la pensée et fait dépendre la signification de la convention linguistique en vigueur au moment de la production d'un texte donné ainsi que d'une intention clairement exprimée et chargée d'influencer le destinataire. Par cette mise au point, Skinner préconise, à l'instar de Gramsci, la subjectivation de l'objectivité en fonction de considérations linguistiques.

¹ Quentin Skinner « Meaning and Understanding in the History of Ideas », *History and Theory*, vol. 8, no 1, 1969.

² Neal Wood, « The Social History of Political Theory », *Political Theory*, vol. 6, no 3, août, 1978.

³ Joseph Femia, « An Historicist Critique of "Revisionist" Methods for Studying the History of Ideas », *History and Theory*, vol. 20, no 2, mai, 1981.

⁴ Cf., David Boucher, *Texts in Context. Revisionist Methods for Studying the History of Ideas*, Dordrecht, Boston & Lancaster 1985.

On ne saurait décoder un discours sans tenir compte de l'intention qui le sous-tend, affirme Skinner, qui s'empresse de nous mettre en garde contre les soi-disant intentions qu'on prête à un auteur en se basant uniquement sur l'effet produit par ses écrits. En fait, la volonté consciente d'influencer autrui présuppose que l'émetteur ait eu accès à une information suffisante sur la question faisant l'objet de la résolution qu'on lui attribue. À titre indicatif, le "néolibéralisme", qui n'a vu le jour qu'à partir des années 1970, ne saurait être envisagé comme mobile d'une production antérieure à cette date, faute de la disponibilité des principaux éléments constitutifs de ce concept.⁵

Besides this crude possibility of crediting a writer with a meaning he could not have intended to convey, since that meaning was not available to him, there is also the (perhaps insidious) danger of too readily 'reading in' a doctrine which a given writer might in principle have meant to state but in fact had no intention to convey.⁶

Par contre, l'absence, chez un auteur, d'une volonté consciente d'influencer autrui en faveur d'une option donnée ne constitue pas un motif de dénigrement. En particulier, l'auteur de *Gramsci is Dead*⁷, Richard Day, est mal avisé de s'attaquer à Gramsci, par personnes interposées, nommément les exégètes néo-marxistes qui ont refusé d'adhérer aux nouveaux mouvements sociaux par fidélité à leur maître à penser. De surcroît, Day a tort de rejeter du revers de la main la pertinence de l'aspect consensuel de l'hégémonie, préconisé par Gramsci, sous prétexte que,

The classical logic of hegemony has been marked by a series of internal challenges to the modernist assumptions upon which it is based, primarily through English language appropriations of the work of Antonio Gramsci by promarxist cultural studies and "new social movements" theories of the 1970s and 1980s.⁸

D'ailleurs, dans sa recension critique de *Gramsci is Dead*, Jean-Marc Piotte⁹ réfute l'idée qu'on substitue au point de vue gramscien une vision qui repose sur de vagues rapports d'affinité, une solidarité sans

⁵ À l'appui de cette perspective, l'économiste marxiste Louis Gill inscrit le néolibéralisme dans un cadre spatio-temporel précis, « Le terme "néolibéralisme" désigne le courant de pensée et de politiques économiques qui s'est implanté à partir de la fin des années 1970 en Grande-Bretagne et aux États-Unis, pour se généraliser à l'échelle mondiale au cours des deux décennies suivantes et régner dès lors en maître absolu, prétendant soumettre toute l'activité économique et sociale aux seules lois du marché », cité in *Le néolibéralisme*, Montréal, Chaire d'études socio-économiques de l'UQAM, 2002, p.9. Toutefois Francis Dupuis-Déri fait remonter l'usage du terme "néolibéralisme" au début des années 1960, tel que relevé chez Marcuse de *L'Homme unidimensionnel* (Cf., son article « Herbert Marcuse altermondialiste? », *Variations*, 11, printemps, 2008, p.62-81).

⁶ Quentin Skinner, *loc.cit.*, p.9.

⁷ Richard J.F. Day, *Gramsci is Dead*, Londres, Pluto Press, 2006.

⁸ *Ibid.*, p.14.

⁹ Jean-Marc Piotte, « Foucault et les anarchistes », *Combats*, vol. 9, nos 3 et 4, automne-hiver, 2006-2007.

fondement et une responsabilité infinie. Piotte en conclut que « la sublimité de cette morale indique bien que l'angélisme a pris, chez cet auteur, la place du politique évacué.¹⁰ »

De son côté, Skinner refuse d'attribuer à n'importe quel texte, si classique soit-il, des éléments intemporels et, partant, le moindre intérêt pérenne. Consacrée priorité, la compréhension se fait par touches successives allant du plus au moins connu. Skinner nous met toutefois en garde contre le risque de substituer la fabulation aux faits réels sous l'effet d'une propension à voir des doctrines bien structurées là où il n'y a qu'ébauches et esquisses, voire aphorismes. Appliquée à Gramsci, cette remarque tombe à point. Il n'est qu'à penser à la réorganisation thématique administrée à ses écrits de prison, sous prétexte que sa mort précoce l'a empêché d'y mettre de l'ordre.

Cependant la quête de signification et d'intention ne passe pas, de l'avis de Skinner, par une lecture "entre les lignes"¹¹ en vue de révéler le sens latent d'un texte même s'il fut écrit durant une "ère de persécution". En plus, Quentin Skinner n'explique pas qu'un auteur puisse, dans ces conditions, se contredire délibérément en misant sur l'intelligence de ses lecteurs susceptibles de discerner le bon grain de l'ivraie. Il ajoute que les signes de subversion ne font pas obligatoirement l'originalité d'un discours et que tout formalisme, en cette matière, entrave la critique. Il en conclut qu'il est « hard to see how the whole enterprise of looking for the "inner coherence" of a given writer's doctrines can yield anything except a mythology of coherence.¹² »

En outre, les exégètes d'un penseur se fourvoient, affirme Skinner, lorsqu'ils lui reprochent d'avoir omis de traiter une question de telle ou telle manière sans avoir, au préalable, déterminé si l'auteur en question a manifesté l'intention d'agir en ce sens, ou tout au moins, avait la possibilité d'assumer le comportement qu'on veuille lui attribuer. Toujours est-il que le contexte constitue un solide garde-fou contre la confusion entre ce qui appartient à une époque et ce qui appartient à une autre. Ainsi la connaissance de la conjoncture sociopolitique nous renseigne sur le genre de public que l'auteur tente d'influencer par ses écrits. En tant qu'émetteur d'un message, il ne dispose pas d'une boule de cristal pour voir quel type de mentalité auraient les générations futures ni les problèmes qui les préoccuperaient.

A knowledge of the social context of a given text seems at least to offer considerable help in avoiding the anachronistic mythologies [...] Thus if it is true that an understanding of any idea requires an understanding of

¹⁰ *Ibid.*, p.21.

¹¹ Cf., Léo Strauss, *Pensées sur Machiavel*, Paris, Payot, 1982 et aussi le Chapitre 1 du livre de Jean-Guy Prévost, « Philosophie politique et tradition » in *De l'étude des idées politiques*, Québec, Presses Universitaires du Québec, 1995, p.24-29.

¹² Skinner, *loc.cit.*, p.22.

all the occasions and activities in which a given agent might have used the relevant forms of words, it seems clear that at least a part of that understanding must lie in grasping what sort of society the given author was writing for and trying to persuade.¹³

Toutefois, lors de la détermination d'une intention attribuable à un auteur, il arrive que les analystes ne s'accordent pas entre eux. Pour arbitrer le débat, il est indispensable d'avoir une bonne connaissance de l'ensemble des circonstances dans lesquelles s'insère le fait litigieux, « The context itself can be used as a sort of court of appeal for assessing the relative plausibility of incompatible ascriptions of intentionality. ¹⁴ » De plus, Skinner, dans un texte subséquent¹⁵, donne quelques précisions sur sa méthode et sur le sens du contexte social en prenant le texte du *Prince* de Machiavel comme exemple. Il se sert d'un passage¹⁶ célèbre tiré du chapitre 15 dans lequel Machiavel indique qu'un dirigeant doit apprendre, au besoin, à ne pas être bon et à user du mal. Selon Skinner comprendre le contexte discursif dans lequel Machiavel écrivait est la clé pour comprendre l'intention de Machiavel en rédigeant ce passage et même pour saisir le sens de l'ouvrage. S'appliquer uniquement à lire et à relire le texte du *Prince*, en dehors de son contexte historique, ne permet pas d'en saisir la signification,

It is surely clear (to keep to the Machiavelli example) that the fact that *The Prince* was in part intended as a deliberate attack on the moral convictions of advice-books to princes be discovered simply by attending to the text, since this is not a fact contained in the text. It is also clear, however, that no one can be said fully to understand Machiavelli's text who does not understand this fact about it. To fail to grasp this fact is to fail to grasp the *point* of Machiavelli's argument in the later chapters of his book. It seems then, that some other form of study besides that of reading the text 'over and over' must be indispensable to an understanding of it.¹⁷

Skinner propose justement d'étudier les conventions et les présomptions contre lesquelles un auteur original a pu forger ses idées nouvelles. C'est exactement ce que nous ferons en nous intéressant à la fois aux écrits de Gramsci mais aussi au contexte intellectuel dans lequel il se retrouvait. Mais cette approche n'est pas sans provoquer certaines réticences qui nécessitent parfois des amendements. Bernard Crick,

¹³ *Ibid.*, p.40.

¹⁴ *Ibid.*, p.49.

¹⁵ Quentin Skinner, « 'Social Meaning' and the Explanation of Social Action » in *Meaning & Context, Quentin Skinner and his Critics*, James Tully (dir.), Cambridge, Polity Press, 1988.

¹⁶ « Il reste à examiner, comment un prince doit en user et se conduire, soit envers ses sujets, soit envers ses amis. Tant d'écrivains en ont parlé, que peut-être on me taxera de présomption si j'en parle encore; d'autant plus qu'en traitant cette matière je vais m'écarter de la route commune [...] Il faut donc qu'un prince qui veut se maintenir apprenne à ne pas être toujours bon, et en user bien ou mal, selon la nécessité », Machiavel, *Le Prince*, Paris, Fayard, 2000, p.62-63.

¹⁷ Skinner, *op.cit.*, p.95.

dans sa nouvelle préface aux *Discours sur la première décade de Tite-Live*¹⁸ de Machiavel, reconnaît sans hésiter toute l'importance de la révolution méthodologique de Skinner en ce qui concerne l'étude rigoureuse du contexte d'un texte politique. Par contre, Crick rappelle au lecteur dans le même paragraphe que l'intention de l'auteur ne détermine pas tout dans un ouvrage et que certains auteurs créatifs du passé, qualifiés de visionnaires, ont su formuler des vérités théoriques qui peuvent encore nous aider à réfléchir aux problèmes politiques d'aujourd'hui.

To know an author's intentions is essential, but any great thinker and writer will, in the creative activity of thinking and writing, go beyond premeditated and planned intentions and speak, in part at least, home truths to us as well as to contemporaries. Meanings change over time and are, indeed, 'essentially contestable', so to be always on guard against gross anachronism and to respect historical method; but in some texts sufficient meaning remains to justify talking of some perennial values and important theories that stand the test of time.¹⁹

Le commentaire critique de Bernard Crick conjugué à l'historicisme skinnerien nous fournit un outillage méthodologique de premier ordre pour saisir la pensée gramscienne à son époque et, partant, de faire la part des choses. Il sera donc mis à profit lors du développement de notre thèse qui consiste à justifier notre grille de lecture marxiste-libertaire des écrits politiques de Gramsci et à souligner l'actualité d'une doctrine qui a passé le test du temps.

À titre indicatif, situons dans le contexte italien des années 1920, le plaidoyer de Gramsci en faveur d'une collaboration étroite entre les diverses tendances révolutionnaires. Il y avait d'un côté le Parti socialiste, censé améliorer la condition des opprimés, mais qui leurrait les travailleurs et, de l'autre, les anarchistes italiens qui "prétendaient" être les seuls à détenir la vérité révolutionnaire révélée. Gramsci était convaincu qu'un examen de conscience de toutes les parties concernées s'imposait comme préalable au rapprochement souhaitable entre elles. Le Parti socialiste est à refaire de fond en comble et les anarchistes ont tort d'avoir tout le temps raison.

Mais puisqu'il s'agit de vérité, autant s'en tenir, de l'avis de Gramsci, à la vérité *déterminée*, celle qui s'incarne dans l'action et le mouvement et reflète la doctrine marxiste authentique,

[D]ans ce mouvement [la doctrine marxiste] est aussi contenue la caractéristique « libertaire » du Parti socialiste qui ne devrait pas échapper aux anarchistes intelligents, et devrait les porter à la réflexion. Les anarchistes pourraient, en réfléchissant arriver à la conclusion que la liberté, entendue comme développement historique

¹⁸ Niccolò Machiavelli, *The Discourses*, Londres, Penguin Books, 2003, (Préface de Bernard Crick).

¹⁹ *Ibid.*, p.11-12.

de la classe ouvrière ne s'est jamais incarnée dans les groupes libertaires [...] L'anarchisme est la conception subversive élémentaire de toute classe opprimée et il est la conscience diffuse de toute classe dominante.²⁰

Cependant, du moment où nous nous penchons sur la contribution de Gramsci à l'avancement de la science politique et les nombreuses attestations en faveur de son actualité, nous butons contre la réserve formulée par Skinner de ne pas extraire d'une pensée donnée des éléments qui seraient valables sous d'autres cieux et en d'autres temps. Louis Althusser, dans son texte *Idéologie et appareils idéologiques d'État* reconnaît d'emblée que Gramsci est la source d'inspiration principale pour une définition plus large et complexe de l'État à l'intérieur de la théorie marxiste.

Gramsci est, à notre connaissance, le seul qui se soit avancé sur la voie que nous empruntons. Il a eu cette idée, « singulière », que l'État ne se réduisait pas à l'appareil (répressif) d'État mais comprenait, comme il disait, un certain nombre d'institutions de la « société civile » : l'Église, les Écoles, les syndicats, etc. Gramsci n'a malheureusement pas systématisé ses intuitions, qui sont restées à l'état de notations aiguës, mais partielles.²¹

Pour sortir de ce cul-de-sac causé par un historicisme radical, nous nous sommes tournés vers Femia qui, tout en soulignant l'importance du contexte, reconnaît l'existence d'un bagage conceptuel transposable même au prix d'une adaptation, si besoin est. En s'inspirant des *Cahiers de prison*, Joseph Femia²² propose un historicisme susceptible de dévoiler non seulement les aspects libertaires de la réflexion politique de Gramsci, mais aussi de reconnaître l'actualité de sa pensée. En vue de réactualiser l'apport de Gramsci, Femia en vient à formuler des critères assez flexibles, mais compatibles avec le concept gramscien d'historicité

Following Gramsci, I argue that : (a) ideas may enshrine much that is of permanent value, even though they are themselves untrue or obsolete; (b) thinkers do indeed work within intellectual traditions, which – to some extent – transcend particular contexts; (c) all history is 'contemporary history' dictated by the interests of the historian; study of the past is valuable only insofar as it throws light on present problems or needs; (d) it is neither necessary nor desirable, from an historicist perspective, to understand a body of thought purely or even primarily in terms of the author's conscious designs.²³

²⁰ François Ricci et Jean Bramant (dir.), *Gramsci dans le texte*, Paris, Éditions Sociales, 1977, p.72.

²¹ Louis Althusser, « Idéologie et appareils idéologique d'État » in *Positions*, Paris, Éditions sociales, 1976, p.95.

²² Joseph Femia, *loc.cit.*

²³ *Ibid.*, p.115.

Cette méthodologie permet de sortir du piège de l'approche révisionniste qui renvoie les idées passées en philosophie politique au musée des antiquités, enfermées pour toujours dans leur contexte historique et sans effet sur le présent. Pour l'École révisionniste, seule une interprétation qui colle à l'intention explicite de l'auteur est légitime. Encore faut-il, selon Femia, y présenter des preuves à l'appui de l'intention attribuable à l'auteur à partir de son œuvre.

For example, we cannot *à la Macpherson*²⁴, describe Locke as a defender of unlimited capital accumulation unless we can establish that this is actually how he viewed himself when enunciating certain propositions at particular points in his works.²⁵

Pour sa part, Gramsci admet la possibilité d'interpréter les systèmes philosophiques en termes de rapports socio-économiques relatifs à une époque donnée. Mais son renvoi à l'intentionnalité de l'auteur n'a rien d'exclusif²⁶, alors que cette vision marxiste, selon Femia, « particularly offends Skinner's sensibilities.²⁷ » En tant qu'art et pratique de gouvernement des sociétés humaines, la politique n'épouse pas uniquement le discours utilitaire, à la manière d'un mode d'emploi d'un objet. Le sens apparent est souvent lié à un sens implicite de sorte qu'il serait erroné du point de vue du fonctionnement du langage de ne voir dans le niveau latent d'expression que fabrication mensongère, fait imaginaire sans lien avec la réalité politique, comme le prétendent les révisionnistes qui soutiennent que,

Any form of historical interpretation predicated on a distinction between a 'manifest' and 'latent' content of a body of thought is dismissed as 'fiction'. No author can be said to have meant or done something which he himself would not accept as a correct description of what he had meant or done.²⁸

Quant à la philosophie, Gramsci établit d'entrée de jeu le besoin de l'émonder des éléments individuels peu sensés qui s'y sont faussement infiltrés. Faute de quoi, il n'y a pas moyen de faire une recherche appropriée dans le domaine et pour déterminer la valeur historique d'une philosophie donnée, il suggère un critère pratique :

Disons que l'on peut *calculer* la valeur historique d'une philosophie par l'efficacité pratique qu'elle a conquis (et pratique doit être pris dans un

²⁴ Cf. C.B. Macpherson, *The Theory of Possessive Individualism*, Oxford, Oxford University Press, 1988 (1962).

²⁵ Femia, *loc.cit.*, p.118.

²⁶ « Qu'il faille, pour juger un travail, tenir compte du but que l'auteur s'assigne explicitement, ne signifie pas pour autant qu'on doive taire, ou méconnaître, ou sous-estimer un apport réel quelconque de l'auteur, même s'il est contraire au but assigné. Que Christophe Colomb se soit proposé d'aller *à la recherche du Grand Khan* ne diminue pas la valeur de son voyage réel et de ses découvertes réelles pour la civilisation européenne ». Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 23, Paris, Gallimard, 1991, p.225.

²⁷ Femia, *loc.cit.*, p.119.

²⁸ *Ibid.*, p.119.

sens large). S'il est vrai que chaque philosophie est l'expression d'une société, elle devrait agir sur cette société, déterminer certains effets positifs ou négatifs : la mesure dans laquelle justement elle réagit constitue la mesure de sa portée historique.²⁹

Par "portée" Gramsci entend, à l'encontre de la méthode révisionniste, l'aptitude d'une philosophie à avoir des effets atteignant les sociétés subséquentes, ce qui conforte Femia dans sa conviction en la pertinence de transposer, conformément à l'optique gramscienne, les applications d'une philosophie d'une génération à l'autre,

He [Gramsci] was, in fact, intrigued by the possibility of using the splendid ideals of the French Revolution to undermine bourgeois hegemony. Such ideals were clearly capable of rising above the social order and social classes that spawned them.³⁰

En bon adepte de l'historicisme, Gramsci suggère de réactualiser le marxisme en fonction de la nouvelle situation de la lutte de classes, c'est-à-dire, le traduire dans un langage contemporain mis à la portée de larges masses humaines. Philosophe et spécialiste de Gramsci, André Tosel reprend à son compte la formule gramscienne établissant l'équivalence entre la philosophie et l'histoire en y ajoutant un troisième pilier, nommément la politique,

Avec Gramsci, la philosophie est histoire et l'histoire est philosophie, non seulement en ce que la philosophie assume son appartenance à un temps historique structuré par des rapports sociaux de production, mais en ce que ces rapports se déterminent eux-mêmes comme rapports d'hégémonie au sein de luttes de classes. L'historicisme gramscien n'est pas générique [...] L'histoire est vertébrée comme histoire des luttes hégémoniques entre groupes sociaux en compétition et c'est pour cela que l'on peut compléter la formule philosophie = histoire par la formule histoire = politique et donc philosophie = politique. La philosophie est une activité théorico-historique qui est intrinsèquement, à divers niveaux de pertinence près, théorico-politique.³¹

S'inscrivant en faux contre l'obligation chère aux révisionnistes de toujours repartir à zéro, Femia abonde dans le sens de l'historicisme gramscien : « Each generation, he [Skinner] seems to be saying must begin over again all the work done since the childhood of humanity. But political ideas cannot be created *ex nihilo*; we are crucially dependant on our philosophical tradition.³² » En ce sens, l'adoption par Femia du point de vue gramscien illustre, par ricochet, l'actualité du penseur sarde. Gramsci concède d'ailleurs que

²⁹ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 7, Paris, Gallimard, 1983, p.209.

³⁰ Femia, *loc.cit.*, p.125.

³¹ André Tosel, *Le marxisme du vingtième siècle*, Paris, Éditions Syllepse, 2009, p.98.

³² Femia, *loc.cit.*, p.134.

toute forme d'historicisme, incluant celle de la philosophie de la *praxis*, est sujette à un relativisme théorique qui risque parfois d'engendrer l'inaction politique.

Si la philosophie de la *praxis* affirme théoriquement que toute « vérité » que l'on a crue éternelle et absolue a eu des origines politiques et a représenté une valeur « provisoire » (historicité de toute conception du monde et de la vie), il est fort difficile de faire comprendre « pratiquement » qu'une telle interprétation est valable également pour la philosophie de la *praxis* elle-même, sans ébranler les convictions qui sont nécessaires pour l'action. C'est là, du reste, une difficulté qui se présente pour toute philosophie historiciste.³³

L'approche de l'histoire sociale de la théorie politique telle que développée par Neal Wood³⁴ et Ellen Meiksins Wood³⁵ va dans le sens de l'historicisme préconisé par Femia. Cette approche découle en grande partie du marxisme en ce qu'elle accorde une importance primordiale dans l'étude des idées politiques au contexte socio-économique ainsi qu'à la composition de classe de la société où vécut tel ou tel théoricien politique.

Dans son article datant de 1978 et intitulé *The Social History of Political Theory*, Neal Wood énumère cinq prémisses qui sous-tendent sa méthode. D'abord, la politique doit être comprise comme une entreprise pratique, « concerned with the relationships among individuals and social groupings acting in the public realm for their survival and namely seeking their advantage in the name of public interest or common good »³⁶. Le théoricien politique se situe toujours dans un contexte historique précis où plusieurs acteurs se disputent l'hégémonie. De ce débat idéologique perpétuel autour du bien commun découle un deuxième constat de Wood : « classic political theory, therefore, is intimately related to the practical sociohistorical context in which it was conceived »³⁷. Pour Wood, ignorer le contexte sociohistorique dans lequel les idées se présentent, revient à ne pas comprendre le sens des textes classiques. C'est au fond la même méthode que celle qui est présentée par Georg Lukács dans son ouvrage sur l'irrationalisme européen³⁸ où il souligne que seule cette méthode socio-historique permet de distinguer ce qui, dans une philosophie donnée, est essentiel et durable de ce qui est secondaire et éphémère. Il ajoute que cela n'enlève rien à l'étude des questions purement philosophiques.

To argue thus does not by any means entail, as the vulgarizers suppose, a neglect of purely philosophical problems; on the contrary. Only such a

³³ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 11, Paris, Gallimard, 1978, p.284.

³⁴ Cf., Neal Wood, *loc.cit.*

³⁵ Ellen Meiksins Wood, *From Citizens to Lords*, Londres, Verso, 2008.

³⁶ Neal Wood, *loc.cit.*, p.345.

³⁷ *Ibid.*, p.345

³⁸ Georg Lukács, *The Destruction of Reason*, Londres, Merlin Press, 1980 (1962).

context can clearly illustrate the significance between important questions of lasting significance and trivial academic hair-splitting. It is just the road leading away from social life and back again which lends ideas their real breadth and determines their profundity, even in the narrowly philosophical sense.³⁹

En plus d'être, pour Wood, une mine d'idées originales et provocatrices, les textes classiques tels le *Prince* et les *Discours* de Machiavel ou les *Cahiers de prison* de Gramsci sont eux-mêmes une source importante pour comprendre l'époque dans laquelle ces auteurs vivaient et écrivaient, « every classic text in political theory, is an important reflection of its times, telling us much about the nature of its particular society⁴⁰ ». Il faut donc toujours que l'interprète essaie de comprendre où se situait politiquement un auteur dans les débats qui faisaient rage à son époque. On doit tenter de comprendre pour quel groupe ou classe sociale il prenait parti et quel type de solution politique concrète il privilégiait. Cela porte Wood à affirmer que les luttes politiques historiques concrètes sont à la base du discours politique, « the genesis of a classic work in political theory can be explained in social terms, fundamentally representing a partisan position in the conflict of the period⁴¹ ». Wood termine avec la dernière prémisse de sa méthode selon laquelle, « the classic work in political theory is ideological, although not exclusively so, in that its core consists of sociopolitical recommendations [...] that are to the interest of certain social groupings and not to the interest of others.⁴² » Bien que les idées politiques découlent, selon lui, des débats idéologiques qui ont lieu dans un contexte sociohistorique précis, il n'en reste pas moins qu'elles peuvent s'articuler sur des considérations scientifiques et objectives.

Le marxisme, par exemple, comme le répète souvent Gramsci dans ses *Cahiers de prison*, est à la fois une vision du monde originale ainsi qu'une méthodologie historique et scientifique qui n'a pas besoin de soutiens hétérogènes car « elle est par elle-même suffisamment robuste et féconde en nouvelles vérités pour que le vieux monde ait recours à elle en vue de fournir son arsenal en armes plus modernes et efficaces.⁴³ » Ainsi pour Gramsci, c'est souvent la sociologie, la philosophie positiviste et l'économie bourgeoise qui se servent de données et d'idées scientifiques et philosophiques originales puisées à même le marxisme afin de défendre le monde capitaliste qui se meurt.

En fait la question se pose de savoir ce que c'est que la « sociologie »? N'est-ce pas une tentative de constituer une soi-disant science exacte (c'est-à-dire positiviste) des faits sociaux, c'est-à-dire de la politique et de l'histoire? C'est-à-dire encore un embryon de philosophie? La

³⁹ *Ibid.*, p.4.

⁴⁰ Neal Wood, *loc. cit.*, p.345.

⁴¹ *Ibid.*, p.345.

⁴² *Ibid.*, p.346.

⁴³ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 11, Paris, Gallimard, 1978, p.232.

sociologie n'a-t-elle pas cherché à faire quelque chose de semblable à la philosophie de la *praxis*? Il faut pourtant s'entendre : la philosophie de la *praxis* est née sous la forme d'aphorismes et de critères pratiques, par un pur hasard, étant donné que son fondateur a consacré ses forces intellectuelles à d'autres problèmes, spécialement économiques (sous une forme systématique) : mais dans ces aphorismes et dans ces critères pratiques est implicite toute une conception du monde, une philosophie.⁴⁴

Au-delà de ces cinq prémisses, Neal Wood suggère à l'interprète de bien connaître la vie de l'auteur étudié afin de pouvoir le situer correctement dans son contexte. Conformément à cette suggestion, notre analyse tiendra compte de la biographie de Gramsci en vue de mieux comprendre les choix qui l'ont conduit à opter pour un marxisme-libertaire. D'origine relativement humble mais bien éduqué, Gramsci obtiendra une bourse pour étudier à Turin où il y avait un mouvement ouvrier très actif. Ses contacts avec le Parti socialiste et son engagement en faveur du mouvement des Conseils ouvriers le poussèrent, en partie, à s'engager toujours plus en politique.⁴⁵ Comme l'indique Wood à propos de la vie et des expériences du penseur étudié, « [b]iography, therefore, is perhaps not simply background material that can be readily discounted or dismissed, if we are to explain the nature of the theorist's sociopolitical commitment and the relationship between his commitment and his ideas.⁴⁶ » Wood ajoute que le chercheur en théorie politique aura avantage à consacrer une place de choix dans son analyse aux éléments biographiques, sans toutefois tomber dans le piège du déterminisme qui renvoie, d'une façon mécaniste, les idées aux origines sociales de l'auteur.

If we ask what social interests are served by the theory and what social interests are hindered or attacked, we are immediately confronted with the question of the social interests represented by the theorist himself, which in turn raises the problem of his class status positions and affiliations. One need not subscribe to a crude mechanistic social determinism to recognize the importance of deciding whether a connection exists between a theorist's class or status membership and his sociopolitical commitment.⁴⁷

Finalement tout comme Skinner et Femia, Neal Wood place la question de la capacité des idées politiques à avoir une portée qui dépasse les limites de l'époque où elles sont apparues. Pour Wood tout comme pour Marx et Gramsci, l'histoire des idées politiques en Occident est caractérisée par le fait qu'elles sont toutes nées dans un contexte de division de la société en classes antagonistes. Ce sont leurs conflits qui ont poussé les théoriciens à chercher des solutions partisans et à argumenter en faveur d'un groupe donné au détriment des autres.

⁴⁴ *Ibid.*, p.229-230.

⁴⁵ Cf., Giuseppe Fiori, *La vie de Antonio Gramsci*, Paris, Librairie Générale Française, 1977, p.57 et p.239.

⁴⁶ Neal Wood, *loc.cit.*, p.350.

⁴⁷ *Ibid.*, p.349.

Perhaps, most significantly, in each of the cultures in which political theory has arisen some kind of division of labour has existed and with it a system of human domination and subordination, of economic and appropriators and producers, that have been objects of human consciousness and self-consciousness, and particularly a central subject for the reflection of the theorist.⁴⁸

De la division des sociétés en classes opposées, il s'ensuit que chaque nouvelle génération d'intellectuels peut trouver chez ses prédécesseurs des points de repères susceptibles de lui fournir du matériel à réflexion. Ainsi Hobbes pouvait relire à bon escient Aristote, Marx critiquer l'économie politique classique et Gramsci s'inspirer de Machiavel pour déboucher sur le concept de *Prince Moderne*. Pour Wood, « to emphasize the historical specificity of a past political theory should not imply that it is completely valueless and incomprehensible to us living under different circumstances in a different age.⁴⁹ » Dans le cas de Gramsci, il est clair que si, sous certains aspects sa pensée semble limitée à son contexte, il envisageait néanmoins, surtout dans ses *Cahiers de prison*, à construire une œuvre de visionnaire. Traitant de ses plans pour ses écrits de prison, Gramsci confirme dans une lettre à sa belle-sœur Tatiana datée du 19 mars 1927 qu'il cherchait à produire quelque chose de durable :

Je suis obsédé (il s'agit là d'un phénomène propre à ceux qui sont emprisonnés, je crois) par cette idée qu'il faudrait faire quelque chose *für ewig*⁵⁰, selon une conception complexe de Goethe dont je me souviens qu'elle a beaucoup tourmenté notre Pascoli, etc. En somme, je voudrais, suivant un plan préétabli, m'occuper intensément et systématiquement de quelque sujet qui m'absorberait et polariserait ma vie intérieure.⁵¹

Il faudra donc tenir compte, comme l'affirme Skinner, de l'intention de Gramsci à laisser derrière lui des écrits capables d'endurer le test du temps. Abondant dans le même sens, Tosel affirme que Gramsci a produit une œuvre qui continue encore aujourd'hui à nourrir la réflexion des penseurs critiques du capitalisme :

La valeur de la philosophie de la *praxis* est donc plus qu'instrumentale et elle donne à Gramsci un statut de penseur contemporain qui excède celui de penseur simplement classique du 20^e siècle qui lui revient de droit et auquel beaucoup voudraient le reléguer avec une fausse générosité. Elle est proprement philosophique et aussi durable que l'est une modernité fondée sur l'hégémonie des classes dirigeant le processus mondial de la production et sur ces contradictions.⁵²

⁴⁸ *Ibid.*, p.359.

⁴⁹ *Ibid.*, p.359.

⁵⁰ "Pour l'éternité".

⁵¹ Antonio Gramsci, Lettre 21, 19 mars 1927, in *Lettres de prison*, Paris, Gallimard, 1971, p.53.

⁵² Tosel, *op.cit.*, p.109.

Trente années après l'article de Neal Wood, Ellen Meiksins Wood, dans le premier chapitre de son livre *Citizens to Lords* tente de bonifier la méthode de l'histoire sociale de la théorie politique. Elle commence d'abord par critiquer certains excès des historicistes de l'École révisionniste de Skinner en affirmant qu'ils sont allés trop loin dans l'approche contextuelle pour contrer le paradigme antihistoriciste straussien qui veut que la vraie philosophie politique soit à la recherche de vérités éternelles.

What has come to be called the Cambridge School appears, at least on the face of it, to go to the other extreme by radically historicizing the works, great or small, of political theory and denying them any wider meaning beyond the very local moment of their creation.⁵³

D'un côté, Ellen Meiksins Wood est capable de reconnaître certains mérites à la méthode développée par Skinner qui redonne de l'importance au contexte et appelle l'interprète à faire très attention au sens qu'avaient les mots utilisés par le philosophe politique qui fait l'objet de l'étude. La notion voulant que les idées politiques, incluant celles des grands penseurs naissent dans un contexte spécifique et doivent beaucoup aux circonstances historiques prévalentes à l'époque, relève, selon Wood, du bon sens. Là où elle s'écarte de Skinner et de l'École de Cambridge c'est autour du sens à donner à l'expression "matrice sociale et intellectuelle"⁵⁴. Wood s'étonne de voir que pour la plupart des adeptes de l'approche révisionniste le terme "social" a très peu à voir avec la société, l'économie ou la politique en général. Le social est défini « by and only by, existing vocabularies.⁵⁵ » La vie politique se réduit donc, avec cette approche à un jeu de langage où l'interprétation textuelle qui avait cours n'est rejetée que pour être remplacée par une autre interprétation textuelle un tant soit peu mieux articulée.

What emerges from Skinner's assault on purely textual histories or the abstract histories of ideas is yet another kind of textual history, yet another history of ideas – certainly more sophisticated and comprehensive than what went before, but hardly less limited to disembodied texts.⁵⁶

Ellen Wood développe son argument en proposant d'élargir le sens que donne l'École de Cambridge à l'expression "contexte social". Mais tout compte fait, la nuance qu'elle apporte correspond, en substance, à ce que dit Skinner. Tout comme Joseph Femia et Neal Wood, Ellen Meiksins Wood pense que les sources des questions posées par les théoriciens politiques ainsi que les réponses qu'ils apportent se retrouvent principalement dans les conflits sociaux de l'époque en question. Face à un conflit social ou

⁵³ Ellen Meiksins Wood, *op.cit.*, p.7.

⁵⁴ "social and intellectual matrix", *Ibid.*, p.8.

⁵⁵ *Ibid.*, p.8.

⁵⁶ *Ibid.*, p.9.

idéologique, la neutralité du penseur politique n'est qu'une vue de l'esprit, puisqu'il tire profit de son arsenal intellectuel pour défendre sa prise de position initiale.

Often their [les philosophes politiques] engagements took the form of partisan adherence to a specific and identifiable political cause, or even fairly transparent expressions of particular interests, the interests of a particular party or class. But their ideological commitments could also be expressed in a larger vision of the good society and human ideals.⁵⁷

D'ailleurs la critique qu'apporte Ellen Wood à l'École de Cambridge est très similaire à celle que Gramsci faisait de Croce dans ses *Cahiers de prison*. En effet, Gramsci reproche à Croce de tomber dans l'idéalisme quand il réduit l'histoire de la philosophie à une lutte intellectuelle entre géants de la pensée qui se substituent les uns aux autres. À l'instar de Skinner, Gramsci accorde au terme "philosophie" un sens plus large qui inclut aussi l'apport des grandes masses humaines et des groupes dirigeants qui sont toujours porteurs de nouveaux rapports sociaux et donc aussi de nouvelles idées qui naissent sur le terrain de la lutte de classes.

La philosophie d'une époque n'est pas la philosophie de tel ou tel philosophe, de tel ou tel groupe d'intellectuels, de telle ou telle grande division des masses populaires : c'est la combinaison de tous ces éléments qui tend vers une direction donnée et dont l'aboutissement devient règle d'action collective, devient « histoire » concrète et complète (intégrale).⁵⁸

Les intellectuels ne font que systématiser ces grands courants d'idées de manière plus ou moins cohérente. D'ailleurs, tout en reconnaissant l'unité de tous ces divers éléments, Gramsci avance tout de même, que l'étude des différentes parties de la philosophie d'une époque historique donnée, fait ressortir que leur chronologie ressemble comme deux gouttes d'eau à l'évolution des événements qui constituent la matière de l'histoire.

La philosophie d'une époque historique n'est donc que l'« histoire » de cette même période, que l'ensemble de changements que le groupe dirigeant est arrivé à provoquer dans la réalité précédente : en ce sens, l'histoire et la philosophie sont indissociables et forment un « bloc ». Les éléments philosophiques proprement dits peuvent cependant être « séparés » à tous leurs niveaux : la philosophie des philosophes, la conception des groupes dirigeants (culture philosophique), les religions des grandes masses; il faut voir

⁵⁷ *Ibid.*, p.11.

⁵⁸ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 10, Paris, Gallimard, 1978, p.60-61.

comment à chacun de ses niveaux on est en présence d'une « combinaison » idéologique de forme différente.⁵⁹

Toujours est-il que la méthode de l'histoire sociale des théories politiques présentée par Wood ne diffère pas de beaucoup de l'approche gramscienne. De surcroît, Gramsci n'exclut pas l'importance du vocabulaire ni de l'utilité d'étudier la philosophie des philosophes, et ne fait que rappeler que le contexte social forme lui aussi un élément important de toute philosophie politique. On pourrait dire que l'histoire de la philosophie telle que définie par Skinner serait, selon Gramsci, partielle et limitée mais tout de même assez importante :

Car s'il est vrai que la philosophie ne se développe pas à partir d'une autre philosophie mais qu'elle est la solution continuelle de problèmes que le déroulement historique propose, il est également vrai que chaque philosophe ne peut négliger les philosophes qui l'ont précédé et même agit d'ordinaire comme si sa philosophie était une polémique ou un développement de philosophies précédentes.⁶⁰

Pour sa part, Marx donne un exemple dans le *Capital* d'une méthode d'étude de l'histoire des idées politiques qui combine, avant la lettre, l'approche de Skinner et celle de ses critiques. Il accorde à la fois de l'importance au sens des mots ainsi qu'au contexte social entendu au sens de Ellen Wood lorsqu'il compare la définition de l'animal politique d'Aristote à celle de l'animal fabricant d'outils de Benjamin Franklin :

La définition d'Aristote est à proprement parler celle-ci, que l'homme est par nature citoyen, c'est-à-dire habitant de ville. Elle caractérise l'antiquité classique tout aussi bien que la définition de Franklin : « l'homme est naturellement un fabricant d'outils », caractérise le Yankee.⁶¹

D'un point de vue méthodologique nous nous inspirerons donc, d'une façon éclectique, de toutes ses approches historicistes tout en favorisant la version sociohistorique de Neal et Ellen Wood, tout aussi bien que celle de Joseph Femia. C'est en analysant à la fois la vie, les œuvres écrites ainsi que le contexte social dans lequel vivait Gramsci que nous tenterons de justifier notre grille de lecture marxiste-libertaire de ses écrits et de mettre en évidence l'actualité de son enseignement.

⁵⁹ *Ibid.*, p.61.

⁶⁰ *Ibid.*, p.77.

⁶¹ Karl Marx, *Le Capital, livre premier*, Moscou, Les Éditions du Progrès, 1982 (1867), p.317, note 3.

Chapitre II - Revue critique de la documentation : Les appréciations controversées

La dichotomie libertarisme/autoritarisme que les exégètes relèvent dans les écrits de Gramsci constitue principalement le corps de notre projet auquel est accessoirement attachée la question de la pérennité des idées du penseur sarde. À cet effet, il nous a semblé tout indiqué de consulter au préalable un certain nombre d'analystes qui ont essayé d'apporter un éclairage sur cette question. Notre choix s'est fixé sur une douzaine de travaux répartis sur une cinquantaine d'années, soit des années 1960 jusqu'aux plus récentes publications. Bien que la présentation chronologique de ces études ait ses mérites, ne serait-ce que celui d'indiquer l'évolution des appréciations successives, nous avons cependant préféré les répartir en quatre groupes, par affinité des conclusions. En tête de liste, il y a d'un côté deux groupes distincts mais qui forment un bloc du fait que leurs appréciations prêtent le flanc à la controverse. Il s'agit des abstentionnistes et des tenants de l'autoritarisme imputé à Gramsci. À titre représentatif du premier groupe, les exégètes retenus à savoir Gwyn A. Williams¹, Carl Levy² et Fritz Haug³, s'accordent, après avoir exposé la dualité des indices, à s'abstenir de se prononcer pour ou contre le libertarisme de Gramsci. Quant aux critiques qui ne voient dans les écrits de Gramsci qu'un plaidoyer en faveur de l'autoritarisme, ils forment un groupe assez hétéroclite représenté par Thomas R. Bates⁴ et Nadia Urbinati⁵.

D'un autre côté, la recherche a produit aussi des appréciations pondérées où il est fait état, sous quelques réserves, du penchant libertaire de Gramsci. Font partie de ce bloc Joseph Femia⁶, Dante Germino⁷ et Benedetto Fontana⁸ qui dans leurs appréciations signalent, à des degrés divers, l'existence chez Gramsci d'une rupture entre ses écrits de jeunesse et ceux de la maturité. Par contre, le dernier peloton de critiques, dont Paul Piccone⁹, Walter Adamson¹⁰, Esteve Morera¹¹ et Alastair Davidson¹² opte

¹ Gwyn A. Williams, « The Concept of Egeomnia in the Thought of Antonio Gramsci, Some Notes on Interpretation », *Journal of the History of Ideas*, vol. 21, no 4, oct.-déc., 1960.

² Carl Levy, « New Look at the Young Gramsci », *Boundary 2*, vol. 14, no 3, printemps 1986.

³ Wolfgang Fritz Haug, « Rethinking Gramsci's Philosophy of Praxis from One Century to the Next », *Boundary 2*, vol. 26, no 2, été 1999.

⁴ Thomas R. Bates, « Antonio Gramsci and the Bolchevization of the PCI », *Journal of Contemporary History*, vol. 11 nos 2/3, juillet 1976.

⁵ Nadia Urbinati, « From the Periphery of Modernity: Antonio Gramsci's Theory of Subordination and Hegemony », *Political Theory*, vol. 26, no 3, juin 1998.

⁶ Joseph V. Femia, « Gramsci's Patrimony », *British Journal of Political Science*, vol. 13, no 3, juillet 1983.

⁷ Dante Germino, « Antonio Gramsci: From the Margins to the Center, the Journey of a Hunchback », *Boundary 2*, vol. 14, no 3, printemps 1986.

⁸ Benedetto Fontana, « Logos and Kratos: Gramsci and the Ancients on Hegemony », *Journal of the History of Ideas*, vol. 61, no 2, avril 2000.

⁹ Paul Piccone, « Gramsci's Hegelian Marxism », *Political Theory*, vol. 2, no 1, fév. 1974.

¹⁰ Walter Adamson, « Towards the Prison Notebooks: The Evolution of Gramsci's Thinking on Political Organization 1918-1926 », *Polity*, vol. 12, no 1, (automne 1979).

¹¹ Esteve Morera, « Gramsci and Democracy », *Canadian Journal of Political Science*, vol. 23, no 1, mars 1990.

nettement en faveur du libertarisme indéfectible de Gramsci. À la suite de cette classification sommaire, il serait temps de reprendre en détail la recension critique des travaux de chaque groupe.

Une idée reçue faisant de Gramsci le Lénine italien débouche sur des appréciations de l'œuvre du penseur sarde qui seraient peu recevables pour deux raisons principales. On n'a retenu de Lénine que son penchant pour l'autoritarisme qui a déteint tant bien que mal sur son soi-disant disciple inconditionnel. L'autre raison a trait à une manœuvre de récupération orchestrée par Togliatti (1893-1964) qui a connu Gramsci à l'université de Turin en 1911 et l'accompagna, par la suite, dans les grandes luttes ouvrières. Togliatti soutient que Lénine a exercé une grande influence sur la pensée et l'action de Gramsci¹³. Notre projet étant d'établir, à partir d'un idéal-type, une grille de lecture marxiste-libertaire des écrits de Gramsci et de dégager, s'il y a lieu, la pertinence de cette réflexion dans la situation actuelle. À cet effet, il nous semble utile, en premier lieu, de réfuter les analyses, les jugements cavaliers ou les conclusions hâtives que nous estimons fondées sur un parti pris déformant.

Nous soumettrons donc au crible de l'analyse critique, en premier, un choix d'études consacrées à Gramsci dont les auteurs, que nous désignons par l'appellation d'"abstentionnistes", soulèvent la question de l'autoritarisme, mais qui décident après coup de ne pas prendre position ni pour ni contre et de se contenter de frôler, peu ou prou, la question de son actualité. En deuxième lieu, il sera question d'engager la polémique avec ceux qui imputent au message gramscien un relent d'autoritarisme. Dans le chapitre suivant, il serait question de présenter les spécimens d'appréciations pondérées qui font un tant soit peu allusion à la dimension marxiste-libertaire de l'œuvre de Gramsci. Il est entendu que la catégorisation des analystes retenus, comme toute classification d'ailleurs n'a rien d'étanche. Elle repose sur la prépondérance de certains traits communs et sert surtout à des fins herméneutiques.

Les abstentionnistes

Gwyn Williams¹⁴, semble-t-il, abonde dans le sens de H. Stuart Hughes qui soutient que les écrits de Gramsci, notamment ceux relatifs à son concept d'hégémonie, traduisent sous un déguisement libéral une pensée totalitaire. Si tel est le cas, Williams aurait dû rejeter la dissimulation en faveur de la vérité sous-jacente. Or, non seulement il tarde à prendre parti pour ou contre le jugement de Hughes, mais abandonne cette voie pour traiter du concept d'hégémonie. De la sorte, il avive la controverse au sujet d'un penseur humaniste devenu chef du PCI au moment où le fascisme était à son zénith en Italie. On sait

¹² Respectivement Alastair Davidson, « The Varying Seasons of Gramscian Studies », *Political Studies*, X(4), 1972 et « The Uses and Abuses of Gramsci », *Thesis Eleven*, no 95, novembre 2008.

¹³ Cf., Palmiro Togliatti, *Sur Gramsci*, Paris, Éditions sociales, 1977, p.241-267.

¹⁴ Gwyn A. Williams, *loc.cit.*

que, peu de temps après, Gramsci fut arrêté et condamné à une lourde peine de prison et que, durant son incarcération, il a noirci une trentaine de cahiers. De l'avis de Williams, le contenu de ces cahiers s'inscrit dans la tradition énigmatique du "communisme libéral".

Puisque Williams a choisi de faire de l'hégémonie, le cheval de bataille de Gramsci, rappelons que ce concept occupe une place centrale dans le schéma gramscien et renvoie en premier lieu à une situation sociopolitique où une idéologie donnée domine tous les aspects de la vie. Mais contrairement à ce que Williams affirme, ce concept ne correspond pas chez Gramsci à la dictature d'un parti ou d'une classe puisqu'il privilégie principalement le consentement au détriment de la coercition avec une préférence marquée pour l'aspect consensuel.¹⁵

Tout en entrant dans le vif du débat sur le concept d'hégémonie, Williams laisse entière la question qu'il pose en ce qui a trait à l'orientation libertaire ou autoritaire de Gramsci. À cet effet, Williams semble ballotté entre deux exégètes de la première heure, en l'occurrence Togliatti et Tombarrano : le premier ne voyant pas de différence entre hégémonie et dictature, le second mettant l'accent sur l'élément consensuel du concept d'hégémonie. Williams finit toutefois par renvoyer dos à dos ces deux interprètes qui, pèchent, selon lui, par excès de dogmatisme, sans toutefois avancer sa propre appréciation.

En outre, Williams tombe dans le piège tendu par Togliatti, en surestimant le titre de grand théoricien de la philosophie de la *praxis* que décerne Gramsci à Lénine. Mais de là à affirmer que Gramsci s'est uniquement inspiré de Lénine pour développer son concept d'hégémonie, il y a loin de la coupe aux lèvres. En effet, Gramsci a incorporé à cette notion la dimension éthique empruntée à Croce et ne s'est pas gêné de prendre le contre-pied de l'orthodoxie léniniste en séparant la société civile de la société politique, une des distinctions que Togliatti a eu tort de sous-estimer.

En ce qui concerne la conception de l'État en tant qu'instrument de coercition de la classe dirigeante, Williams signale que Gramsci y a apporté des modifications majeures en termes d'application politique relativement aux deux volets de l'hégémonie, faisant du consentement la norme et de la coercition l'exception, « coercion becoming dominant only at times of crisis¹⁶ ». La qualité et la durée de ce moment de force dépendent de l'état de développement social. Là où la société civile est

¹⁵ « Être hégémonique pour le prolétariat, en période pré-révolutionnaire, signifie donc d'abord : conquérir la société civile, c'est-à-dire dépasser ses simples revendications économique-corporatives pour s'affirmer l'initiateur et le porteur d'un ordre propre, et d'une conception du monde qui a une valeur universelle : donc enfin, prendre la direction culturelle et morale de la société », cité in Dominique Grisoni et Robert Maggiori (dir.), *Lire Gramsci*, Paris, Éditions universitaires, 1973, p.182.

¹⁶ Williams, *loc.cit.*, p.591.

embryonnaire, une période d'idolâtrie de l'État ou "statolâterie" peut s'avérer nécessaire à longue échéance.

Par ailleurs Williams réussit à déceler chez Gramsci une propension à mettre sur le même pied d'égalité le plus naïf (dans le sens de spontané, naturel) de ses concitoyens sardes et le plus idéologiquement développé de l'élite ouvrière en les dotant d'une capacité créative similaire.

For his masses embrace not only the 'simplici' of his native Sardinia, but the self-conscious and sophisticated artisans of Turin, those aristocrats of Italian labor whom he had led into the Workers Council movement and the Occupation of the Factories in 1919-1920 [...] This awareness of and belief in the creative capacity of the working class is perhaps the clearest differentiating factor in Gramsci's thought, its dominant motif.¹⁷

Bien qu'il traite de la question des Conseils d'usine, Williams ne tire pas de cette activité la conclusion qui s'impose, à savoir, que chez Gramsci, les décisions sont prises de bas en haut dans le respect des pratiques démocratiques directes les plus authentiques.

Toujours est-il que le portrait de Gramsci qu'esquisse Williams reflète l'image d'un penseur timoré qui appréhende la brèche susceptible de s'ouvrir entre les masses et les intellectuels du fait que les masses se fient plus à leur intuition sans nécessairement comprendre ni savoir exactement ce qui se passe. En ce qui concerne l'intellectuel, il sait, mais ne comprend pas tout le temps. Pis encore, il n'est pas porté à sentir ni à agir chaque fois qu'une nouvelle situation se présente à lui. Plus particulièrement l'intellectuel organique articule sa mission autour de l'interaction avec les masses pour développer une conscience de classe plus cohérente en liant le savoir au "sentir"¹⁸ ouvrier. À cette fin, il doit se soumettre lui-même à une sorte de formation continue. L'éducateur a besoin d'être éduqué. Il faut noter que la simplicité de ce genre de réductionnisme ne rend pas justice à une pensée féconde et riche en nuances.

De surcroît, se référant à l'époque de l'*Ordine Nuovo*, Williams rapporte que Gramsci mettait déjà le salut des déshérités entre leurs mains et considérait l'ouvrier comme l'artisan de sa liberté créative tout en insistant sur son interaction avec l'intellectuel. Mais Williams ne pousse pas à fond l'exploration de cette piste. Bien qu'il considère que la notion gramscienne du sens commun a enrichi la culture populaire d'une dimension morale, Williams ne va pas aussi loin que Carl Boggs qui, dans son livre *The*

¹⁷ *Ibid.*, p.591.

¹⁸ « De même, le "sentir" ne pourra se transformer en "savoir" sans passer par le même processus dialectique de compréhension, c'est-à-dire de la capacité à saisir le développement historique de la réalité », cité in Dominique Grisoni et Robert Maggiori, *op.cit.*, p.248.

*Two Revolutions: Gramsci and the Dilemmas of Western Marxism*¹⁹ a fait valoir le caractère ouvertement démocratique et émancipateur de la pensée de Gramsci qui se distingue nettement du marxisme-léninisme autoritaire.

Whatever its peculiar defects and limitations, the version of Marxism that emerged from Gramsci's discussion of hegemony looked fundamentally different from the orthodox and Leninist versions which preceded it. Though its influence would not be felt until years later, Gramscian Marxism contributed immensely to the development of a critical-dialectical theory insofar as it refocused attention on the conditions necessary for a democratic socialist transformation in the West.²⁰

Ce n'est qu'après que Williams ait reconnu, à son corps défendant, la tournure d'esprit libertaire de Gramsci et son actualité que Boggs a entrepris de signaler la singularité de la pensée marxiste du penseur sarde en écrivant :

His [Gramsci's] emphasis on consciousness and the creative role of the intellect and libertarian cast of his mind suffice in themselves to distinguish Gramsci among Marxists. [...] His preoccupation with the "moral" function of culture, his feeling for the quality of working class life, his sense of the interplay among traditions, and his overriding concern with alienation and reintegration give his writing a peculiarly contemporary tone.²¹

Il est à noter que Williams rechigne à attribuer à Gramsci une tournure d'esprit libertaire du fait que Gramsci laissait parfois en suspens beaucoup de questions interreliées : comment concilier la liberté d'expression et l'interdiction de la dissension, l'ouverture d'esprit et la discipline? Cependant Williams omet de tenir compte des tentatives fructueuses de Gramsci en vue de résoudre ces questions complexes. N'a-t-il pas cherché à trouver dialectiquement une issue à ces contradictions encombrantes en développant le concept de "la société réglée"²²? Nous ne pouvons donc souscrire au ballotement de Williams qui, sous prétexte des polémiques qui ont cours au sujet des écrits de Gramsci, refuse de

¹⁹ Carl Boggs, *The Two Revolutions: Antonio Gramsci and the Dilemmas of Western Marxism*, Bath, South End Press, 1984.

²⁰ *Ibid.*, p.190.

²¹ Williams, *loc. cit.*, p.595-96.

²² « Dans une doctrine de l'État qui conçoit celui-ci comme susceptible tendanciellement de disparaître et de se dissoudre dans la société réglée, l'argument est fondamental. On peut imaginer que l'élément État-coercition disparaîtra au fur et à mesure que s'affirmeront des éléments de plus en plus considérables de la société réglée (ou de l'État éthique ou de la société civile). Les expressions d'un État sans État était présente aux plus grands représentants de la science politique et du droit, dans la mesure où ils se plaçaient sur le terrain de la science pure (= pure utopie, car basée sur la supposition que tous les hommes sont réellement égaux et donc également raisonnables et moraux, c'est-à-dire susceptibles d'accepter la loi spontanément, librement, et non par coercition, comme imposée par une autre classe, comme quelque chose d'étranger à la conscience) », Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 6, Paris, Gallimard, 1983, p.83.

trancher dans un sens ou dans l'autre, se contentant de confier cette tâche aux recherches ultérieures qui sauront, espère-t-il, cerner la signification de cette œuvre.

Rappelons-nous qu'ayant déjà abondé dans le sens de H. Stuart Hughes qui prétendait que le concept d'hégémonie camouflait sous une apparence libertaire une pensée autoritaire, Williams déclare quelques lignes plus loin que la coercition ne faisait partie du concept d'hégémonie qu'à titre exceptionnel. Williams n'est pas à une contradiction près et la cohérence de sa pensée était mise à dure épreuve au moment où il soulignait l'aversion de Gramsci envers la dissension, tout en vantant son ouverture d'esprit à la critique. Williams ne fait que souffler le chaud et le froid en se refusant de porter, ni au cours de son analyse ni à son terme, un jugement personnel.

La controverse reprend de plus belle avec Carl Levy²³, mais cette fois-ci sous d'autres auspices. Cet auteur propose une périodisation qui plutôt que d'être appliquée à l'œuvre, touche deux phases de la critique. La première relative aux années 1960-70 où le Gramsci "ordinoviste" des Conseils d'usine, le libertaire au tempérament anarchiste était privilégié par les chercheurs. La deuxième phase allant du milieu des années 1970 jusqu'au milieu des années 1980 où les analystes manifestaient un intérêt marqué pour le concept d'hégémonie et l'infiltration de l'eurocommunisme.

En procédant à une périodisation de la critique, Levy laisse entendre que, détachées de leur contexte, les idées de Gramsci répondent aux préoccupations successives de la postérité. Les appréciations de Levy renvoient indirectement à la pérennité, voire à l'actualité de cette pensée empreinte d'anarchisme et ayant une affinité avec les tendances les plus ouvertes du communisme moderne. Mais Levy choisit de se ranger plutôt du côté des analystes non italiens, sans pour autant les nommer. Ces derniers, note-t-il, s'objectent aux pseudo-savants des deux décennies en question qui leur reprochent de n'avoir pas su contextualiser la pensée gramscienne, en la noyant dans un formalisme occulte :

Detaching man from context creating as several foreign sceptics of "Gramsciology" have noted a thoroughly scholastic Gramsci immersed in post structural and other arcane debates within late twentieth century linguistic theory and sociology.²⁴

Au fond, c'est l'équivocité qui mine le jugement de Levy. D'une part il rejette l'apport des autres disciplines, que ce soit la linguistique ou la sociologie; de l'autre, il ne fait que nous mettre en garde contre les aberrations de la non-contextualisation, sans pour autant définir ce qu'il entend par contexte. S'agit-il d'éléments biographiques ou d'événements historiques déterminants? N'y a-t-il pas moyen de

²³ Carl Levy, « New Look at the Young Gramsci », *Boundary 2*, vol. 14, no 3, printemps 86.

²⁴ *Ibid.*, p.32.

démystifier le jargon hermétique d'autres branches du savoir pour mettre à profit leur apport précieux à l'étude d'un phénomène politique?

En tout état de cause, l'attitude de Levy ne favorise pas la mise en relief de l'imagination créatrice du penseur sarde dont les écrits journalistiques, les lettres et même les *Cahiers de prison* ont incarné un rêve que Gramsci n'avait de cesse de voir réaliser. À cet effet Gramsci tenait, dès le début des années 1920, à offrir une formation culturelle aux ouvriers et ce, au grand dam des radicaux de droite (Tasca) comme de gauche (Bordiga) hostiles, entre autres, à l'établissement de *l'Ordine Nuovo*. Gramsci a vite fait, signale Levy, de rompre avec les anarchistes dans le Parti socialiste et de critiquer la participation de la gauche libertaire à la troisième Internationale. Cependant, Levy ajoute, à juste titre, que le socialisme de Gramsci, de facture plutôt libertaire, s'inscrivait en faux contre le positivisme consacré par la deuxième Internationale qu'il jugeait contraire à la lettre et à l'esprit des textes de Marx.

Qu'à cela ne tienne! Levy juge que Gramsci donnait libre cours à son esprit de contradiction, et, partant n'hésite pas à le qualifier de démagogue, alléguant que, d'une part, Gramsci s'en est pris, par formalisme, au marxisme orthodoxe et que, d'autre part, il s'en est servi pour engager la polémique avec les libertaires. Dans ses controverses avec libertaires et marxistes orthodoxes, Levy affirme que Gramsci tient un discours semblable à celui de Labriola (1843-1904) qui fut l'un des diffuseurs du marxisme en Italie, sans pour autant souscrire au positivisme qui lui était parfois accolé.

The contradiction arising from his apparently unorthodox attack upon Marxism and his use of orthodoxy to polemicize with libertarians were similar to Antonio Labriola's. [...] Theoretically the contradiction was never resolved, although it seems more tension-ridden in this early period, [préordinonouviste], when pedagogical socialism laid greater stress upon grassroots spontaneity.²⁵

Selon Levy, Gramsci n'est pas à un paradoxe près, car il ne se gêne pas à l'occasion de soutenir deux opinions opposées. À titre d'exemple, il dénonce Gramsci pour avoir prétendument rejeté l'approche scientifique de la droite historique et, de l'autre, fait l'éloge de cette même droite pour avoir mis l'accent sur le dessein pédagogique du parlementarisme et stimulé la participation active des citoyens aux affaires de l'État, considéré comme grand pourvoyeur de services. Relevant dans les écrits de jeunesse de Gramsci une indifférence, voire une hostilité à l'égard des institutions traditionnelles de la classe ouvrière, Levy s'autorise à alléguer que dans *l'Ordine Nuovo* en particulier, Gramsci s'en prend aux "Trade Unions" qu'il inscrit dans la logique capitaliste et les oppose aux Conseils d'usine de facture libertaire.

²⁵ *Ibid.*, p.37.

Mais la critique des limites du réformisme, dit-il, n'a pas empêché Gramsci d'apprécier la réalisation de gains matériels dont a bénéficié la classe ouvrière.

Se référant à la question méridionale où Gramsci propose une alliance entre les ouvriers et les paysans, Levy juge que l'auteur de cette étude a favorisé la création d'une aristocratie ouvrière en clouant au pilori l'attachement aveugle au transformisme²⁶ des réformistes du Nord. S'inscrivant aussi en faux contre les perceptions positives que réserve Gramsci aux institutions et coutumes du mouvement ouvrier italien qui prêtent le flanc aux interprétations les plus contradictoires, Levy s'emploie à rappeler que, déjà en 1916, c'est-à-dire, quelques années avant de se lancer dans la promotion des délégués ouvriers, Gramsci signait des articles qui annonçaient l'ambivalence de sa pensée alors qu'il n'était que

In the process of honing some of his key concepts – hegemony and even passive revolution – before his encounter with Leninism and the Bolshevik Revolution. Finally he [Gramsci] displays, and, I believe retained, a highly ambiguous rather than openly condemnatory attitude toward the traditional institutions and customs of the Italian working class movement.²⁷

Trop sceptique en ce qui a trait au fond de la réflexion gramscienne, Levy est à sa place dans le camp des abstentionnistes qui soulève des questions sans apporter de réponses claires, bien qu'il s'autorise, de temps à autre, à faire l'éloge de certaines idées qu'il glane au hasard de ses lectures des écrits gramsciens. Admettant que la raison d'être du socialisme chez Gramsci est organiquement liée à la productivité, Levy estime, à juste titre, que les invectives lancées par le penseur sarde contre le capitalisme moderne émergent de « that curious blend of Taylorism and utopian libertarianism found in *L'Ordine Nuovo* [...] Gramsci the productivist, the Sorelian or even Proudhonian moralist.²⁸ » Mais en dépit de la variété d'épithètes qu'emploie Levy pour caractériser les écrits gramsciens, il ne s'estime pas en mesure de trancher le débat que suscite la dichotomie entre autoritarisme et libéralisme chez les exégètes de Gramsci.

En plus, Levy porte parfois sur les écrits gramsciens des jugements sans citation à l'appui. Il allègue, par exemple, que le Gramsci des *Cahiers de prison* a manifesté de l'indulgence pour la révolution par le haut, donc qu'il aurait soutenu les structures hiérarchiques alors qu'il aurait été plus judicieux de

²⁶ « Le "transformisme" est une symbiose grâce à laquelle la classe dominante – historiquement, la bourgeoisie – s'incorpore et assimile les intellectuels des classes subalternes, rendant ainsi impossible l'apparition d'un groupe révolutionnaire suffisamment organisé pour devenir hégémonique [...] Le transformisme est alors la décapitation intellectuelle systématique et pacifique des classes subalternes par la classe dominante », cité in Dominique Grisoni et Robert Maggiori, *op.cit.*, p. 271-272.

²⁷ Levy, *loc.cit.*, p.39.

²⁸ *Ibid.*, p.41.

simplement constater qu'à l'occasion, Gramsci prenait ses distances par rapport au pluralisme, tout en demeurant rebelle à l'idée d'un socialisme dogmatique ou dictatorial. Car déjà, durant les années de la Première Guerre mondiale, Gramsci mettait ses lecteurs en garde contre les méfaits de la révolution par le haut qu'il qualifiait de passive et qu'il désignait par l'expression "socialisme d'État". Tout au long de son œuvre, Gramsci n'a cessé de réitérer son attachement à la libre activité du prolétariat. Quant à son socialisme, il incluait un volet consacré à l'éducation des masses et affichait des correspondances, par affinité spontanée, avec les forces librement coordonnées.

En ce qui concerne le sorélisme qu'impute Levy à la pensée gramscienne, il est vrai que Gramsci a emprunté à Sorel la notion de schisme, mais à cette différence près, qu'il a soutenu, à l'encontre de sa source d'inspiration, que la transition au socialisme ne s'effectue pas seulement grâce à la puissance des mythes révolutionnaires spontanés du prolétariat, mais surtout par suite d'une intervention politique consciente. À la question de savoir si Levy considère Gramsci comme un penseur libertaire ou autoritaire, les éléments de réponse qu'il nous fournit ne sont pas concluants.

C'est que Carl Levy soutient que la pensée de Gramsci n'est pas tributaire de l'évolution intellectuelle de son auteur, mais plutôt de la vogue toujours changeante des approches qui privilégient tantôt le contenu anarchiste des écrits juvéniles, tantôt le penchant autoritaire de la maturité. Malgré son hésitation sur le sujet de l'affinité de la pensée de Gramsci avec les idées libertaires, Levy affirme néanmoins, dans son livre sur le sujet²⁹, la proximité de vues entre Gramsci et l'anarchiste italien Errico Malatesta.

Like Gramsci, in 1920 Malatesta posed the choice as either a conscious revolution or economic and social collapse, which meant that acts of sabotage, such as the destruction of livestock and crops during the bitter agricultural strikes of the summer of 1920 were condemned [...] Furthermore, Paul Nursey Bray has noted the similarities between Gramscian hegemony and Malatesta's form of anarchism. Like Gramsci, Malatesta saw the need not to just replace the present state with new arrangements, 'but to abolish the obstacles to revolutionary change that exist in the institutions, practices and ideas of a modern and complex civil society.'³⁰

Au discours déjà enflammé de la controverse autour de cette dichotomie, Levy ajoute la non moins passionnée querelle des chapelles au sujet de l'hermétisme des théories linguistiques au jargon indéchiffrable. Ensuite, changeant le fusil d'épaule, il se rabat sur une périodisation des écrits gramsciens, afin de mettre en relief les contradictions intrinsèques rendant toute conclusion définitive impossible.

²⁹ Carl Levy, *Gramsci and the Anarchists*, Oxford, Berg, 1999.

³⁰ *Ibid.*, p.180-181.

Cependant, il semble que le temps jouait en faveur d'une meilleure connaissance de l'œuvre de Gramsci, comme l'atteste l'article de Haug³¹, paru au tournant du 21^e siècle. Dans cette étude, le critique s'autorise à effectuer un réexamen des écrits de Gramsci à la lumière des récentes publications de quelques inédits qui rendent possible un regard plus global sur l'œuvre et permettent d'ajuster le tir de certains analystes antérieurs qui ne disposaient que de fragments de l'œuvre de Gramsci, plus ou moins importants et de quelques textes remaniés, avant d'être publiés ou traduits. Haug invoque une autre raison qui plaiderait en faveur de l'originalité de son interprétation : il s'agit de l'implosion du communisme en Union soviétique et dans ses satellites. Par voie de conséquence, Haug infère la disparition du contrôle d'État qui muselait les interprétations en rupture de ban avec la ligne de parti, notamment quand il s'agit de la réflexion d'un ex-chef du PCI. Une certaine liberté d'expression acquise depuis lors dans les pays de l'Est porte Haug à recommander une nouvelle approche contextuelle et intégrale qui consiste à

Reread and rethink Gramsci's writings in their unabridged and critical editions and in their historical contexts [...] This reorientation toward the integral Gramsci has its merits against the politically ready-made, selective Gramsci or the Gramsci-in-tidbits, which reduces him quite often to theoretical junk food, hollowing out his concepts.³²

Le conseil que nous donne Haug est une lame à deux tranchants. Bien qu'il soit judicieux d'éliminer du débat les évaluations pseudo-officielles d'avant la chute du mur de Berlin et l'effondrement de l'Union soviétique, ainsi que celles qui ne renvoient à l'œuvre gramscienne que d'une façon tronquée, il n'en demeure pas moins que la proposition de Haug relève de la loi du moindre effort pour se débarrasser, sans coup férir, des analystes qui n'abondent pas dans le sens de l'interprétation qu'il s'appropriait à livrer.

Par conséquent, nous ne souscrivons que partiellement à l'argumentation de Haug, car même en admettant l'alignement de quelques critiques sur la pensée unique du régime soviétique, le monde libre prônait un plus grand pluralisme et ne cherchait pas, en principe, à intimider systématiquement les chercheurs. Quant à la possibilité de considérer mécaniquement l'intégralité de l'œuvre de Gramsci, c'est-à-dire de tenir compte de la somme de tout ce qu'il a écrit, elle relève d'un vœu pieux. C'est vouloir se prendre pour un apprenti sorcier capable d'étreindre un ensemble considérable de textes écrits dans des conditions fort disparates (Qui trop embrasse mal étreint). Rien n'autorise à tenir pour acquis que les propos de Gramsci sont exempts d'incohérence, ni à justifier la mise dans le même sac de la vision utopique des écrits de jeunesse, la fougue de son militantisme ouvrier au sein du PCI et la maturité de sa réflexion ultérieure des *Cahiers de prison*.

³¹ Wolfgang Fritz Haug, « Rethinking Gramsci's Philosophy of Praxis from One Century to the Next », *Boundary 2*, vol. 26, no 2, été 1999.

³² *Ibid.*, p.101.

En effet, Gramsci a noirci des milliers de pages en l'espace d'une vingtaine d'années durant lesquelles il a eu le loisir d'approfondir ses connaissances et d'évoluer à tel point qu'il a pu adopter en cours de route des positions suffisamment cohérentes. À titre d'exemple, Gramsci tenait le jacobinisme inhérent à la Révolution russe de février comme signe caractéristique d'un régime oligarchique, étant donné la composition minoritaire du groupe dirigeant. Il inscrit alors le jacobinisme dans le cadre bourgeois d'un soulèvement enclin à la violence contre l'ancien régime. Mais, par la suite, la perspective de Gramsci à ce sujet s'est nuancée. Déjà en 1920, Gramsci clouait au pilori les anarchistes qu'il considérait comme ennemis jurés de l'État quel qu'il soit, y compris celui qui est sous le contrôle des masses ouvrières. Dans cette optique, il réhabilitait le jacobinisme en l'intégrant à sa doctrine. D'autres concepts, tels que ceux de l'État, de la société civile et de la guerre de position, ont subi, à leur tour, au fil des ans, certaines modifications significatives eux aussi.

À la lumière de ces transformations constatées dans l'œuvre du penseur sarde, Haug propose d'appliquer une coupure décisive entre les écrits ante et post-période d'incarcération. Un tel procédé implique, arbitrairement, une solution de continuité alors que les *Cahiers de prison* s'imposent comme référence obligée à l'évaluation de sa production d'avant 1926, d'autant plus qu'ils reflètent un travail de bénédictin à la recherche d'un langage approprié. Gramsci y procède à la réarticulation de la philosophie de la *praxis* en vue de fournir une clé susceptible d'appréhender sa pensée, bien que cette phraséologie soit décriée, à tort, par quelques penseurs tels que Louis Althusser, Theodor Adorno et Henri Lefebvre.

Par ailleurs, Haug note que certaines écoles de pensée assimilent les notions de pratique et d'éthique attribuant à cette dernière un fondement normatif a-historique et que Habermas, par exemple, établit une équivalence entre discours et argumentation au sujet de la validité de certaines normes tenues pour transcendantales. Dans cette optique, la réadaptation de la philosophie de la *praxis* la rend incompatible avec le matérialisme historique considéré comme pierre angulaire de la doctrine gramscienne. Cet écart de jugement s'explique par le fait que même au sein du PCI, la philosophie de la *praxis* ne trouvait pas preneurs parce qu'elle était jugée par trop subjective et idéaliste.

En outre, désigner le marxisme par les vocables "philosophie de la *praxis*" n'était à la rigueur toléré que comme subterfuge imaginé par Gramsci afin d'éluder ses censeurs. Si camouflage il y a de la part de ce prisonnier politique, il est cousu de fils blancs. Car il faut se demander pourquoi Gramsci ne s'abstient-t-il pas de recourir à diverses occasions et dans les mêmes *Cahiers* aux expressions "matérialisme historique" et "marxisme". Toujours est-il que la philosophie de la *praxis*, sous la plume de Gramsci, chapeaute une foule d'autres concepts tels que l'intellectuel organique, l'hégémonie, la société

civile et le sens commun, tout en rendant compte des tensions entre révolution active et révolution passive, guerre de position et guerre de mouvement.

Si ces notions ont encore leur utilité de nos jours, c'est que, moyennant quelques modifications, elles s'adaptent, affirme Haug, aux réalités actuelles. Estimant que l'actualité des concepts gramsciens n'est pas encore bien établie, étant donné le glissement dans la signification des concepts sans que soit engagé un vrai débat à ce sujet, Haug se complaît dans une attitude attentiste.

Organic intellectual then loses its formal organizational meaning, while it transposes its functional meaning on an informal basis of articulation of social groups and projects. Or *hegemony* changes its meaning under conditions not only of de-centered multichannel TV but also of de-centered radical politics: it becomes hegemony without a hegemon [...] Such revisionisms – in most cases covert – should be a matter of open debate.³³

Par analogie avec la notion de "césarisme sans César" telle que conçue par Gramsci, Haug forge l'idée d'"hégémonie sans hégémon". Mais ce qui serait à retenir de son analyse, c'est la mutation, soit de la forme, soit du contenu, de la signification des concepts en fonction de l'évolution du contexte sociopolitique. Se référant à l'aspect fragmentaire et peu structuré des écrits de Gramsci qui prêtent le flanc à des adaptations toujours renouvelées, Haug met l'accent sur certaines notions susceptibles de s'ajuster au gré de la conjoncture. En ce qui concerne l'identification de la facture soit libertaire, soit autoritaire du message gramscien, la question posée par Haug reste entière. Mais avant qu'il ne se déclare en faveur d'une option ou d'une autre, Haug signale que le vrai débat doit s'effectuer autour de la dyade libertaire/autoritaire.

Pourtant Haug se considère au-dessus de la mêlée parce qu'il a eu accès aux toutes dernières publications à partir des manuscrits originaux grâce auxquels il dispose, par rapport à ses prédécesseurs, d'un certain avantage qui l'autorise, sous prétexte d'avoir décelé chez eux quelques écarts ponctuels, à proclamer l'existence d'une coupure épistémologique dans la vision gramscienne d'avant et d'après la période d'incarcération. Proclamation qui se défend plus ou moins selon que l'on met l'accent uniquement sur les différences décelables dans les discours des deux périodes. De même, l'interprétation de l'absence de rupture pourrait se justifier en ne retenant que le tronc commun, d'autant plus que la prépondérance des similitudes privilégie la deuxième option.

³³ *Ibid.*, p.107 (soulignés dans le texte)

Les tenants de l'autoritarisme gramscien

Il s'agit d'un certain nombre de critiques qui mettent l'accent sur l'autoritarisme de Gramsci, dénigrant ceux qui pensent autrement et condamnant sans autre forme de procès ceux qui postulent l'à propos d'une prise de connaissance des écrits gramsciens à partir d'un idéal-type marxiste-libertaire. Les moyens dont se servent les tenants de l'autoritarisme pour faire valoir leur point de vue sont fort diversifiés, mais visent tous à sous-estimer, voire à occulter le libertarisme de Gramsci et, par voie de conséquence, à montrer l'inutilité de nos jours d'une pensée qui prône le totalitarisme. Avant de nous prononcer pour ou contre les représentants de cette école de pensée, nous croyons néanmoins qu'il serait utile de faire un exposé critique des arguments avancés à l'appui de leurs perceptions.

Un exposé succinct de la prise de position de Thomas Bates³⁴ fait ressortir son recours à une périodisation sommaire, bien qu'il juge susceptible d'apporter une solution à la controverse qu'ont suscitée les écrits de Gramsci par rapport à la dichotomie autoritaire/libertaire. Les périodes envisagées par Bates sont réduites au strict minimum, soit seulement deux, pour traduire toute une vie active et tourmentée. La première qui s'étend de 1921 à 1924, n'inclut pas le rôle tenu par Gramsci dans la formation des Conseils d'usine, ses articles dans *l'Ordine Nuovo* qu'il a contribué à fonder et ses interventions au sein du Parti socialiste italien, pour n'en nommer que quelques-uns de ses accomplissements. Sautant cette étape importante de la vie de Gramsci, Bates s'attarde à détailler la montée de Gramsci dans la hiérarchie du mouvement ouvrier jusqu'à déloger Bordiga pour prendre sa place à la tête du PCI. En tant que représentant de l'aile gauche socialiste, Bordiga (1889-1970), un jeune ingénieur napolitain, s'est fait remarquer en s'opposant farouchement à la participation de l'Italie au premier conflit mondial et en revendiquant la prise du pouvoir par la violence révolutionnaire.

Bates nous apprend aussi que Bordiga, en accord avec Gramsci, a œuvré à la scission du Parti socialiste afin de fonder le PCI en janvier 1921. Subséquemment au Congrès de Livourne, Bordiga se targua d'avoir enfin réalisé son "particularisme halluciné" (pour reprendre les mots de Gramsci tels que rapportés par son biographe Fiori). En même temps, par son refus de se plier aux directives du Comintern, il encourt la disgrâce de Lénine qui décide de l'éliminer pour le remplacer par Gramsci qui occupait la position de représentant du PCI auprès de l'exécutif de la troisième Internationale depuis 1922. Fiori spécifie toutefois que le remaniement dicté par Lénine s'est fait par personne interposée,

Mathias Rakosi le [Gramsci] contacte immédiatement pour lui proposer
brutalement de prendre la place de Bordiga à la tête du PCI. Gramsci

³⁴ Thomas R. Bates, « Antonio Gramsci and the Bolchevization of the PCI », *Journal of Contemporary History*, vol. 11 nos 2/3, juillet 1976.

louvoie [...] mais il se rend compte que la rupture entre Bordiga et le Comintern est désormais définitive et irréparable.³⁵

Passant l'éponge sur l'hésitation de Gramsci et sa perception du caractère irrévocable de la destitution de Bordiga, Bates accuse Gramsci d'opportunisme pour avoir placé ses penchants individuels au-dessus des intérêts du parti et dénoncé, bien que seulement en privé, les comportements "grossiers et triviaux" du bordiguisme. C'est seulement en juin 1923 que l'exécutif élargi de la troisième Internationale démit Bordiga de ses fonctions et nomma officiellement Gramsci à sa place. Sitôt après, soutient Bates, Gramsci se sentait contraint de prendre le contre-pied de Bordiga (encore très populaire auprès de la base), courant ainsi le risque de s'engager dans la pente glissante de l'autoritarisme.

La deuxième période passe sous silence deux années importantes dans la carrière politique de Gramsci et ne couvre que la dernière décennie de sa vie, soit de 1926 à 1937, passée majoritairement dans les geôles fascistes en tant que prisonnier politique. C'est durant cette longue période d'incarcération que Gramsci parvint à noircir les fameux *Cahiers de prison* qui, de l'avis de Bates, ont tourné la page sur les velléités libertaires des Conseils d'usine pour les supplanter par la dictature monolithique du parti. En d'autres termes, Bates fait état d'un dédoublement de la personnalité du penseur sarde qui renie ses écrits de jeunesse au profit de ceux de la maturité et ajoute que sa contribution ultérieure en vient même à bafouer tout vestige du passé à telle enseigne que les *Cahiers* représentent les tenants et aboutissants de sa réflexion. Mais comme le souligne si bien Hugues Portelli³⁶, Gramsci traite davantage, dans ces mêmes *Cahiers*, de la lutte pour l'hégémonie au sein de la société civile que de la prise du pouvoir politique et du contrôle de l'appareil coercitif de l'État.

Cette conception gramscienne de la société sans classes démontre une nouvelle fois le rôle primordial accordé au moment de la société civile, moment médiateur entre la structure et la société politique, fondement éthique de celle-ci. Elle fournit une réponse à la vision marxiste de la société communiste en ne remettant pas en cause la théorie léniniste de la fin de l'État, mais en montrant que celui-ci n'est pas le moment essentiel de la superstructure.³⁷

Toujours à l'affût d'indices qui renvoient à la métamorphose dans le comportement et la pensée politique de Gramsci, à partir d'un certain nombre d'inédits récemment identifiés par l'Institut Gramsci à Rome et mis à sa disposition, Bates s'autorise à rejeter du revers de la main tout lien entre l'expérience des Conseils d'usine et les *Cahiers de prison*. Fort de la préséance qu'il accorde aux *Cahiers*, il va même

³⁵ Fiori, *La vie de Antonio Gramsci*, Paris, Éditions pluriel, 1977, p.37.

³⁶ Hugues Portelli, *Gramsci et le bloc historique*, Paris, PUF, 1972.

³⁷ *Ibid.*, p.45.

jusqu'à soutenir que Gramsci avait renoncé, de gré ou de force, à son idéal démocratique de jeunesse et endossé le programme plus réaliste de la bolchévisation.

In his prison notebooks, the libertarian concept of the factory council is supplanted by the authoritarian concept of a monolithic party dictatorship. And [...] his youthful belief in a 'Proletarian enlightenment' preparing the path for a democratic revolution from below is replaced by his blueprint for an 'explicitly' 'totalitarian' culture organized from above.³⁸

Toujours est-il qu'aucun argument solide ne vient corroborer les assertions de Bates qui relèvent de jugements arbitraires ou d'extrapolation à outrance à partir de quelques bribes de déclarations hors contexte. En tout état de cause, nous sommes en droit de ne pas souscrire à une logique qui rejette une position en faveur d'une autre pour la simple raison que celle-ci lui est postérieure. À notre avis, Bates ne parvient pas à établir preuves à l'appui que Gramsci aurait systématiquement trahi sans cause manifeste ses convictions de jeunesse.

En vue de nous convaincre du bien-fondé de son interprétation, Bates tente de tirer profit de sa perspective contextuelle à des fins herméneutiques. Cependant, il fait fausse route en avançant que l'évolution de la pensée politique de Gramsci s'est faite en dents de scie à partir de la position libertaire initiale vers plus de restriction de la liberté individuelle en faveur de la discipline. Il aurait plutôt avantage à admettre la tension inhérente au tiraillement entre deux pôles d'attraction que de soutenir la victoire de la main de fer sur le gant de velours. Par ailleurs, c'est du séjour de Gramsci à Moscou à partir de 1922 que daterait le durcissement de sa position, allègue Bates, ajoutant péremptoirement que le futur chef appréhendait la mainmise de la droite (Tasca, Vota, Graziadei, Turati) sur le parti au point de le porter à vouloir écraser dans l'œuf toute dissension dans les rangs.

Bates s'attarde sur cet épisode de la lutte pour la chefferie parce qu'elle constitue une charnière importante dans la soi-disant volte-face idéologique de Gramsci. Il rappelle que depuis 1920, Bordiga et ses amis "gauchistes" avaient perdu les faveurs de Lénine qui leur lançait des remarques désobligeantes dans son fascicule, *La maladie infantile du communisme (le gauchisme)*³⁹. Lénine y dénonçait, entre autres, la raideur puritaine généralisée notamment dans leur opposition au parlementarisme qui s'est pourtant avéré d'une grande utilité à la révolution prolétarienne dans certaines situations. Cette inflexibilité dans leurs prises de position, allègue-t-il, les rapprochait des anarchistes qui menaient une vie bourgeoise tout en clamant avoir l'embourgeoisement en aversion. Le verdict est sans appel étant donné

³⁸ Bates, *loc. cit.*, p.116.

³⁹ Lénine, *La maladie infantile du communisme (le gauchisme)*, Éditions langue étrangères, Pékin, 1970.

que « les camarades *gauches* [...] se trouveront dans l'impossibilité de réaliser la dictature du prolétariat.⁴⁰ »

Visé par les invectives de Lénine, Bordiga s'est vu, aussitôt sous les verrous, démis de ses fonctions de chef du Parti. Pour vérifier certains détails de cette affaire, nous nous sommes inspiré de Fiori, un historien chevronné qui fixe la date de l'incarcération de Bordiga au 23 février 1923, mais rapporte aussi « que l'exécutif élargi de l'Internationale eut déposé Amadeo Bordiga en juin 1923.⁴¹ », ajoutant que, selon Tasca, la décision à ce sujet fut prise à la réunion du 9 août de la même année. Quoiqu'il en soit, Fiori signale, quelques pages plus loin,

[Q]ue Bordiga, dépossédé de la direction du Parti par l'intervention autoritaire de l'Internationale, n'en continuait pas moins à contrôler la majorité des fédérations. Les masses, sensibles à un certain style de discours incendiaire, le suivaient dans son extrémisme.⁴²

En raison du flou dans les dates et peut-être du désir de Gramsci de ne pas se mettre à dos les partisans inconditionnels de Bordiga, il est fort probable que la succession n'est devenue effective qu'au bout de plusieurs mois de tractations avec les récalcitrants. Finalement, Gramsci aurait accepté d'assumer les fonctions du chef du PCI, en comblant le poste resté vacant depuis déjà un certain bout de temps. Par contre, Bates ne souligne que l'empressement de Gramsci à afficher son alignement sur la politique du Comintern et son intention de mettre au pas les indociles qui n'approuvaient pas encore la destitution de Bordiga. Afin de contrecarrer l'opinion adverse et de préserver l'ordre interne, Gramsci, selon Bates, impose d'entrée de jeu des contraintes à la discussion libre au sein du Parti, pavant ainsi la voie à une dictature de haut en bas.

[Gramsci] advised that it would be better to raise important questions in 'private discussions' rather than in public where they might have international repercussions. And these questions, even in private, should only be raised within the limits of decisions made by previous congresses.⁴³

Aucune référence textuelle à ces mesures restrictives n'étant indiquée par Bates, il serait judicieux de les porter au compte du procès d'intention que ce dernier fait à l'endroit de Gramsci. D'ailleurs, Bates s'autorise à imputer la soi-disant propension de Gramsci à mater la libre expression à une volte-face éhontée qui élèverait le bolchévisme au-dessus de toute autre considération aux fins de centraliser

⁴⁰ *Ibid.*, p.123.

⁴¹ Fiori, *op.cit.*, p.317.

⁴² *Ibid.*, p.325.

⁴³ Bates, *loc.cit.*, p.120.

l'autorité. Dans la campagne menée par Gramsci en vue de discréditer Bordiga, Bates note que Gramsci était tiraillé entre son libertarisme d'antan et les contraintes conjoncturelles qui le forçaient à opter pour l'autoritarisme qu'il dénigrait auparavant chez ses adversaires et que son attachement croissant à la logique bolchévique se faisait à contre-cœur,

Was not an easy one for the former prophet of the factory councils. The distressed conscience of a democrat is evident in his complaint that Bordiga had discouraged debate within the party by his dictatorial usurpation of authority and responsibility⁴⁴

Cette citation contraste avec la précédente, toutes deux tirées de la même page. L'une renvoie au despotisme de Gramsci, l'autre à la dictature de son rival. Au lieu de clarifier son point de vue à ce sujet, Bates ne fait que souffler le chaud et le froid. D'autant plus que quelques pages plus loin, il reproche au nouveau chef du Parti le limogeage de ses concurrents locaux et son endossement de la suppression de la liberté civile en URSS.

He [Gramsci] spent an inordinate amount of energy defending the actions of the Bolsheviks [...] It was through Bolshevization – the elimination of party democracy – that Gramsci achieved his final triumph over Bordiga.⁴⁵

Ce va-et-vient qui caractérise l'opinion qu'il se fait de Gramsci aurait rangé Bates parmi les abstentionnistes, sauf qu'il s'en démarque en dénonçant ouvertement l'autoritarisme de Gramsci. Il est vrai que ses allusions au libertarisme de Gramsci prêtent parfois à confusion, à moins d'imputer les incohérences aux changements d'humeur de Gramsci, comme le suggère Bates qui n'est pas à une contradiction près. D'un côté il vante le pluralisme du nouveau chef du PCI qui autorisait l'opposition à exprimer ses vues dans *l'Unità*, dans le but de maintenir une sorte de dialogue à l'intérieur du Parti. De l'autre, il l'accuse d'avoir écarté les dissidents, sans autre forme de procès. Bates affirme que Gramsci aurait reproché à Bordiga d'avoir poussé le mouvement ouvrier à la stagnation intellectuelle en interdisant les discussions et, en même temps, fait dire à Gramsci que le Parti qu'il dirigeait n'était pas censé procéder selon les règles démocratiques.

Bates n'hésite pas à se servir du révisionnisme de l'École de Cambridge en lui ajoutant une touche déterministe qui ne fait pas partie de son schéma de contextualisation, et ce dans le seul but d'étayer son jugement à propos de l'autoritarisme de Gramsci. Croyant s'aligner sur la contextualisation

⁴⁴ *Ibid.*, p.120.

⁴⁵ *Ibid.*, p.124.

de Quentin Skinner⁴⁶, il impute au fascisme d'avoir rendu illusoire la perpétuation de la tradition consensuelle de *l'Ordine Nuovo*. En plus, il soutient que pour Gramsci il n'y avait plus lieu de dénoncer le communisme anti-démocratique en Italie et que ses propos n'ont de sens qu'en rapport à un contexte en mutation continue. À l'instar de Skinner, Bates ne fait qu'expliquer les variations de sens en fonction de glissements sémantiques reliés à des contextes différents comme en atteste cette citation :

'Soviet' now imply an instrument of party dictatorship, and 'councils' were but instruments for extending party influence. If, in 1920, the party had been conceived as the servant of the soviet, by 1926 the soviet was conceived as the servant of the party.⁴⁷

Dans un autre ordre d'idées, Bates rapporte en détail l'anecdote fameuse d'une lettre qu'a adressée Gramsci au Parti communiste d'URSS, en date du 4 octobre 1926 et que Togliatti a refusé de transmettre aux chefs du Kremlin. Dans cette missive Gramsci met les autorités en garde contre les effets néfastes du conflit opposant Staline à Trotski. Bates se contente de noter que cet appel à la modération aurait suffi à excommunier Gramsci. Par contre, de son côté Massimo Salvadori considère, à juste titre, que cet épisode prouve clairement la dissociation de Gramsci avec les têtes dirigeantes du Parti communiste en Union soviétique au comportement peu recommandable. Quant à Portelli, il souligne que la critique de l'autoritarisme du Parti bolchévique en Union soviétique se retrouve aussi dans les *Cahiers de prison* et que la période de "statolâterie"⁴⁸ à laquelle fait allusion Gramsci n'est qu'un effet du manque de développement de la société civile en Russie. Portelli en conclut que « Gramsci vise également ici le cas de la Révolution russe de 1917, où le renversement de l' "État absolu" explique le caractère "politique" marqué de la dictature du prolétariat.⁴⁹ » Ce jugement qui met l'accent sur le mérite de Gramsci et son autonomie vis-à-vis la nomenklatura soviétique est écarté du revers de la main par Bates qui reproche en plus à Gramsci de ne pas avoir su rejeter le principe monolithique soi-disant sanctifié par la doctrine léniniste.

Le ton péremptoire qu'adopte Bates dans les conclusions hâtives et parfois à l'emporte-pièce irrite beaucoup plus qu'il ne convainc. Bates nous somme de croire que Gramsci n'a gardé de ses

⁴⁶ Quentin Skinner, « Meaning and understanding in the History of Ideas », *History and Theory*, vol. 8, no 1, 1969.

⁴⁷ Bates *loc. cit.*, p.126.

⁴⁸ « L'État étant conçu comme "société civile et société politique, comme autogouvernement et gouvernement des fonctionnaires" Gramsci donne le nom de "statolâterie" à une « attitude déterminée envers le "gouvernement des fonctionnaires" ou société politique qui, dans le langage commun, est la forme de vie étatique qui reçoit le nom d'État et qui, vulgairement, est entendue comme tout l'État ». Une telle réduction de l'État à la société politique, si elle ne devient pas « "fanatisme théorique" peut se justifier dans la mesure où l'accent mis sur la société politique peut favoriser une "initiation à la vie étatique autonome" et "la création d'une société civile" qu'il n'a pas été possible historiquement de créer avant l'accession à la vie étatique indépendante », cité in Dominique Grisoni et Robert Maggiori, *op. cit.*, p.262.

⁴⁹ Portelli, *op. cit.*, p.40.

convictions de jeunesse qu'un vestige nostalgique ou un faux-fuyant du moment qu'il s'est, à l'âge adulte, métamorphosé en penseur favorable à l'autoritarisme. Le seul argument que Bates avance pour expliquer la prétendue volte-face de Gramsci renvoie à une contextualisation viciée du fait qu'elle est érigée en déterminisme implacable. L'échec des révoltes de l'entre-deux-guerres en Europe de l'Ouest et la montée du fascisme et du stalinisme ont certes influencé un intellectuel de la trempe de Gramsci, mais il n'y a pas de rapport de cause à effet mécaniste dans la soi-disant "réincarnation" de Gramsci en despote et le dénigrement de son passé libertaire.

En ce qui concerne Nadia Urbinati⁵⁰ le titre qu'elle choisit pour son article de fond révèle déjà son parti pris qui consiste à situer Gramsci à la périphérie de la modernité en amalgamant son concept d'hégémonie et sa pratique de la subordination, qu'elle soit individuelle ou collective. Elle avoue d'entrée de jeu que pour prouver son point de vue, elle commencera par semer le doute chez le lecteur sur les deux plus importantes orientations qui tentent de démêler la position de Gramsci dans le débat démocratie/autoritarisme. À cet effet, elle renvoie dos à dos les convertis à l'harmonie culturelle véhiculée par le concept gramscien d'hégémonie et ceux qui tiennent pour acquis le penchant léniniste du penseur italien, en soulignant que

A central point of this essay is thus that of stimulating in the reader a sceptical outlook both towards those critics who depict hegemony as a strategy of cultural homogeneity and communitarian harmony and who argue that Gramsci remained, after all, a Leninist ready to force people's cultural backwardness into the Grand Theory of the philosophy of *praxis*.⁵¹

La fin de non-recevoir qu'oppose Urbinati aux appréciations radicales s'avère toutefois de courte durée puisque Urbinati s'empresse de mettre l'autoritarisme de Gramsci au compte de sa difformité physique et de son appartenance sociale, en souscrivant à une logique positiviste que Gramsci fut l'un des premiers à dénigrer en établissant une nette distinction entre sciences naturelles et phénomènes politiques.

En dépit de ses écarts herméneutiques, Urbinati considère à juste titre la question méridionale comme un des thèmes les plus chers à Gramsci. En fait, elle rappelle que Gramsci a entamé ce sujet tôt dans sa carrière et l'a inscrit par la suite dans son plan de travail en prison. Si Gramsci a consacré temps et effort à la question méridionale c'est que le traitement de ce sujet implique, affirme Urbinati, le dénigrement de la soi-disant infériorité du point de vue des laissés-pour-compte. Mais une question se

⁵⁰ Nadia Urbinati, « From the Periphery of Modernity: Antonio Gramsci's Theory of Subordination and Hegemony », *Political Theory*, vol. 26, no 3, juin 1998.

⁵¹ *Ibid.*, p.371.

pose alors, à savoir : comment Urbinati peut-elle réconcilier l'autoritarisme qu'elle impute à Gramsci et l'empathie qu'il manifeste à l'endroit des plus lésés?

Allant d'un paradoxe à l'autre, Urbinati reconnaît, d'un côté, que Gramsci fait la corrélation entre revendication émancipatrice et projet démocratique, et de l'autre côté, elle qualifie sa réflexion d'a-démocratique, « Gramsci was not a democrat, because he neither elaborated a theory of democracy nor had a democratic theory of the state.⁵² » À la rigueur, nous pouvons concéder, qu'en fait, il y a une lacune dans la formulation d'une théorie en bonne et due forme en cette matière, mais cela n'empêche pas Gramsci d'avoir parsemé son œuvre d'éléments favorisant les décisions consensuelles. Il suffit de les repérer par la lecture attentive de ses écrits au lieu d'exiger du prêt-à-porter. Mais Urbinati n'est pas à court d'arguments pour soutenir que l'autoritarisme est inhérent à la pensée de Gramsci. À cet effet, elle fait étalage de sa connaissance des démarches en vue d'accéder à la modernité qui jalonnent l'histoire récente de l'Italie, à commencer par le renforcement des institutions gouvernementales. D'une description sommaire du contexte, elle tire hâtivement la conclusion que Gramsci s'est tenu en marge de l'actualité.

In Gramsci's times, Italy was still very far from being reconciled with modernity. In spite of its liberal constitution, the Italian state was unable to match the liberal model [...] Gramsci's novelty and merit consisted in changing the perspective of the politics of emancipation, and instead of focusing on the traditional and direct strategies of political inclusion, he opened up a broad inquiry over the social and cultural conditions of subordination and exclusion. He looked at modernity from the bottom of peripheries.⁵³

Cette façon d'appliquer la contextualisation est, d'entrée de jeu, viciée du fait qu'elle est parsemée d'anachronismes reliés aux notions d'inclusion et d'exclusion qui n'ont fait surface chronologiquement qu'après la mort de Gramsci et qu'elle abonde en généralisations par trop superficielles en ce qui a trait au retard accusé par l'Italie en matière de libéralisme. L'ironie, c'est qu'en s'octroyant le droit de se dresser contre un soi-disant paradoxe qu'elle a décelé dans le concept d'hégémonie et qu'elle impute à une discordance caractérielle, Urbinati est portée à qualifier la doctrine gramscienne de despotisme exécrationnel. Assis entre deux chaises, son Gramsci est

Torn by the two opposite tendencies of a radical democracy and a closed society. Because Gramsci wanted to square the circle – instead of making those two extremes negotiating and confronting each other – he tended to be both antiliberal and antidemocratic.⁵⁴

⁵² *Ibid.*, p.371.

⁵³ *Ibid.*, p.371.

⁵⁴ *Ibid.*, p.373.

Elle clôt ce passage en citant à l'appui Bellamy et Schecter qui dénoncent Gramsci pour avoir envisagé « the most repressive state systems of recent times⁵⁵ ». Bien qu'elle approuve une telle aberration, Urbinati donne néanmoins raison à ceux qui décèlent chez Gramsci une propension à l'émancipation, à teneur idéaliste, de la conscience et de l'être qui met à nu la soumission et la coercition. Mais la confusion d'Urbinati au sujet de Gramsci en ce qui a trait à son autoritarisme et à son idéalisme découle en grande partie du fait que Gramsci a fait état d'une conscience contradictoire chez les classes subalternes. Comme l'indique si justement Terry Eagleton⁵⁶, Gramsci cherchait à trouver la solution du conflit entre autoritarisme et libertarisme non pas dans le monde nuageux des idées mais dans l'expérience créatrice concrète des dominés.

For Gramsci, the consciousness of subordinated groups in society is typically fissured and uneven. Two conflicting conceptions of the world usually exist in such ideologies, the one drawn from the 'official' notions of the rulers, the other derived from an oppressed people's practical experience of social reality [...] One aim of revolutionary practice, then, must be to elaborate and make explicit the potentially creative principles implicit in the practical understanding of the oppressed – to raise these otherwise inchoate, ambiguous elements of its experience to the status of a coherent philosophy or 'world view'.⁵⁷

C'est à cause de l'incompréhension de cet aspect de l'œuvre de Gramsci qu'Urbinati est poussée à semer la confusion lorsqu'elle tente de faire la distinction entre la critique sociale de Gramsci et ses ambitions constructivistes. À titre d'exemple, le passage de la nécessité à la liberté, tel que préconisé par Gramsci, n'est rien d'autre, selon Urbinati, qu'un projet totalitaire qu'étayent, sous couvert d'émancipation, la coercition et la discipline. Pour contrer de tels jugements, il suffit d'envisager la vision futuriste de Gramsci qui est exempte d'absolutisme, car elle appelle à l'épanouissement de la société civile, traite d'autonomies individuelle et collective sur le plan culturel et de transformation démocratique de la société et de l'État sur le plan politique. En effet Eagleton a eu raison d'affirmer que,

Any effective revolutionary movement must be a complex alliance of forces; and its world view will result from a transformative synthesis of its various ideological components into a 'collective will'. Revolutionary hegemony, in other words, involves a complex practice *upon* radical ideologies, rearticulating their motifs into a differentiated whole.⁵⁸

⁵⁵ Urbinati cite ici Richard Bellamy et Darrow Schecter, *Gramsci and the Italian State*, Manchester, University Press, 1993, p.157.

⁵⁶ Terry Eagleton, *Ideology, an Introduction*, Londres, Verso, 2007 (1991).

⁵⁷ *Ibid.*, p.118.

⁵⁸ *Ibid.*, p.122.

Il convient dans ce contexte d'ajouter que Gramsci esquisse dans ses *Cahiers de prison* un parallèle entre Machiavel et Bodin, le premier mettant l'accent sur "le moment de la force", le second sur "le moment du consentement". C'est entre ces deux pôles qu'oscille la réflexion de Gramsci. À défaut de tenir compte de la dialectique du philosophe sarde qui permet une synthèse des éléments opposés, ses détracteurs pèchent par omission en portant sur lui des jugements, à notre avis, mal fondés.

Toujours est-il que, dans sa quête de saper la base des convictions libertaires de Gramsci, Urbinati monte en épingle la double incarcération de Gramsci en tant que prisonnier politique dans les geôles fascistes et qu'insulaire déraciné dans un centre industriel. Dans cette optique, Gramsci est mis face à un dilemme : soit se soumettre au fatalisme, soit se rebeller, n'ayant à sa disposition que son concept d'hégémonie qui privilégie la discipline au détriment de l'action spontanée. Gramsci aurait opté, selon Urbinati, pour la manière forte. Pourtant un tel choix contraste avec la récurrence des propos gramsciens relatifs à sa jeunesse sauvée de la soumission passive par la rébellion spontanée, ainsi qu'avec la tâche de serviteur et de guide des masses qu'il tient à assumer. D'ailleurs, Eagleton le compte à juste titre parmi les meilleurs guides des masses :

‘Organic’ intellectuals, of whom Gramsci himself was one, are the product of an emergent social class; and their role is to lend that class some homogeneous self-consciousness in the cultural, political and economic fields [...] The organic intellectual thus provides the link or pivot between philosophy and the people, adept at the former but actively identified with the latter.⁵⁹

Qu'à cela ne tienne! Urbinati rattache l'unité de la conscience et de l'être à la difformité physique de Gramsci, à son origine sarde et à son statut de prisonnier, établissant de la sorte un rapport de cause à effet entre les vicissitudes de sa vie et la tendance autoritaire qu'elle lui attribue. Cette logique mécaniste relève d'un positivisme qui applique aux phénomènes politiques les préceptes des sciences naturelles. Gramsci, lui-même, s'est inscrit en faux contre ce genre de déterminisme, en particulier lorsqu'il a établi que l'écriture n'était pas l'apanage de tous les prisonniers politiques. Plusieurs y sont sollicités, mais peu d'entre eux ont répondu à l'appel.

Quant au lien qu'établit Gramsci entre les notions de liberté et de nécessité, Urbinati n'y voit qu'un artifice qui mène à la subordination des uns et à la domination des autres, ce qui la conforte dans son jugement négatif à l'endroit des convictions du penseur sarde.

This project [La tentative de Gramsci de concilier les contradictions] can be unquestionably totalitarian because to overcome the tension between

⁵⁹ *Ibid.*, p.118-119.

liberty and necessity it has to form individuals able to internalize coercion and seek self-discipline.⁶⁰

Le jugement qu'Urbinati porte sur Gramsci est, selon elle, bien pondéré puisqu'elle avait auparavant pris toutes les précautions nécessaires en pesant le pour et le contre. Mais en dépit de cette soi-disant objectivité, elle finit par conclure que le tiraillement observé chez Gramsci entre la démocratie radicale et l'autoritarisme s'est soldé en faveur de l'antilibéralisme et de l'antidémocratie. S'il y a, ajoute-t-elle, quelqu'un à blâmer pour cette descente aux enfers, c'est Gramsci lui-même qui serait fautif de n'avoir pas su mettre un terme aux contradictions qui l'habitaient. Le point de vue d'Urbinati s'aligne sur la dénonciation de Bellamy et Schecter qui tiennent rigueur à Gramsci d'avoir conçu un des systèmes d'État les plus répressifs du 20^e siècle. Contre cette interprétation qualifiant Gramsci d'autoritaire, André Tosel affirme que le message du penseur sarde adressé aux classes subalternes est clairement de facture libertaire et démocratique :

La résistance à l'inhumain peut alors prendre le sens de la construction d'un bloc historique cosmopolitique transformant l'économie-monde corporative dans le sens d'une catharsis éthico-politique, c'est-à-dire de la formation d'institutions politiques et juridiques radicalement démocratiques, ouvertes à la base et capables d'organiser la production en revitalisant les conseils d'usine et la démocratie participative directe en général.⁶¹

Pour une raison non dévoilée Urbinati finit par prendre ses distances⁶² par rapport à Bellamy et Schecter qui, à la suite de Lichtheim, avaient affirmé qu'il serait erroné d'attribuer à l'hégémonie de Gramsci un caractère pluraliste et une articulation démocratique parce que le modèle gramscien relevait de la "différenciation fonctionnelle". Changeant le fusil d'épaule, Urbinati souscrit alors à l'interprétation pluraliste que fait Chantal Mouffe de Gramsci, lui rendant ainsi justice, bien qu'elle ait précédemment rejeté le mérite qu'elle concède présentement à la réflexion gramscienne.

⁶⁰ Urbinati, *loc.cit.*, p.374.

⁶¹ André Tosel, *Le marxisme du vingtième siècle*, Paris, Éditions Syllepse, 2009, p.109.

⁶² Urbinati, *loc.cit.*, p.390, note 9.

Chapitre III - De quelques évaluations pondérées

Les intermédiaires

La quête d'appréciations équilibrées fait appel à quelques analystes qui se démarquent d'office des abstentionnistes comme de ceux qui allèguent que Gramsci cache son penchant pour un totalitarisme de la pire espèce sous une mince couche de libertarisme superficiel. La tendance à la modération dans les prises de position des interprètes représente à coup sûr un pas en avant dans la bonne direction et que, même sans privilégier une lecture marxiste-libertaire des écrits de Gramsci, elle en pave la voie.

De par la contextualisation et la périodisation des écrits de Gramsci, les approches de cette nouvelle perspective pondérée ont des affinités avec celles que nous empruntons pour dégager la signification de cette pensée politique et son actualité. Dans cette démarche nous retenons un des articles de Joseph Femia¹ où le critique évite les généralisations dans la description du contexte au profit de l'instrumentalisation de la périodisation pour esquisser les points saillants de l'évolution de la réflexion gramscienne. « It is a mistake, I submit, to ignore his [Gramsci's] evolution as a thinker, and treat the whole of his work as a single homogeneous block [...] The discontinuity of his thought, its progression through different phases will be highlighted.² » En fait, il y a quelques flottements sur certains points de la doctrine gramscienne. Les exemples ne manquent pas : Gramsci condamne le jacobinisme à un moment donné et le récupère à un autre; il réfute le déterminisme, mais lui trouve des avantages; il distingue la société civile de la société politique par souci de clarté de son exposé, mais les fusionne dans sa conception élargie de l'État. Ces variations comme beaucoup d'autres reflètent le ballotement de Gramsci entre deux pôles d'attraction opposés ainsi que son doute méthodologique, car, comme il l'affirme, « On a tort de toujours avoir raison ». Pour cela nous ne souscrivons pas à l'idée voulant qu'il y ait dans l'œuvre de Gramsci des solutions de continuité d'autant plus que même Femia se reprend à plusieurs occasions pour affirmer la fidélité de Gramsci durant toute sa carrière à nombre de ses premières convictions, particulièrement à son engagement envers les classes subalternes, son refus du positivisme et du déterminisme.

Never deviating from his youthful tendency to portray socialism as essentially a doctrine of regeneration and redemption [...] Gramsci inveighed against the scientific belief that philosophy would, in the

¹ Joseph V. Femia, « Gramsci's Patrimony », *British Journal of Political Science*, vol. 13, no 3, juillet 1983.

² *Ibid.*, p.329.

fullness of time, be superseded by the positive sciences of nature and history.³

Dans cet article de fond, Femia fait aussi état du progrès réalisé en Italie dans l'entre-deux-guerres en matière de conditions de vie des travailleurs et donne raison à Gramsci d'avoir su mettre en doute l'idée d'un effondrement inévitable du capitalisme à plus ou moins brève échéance, comme le soutenaient certains marxistes radicaux qui négligeaient pas mal de déterminants, à l'exclusion du facteur économique. Gramsci mérite donc, selon Femia, une place de choix parmi les fondateurs de la tradition marxiste occidentale⁴ tels que Lukács, Korsch et Marcuse, qui ont, chacun à sa manière, « Attacked Marxist positivism for its determinism and its objective materialist theory of history. Marxism, they thought, would have to admit the importance of human agency, of creative human action, of the subjective factor.⁵ » À toutes fins utiles, Femia procède, dans une première tentative, à périodiser les textes gramsciens en faisant de l'année 1926 une date charnière avant laquelle les écrits de Gramsci avaient servi à forger sa réputation en tant que journaliste, co-fondateur du PCI, député et chef de parti. Après son arrestation et pendant qu'il purgeait une lourde peine de prison, il aurait commis le deuxième volet de son œuvre, qui selon Femia serait de facture différente de ses premières publications. Dans son isolement carcéral, il était, dit-il, beaucoup plus porté à la méditation que quand il était dans le feu de l'action. « The articles and editorials, published before 1926 do not comprise a significant body of theory. In the *Notebooks*, we see a more considered exploration of doctrine, set within the framework of a view of things as a whole.⁶ » Ce passage est suivi d'un jugement de Leszek Kolakowski que Femia partageait, à l'effet que le contenu des *Cahiers de prison* constitue « one of the most original contributions to twentieth century Marxism.⁷ » D'ailleurs dans une nouvelle édition en un volume de sa trilogie classique sur le marxisme, Kolakowski n'hésite pas à décrire le marxisme démocratique de Gramsci en l'inscrivant dans le cadre d'un mouvement de bas en haut où la priorité est accordée aux intérêts des ouvriers.

However, his [Gramsci's] main point is clearly that the political organization should be subordinate to the real aspirations of the working class and should not be allowed to claim that it expresses those

³ *Ibid.*, p.342.

⁴ « La solitude et la mort de Gramsci en Italie, et l'isolement de Korsch et de Lukács en exil aux États-Unis et en U.R.S.S. marquèrent la fin d'une phase pendant laquelle le marxisme occidental était encore lié aux masses. » Perry Anderson, *Sur le marxisme occidental*, Paris, Maspero, 1977, p.49.

⁵ Femia, *loc.cit.*, p.327.

⁶ *Ibid.*, p.328.

⁷ Leszek Kolakowski, « Antonio Gramsci: Communist Revisionism », *Main Currents of Marxism*, vol. III, Oxford, Clarendon Press, 1978, p.226.

aspirations by virtue of its own scientific omniscience, regardless of what the empirical 'masses' actually think.⁸

Toujours est-il que Femia nous avertit d'entrée de jeu qu'en raison du caractère fragmentaire des notes que Gramsci nous a léguées sans qu'il ait eu la chance d'y mettre de l'ordre, il incombe d'exercer beaucoup de circonspection dans leur traitement. Il se permet toutefois de passer outre à cette mise en garde en déclarant que l'ensemble des écrits gramsciens ne constitue pas un bloc homogène. L'évolution de la réflexion gramscienne, allègue-t-il, ne serait pas exempte de solutions de continuité. Ce qui l'autorise à s'abstenir, à l'instar de Skinner, de construire une cohérence factice là où il n'y voyait que des hiatus.

Cette prise de position contraste avec celle d'Adamson⁹ qui met en valeur dans l'évolution de la réflexion gramscienne la récurrence des mêmes thèmes et la fidélité quasi indéfectible aux mêmes convictions. D'ailleurs, même Femia reconnaît la reprise par Gramsci, en les bonifiant, de certains sujets qu'il avait traités dans ses écrits de jeunesse. Gramsci n'a-t-il pas sous l'influence de Labriola,¹⁰ se demande Femia, rejeté le matérialisme vulgaire à la Boukharine¹¹ et reconnu la propension des forces économiques à restreindre la liberté humaine sans pourtant la réduire à néant? En effet, Femia a su déceler dans les écrits de Gramsci le leitmotiv d'un rapport dialectique selon lequel l'être humain façonne son environnement et celui-ci le façonne à son tour; l'homme, ajoute-t-il, n'entre pas en relation avec la nature en tant que partie intégrante, mais activement et par un travail conscient.

Femia pousse encore plus loin son appréciation de la vision gramscienne en soulignant que l'accent que Gramsci n'a cessé de mettre sur le rôle créatif de l'être humain l'avait disposé à considérer le déterminisme attribué à tort au marxisme comme facteur susceptible d'encourager la paresse mentale en berçant les masses d'un optimisme béat. En effet, il suffit de tenir pour acquis que la chute du capitalisme obéit à une règle mécaniste pour que la lutte et les sacrifices afin de réaliser ce qui de toute façon serait inéluctable perdent leur raison d'être¹².

Il ne fait aucun doute, aux yeux de Femia, que le fondement de la pensée politique de Gramsci réside dans sa croyance en l'efficacité de la volonté humaine collective et de la conscience. Les

⁸ Leszek Kolakowski, *Main Currents of Marxism*, New-York, W.W. Norton & Company, 2005 (1978), p.983.

⁹ Cf., Walter Adamson, « Towards the Prison Notebooks: The Evolution of Gramsci's Thinking on Political Organization 1918-1926 », *Polity*, vol. 12, no 1, automne 1979.

¹⁰ Cf., Antonio Labriola, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, Paris, Gordon & Breach, 1970 (1902).

¹¹ Cf., N. Boukharine, *La théorie du matérialisme historique, manuel populaire de sociologie marxiste*, Paris, Éditions anthropos, 1967 (1921).

¹² Femia pose la question en ces termes « If socialist revolution is inevitable, if salvation comes through grace, and not works, why not wait complacently for the wonderful event to happen? » Femia, *loc.cit.*, p.342.

répercussions de cette foi en l'espèce humaine sur l'ensemble de la doctrine gramscienne jettent un nouvel éclairage sur l'histoire de la société et, par voie de conséquence, illustrent la contribution de Gramsci à l'avancement du savoir. D'ailleurs, rien qu'à considérer son concept d'hégémonie, l'analyste ne tarde pas à s'apercevoir que la persuasion et les idées jouent un rôle plus important que celui de la force dans le changement social. D'où l'appel lancé par Gramsci aux dirigeants et aux dirigés de partager harmonieusement les mêmes valeurs que véhicule une culture militante commune, comme le rapporte Boggs :

Theory and consciousness are therefore integrated through the medium of class struggle; intellectuals and masses are shaped by the same historical conditions, and therefore struggle against bourgeois domination in unison. The intellectuals articulate a new conception of the world in their role as theorists, educators, and leaders but they do not become the final repository of creative ideas or the main vehicle of socialist construction. Historical subjectivity belongs to the masses who gradually expand their potential for critical thought and subversive action in the very process of transforming bourgeois society.¹³

Mais si le contexte capitaliste joue au détriment de la classe ouvrière en réussissant à attirer les exploités vers l'idéologie dominante, Gramsci reste confiant que cet état de fait ne peut être qu'éphémère. Le salut découlera de l'incompatibilité entre le comportement conscient superficiel et la spontanéité inconsciente, plus profonde, de l'activité humaine des classes subalternes qui finira par avoir raison de l'hégémonie bourgeoise qui donne déjà des signes de décrépitude. De là Femia juge qu'il se dégage parfois des *Cahiers de prison* une vision quasi libérale ou social-démocrate, sans pour autant faire du Gramsci révolutionnaire et marxiste, un précurseur de l'eurocommunisme, « While the evidence is ambiguous, it could seem to be misleading to project Gramsci as an apostle of the "Via Italiana", let alone the brand of socialism espoused by Mitterrand and other reformists.¹⁴ » Gramsci ne serait donc pas le prototype du réformiste socialiste que certains analystes ont fait de lui.

Pour faciliter la compréhension de l'œuvre de Gramsci, Femia procède à l'établissement d'une périodisation assez détaillée, dont la première phase renvoie aux écrits d'avant 1918 où Croce exerce son influence en matière de culture. Allant dans le sens contraire aux allégations faisant des ruptures la caractéristique de l'œuvre de Gramsci, Femia rapporte que le penseur sarde ne s'est jamais départi de l'attrait de prédilection pour le philosophe napolitain. L'anti-positivisme manifeste de Gramsci ne peut s'expliquer, selon Femia, que par cette filiation intellectuelle à Croce. Quant aux articles de Gramsci,

¹³ Carl Boggs, *The Two Revolutions: Antonio Gramsci and the Dilemmas of Western Marxism*, Bath, South End Press, 1984, p.212.

¹⁴ Femia, *loc.cit.*, p.351.

d'inspiration sorélienne, ils mettaient déjà l'accent sur la lutte consciente et active des travailleurs contre l'oppression.

Après 1918, Femia rapporte un premier développement dans l'optique de Gramsci qui consiste à ressusciter son projet de délester le marxisme de son positivisme afin de l'identifier à la philosophie de la *praxis*. Femia ajoute que Gramsci attribuait la détermination de nos besoins et de nos choix à des conditions historiques et soutenait que l'être humain ne faisait que les traduire sous forme de valeurs, de croyances et d'idées, dans une dialectique complexe entre la structure et la superstructure et il en conclut que,

Gramsci hailed the blending of idealist tendencies with Marxism as most significant for making the latter a potent force, as well as for bringing out the philosophical potential of Marxism, over and against the preoccupation with economics and, as a consequence, fatalistic economic determinism.¹⁵

Femia donne donc en partie raison à Adamson pour avoir signalé que, par son assertion de l'autonomie de la politique, Gramsci était autant tributaire de Machiavel que de Marx. Par contre, Gramsci ne se laisse jamais emporter dans un excès d'idéalisme ou d'autonomie complète de la politique comme en fait foi la citation suivante qui signale en quelque sorte la position pondérée du penseur sarde sur ce point :

Quand on exalte le rôle qu'a joué l'Église au Moyen-âge en faveur des classes inférieures, on oublie tout simplement une chose : qu'une telle fonction n'est pas liée à l'Église en tant que représentante d'un principe religieux et moral, mais à l'Église en tant qu'organisation d'intérêts économiques très concrets, qui devait lutter contre d'autres ordres qui auraient voulu réduire son importance. Cette fonction a donc été subordonnée et incidente : mais le paysan n'en était pas moins taillable par l'Église que par les seigneurs féodaux.¹⁶

Néanmoins, Femia rend hommage à l'originalité du traitement que Gramsci réserve à la tension dans les rapports entre base et superstructure, excluant toute linéarité et relation de cause à effet entre ces deux niveaux qui s'influencent mutuellement. Du même coup, la perspective d'assimiler les idéologies à de simples reflets est délaissée en faveur du rôle qu'il leur est assigné en tant qu'agent indispensable dans le processus social. Les idées et les organismes sociaux qui les répandent forment le terrain idéologique sur lequel les hommes mènent la lutte jusqu'au bout et tentent de régler les contradictions inhérentes à la structure économique. Mais à l'encontre d'Adamson qui n'a pas su éviter le piège des lieux communs, Femia soutient, citation à l'appui, que la position de Gramsci est beaucoup plus nuancée : les sphères de

¹⁵ *Ibid.*, p.333.

¹⁶ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 1, Paris, Gallimard, 1996, p.117.

l'économie et de la politique s'entrecoupent pour donner lieu à une zone commune, mais ne se confondent pas sur toute la ligne. Femia s'en prend aussi à Noberto Bobbio qui allègue que Gramsci a inversé la préséance accordée par Marx à la base économique. En fait, les écrits de Gramsci abondent dans le sens de Marx et d'Engels tout en nuancant quelques-unes de leurs idées qui prêtent le flanc à des interprétations mécanistes telle que la question du principe de la nécessité historique : les aberrations du capitalisme, selon Gramsci, ne constituent qu'une condition nécessaire, mais non suffisante pour réaliser le changement désiré.

To Gramsci, neither mass poverty nor anarchic production nor a falling profit rate is devastating enough to ensure the demise of capitalism, still less the emergence of socialism. An unhealthy society like an unhealthy human being, can survive – though not thrive. In the absence of a strong and imaginative political/ideological challenge, a stagnant form of capitalism can last indefinitely.¹⁷

Cause principale de fausses interprétations, le positivisme, qui se réclame de l'expérience scientifique, a eu pour effet d'altérer le sens du déterminisme historique le réduisant à un simple mécanisme de cause à effet empiriquement démontrable. De son côté, Morera note que la position de Gramsci à propos de la causalité est subtile car elle tient compte de l'historicité sans tomber dans le relativisme théorique¹⁸. Alors qu'en chimie, par exemple, la même réaction se répète *ad infinitum* chaque fois que certains corps entrent en contact. Par contre, une crise sociale ne s'assimile jamais tout à fait à une autre. D'où l'à propos de la vision de Gramsci qui dénigre l'uniformisation et refuse de tenir pour des vérités indubitables des construits mentaux, non valables que dans des contextes historiques précis. À titre indicatif, Gramsci fait état des glissements sémantiques du sens donné à la théorie de la valeur-travail ricardienne vue à travers le prisme de l'économie critique telle que développée par Karl Marx :

Ricardo, comme du reste les autres économistes classiques, n'avait pas de préjugés et, lorsqu'elle fut énoncée, la théorie ricardienne de la valeur-travail ne provoqua pas de scandale (cf. *L'Histoire des doctrines économiques* de Gide et Rist) car, à l'époque, elle ne représentait aucun danger, elle apparaissait seulement comme ce qu'elle était : une constatation purement objective et scientifique. Ce n'est qu'avec l'Économie critique que, sans perdre de son objectivité, cette théorie

¹⁷ *Ibid.*, p.339.

¹⁸ « The conclusion that we can draw is that Gramsci does not object to either laws or the concept of causality, but to empirical descriptions which are misrepresented as being causal laws [...] Gramsci's critique of empiricism is not really different from Marx's; they both argue that the external aspects of history, the appearances, must be explained by the internal ones, the essence. The internal aspects are, for Gramsci, a 'causal nexus' and, as I have indicated before, social structures such as class-relations, and functions, such as hegemony, play an important role in shaping that causal nexus », Esteve Morera, *Gramsci's Historicism: a Realist Interpretation*, Londres, Routledge, 1990, p.95-96.

acquiert une signification polémique et une valeur d'éducation morale et politique.¹⁹

À la question de savoir comment se forment nos valeurs et nos idées, Gramsci rétorque qu'elles sont le produit de notre situation historique immanente. L'homme, en tant qu'être concret, agit sur son environnement naturel et social et, à son tour, en subit l'influence. Utilisé à bon escient, le "ce-qui-doit-être" n'est qu'une projection de l'axe des formes et des principes inhérents à l'actualité sur l'axe des transformations souhaitables. Dans un contexte historique précis, il est impérieux, afin de faire triompher la volonté à réaliser un idéal, de tenir aussi compte des rapports de forces dans la société. Il s'ensuit que les intellectuels du prolétariat auraient avantage à se fixer des objectifs qui naissent des besoins et des activités concrètes des classes subalternes. C'est dans cette optique que Fernia traduit l'intention de Gramsci, qui consiste à mettre à profit l'enseignement de l'auteur du *Prince* : « We can learn from Machiavelli, the realist thinker *par excellence*, who combined concern for what 'ought-to-be' with an appreciation of the limits imposed by 'the terrain of effective reality'.²⁰ » Ce qui fait que la philosophie de la *praxis* traduit, selon Gramsci, l'essentiel du marxisme, c'est son historicisme. La théorie et la pratique sont la face et le revers d'une même pièce. Les idées émises dans un cadre spatio-temporel donné n'acquièrent leur sens qu'elles sont accueillies favorablement par une masse critique de la population. Elles deviennent dès lors elles-mêmes des forces matérielles capables de changer la société. Selon André Tosel, Gramsci n'exclut pas la possibilité d'établir la pérennité d'une réflexion au-delà de son moment historique d'émission, bien que cette option soit entachée de grandes difficultés :

L'autoréflexivité de la philosophie de la *praxis* ne nous invite pas tant à l'abandonner qu'à lui donner une forme instruite de ses leçons et de ses limites [...] L'immense effort de Gramsci est à reprendre en tenant compte de sa leçon de méthode : comprendre comment la philosophie de la *praxis* a été retraduite théoriquement par les meilleurs de ses adversaires, comment elle a été amputée de son sens critique, de sa valeur instrumentale qui en définitive est sa valeur révolutionnaire par les élites politiques qui en avaient la charge, comment redevenue orthodoxie elle a été incapable d'analyser les rapports de force et d'anticiper les problèmes de l'hégémonie.²¹

Un des points de vue gramsciens les plus fondamentaux qui enrichit la pensée marxiste de nos jours est celui qui assigne aux idées, et non uniquement à la force, le rôle de régir la vie de l'individu moderne. Dans cette optique, les valeurs qui relèvent principalement de considérations culturelles, par opposition aux moyens coercitifs, tendent à être partagées par les dirigeants et les dirigés. Gramsci nous renvoie au

¹⁹ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 10, Paris, Gallimard, 1978, p.111.

²⁰ Fernia, *loc. cit.*, p.343.

²¹ André Tosel, *Le marxisme du vingtième siècle*, Paris, Éditions Syllepse, 2009, p.113.

terme allemand *weltanschauung* qui désigne une conscience de classe, par opposition à la notion de dictature de la classe ouvrière mise sur un piédestal par le marxisme-léninisme. À ce niveau, il y a une certaine ressemblance entre le sens que donne Gramsci à la conscience et la définition proposée par Georg Lukács, « [I]a conscience de classe est l' "éthique" du prolétariat, l'unité de sa théorie et de sa *praxis* est le point où la nécessité économique de sa lutte émancipatrice se transforme dialectiquement en liberté.²² » Bien sûr, Gramsci n'est pas sans savoir que la coercition est l'outil pratique mis à la disposition de l'État pour ramener à l'ordre les récalcitrants.

Selon Femia, Gramsci s'objectait à ce qu'on recoure trop facilement à la "dictature de la bourgeoisie" dans les sociétés occidentales dont la stabilité politique ne peut découler uniquement de la crainte du châtement qu'éprouvent les subalternes : « Bourgeois spiritual despotism, the moral and cultural integration of the masses into a system operating against their interests, rendered physical despotism unnecessary in all but the most extreme circumstances.²³ » La classe dominante a intérêt à préserver le *statu quo*. Or, il appert que la bourgeoisie ne réussit à persuader les travailleurs à l'appuyer que dans le cas où elle assumerait une fonction progressive dans le processus de production. Mais comme cette fonction ne peut être maintenue indéfiniment, le bloc historique, ou « l'unité organique de la structure et de la superstructure²⁴ » qui soutient le capitalisme ne tarde pas à manifester des "signes de décrépitude". La soumission des masses aux diktats des dirigeants s'effrite alors sous l'effet de la stimulation qu'exerce sur eux les valeurs inconscientes qui les poussent à agir d'une façon spontanée. Selon Bob Jessop²⁵, Gramsci se démarque particulièrement des marxistes occidentaux en étant un des premiers à s'intéresser à la façon systématique qu'applique la bourgeoisie afin d'arriver à maintenir son hégémonie, nonobstant les contradictions inhérentes au capitalisme (crises récurrentes, chômage, pauvreté, etc.)

For Gramsci is especially interested in the ideological and political practices through which the dominant class, (or class fraction) maintains its class hegemony through the articulation of the narrow 'economic-corporate' interests of subordinate classes and / or the 'national popular traditions of the masses with its long-term class interests so that the various dominated classes and groups consent to their economic and political oppression.²⁶

²² Georg Lukács, *Histoire et conscience de classe*, Paris, Éditions de Minuit, 1960 (1923), p.64.

²³ Femia, *loc. cit.*, p.349.

²⁴ Dominique Grisoni et Robert Maggiori (dir.), *Lire Gramsci*, Paris, Éditions universitaires, 1973, p.159.

²⁵ Bob Jessop, *The Capitalist State, Marxist Theories and Methods*, Oxford, Martin Robertson, 1982.

²⁶ *Ibid.*, p.18.

Qui plus est, la clairvoyance de Gramsci se manifeste en particulier dans son analyse de la prise de pouvoir des révolutionnaires en Russie, où il exprime des réserves à l'endroit de certains marxistes qui considéraient que le pouvoir des bolchéviques s'est substitué à celui du tsar. Gramsci ne leur donne que partiellement raison en les mettant en garde contre toute velléité d'exporter cette stratégie qui a réussi chez eux, dans les pays plus avancés où la société civile agit comme rempart à l'État. Peter Thomas affirme qu'ici Gramsci offre, avec son concept d'"État intégral" une des contributions les plus importantes au marxisme :

With this concept, Gramsci attempted to analyse the mutual interpenetration and reinforcement of 'political society' and 'civil society' (to be distinguished from each other methodologically, not organically) within a unified (and indivisible) state-form. According to this concept, the state (in its integral form) was not to be limited to the machinery of government and legal institutions (the 'state' understood in a limited sense). Rather, the concept of the integral state was intended as a dialectical unity of the moments of civil society and political society. Civil society is the terrain upon which social classes compete for social and political leadership or hegemony over other social classes. Such hegemony is guaranteed, however, 'in the last instance', by capture of the legal monopoly of violence embodied in the institutions of political society.²⁷

Les pays dans lesquels l'hégémonie de la bourgeoisie est forte ne sont pas à la merci du premier assaut que montent les révolutionnaires. Ceux-ci se rendent vite à l'évidence du caractère suicidaire inhérent à leur empressement à s'emparer du pouvoir. Il leur serait tout indiqué de se rabattre sur une guerre de position de longue haleine s'ils tiennent à renverser l'État, lequel est barricadé derrière des forteresses qui lui assurent plusieurs lignes de défense.

The Bolshevik coup, Gramsci reluctantly concludes, cannot provide the model for revolution in advanced capitalist countries, where circumstances demand a radically different approach, one centered on the gradual subversion of the multiple organs of ideological dissemination. The revolutionary forces must aim to scrape away the whole system of bourgeois attitudes, prohibitions, myths, and values.²⁸

Dans sa périodisation des écrits de Gramsci, Femia relève trois phases. Durant la première, le *biennio rosso*, (1919-1921) Gramsci, en tant que coéditeur de *l'Ordine Nuovo*, contribuait à l'édification des Conseils d'usine. La deuxième (1921-1926) va de ses tractations en vue de la création du PCI jusqu'à son arrestation, et la dernière correspond à la période d'incarcération où il rédige ses *Cahiers*. Ses *consigli di*

²⁷ Peter D. Thomas, *The Gramscian Moment, Philosophy, Hegemony and Marxism*, Chicago, Haymarket books, 2010, p.137.

²⁸ Femia, *loc.cit.*, p.350.

fabriqua, affirme Femia, est un modèle de révolution par le bas qui prépare les ouvriers à acquérir des aptitudes de gestion en vue de leur émancipation. Ne tardant pas à devenir chef du PCI, en remplaçant Bordiga tombé en disgrâce, Gramsci reprochait au chef déchu de n'avoir pas su garder le contact avec la base. Tout en dénonçant le sectarisme bordiguiste, Gramsci a fait pendant une brève période le contraire de ce qu'il prêchait, affirme Femia, en imprimant un caractère monolithique à l'appareil du Parti et en suspendant la liberté de discussion. Mais Femia se ravise en notant que plus tard, en particulier dans les *Cahiers de prison*, Gramsci se dresse contre l'autoritarisme et que son volte-face s'explique en raison de sa répugnance quant à la dérive despotique de l'U.R.S.S. :

Gramsci shifts his ground, turning decisively towards a critique of authoritarian leadership wherever it appears. No doubt this change was due in the main, to his increasing alienation from Stalin's Russia, which [...] comes in for some thinly veiled criticism.²⁹

En somme, l'analyse de Femia montre que Gramsci, à l'exception d'une courte période de sa vie, a toujours opté pour les décisions consensuelles. Cette période de quelques mois (de 1924-1926) où il est soupçonné d'avoir suspendu les libertés fondamentales au sein du PCI est à mettre entre parenthèses ou à considérer comme faisant partie d'une mesure exceptionnelle que justifie la gestion d'une crise. Toutefois, nous nous expliquons mal que Gramsci se soit remis à dénoncer l'autoritarisme uniquement à cause de son aliénation. Nous penchons plutôt à inscrire sa plaidoirie en faveur du consentement dans la mouvance du redressement d'une erreur de parcours. D'ailleurs, Gramsci consolide ses convictions les plus durables par une métaphore où il assimile le Parti à un *Prince Moderne* qui incarne la volonté collective dévouée à l'émergence de la culture du prolétariat. Et pour stimuler les échanges, il introduit dans la structure organisationnelle de sa formation politique un groupe d'intermédiaires qui assure la liaison entre base et sommet. Cet ajout important indique son souci de conditionner les décisions à prendre au flux d'information provenant des masses et de la sorte Gramsci vise à rendre fort improbable, voire hors de question, toute dérive autoritaire des gestionnaires/intellectuels, faisant ainsi preuve de son attachement au précepte d'une révolution consensuelle dirigée du bas vers le haut.

Quant à sa quête d'un équilibre pragmatique et bien adapté à la conjoncture, Gramsci a su ajuster son tir, affirme Femia, sans pour autant déroger à ses principes de base. Fidèle à son attachement à la révolution par le bas et à son rejet du despotisme abject, Gramsci n'a pas mis en veilleuse la libre discussion qu'à l'occasion des tractations qui ont prélué à son ascension à la tête du Parti parce qu'il jugeait momentanément que la contestation était nuisible aux intérêts de la classe ouvrière. Encore faut-il

²⁹ *Ibid.*, p.354.

rappeler que durant cet intermède, Gramsci aurait agi à contrecœur et que le contrôle qu'il imposait n'était pas généralisé puisqu'il permettait aux dissidents de s'exprimer, entre autres, dans *l'Unità*.

Remontant à la période de *l'Ordine Nuovo*, Femia souligne le rôle important qu'a joué Gramsci dans la formation des Conseils d'usine dont la raison d'être était de préparer le terrain pour que les ouvriers s'émancipent, en prenant en main le contrôle de leurs affaires. Mais face à l'échec essuyé par ces organismes et pour contrer le fascisme, Gramsci n'avait d'autre choix que de resserrer la discipline le temps de consolider l'unité du Parti. Par contre, dans les *Cahiers*, il revient à ses premières amours en critiquant le leadership autoritaire et en s'inscrivant, de nouveau en faux, contre la notion léniniste qui vise à diriger le travail intellectuel de l'extérieur vers la classe ouvrière. En fait, Gramsci a toujours soutenu que la conscience authentique du prolétariat s'articulait sur le comportement spontané de la multitude. Sans aller jusqu'à critiquer ouvertement Lénine, Gramsci n'attribue aux intellectuels issus des milieux aisés qu'un rôle marginal dans le développement du socialisme,

Mais ce service [l'apport scientifique des intellectuels] a été un phénomène individuel, non pas de classe : en tant que classe, il n'y a que le prolétariat qui devienne révolutionnaire et socialiste avant la conquête du pouvoir et qui lutte contre le capitalisme. Ajoutons ceci : une fois que la théorie est née et qu'elle s'est développée scientifiquement, les ouvriers aussi l'assimilent et en tirent de nouvelles conséquences.³⁰

Quant à l'infailibilité du Parti et de son chef, Gramsci n'en fait pas grand cas et laisse entendre que la tête dirigeante doit entretenir un rapport respectueux avec la base révolutionnaire. « What is needed is an active and reciprocal relationship between leaders and led.³¹ » Selon Femia, il aurait fallu que Gramsci soit privé de sa liberté pour qu'il se rende compte qu'il venait de perdre le don le plus précieux. Cependant, il suffit de se référer à ses *Cahiers de prison* pour s'apercevoir que Gramsci n'a jamais vraiment tourné le dos à sa vision libertaire du marxisme. D'ailleurs Femia reconnaît que Gramsci ne faisait qu'approfondir un penchant déjà manifeste dans sa jeunesse, en s'attaquant surtout dans ses écrits de maturité aux dogmes et au centralisme bureaucratique, bref, à tout ce qui peut restreindre la libre expression ou contribuer à "fétichiser" le Parti. La concentration du pouvoir, que Gramsci qualifie de centralisme en mouvement, lui tient lieu de devise qu'il applique à sa démarche visant à coordonner la poussée de la base avec les directives d'en haut. En outre, Femia juge que Gramsci se montrait peu enclin au parlementarisme, s'orientant dorénavant, sans toutefois nier sa foi dans l'imagination créative, vers une forme de démocratie participative de type libertaire qui débouche sur l'absorption de l'État par la société civile ou sur ce que Gramsci appelle la "société réglée".

³⁰ Antonio Gramsci, *Écrits politiques III, 1923-1926*, Paris, Gallimard, 1980, p.201.

³¹ Femia, *loc. cit.*, p.356.

Sous-estimant les éléments libertaires qui jalonnent les écrits de Gramsci, quelques irréductibles ont persisté à n'y voir que totalitarisme plus ou moins camouflé. Il est vrai que Gramsci s'est, à l'occasion, servi de l'expression totalitaire, note Femia qui s'empresse toutefois de préciser que ce terme n'avait pas à l'époque le sens de despotisme arbitraire. Dans son plaidoyer, Femia énumère sur un ton modéré toutes les luttes menées par Gramsci contre le sectarisme et le centralisme bureaucratiques; fait état de sa prise de position en faveur de la participation active, tout en mettant l'accent sur le dénigrement de l'inafaillibilité du Parti, bref, « all this suggests that he [Gramsci] favoured a dynamic, democratic movement from below incompatible with any image of authoritarian control from above.³² » Toutefois une seule ombre au tableau persiste à propos de la notion du "*Prince Moderne*" (le Parti) qui réclamerait une certaine préséance vis-à-vis les manifestations de la vie individuelle et collective. Pourtant, ce qui joue en faveur de l'ouverture d'esprit de Gramsci, c'est qu'il a gardé le cap sur le caractère consensuel des décisions. Sa quête de l'unité, mais non de l'uniformité, s'avère compatible avec sa bonne disposition à la divergence d'opinions. Privilégiant la volonté collective résultant d'une saine discussion, Gramsci nous laisse un riche legs qui ne demande qu'à être bien compris. Mais en attendant une meilleure appréciation qui démystifierait le point de vue gramscien, Femia formule une conclusion provisoire où il tente de pondérer les éléments disparates de la pensée politique de Gramsci, source de discorde entre spécialistes.

The only feasible technique of preventing social cacophony is despotism. Gramsci, we may conclude cut a contradictory figure torn between the 'totalitarian' arbitration of the Party/Prince and a sincere commitment to democratic procedures. He was pulled in opposing directions.³³

À l'encontre de Femia qui tend à assimiler à tort la démarche dialectique de Gramsci à un dédoublement de la personnalité, un autre exégète et non des moindres, Dante Germino³⁴, y apporte une nuance. Les écrits de Gramsci, dit-il, du premier article journalistique jusqu'à la dernière page des *Cahiers de prison*, en passant par ses lettres, mettent l'accent sur l'imagination créative et constituent un chef-d'œuvre en matière de philosophie politique, bien qu'il ait été légué à l'état d'esquisse. C'est principalement grâce à l'apport gramscien que le PCI se distingue aujourd'hui des autres formations marxistes en Europe de l'Ouest, bien qu'une polémique au sujet de la fidélité des dirigeants actuels du PCI au modèle gramscien continue à faire rage. Le philosophe André Tosel résume l'importance de la contribution de Gramsci et de ses continuateurs à la vitalité théorique du marxisme italien et européen au 20^e siècle,

³² *Ibid.*, p.358.

³³ *Ibid.*, p.364.

³⁴ Dante Germino, « Antonio Gramsci: From the Margins to the Center, the Journey of a Hunchback », *Boundary 2*, vol. 14, no 3, printemps 1986.

Mais de leur côté, les philosophes dans leur ensemble étaient plus lents à compléter d'une approche historique les nécessaires discussions sur la structure épistémologique de l'œuvre de Marx. Certes, il y eut de notables travaux sur Lénine, Gramsci, sur des aspects importants de la théorie marxiste (Étienne Balibar, Georges Labica, Christine Buci-Glucksmann), sur l'histoire du problème de l'État (Henri Lefebvre); [...] Nous découvrîmes alors l'avance notable, en Europe, prise par les marxistes italiens pour comprendre cette histoire et définir les enjeux d'une stratégie qui fût celle de l'hégémonie en situation démocratique. Nous découvrîmes ainsi la place décisive de Gramsci, et des recherches de ses disciples.³⁵

Pour sa part et sans fausse modestie, Germino se vante d'avoir passé cinq années d'immersion dans l'univers gramscien et que fort de cette expérience, il s'est rendu compte que le penseur sarde demeure plus intéressant comparativement à ce qu'ont écrit sur lui les exégètes qui se sont embrouillés surtout en tentant d'établir la généalogie de la réflexion gramscienne. La chicane entre spécialistes a porté sur ses sources d'inspiration, ses maîtres à penser et ses livres de chevet, négligeant ainsi de mener une enquête en vue de mieux connaître Gramsci, le créateur d'images politiques attachantes. Chercher à savoir si Gramsci fut un bon ou un mauvais marxiste n'est qu'un exercice futile qui intéresse peu Germino. Au fond, sur quels critères se base-t-on pour juger de l'orthodoxie d'un membre du Parti, alors que chacune des plusieurs variantes existantes du marxisme prétend être la plus authentique? La réponse de Gramsci à cet effet est des plus claires, car elle met en évidence l'usure qu'a subie le terme marxisme et ses dérivés qui, mis à toutes les sauces par des soi-disant connaisseurs, ont fini par se réifier.

Mais l'adverbe *marxistement* est inutile; bien plus il peut provoquer l'équivoque, ou des débordements fats et verbeux. *Marxiste*, *marxistement*, adjectif et adverbe sont aussi usés que des monnaies qui ont passé entre trop de mains. Pour nous, Karl Marx est un maître de vie spirituelle et morale, et non un berger brandissant sa houlette.³⁶

Ayant ainsi établi les paramètres importants pour la saisie globale de la réflexion gramscienne, Germino en vient à juger superflues toutes ces dissertations prétendument savantes où l'on cherche à déterminer l'influence sur Gramsci de théoriciens tels que Sorel, Marx et Croce. En agissant de la sorte, ces auteurs perdent de vue que la difformité physique de Gramsci et son origine sarde ont marqué sa conception politique beaucoup plus que tout le glanage qu'il aurait fait auprès de penseurs prestigieux. Mais afin d'éliminer tout malentendu, Germino juge qu'une clarification s'impose à ce stade-ci. Son approche n'établit d'aucune façon une relation de cause à effet entre, d'un côté, l'origine sarde et la difformité physique de Gramsci et de l'autre l'éclosion d'une vision politique de grande valeur ainsi que la verve

³⁵ André Tosei, *Praxis, vers une refondation en philosophie marxiste*, Paris, Éditions sociales, 1984, p.27.

³⁶ Antonio Gramsci, *Œuvres politiques I, 1914-1920*, Paris, Gallimard, 1974, p.148.

qu'il emploie à fortifier sa volonté en vue de se faire accepter, à part entière, au sein de l'intelligentsia de son époque. Il va de soi, affirme Germino, qu'on ne peut accorder à tous les bossus de Sardaigne le même droit au chapitre alors que la plupart d'entre eux n'arrivent pas à la cheville de Gramsci. Au fond, ce qui compte le plus c'est de pouvoir suivre la trajectoire intellectuelle de Gramsci, sans pour autant ôter de l'équation tel ou tel épisode marquant de sa vie.

Il ne fait pas de doute aux yeux de Germino, que la plupart des appréciations faites par les exégètes de Gramsci, sont partielles, voire partiales et partant, il y aurait avantage à combler une telle lacune. Garder le silence sur la jeunesse de Gramsci équivaut à sous-estimer la période par excellence de sa formation et les premières manifestations de la prise de conscience de sa double aliénation.

Gramsci's central theme – that a new politics needs to focus on the world of the *emerginati* (those outside the margin of 'respectable' society) – is a projection of his formative experiences as a doubly marginalized person. Both as a hunchback and as a Sardinian he identified with those on the periphery.³⁷

Mais pour écarter tout relent de déterminisme au lien qu'il établit entre éléments biographiques et thématique développée, Germino juge bon de réitérer sa mise en garde initiale : ses assertions renvoient à une condition nécessaire, mais non suffisante et il n'y a pas lieu, en sciences humaines, de faire la vérification en recourant à des expériences successives où l'on écarte une variable à la fois comme il est d'usage dans les sciences exactes.

To argue that Gramsci's political ideas might have been the same whether or not he was a hunchback from Sardinia is to argue in abstractions. We confront the Gramsci who is real, specific and alive, in his writings and in the memory of contemporaries.³⁸

Cette volonté de contextualisation la plus concrète possible mène Germino à rendre compte de l'actualité de la réflexion de Gramsci qui a laissé une marque indélébile sur la postérité.

Qui plus est, la mise en évidence du caractère concret de la pensée gramscienne, avance Germino, contraste avec les abstractions idéologiques des pseudo-théoriciens qui n'ont jamais mis les pieds dans une usine ou éprouvé de l'empathie envers les démunis et les opprimés de la société. Il n'y a qu'à observer avec quel acharnement Gramsci a livré sa lutte contre l'appareil coercitif de l'État et la minorité de privilégiés qui exploitaient une majorité d'exclus. Mais pour bien apprécier les efforts qu'il a déployés, il convient de les inscrire dans le cadre spatio-temporel du sous-développement de la Sardaigne qui

³⁷ Germino, *loc.cit.*, p.21.

³⁸ *Ibid.*, p.22.

rappelle l'état de certaines parties du tiers-monde d'aujourd'hui. Curieusement, peu d'exégètes se sont attardés tant soit peu sur les 23 premières années qu'a passé Gramsci en Sardaigne. Peu importe le nombre de phases retenu, ils se sont passé le mot pour que la périodisation des écrits gramsciens commence aux alentours de 1914, comme si les années de formation et tout ce qu'il a fait ou écrit avant cette date ne comptaient pas.

Tout en prenant conscience de sa double marginalisation en tant que bossu et sarde appartenant à la périphérie, Gramsci aurait développé, selon Germino, une sorte de rébellion instinctive qui se greffa par la suite sur la question de lutte de classe qu'il a empruntée à Karl Marx. S'appuyant sur ces deux piliers de subversion, Gramsci n'a eu de cesse d'aiguiser sa volonté afin de pouvoir surmonter son infériorité d'handicapé et d'insulaire. Dans sa lutte contre l'injustice, il s'est acheminé de la périphérie vers le centre. Par contre, Marx concevait le prolétariat comme classe au bas de l'échelle sociale dont le salut consiste à réaliser son ascension en vue d'occuper la place qu'elle mérite; le changement auquel il aspirait suivait donc une trajectoire à la verticale.

In Marx the dominant metaphor is that of a 'lower' class (the proletariat) rising upward to knock over the 'upper class' (the bourgeoisie). The lower-upper imagery also guides Marx base/superstructure dichotomy. In Gramsci on the other hand the dominant metaphor and primary insight, is that of the periphery moving in the center dissolving it into itself.³⁹

Toutefois, le parallèle qu'esquise Germino entre Marx et Gramsci au sujet de l'opposition entre structure et superstructure n'est que partiellement valide parce qu'il n'est pas tenu compte, dans sa comparaison, de la complexité qu'attribue chacun de ces penseurs aux rapports qu'entretiennent ces deux niveaux de structure, ni de l'apport distinctif de Gramsci à ce sujet.

En d'autres termes, la prépondérance de la société civile sur l'État à l'ouest peut être mise en parallèle avec la prédominance de l'« hégémonie » sur la « coercition » comme mode fondamental du pouvoir bourgeois dans les pays capitalistes avancés. Dans la mesure où l'hégémonie est propre à la société civile, et où la société civile prévaut sur l'État, c'est essentiellement l'ascendant culturel de la classe dirigeante qui assure la stabilité de l'ordre capitaliste. Car, sous la plume de Gramsci, hégémonie veut dire subordination idéologique de la classe ouvrière à la bourgeoisie, ce qui permet à celle-ci d'exercer sa domination par le consentement.⁴⁰

Bien qu'il ait admis que Gramsci a consacré temps et effort à développer son concept d'hégémonie, Germino n'en demeure pas moins convaincu que loin d'en faire le concept central, comme l'affirme

³⁹ *Ibid.*, p.24.

⁴⁰ Perry Anderson, *Sur Gramsci*, Paris, Maspero, 1978, p.24.

Anderson⁴¹, il le réduit à ne représenter qu'une composante secondaire de sa théorie relative à la "société réglée". Dans l'une des significations que lui donne Gramsci l'hégémonie se conçoit en fonction de l'État défini comme la somme de la société civile et de la société politique. Tant que le consentement des dirigés est acquis, l'hégémonie est stable et l'État n'a pas besoin de recourir à la coercition. Encore faut-il préciser que la désobéissance civile peut être réduite au silence par l'intimidation ou la coercition et, le cas échéant, il n'y a pas lieu de supposer l'existence d'un consensus. Toujours est-il que l'importance qu'accorde Germino à la société réglée n'a pas manqué de lui attirer une critique acerbe de la part de ses détracteurs. Lo Piparo⁴², par exemple, lui reproche d'avoir mis sur un piédestal une notion par trop marginale.

Quoi qu'il en soit, Germino ne se laisse pas impressionner par la récurrence du concept d'hégémonie dans les écrits de Gramsci et considère, citation à l'appui, que la "société réglée" occupe une position centrale dans le schème de pensée gramscien. Il s'agit de la fusion dialectique de la société civile et de la société politique en prévision de supplanter l'État. La période de transition pourrait durer des siècles et donner lieu à une formation organisationnelle, une sorte d'État sans État, dont le rôle principal consisterait à assumer le tutorat (orientation, éducation, gestion) des masses en vue d'assurer le triomphe de la société civile hégémonique des exploités de jadis.

Marx ouvre intellectuellement une époque historique qui probablement durera des siècles, c'est-à-dire jusqu'à la disparition de la société politique et l'avènement de la société réglée. C'est alors seulement que sa conception du monde sera dépassée (conception de la nécessité dépassée par la conception de la liberté).⁴³

En fait, la "societa regolata" désigne une société autorégulée à l'abri de l'intervention d'un gouvernement disposant du monopole de la coercition où les êtres humains, sans distinction de classes, conviennent librement d'observer les lois qu'ils ont eux-mêmes consenties à obéir. Ce passage obligé de la condition de nécessité à la conception de liberté montre que, fidèle à lui-même, Gramsci aspire à l'affranchissement des marginaux et des laissés-pour-compte du joug de leurs oppresseurs, rêve ultime et aboutissement de toute la philosophie politique occidentale antérieure, culminant dans un monde anarchiste,

Les expressions d'État éthique ou de société civile signifient que cette "image" d'un État sans État étant présente aux plus grands représentants de la science politique et du droit, dans la mesure où ils se placent sur le terrain de la science pure (= pure utopie, car basée sur la supposition que tous les hommes sont réellement égaux et donc également raisonnables et

⁴¹ *Ibid.*, p.9.

⁴² Cf., Franco Lo Piparo, *Lingua, intellectuali, egemonia in Gramsci*, Rome-Bari, Laterza, 1979.

⁴³ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 7, Paris, Gallimard, 1983, p. 198.

moraux, c'est-à-dire d'accepter la loi spontanément, librement et non par coercition, comme imposée par une autre classe, comme quelque chose d'étranger à la conscience).⁴⁴

S'inscrivant en faux contre l'autoritarisme et le déterminisme, Gramsci a laissé des écrits qui se prêtent en quelque sorte à une lecture marxiste-libertaire.

Qui plus est, il suffit d'admettre la finalité de cette transition pour que la philosophie de la *praxis* s'élargisse au-delà de la lutte des classes en y incorporant une quête des tenants et aboutissants de l'étape postrévolutionnaire. Gramsci s'empare d'un aphorisme de l'Évangile en le dépouillant de sa connotation théologique, et en l'investissant d'un contenu libérateur lorsqu'il affirme que les derniers ne sont les premiers que si et seulement si la distinction cardinale est abolie. En somme, l'originalité de Germino réside dans sa perspective de substituer à l'axe vertical des rapports sociaux un axe centre/périphérie en effectuant un réarrangement dans l'ordre d'importance des thèmes de Gramsci en vue de mettre en évidence la primauté de la société réglée, pavant ainsi la voie à une nouvelle évaluation à l'abri des lieux communs, et soulignant du même coup les talents de communicateur du penseur sarde. « Gramsci proved himself to be a great architect by capturing the attention of those at the center and compelling them, at least for a time, to pay more than passing notice to a Sardinian hunchback from the margins of history.⁴⁵ » Laisée à l'état embryonnaire par les analystes, cette perspective nous semble quand même assez prometteuse et fera l'objet d'un plus ample examen un peu plus loin.

Pour le moment il convient de se tenir aux études gramsciennes qui réservent une large part au traitement du concept d'hégémonie et des idées qui y sont affiliées. Tout en souscrivant, en principe, à cette approche, Benedetto Fontana⁴⁶ propose d'y apporter une innovation en établissant un parallèle entre le concept gramscien et ses antécédents dans la pensée politique de l'antiquité grecque. La passion qu'a déployée Gramsci dans l'analyse des divergences entre l'Est et l'Ouest, pour expliquer l'échec de la révolution dans les pays occidentaux avancés n'a pas convaincu certains chercheurs qui l'ont mise au compte d'un emprunt direct à Lénine. Biaisé, ce jugement passait sous silence le riche bagage philosophique qui sous-tendait la réflexion de Gramsci.

À titre d'exemple de la similarité entre centres d'intérêt gramsciens et pensée politique de l'antiquité, Fontana fait état, dans son étude, de la transition de la connaissance à la compréhension en passant par le sentiment et vice-versa où il met en évidence le lien étroit qu'établit Gramsci entre

⁴⁴ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 6, Paris, Gallimard, 1983, p.83.

⁴⁵ Germino, *loc.cit.*, p.29.

⁴⁶ Benedetto Fontana, « Logos and Kratos: Gramsci and the Ancients on Hegemony », *Journal of the History of Ideas*, vol. 61, no 2, avril 2000.

l'intellectuel organique et le peuple. D'ailleurs, Gramsci lui-même n'hésite pas à rapporter que d'autres penseurs, tels que Giambattista Vico, ont puisé certaines idées politiques démocratiques dans la pensée et l'action de personnages de l'antiquité grecque.

Vico soutient que, par cette maxime [*Connais-toi toi-même*], Solon entendait exhorter les plébéiens, qui se croyaient *d'origine bestiale* alors qu'ils croyaient les nobles de *divine origine*, à réfléchir sur eux-mêmes, à se reconnaître de *commune nature humaine avec les nobles*, et à prétendre, en conséquence, *être faits leurs égaux en droit civil*. Vico reconnaît ensuite dans cette conscience de l'égalité humaine entre plébéiens et nobles, la base et la raison historique de la naissance des républiques démocratiques de l'Antiquité.⁴⁷

Selon Fontana, l'intellectuel organique tel que conçu par Gramsci assume le rôle d'un dispensateur du savoir. À ce titre, il ne participe pas seulement à l'éducation des masses, mais leur inculque aussi une vision démocratique en renforçant leur estime d'eux-mêmes. En plus, l'intellectuel organique se met à leur écoute et, de concert avec eux, cherche à transformer la disparité des points de vue en un système cohérent.

Common sense is opinion which is incoherent and ambiguous but which may nevertheless contain elements of truth to the extent that they proliferated throughout a people. Good sense, on the other hand, is the common sense of the people as their passion and experience are imbued with knowledge and reason – that is, as the people begin to “think” coherently by producing their own intellectuals, the organic intellectual, or the democratic philosopher.⁴⁸

De Platon et Aristote jusqu'aux philosophes modernes, la question du lien unissant la parole à la raison figurait au centre de la réflexion savante. À l'instar de plusieurs de ses devanciers, Gramsci commençait par inscrire le discours dans le contexte de sa production pour en faire par la suite un outil de persuasion qui traverse les âges. Pour lui, la domination s'impose par la force, alors que l'hégémonie ne se matérialise qu'à la faveur du consentement cautionné par une volonté collective ou *Prince Moderne*. Gramsci s'inspire de cette idée qu'on retrouve d'ailleurs chez Marx pour, en plus, mettre l'accent sur la relation binaire connaissance/passion et signaler le passage, via la raison et le savoir, du sens commun plein de confusion à une forme plus cohérente appelée bon sens. Vu sous cet angle, l'intellectuel organique est le forgeron d'une conception du monde historiquement déterminé qui a le mérite de réhabiliter les outils de la persuasion. « The utility and effectiveness of rhetoric is itself a function of a particular moral-intellectual culture – what Gramsci calls a conception of the world [Weltanschauung]

⁴⁷ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, p.74-75, (soulignés dans le texte).

⁴⁸ Fontana, *loc.cit.*, p.306.

and a way of life – without which rhetoric would have no value or meaning.⁴⁹ » L'origine de la rhétorique remonte au moins à l'époque classique où elle s'est, tour à tour, assimilée à la liberté et à l'égalité ou transformée en simple technique. Machiavel s'en est servi pour mettre en valeur l'art de la dissimulation et l'opportunisme. Sous son influence, Gramsci en est venu à admettre que le processus de persuasion implique aussi "la fraude et la déception" contre ses adversaires.

Cette position de la politique de Machiavel se retrouve dans la philosophie de la *praxis* : ici aussi il faut être « antimachiavélien », en développant une théorie et une technique de la politique qui peuvent servir aux deux camps en lutte, mais dont on pense qu'elles finiront par servir surtout au camp qui « ne savent pas », parce qu'on considère que c'est en lui que réside la force progressive de l'histoire; on obtient en effet un résultat immédiat : briser l'unité basée sur l'idéologie traditionnelle, rupture sans laquelle la force nouvelle ne pourrait pas prendre conscience de sa personnalité propre et indépendante.⁵⁰

Par contre, s'il n'y a pas moyen de se passer, à court ou moyen terme de l'État, autant privilégier l'État éthique qui saurait assumer son rôle d'éducateur et promouvoir la sublimation. En ce qui concerne la rhétorique, Fontana amalgame, à juste titre, plusieurs traits caractéristiques de la pensée de Gramsci qui concrétisent cette notion en l'apparentant au concept d'hégémonie. Rien n'empêche d'y inclure l'opposition entre "ce-qui-est" et "ce-qui-devrait-être" dont la différence assure à la pensée une dynamique intrinsèque qui stimule l'action révolutionnaire. Et comme c'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre, tout porte à croire que l'intention de Gramsci est de soutenir les exploités dans la conquête de la liberté, grâce à une hégémonie émancipatrice. Bien qu'il puisse sembler abstrait, le concept gramscien d'hégémonie, entre la réflexion et l'art de se gouverner, n'en est pas moins défini en termes concrets.

While the primacy of reason reveals the idealistic nature of Gramsci's hegemony, his historicism and radical anti-essentialism firmly locate the *logos* within the social and material reality [...] in Gramsci the *logos* is transformed into a hegemony described by the synthesis of philosophy and political thought and the people-nation.⁵¹

Toutefois la polysémie du terme hégémonie renvoie tantôt au passage du particulier à la volonté collective incarnée par le "*Prince*", tantôt à un équilibre instable entre consentement et coercition. Le recours à la force n'est censé s'appliquer qu'aux adversaires et récalcitrants. Pour les alliés et amis potentiels, on cherchera à les gagner à la cause commune par la persuasion. Dans ce dernier cas,

⁴⁹ *Ibid.*, p.311.

⁵⁰ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 13, Paris, Gallimard, 1978, p.397-398.

⁵¹ Fontana, *loc.cit.*, p.314.

l'hégémonie s'assimile à la démocratie parce qu'elle s'oppose à la domination qui nécessite le recours à la force.

Pour convaincre leurs subalternes, les dirigeants se servent surtout de la rhétorique qui, développée à l'époque classique, a vite fait de se scinder en art de convaincre et simple technique supposément valable en tout temps et tout lieu. Fontana considère que l'historicisme de Gramsci l'a porté à dénigrer ce deuxième genre de rhétorique détaché de tout lien concret avec la réalité au profit de la mise en valeur de la raison qui régit le monde par le biais d'une parole incarnée.

Then the relation between *logos* and *hegemonia* describes a power relationship based on the generation and dissemination of consent. Such generation assumes [...] a particular socio-political structure or order in existence which makes both necessary and useful the relation between the speaker/intellectual and the assembly/audience.⁵²

La coercition n'est pas l'apanage de l'intervention musclée des agents de l'ordre. Quant à la quête de consentement poursuivie par les intellectuels, Fontana voit, sous le couvert du raisonnement et du matraquage verbal, une autre forme de coercition. L'art et les techniques de la rhétorique sont le propre de l'élite cultivée et, abstraction faite de son acception en tant qu'art oratoire, la rhétorique comme moyen de persuasion a pris du galon chez Gramsci qui lui assigne un rôle important dans l'avancement de l'hégémonie. En fait, celui qui manie avec dextérité l'art de convaincre possède les moyens d'en imposer aux autres et de les persuader d'épouser son point de vue. Par contre, l'intellectuel organique ne se sert de sa supériorité argumentative que dans le respect des autres. Encore faut-il qu'il ne franchisse pas la barrière invisible entre leadership et domination.

Tout dépend d'un fil ténu pour sauvegarder la démocratie, dont le sens étymologique renvoie au principe de gouvernement par le peuple associé à la liberté et à l'égalité devant la loi. Fontana a raison de nous rappeler que la démocratie n'avait cependant pas la faveur de Platon qui la réduisait à une simple technique sans connotation culturelle : la rhétorique. Tout n'était pour lui qu'apparence (Cf. l'allégorie de la caverne qui expose, en termes imagés, la pénible accession des hommes à la connaissance de la réalité). Plusieurs siècles plus tard, par la métaphore du lion et du renard, c'est-à-dire de la force et de la ruse, Machiavel ajoute du mordant au pouvoir de la rhétorique qui, dans sa nouvelle acception, servira de modèle à Gramsci. « The construction of cultural and ideological structures of power is the modern equivalent of rhetorical practice, and to this extent, as Gramsci recognizes, hegemony also involves the use of fraud and deception.⁵³ » Toutefois Fontana omet de préciser qu'il s'agit surtout de l'hégémonie

⁵² *Ibid.*, p.308.

⁵³ *Ibid.*, p.311.

capitaliste qui manie avec dextérité la carotte et le bâton. De la sorte elle leurre les travailleurs en leur faisant miroiter des jours meilleurs. Faute de faire preuve de foi sans faille en leurs patrons, ils s'exposent à une lourde peine. Alors que la contre-hégémonie, que Gramsci oppose à la duperie de la classe dirigeante, arbore un sens éthique en reconnaissant au commun des mortels la faculté de raisonner, l'égalité dans la diversité des rôles assignés et la liberté. D'ailleurs Gramsci s'en est pris à Croce pour avoir sous-estimé l'apport de Marx en cette matière.

Il faut rappeler à ce propos que Croce a écrit qu'il ne comprenait pas pourquoi personne n'avait jamais pensé à développer l'idée que le fondateur de la philosophie de la *praxis* a accompli, pour un groupe social moderne, la même œuvre que celle que Machiavel avait accomplie à son époque. On peut déduire de cette comparaison toute l'injustice de l'attitude culturelle que Croce adopte aujourd'hui, car le fondateur de la philosophie de la *praxis* a eu non seulement des intérêts bien plus vastes que Machiavel ou même que Botero (ce dernier selon Croce parachève Machiavel dans le développement de la science politique; cela n'est pas tout à fait exact, si l'on ne considère pas seulement le *Prince* de Machiavel mais aussi ses *Discours*) mais on trouve en germe chez lui, beaucoup plus que l'aspect de la force et de l'économie, l'aspect éthico-politique de la politique, et la théorie de l'hégémonie et du consensus.⁵⁴

Fontana sait gré à Gramsci d'avoir assigné aux éducateurs le devoir de mettre leurs compétences au service des plus démunis dont ils sont solidaires. Inscrivant ainsi cette réflexion de Gramsci dans la continuité de la pensée politique de l'époque classique jusqu'à l'ère contemporaine, sans pour autant tenir compte de l'apport qualitativement supérieur de Marx, Fontana s'attèle à approfondir la dyade connaissance/passion et à mieux cerner la notion de volonté collective qu'incarne le Parti ou le *Prince Moderne*. De toute façon, il suggère d'examiner minutieusement chez Gramsci le passage de la nécessité à la liberté, car la persuasion, du fait qu'elle n'est jamais exempte de coercition verbale, entache l'hégémonie. Peu importe la forme de rhétorique qu'elle met de l'avant, elle consacre la supériorité de l'élite instruite. Afin de ne pas tomber dans le piège du radicalisme, Fontana tient donc des propos qui ne font qu'émousser la signification attribuée au consensus hégémonique. Par conséquent nous lui savons gré d'avoir su reconnaître d'une façon plus ou moins explicite le penchant libertaire qui anime la réflexion gramscienne.

⁵⁴ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 10, *op.cit.*, p.115-116.

Chapitre IV - Des attestations en faveur du libertarisme de Gramsci

Les tenants du libertarisme

Toute tentative fructueuse pour cerner la pensée politique de Gramsci passe obligatoirement, affirme Paul Piccone¹, par une première étape qui consiste à dissiper l'ambiguïté qui a déjà donné du fil à retordre à nombre d'analystes chevronnés dont Gwyn A. Williams. Le malentendu provient, au départ, d'une erreur d'aiguillage faisant de Gramsci, à tort d'ailleurs, l'épigone d'un Lénine, réduit au préalable à sa plus simple expression en ne se référant qu'à son *Que faire?*² Piccone doute que Gramsci ait pris connaissance de ce fascicule ou qu'il s'en soit inspiré. Les idées force qui se dégagent de ce livre se rapportent à l'acte de foi des masses en l'infailibilité de leurs dirigeants éclairés, à l'interdiction formelle de critiquer l'appareil de parti, acte considéré comme pratique bourgeoise destinée à dénaturer l'esprit révolutionnaire.

Le soi-disant anti-démocratie affichée par Lénine dans ce fascicule aurait pour motif la répression pratiquée par les sbires du régime tsariste. Tout relâchement de la discipline interne du parti équivaldrait à une reddition éhontée. À toutes fins utiles, la logique qu'on impute à Lénine contribuait à valoriser la révolution par le haut. Prévoyant une attaque en règle de la part de ses détracteurs, Lénine s'est employé à les prendre de court en les accablant d'invectives cyniques pour avoir choisi la naïveté des foules au détriment des décisions réfléchies des têtes bien pensantes, « Les sages viennent nous dire sentencieusement avec la profondeur de pensée d'un gribouille : 'C'est chose fâcheuse lorsqu'un mouvement ne vient pas d'en bas.'³ » Ce qui est "chose fâcheuse" aux yeux de Gramsci c'est la révolution par le haut qu'il qualifie de passive. Sur ce point, en particulier, les positions de Gramsci et de Lénine sont, de toute évidence, diamétralement opposées.

Ayant dissipé le malentendu au sujet de l'affiliation de Gramsci à un Lénine autoritaire, Piccone s'emploie ensuite à contextualiser les écrits de Gramsci. Il avance que les périodes troubles de l'histoire dérangent le confort que procurent les idées reçues causant ainsi leur remise en question. À titre indicatif, Piccone fait état des grands chambardements survenus dans les premières décennies du 20^e siècle tels que la Première Guerre mondiale, la Révolution d'octobre, la montée du fascisme et l'échec des soulèvements socialistes en Occident pour expliquer la faillite de la perception mécaniste faussement accolée au marxisme et l'éclosion d'une vision moins déterministe que partageaient, entre autres, Lukács, Korsch et Gramsci à quelques nuances près. Même Lénine n'a pas tardé, soutient Piccone, à nuancer ses prises de

¹ Paul Piccone, « Gramsci's Hegelian Marxism », *Political Theory*, vol. 2, no 1, fév. 1974.

² Lénine, *Que faire*, Pékin, Éditions en langues étrangères, 1975.

³ *Ibid.*, p. 151.

positions initiales et à prendre ses distances vis-à-vis du positivisme préconisée par la deuxième Internationale.

D'autres révolutionnaires, dont Rosa Luxembourg ont dénoncé la stagnation provoquée par la deuxième Internationale sans pour autant remettre en cause le fondement mécaniste de la doctrine marxiste, alors que Lénine a évolué au point de ne plus imputer catégoriquement l'échec du capitalisme à ses contradictions intrinsèques et à restreindre le lien de cause à effet aux seules questions ayant trait à la conscience.

Although Lenin went beyond Luxemburg at least to the extent that he was able to shake off the determinism typical of the Second International, he retained a mechanical theory of consciousness [...] Much more concrete than Luxemburg's, Lenin's account of the Second International generated the problem of *external* mediation which, his intentions to the contrary notwithstanding, logically developed into the problems of bureaucratization and Stalinism.⁴

Piccone soutient à juste titre que Gramsci s'est inspiré de Machiavel pour forger sa notion d'un "Prince Moderne" identifié à la volonté collective du Parti. Appréhendant les répercussions néfastes de la révolution par le haut, le penseur sarde a toujours pris soin de mettre ses camarades en garde contre le danger de la bureaucratie et, à l'encontre de Lénine, rejetait la "médiation externe", c'est-à-dire, la manipulation des masses par l'élite instruite qui était au poste de commande. De son point de vue, une complémentarité se dégage des diverses facultés mises en jeu : Gramsci reconnaît que les masses ont la capacité de sentir mais que leur savoir et leur compréhension s'avèrent limités, alors que les intellectuels savent sans nécessairement comprendre ni même sentir. Le "processus cathartique" est le moyen, note Ernst Jouthe⁵, par lequel cette complémentarité se réalise dans l'histoire grâce au rôle joué par les intellectuels organiques. « Nous retrouvons ici deux éléments du processus cathartique : l'identification ("fusionner" avec les sentiments populaires) et la distanciation critique (pour les expliquer et leur donner une forme rationnelle).⁶ » Au sujet de la question que soulève l'échec des révolutions communistes en Europe de l'Ouest et la montée du fascisme, il semble que Piccone estime que le concept gramscien d'hégémonie est tout indiqué pour apporter une explication qui va au-delà des assertions superficielles d'autres théoriciens qui ont succombé à des dérapages malencontreux.

Gramsci bypassed the entire Luxemburgian and Lukacsian account that saw the seemingly indefinite postponement of the revolution as a function of the immaturity of the working class and the latter as a

⁴ Piccone, *loc. cit.*, p.34.

⁵ Ernst Jouthe, *Catharsis et transformation sociale dans la théorie politique de Gramsci*, Québec, P.U.Q., 1990.

⁶ *Ibid.*, p.36

function of the non ripeness of objective economic conditions. [...] Thus although he has been linked with Leninism, his concept of the party was rather different from the Bolshevik model. To the extent that the paramount prevailing prerevolutionary preparatory task was the defeat of bourgeois hegemony.⁷

S'inscrivant en faux contre certaines idées développées par Luxemburg et Lukács qui sont peu favorables à l'action révolutionnaire, Gramsci vante la prise de conscience de l'appartenance à une classe sociale dont les intérêts sont bien identifiés et démystifie l'action manigancée par la classe dominante qui induit en erreur les ouvriers en leur faisant miroiter les avantages du statu quo.

Piccone prend soin de différencier Gramsci de Lénine. A cet effet il considère que ce dernier ne se gênait pas, du moins à ses débuts, pour concentrer les pouvoirs entre les mains d'un petit nombre de professionnels qui, grâce à leur connaissance scientifique, sont les seuls habilités à définir la ligne politique du parti. De son côté, Gramsci prend le contre-pied de Lénine en refusant d'amalgamer la perspective scientifique avec la connaissance purement idéologique car, comme le souligne Jean-Marc Piotte : « [Gramsci] nous permet d'ébranler la fausse dichotomie entre science/idéologie, même si ses formulations sont entachées d'empirisme et même s'il tend à réduire la science à la méthode expérimentale.⁸ » Ne faisant que s'éloigner de la vision scientiste du marxisme amorcée par Engels et poursuivie par Lénine, Gramsci se met en quête de cerner la position épistémologique la plus fidèle à celle de Marx dont, « [l]e seul critère de vérité qu'il nous donne, et il est de taille, c'est celui de la pratique.⁹ » Tout porte donc à croire que c'est une des raisons, à part celle de déjouer ses geôliers, pour laquelle Gramsci a souvent choisi de désigner le marxisme par l'appellation de "philosophie de la *praxis*" dans ses *Cahiers de prison*.

Toujours dans l'optique de souligner la distinction entre Lénine et Gramsci, Piccone identifie le rôle qu'assigne Gramsci au Parti à celui de médiateur interne entre intellectuels et masses. Par cette identification, il vise à familiariser ces dernières à une culture compatible avec leur appartenance de classe, susceptible de contrecarrer l'idéologie bourgeoise aliénante. En rejetant les éléments qui maintiennent les classes subalternes soumises, et en lui substituant une conception du monde qui mette de l'avant les intérêts du prolétariat, Gramsci s'inscrit en faux, affirme Piccone, contre un léninisme qui ne cherche qu'à réaliser le socialisme en développant à outrance certains caractères autoritaires du jacobinisme bourgeois.

⁷ Piccone, *loc.cit.*, p.38.

⁸ Jean-Marc Piotte, *Marxisme et pays socialistes*, Montréal, VLB, 1979, p.29-30.

⁹ *Ibid.*, p.22.

S'étant démarqué de la vision qui réduisait le léninisme à un système bureaucratissant et mécaniste, Gramsci élargit la notion d'intellectuel en avançant que la capacité mentale d'acquérir le savoir est la chose la mieux partagée chez les êtres humains. N'importe qui a droit au titre d'intellectuel bien que quelques-uns seulement en assument le rôle dans la société. Qui plus est, Gramsci préfère les intellectuels issus des rangs du prolétariat à ceux provenant de la bourgeoisie dont certains n'ont jamais mis les pieds dans une usine. La tâche principale que Gramsci assigne aux intellectuels venus de la base consiste à contrecarrer les manigances de la classe dirigeante destinées à endoctriner et à gagner à sa cause les dirigés qu'elle exploite. À cet effet, Piccone note que chez Gramsci, tous les membres de la classe ouvrière sont appelés à participer aux prises de décision dans les affaires qui les concernent.

Party members organize and run the class and prepare this class to organize and run society [...] In this Gramsci is perfectly consistent with the dialectical live wire that electrifies all of Marxism: the part-whole dialectic whereby the *active* part redeems the passive whole precisely through its *political activity*.¹⁰

Tout en soulignant l'engouement manifeste de Gramsci pour la participation active des masses ouvrières, Piccone ne pousse pas son argument jusqu'au point d'attribuer à Gramsci la paternité d'un marxisme libertaire sous-jacent. Tout au plus, il se contente de nous suggérer de tirer nos propres conclusions.

Néanmoins, Piccone prend soin de souligner l'apport de Gramsci à l'enrichissement de la science politique, en transposant certains concepts gramsciens sur le terrain du capitalisme tel qu'il se présente actuellement aux États-Unis. Piccone est d'avis que le concept d'intellectuel, par exemple, semble avoir fait son temps, notamment quand on insiste à maintenir tel quel le rôle organisationnel que Gramsci lui a assigné. Il est toutefois à noter que la récupération par le capitalisme de quelques revendications sociales-démocrates s'est vite arrêtée en deçà de l'affranchissement de la classe ouvrière et que l'amélioration du sort des travailleurs se heurte à l'hégémonie de la classe dirigeante qui n'est pas prête à se faire hara-kiri, ni à avaler les couleuvres en abdiquant ses prérogatives. Ce constat d'échec dans la lutte contre l'injustice porte Piccone à réviser son jugement au sujet du concept gramscien de l'intellectuel. Dès lors, Piccone estime que, moyennant son élargissement, ce concept est appelé à reprendre du poil de la bête.

It is at this point – our present political predicament – that Gramsci's notion of the organic intellectual becomes once again relevant, not in its historically obsolete guise of the *technician* (the organic intellectual of the industrial proletariat), but in the guise of the *organizer* of new modes of opposition not limited to any one class but distributed throughout

¹⁰ Piccone, *loc. cit.*, p.41.

society since capital dominates everyone, thus making everyone a potential revolutionary.¹¹

En plus, Piccone juge que l'actualité de la pensée politique de Gramsci se prête au contexte contemporain en tant qu'antidote aux insuffisances des réformes concédées par les capitalistes. À vouloir confiner le marxisme gramscien dans un cadre spatio-temporel on ne fait qu'annoncer sa désuétude. Mais vue sous un autre angle, l'œuvre de Gramsci s'inscrit dans un riche patrimoine théorique. La remiser aux oubliettes, c'est courir le risque de répéter les erreurs du passé. Qui plus est, Texier¹² décèle dans la vision historiciste de Gramsci, certaines idées susceptibles de renaître de leurs cendres dans de nouveaux contextes moyennant certains accommodements :

Elle [la philosophie] est la réponse théorique à des problèmes que son devenir historique pose à l'homme. En définissant la philosophie comme méthodologie de l'historiographie B. Croce repoussait lui aussi l'idée d'une philosophie qui serait méditation de problèmes éternels, extra-historiques dont le devenir par conséquent n'aurait pas ses racines dans le devenir historique lui-même. Gramsci, dans son étude critique de l'historicisme crocien insiste à différentes reprises sur l'importance d'une pareille conception et sur sa justesse.¹³

Piccone est porté à faire état de la pérennité du legs laissé par Gramsci qu'il considère comme source d'inspiration de la nouvelle gauche et qualifie ce legs de garde-fou contre le déni de liberté dont souffre un pan important de l'humanité. « At any rate, a good dosage of Gramsci today is an excellent antidote to the new wave of authoritarianism which, in the face of political defeat and disenchantment, seems to be one of the bequests of what was the New Left.¹⁴ » Il convient de rappeler que l'épanouissement des études gramsciennes s'est manifesté au milieu des années 1970, d'abord en France, ensuite en Angleterre avant d'aboutir, peu de temps après, en Amérique du Nord. Pour rendre compte de cet engouement, Adamson¹⁵ dresse une longue liste de spécialistes en se tenant seulement aux auteurs de langue anglaise tels que Gwyn A. Williams, Thomas R. Bates, Paul Piccone, Perry Anderson, Chantal Mouffe, Anne Sassoon, Quentin Hoare et Joseph Femia.

De surcroît, Adamson soutient que faire état de la pérennité de la pensée gramscienne en se référant à la recrudescence des recherches qui lui sont consacrées ne suffit pas. En plus d'évoquer le regain de popularité de Gramsci, il tente à partir de quelques facteurs tirés du contexte politique

¹¹ *Ibid.*, p.42.

¹² Jacques Texier, *Gramsci et la philosophie du marxisme*, Paris, Seghers, 1966.

¹³ *Ibid.* p.40-41.

¹⁴ Piccone, *loc.cit.*, p.43.

¹⁵ Walter Adamson, « Towards the Prison Notebooks: The Evolution of Gramsci's Thinking on Political Organization 1918-1926 », *Polity*, vol. 12, no 1, (automne 1979).

d'expliquer le phénomène qui prévalait à l'époque en mettant en garde les critiques contre les solutions de facilité dans l'interprétation de la réflexion du penseur sarde.

The demise of the theoretically impoverished New Left, the widely evident bankruptcy of the eastern "roads to socialism", and the interest surrounding the apparent emergence of a unique "Euro communism" come to mind. Moreover, sudden intellectual fashions of this sort run the risk of haphazard analysis and unsystematic reconstruction; work on Gramsci has not avoided such pitfall.¹⁶

À noter l'à-propos de la perspective d'Adamson qui ne voit pas d'incompatibilité, d'une part, entre l'inscription d'un discours dans le contexte du moment de sa production et, d'autre part, son adaptation à l'époque où on l'apprécie. Adamson signale toutefois que des erreurs d'interprétation peuvent se glisser, mais qu'il faut les mettre au compte d'une vogue qui favorise parfois les conclusions hâtives et le brouillage des pistes. Adamson tient donc à éviter le risque de ce dérapage en s'en prenant aux exégètes italiens qui, pour des raisons politiques beaucoup plus que pour des considérations critiques, nous ont induits en erreur. Togliatti et consorts sont peut-être visés sans être nommés, pour avoir fabriqué de toutes pièces le mythe du léninisme de Gramsci. Adamson ajoute à cela un autre fâcheux exemple de distorsion qui consiste à faire une lecture éclectique dans le but de se servir, dans un débat politique, de certains extraits d'une œuvre, à l'appui de points de vue particuliers.

Ce n'est qu'à la lumière des publications récentes de certains inédits de Gramsci qui se rapportent à la période de son intense activité politique entre 1918 et 1926 qu'une édition critique des *Cahiers de prison* a pu voir le jour en 1975. En attribuant un rôle important aux écrits commis avant l'incarcération de Gramsci, Adamson suggère l'existence de vases communicants entre les deux blocs de textes qui forment l'œuvre de Gramsci. En plus, il dénonce la manie de ne considérer Gramsci que sous l'angle des influences qu'auraient pu exercer sur lui d'autres théoriciens ce qui n'a débouché que sur la désagrégation d'une pensée politique en la compartimentant, faisant ainsi fi du leitmotiv qui l'anime. Pour appuyer son point de vue, Adamson se réfère ici à la rubrique "Question de méthode"¹⁷ où Gramsci recommande de tenir compte du processus de développement de la pensée qu'il juge plus important que les assertions fortuites tenues dans des contextes différents.

Dans sa dénonciation des erreurs commises en raison des approches boiteuses, Adamson s'en prend aux critiques qui se penchent, par exemple, sur l'étude d'une période sans tenir compte de l'ensemble de l'œuvre ou qui ne se réclament d'une vision globalisante que pour signaler une rupture

¹⁶ *Ibid.*, p.38-39.

¹⁷ Cf., François Ricci et Jean Bramant (dir.), *Gramsci dans le texte*, Paris, Éditions Sociales, 1977, p.243 à 248.

quelconque. D'autres sont tout aussi fautifs en s'attardant sur un sujet traité à une époque qu'ils jugent appropriée pour établir soit l'alignement de Gramsci à tel ou tel théoricien, soit le contraire. D'ailleurs ces derniers omettent souvent de faire la synthèse entre les points de vue opposés qui parsèment les écrits de Gramsci. Pis encore, l'esprit critique absent chez certains de ceux qui tentent de définir le "gramscisme" en faisant abstraction de sa dialectique :

As a kind of immediately given whole in utter disregard of its dialectical qualities. Gramsci's political thought is never axed but always in the process of becoming itself in a movement that englobes and transcends the past without repudiating it. Moreover, the movement reflects the unity of theory and practice to which all Marxists aspire but which few have achieved as fully as he did.¹⁸

Pour contrer ces écarts de jugement, Adamson préconise une approche qui tienne compte du dynamisme de la réflexion gramscienne présentée sous l'aspect d'un processus dialectique et praxéologique sans solution de continuité.

Ce n'est qu'après avoir dénoncé les partis pris qui ont vicié les appréciations que certains analystes ont formulé au sujet de l'œuvre de Gramsci qu'Adamson exprime son intention de mettre au jour le lien que Gramsci a tissé de 1918 à 1926 entre ses deux visions politiques relatives à l'organisation et à l'éducation. À cette fin, il inscrit son analyse dans le contexte de la politique internationale de l'Italie d'après la Première Guerre mondiale en retenant deux périodes : celle de 1919-20 par trop controversée et celle de 1923-24, la plus importante bien que mal comprise. Le but de la reconstruction concrète projetée serait de faciliter la lecture des *Cahiers de prison*, écartant, au préalable, certains faux problèmes soulevés par la critique. Adamson semble adopter ici une variante de la méthode historiciste, telle que développée par Neal Wood¹⁹ :

The only way we can place a specific theorist and his theory in a concrete historical context and illuminate his human ideal as a leitmotif of his work is through the painstaking analysis entailed by social history in a broad sense. If we are to discover in any precise way how the individual theorist and his theory can be related to the socio-political turmoil of his age, it is necessary to examine in some detail the situation of conflict and to elucidate the issues, the alignment of social forces and their nature.²⁰

Dans cette perspective, la question de l'affiliation de Gramsci au léninisme est remise sur la sellette. Ceux qui nient cette relation de soumission inconditionnelle au guide ont tendance à souligner l'écart entre une

¹⁸ Adamson, *loc. cit.*, p.38-39.

¹⁹ Neal Wood, « The Social History of Political Theory », *Political Theory*, vol. 6, no 3, août 1978.

²⁰ *Ibid.*, p.347-348.

vision tronquée de Lénine (qui ne reflète pas nécessairement toutes les nuances de l'homme) et la perception d'un Gramsci réfractaire. Quant à flirter avec l'idée de considérer Gramsci comme disciple de Croce, cela ne mène qu'à libeller celui-là de néo-idéaliste réformiste. Une telle affirmation va à l'encontre de sa théorie concernant la spécificité de la révolution à l'Ouest. Finalement, le bordiguisme imputé à Gramsci n'est pas compatible avec son léninisme, étant donné que Bordiga n'avait pas la faveur de Lénine. Gramsci peut renvoyer dos à dos ces deux pseudo-mentors, mais ne peut être l'épigone de l'un et de l'autre en même temps.

Plutôt que de faire des comparaisons boiteuses, Adamson pense qu'il y aurait avantage à procéder à une analyse diachronique qui se fixe comme objectif d'étudier l'évolution de la pensée gramscienne, entre 1918 et 1926, telle qu'articulée autour de deux pôles : le libertarisme et l'autoritarisme. Il ne s'impose ce cadre temporel limité qu'en vue de déterminer si un changement radical est survenu entre la perspective de Gramsci plutôt anarchisante à ses débuts et de sa soi-disant vision de la maturité aux penchants bolchéviques.

Many have raised the issue of the general relation between the 'early' and 'late' Gramsci. How is his early worker councilism to be reconciled with his later emphasis on the party? Is the early party, which he supported roughly the same in structure and function as the later one.²¹

À la formation rationaliste que Gramsci a eue dans son village natal s'est greffée, affirme Adamson, l'empreinte qu'a laissée sur lui la Révolution de 1917 à telle enseigne qu'il est parvenu à en faire la synthèse dans sa théorie d'organisation échafaudée en 1919. Les premières manifestations intellectuelles d'importance du penseur sarde, note Adamson, s'inscrivent dans l'immédiat après-guerre à un moment caractérisé par un rapprochement entre des tendances politiques disparates. Gramsci a entretenu un rapport attraction/répulsion avec Croce que trahit une trace d'idéalisme et d'antipositivisme, l'engouement pour l'intégrité culturelle et la valorisation de l'imagination créative.

De surcroît, Adamson vante le mérite de Piccone pour avoir su mettre l'accent sur le marxisme gramscien de facture politique et culturelle, sans pour autant le considérer d'inspiration crocienne ou faire de Gramsci un social-démocrate. Mais il reproche à cet exégète d'avoir inscrit Gramsci dans une tradition hégélienne sans vérifier s'il y avait suffisamment d'indices pour corroborer son appartenance à cette mouvance. Quant à Anne Showstack Sassoon²², elle estime que Gramsci a réintégré les influences intellectuelles de sa jeunesse dans sa pensée de maturité comme on peut le voir clairement dans ses

²¹ Adamson, *loc. cit.*, p.42.

²² Anne Showstack Sassoon, *Gramsci's Politics*, Londres, Hutchinson, 1987 (1980).

Cahiers de prison, où il a forgé dialectiquement sa propre synthèse à partir de l'idéalisme crocien/hégélien et d'une critique de l'économisme de Boukharine.

These two objects of Gramsci's criticisms converge in their reduction of the dialectic to one or other of the fundamental aspects of reality, either the ethico-political or the economic. Gramsci re-examines the terrain of the superstructures and most particularly the ideological area within Marx's problematic to argue against both distortions.²³

Incidentement, Adamson souligne le tiraillement de Gramsci durant la période d'avant 1917, rapportant que sa pensée politique évoluait au gré de l'influence antipositiviste de Croce, de l'admiration qu'il vouait à l'anarcho-syndicaliste Georges Sorel et de l'historicisme du marxiste italien Labriola. La conjugaison de ces trois sources d'inspiration à un idéalisme volontariste inné l'a rapproché des anarchistes italiens notamment en ce qui a trait à l'aspect moral du socialisme. Qu'une telle tendance se soit maintenue dans les *Cahiers*, comme le suggère Adamson, c'est une raison de plus qui appuie notre grille de lecture marxiste-libertaire des écrits de Gramsci. Encore faut-il étoffer le bien-fondé de cet argument au fur et à mesure du développement de la thèse.

Entre temps, il est à noter que depuis qu'il a adhéré en 1914 au PSI, Gramsci n'a cessé d'enrichir son bagage intellectuel en s'inspirant d'une variété de maîtres à penser de sorte qu'il ne se sentait plus à sa place dans cette formation politique et rêvait du jour où il pourrait participer à un parti réellement dévoué à l'émancipation complète de la classe ouvrière.

The result was a bifurcation in Gramsci's political practice [...] On the one hand, he was committed to an internally democratic mass party as the organic expression of, and not imposition on, the proletariat [...] On the other hand, the Crocean and Salvaminian allegiances led him to focus on the politics of proletarian education [...] As a consequence he felt compelled to carry out a separate educational politics of his own.²⁴

Fasciné par la Révolution d'octobre et voyant une certaine similarité entre l'Italie agraire dépourvue de bureaucratie moderne et la Russie tsariste, Gramsci était porté à croire, selon Adamson, en la faisabilité de suivre, moyennant quelques légères modifications, le modèle bolchévique. De toute façon, Gramsci assimilait les soviets aux Conseils d'usine et croyait toujours à la possibilité de hausser le niveau intellectuel des masses par l'éducation populaire.

En outre, Adamson fait état de l'insatisfaction de Gramsci à l'endroit des insuffisances du Parti socialiste, notamment en ce qui a trait à l'organisation et au rayonnement des idées révolutionnaires

²³ *Ibid.*, p.120.

²⁴ Adamson, *loc.cit.*, p.44.

propres à la classe ouvrière. Gramsci se demandait comment cet état de fait pouvait déboucher sur une transformation de la vie, tant que Parti et syndicats ne contestaient pas le système parlementaire bourgeois. Le succès apparent du mouvement des soviets au sein de la révolution bolchévique aurait porté Gramsci à amalgamer la théorie à la pratique révolutionnaire menée par le bas. L'énigme reliée au problème complexe de l'organisation et de l'éducation politique lui parut enfin résolue. Cet événement historique majeur traduisait la complémentarité entre la spontanéité des masses et l'idéal communiste :

The Russian workers' council had finally demonstrated how an essentially economic institution could transcend its formal purpose to serve as a foundation for a reconstruction of the political process in proletarian terms. This fusion of economics and politics also provided ideal terrain for a proletarian education in which 'criticism' might become 'culture'.²⁵

Inscrite dans le cadre d'une société capitaliste la culture prolétarienne ne devient autonome qu'en rejetant les valeurs de la classe dominante et en les remplaçant par d'autres qui soient susceptibles de refléter les aspirations des travailleurs. Dans cette perspective, la prise du pouvoir par les travailleurs n'était pour Gramsci que l'acte final et la confirmation extérieure d'un changement radical de la société de classes qui mène ultimement à la "société réglée". Corroborant ce point de vue, Sassoon estime que l'hégémonie prolétarienne au sein de la société civile permet à la classe ouvrière d'accéder au pouvoir dans la société politique et finit par se résorber en elle.

A dialectical view of the nature of politics itself is revealed here. According to Gramsci, politics contains within itself the contradiction which will eventually be resolved in what Gramsci calls 'regulated society' in which politics can disappear. The political is not defined by, it cannot be understood in terms of, only one of its attributes, of force or consent. It is both force and consent, authority and hegemony, violence and 'civiltà'.²⁶

C'est en réfléchissant à la meilleure stratégie susceptible de produire une telle transformation en Italie que Gramsci aurait, selon Adamson, conçu le projet de l'*Ordine Nuovo*, une publication qui se voulait ouverte aux idées sur lesquelles il s'appuierait pour présenter une politique commune au service des conseils ouvriers de Turin. En plus, ce journal s'était fixé comme objectif de clarifier les enjeux du renversement de la classe dirigeante préalablement à son remplacement par la classe ouvrière. Dans cette perspective, le pouvoir économique transféré aux Conseils d'usine se muerait en pouvoir politique qu'incarnerait, de par son fonctionnement, l'État prolétarien foncièrement différent de l'État bourgeois trop centralisé. Quant au

²⁵ *Ibid.*, p.45.

²⁶ Sassoon, *op.cit.*, p.112.

parti, il n'assumerait, par la suite, qu'un rôle d'appoint, restreint au domaine de l'éducation et de la coordination.

Dans la distribution des consignes, la grosse part irait aux Conseils élus par l'ensemble des travailleurs de chaque usine (peu importe l'allégeance des membres) que chapeaute un réseau coordonné au niveau mondial. Cette structure organisationnelle, avance Adamson, est conçue de façon à favoriser la transmission d'un savoir utile par le truchement d'échanges fructueux entre dirigeants et dirigés en vue d'une solution de rechange à l'hégémonie capitaliste.

What Gramsci now saw was that if council and party were conceived as autonomous but functionally complementary parts of an interlocking organizational totality, higher level of proletarian democracy and revolutionary efficiency as well as worker education could be achieved.²⁷

Telle qu'établie par Gramsci, la répartition des rôles entre Conseils d'usine et Parti permettrait au pouvoir, affirme Adamson, de s'exercer du bas vers le haut tout en assurant une cohérence interne à l'échelle nationale. La participation de tous les membres concernés aux prises de décision illustre l'attachement indéfectible de Gramsci au processus consensuel propre à l'esprit libertaire. Il n'est aucunement question de laisser le pouvoir entre les mains d'une majorité qui ôterait le droit au chapitre des minorités comme c'est le cas dans certains systèmes représentatifs.

Democracy would be increased because by basing it in the councils it would include all workers, be much more participatory and be linked to everyday life. Revolutionary control would be enhanced because the party would include only dedicated socialist militants, give up its impossible task of trying to coordinate the actions and guide worker consciousness with a singular purpose.²⁸

Il importe de signaler que les commentaires d'Adamson relatifs à la participation du grand nombre d'individus aux prises de décision apportent une raison de plus à la lecture marxiste libertaire que nous proposons d'appliquer aux écrits de Gramsci.

Toujours est-il que Gramsci s'est opposé à l'aile droite du Parti socialiste telle que représentée par Serrati, tout en prenant, en même temps, ses distances par rapport au dogmatisme de la faction jacobine (au sens péjoratif) menée par Bordiga. La position mitoyenne qu'il défendait, affirme Adamson, conservait toutefois un préjugé hostile à la subjugation des minorités par la majorité et, à ce titre, s'apparentait beaucoup plus à une position libertaire. Il serait donc erroné d'imputer à Gramsci la volonté

²⁷ Adamson, *loc.cit.*, p.48.

²⁸ *Ibid.*, p.48.

de restreindre l'accès au Parti exclusivement aux marxistes militants. Un tel élitisme de mauvais aloi ne tient pas compte du fait que le Parti ou *Prince Moderne* ne joue que le rôle d'arbitre qui incarne la volonté collective, alors que l'action révolutionnaire incombe à l'ensemble des travailleurs. À cet effet, Gramsci propose le maintien d'un équilibre propice à l'action pourvu qu'il soit muni de garde-fous contre les dérapages nuisibles à la libre expression :

His conception of the party is poised dialectically between populism and elitism. To 'embody revolutionary consciousness' it must be composed exclusively of dedicated militants and, in this broad sense, an elite. But the party will not 'make' the revolution, rather it is to provide the tactical leadership for the collective will formed in the councils, the dominant mass-based institution of the new order.²⁹

Bien que le Parti, tel que conçu par Gramsci, assume le rôle de porte-parole de la volonté collective, il n'en demeure pas moins qu'Adamson soutient que ce sont les masses représentées par les Conseils qui en déterminent le contenu et dictent l'action à prendre.

Mises au compte de la conjoncture fluctuante, les variations successives que relève Adamson dans l'organisation révolutionnaire de Gramsci à partir de 1920 ne reflètent pas des changements gratuits. Elles signalent plutôt la souplesse d'une réflexion qui suit de près les péripéties de la scène politique. Que Gramsci ait d'abord cherché à sauvegarder l'intégrité du Parti socialiste pour ensuite tenter de le saborder ne relève pas d'une saute d'humeur. Son geste initial exprime son refus de disloquer un parti populaire au profit d'une faction dogmatique. Mais devant la non-matérialisation des réformes annoncées en grande pompe par la formation socialiste, Gramsci n'avait d'autre choix que de promouvoir la création d'un parti qui tienne à cœur la cause des ouvriers.

Pour illustrer l'ouverture d'esprit de Gramsci, Adamson fait remarquer que ce dernier était conscient des embûches semées sur son chemin, mais qu'étant mû par un esprit pragmatique, il s'apprêtait à faire certaines concessions aux compagnons de route, sans s'écarter pour autant du principe voulant associer la révolution à la cause des masses laborieuses. « Clearly, Gramsci had become involved in a delicate and subtle three way contest. The problem was how to create a more powerful revolutionary leadership, a party of communists, while holding fast to an image of mass-based revolution.³⁰ » Fidèle à sa conviction d'inscrire les fluctuations des prises de position gramsciennes dans un cadre spatio-temporel, Adamson relate que Gramsci a commencé par préconiser la formation d'un Parti communiste à partir d'un noyau de militants triés sur le volet et que par la suite, marqué par son expérience en tant que

²⁹ *Ibid.*, p.49.

³⁰ *Ibid.*, p.50.

représentant du PCI au Comintern, il en est venu à se convertir aux vertus de la bolchévisation du PCI comme seule voie de salut.

Cependant, Adamson met un bémol à ce jugement, tant soit peu de facture déterministe, en signalant que la conversion de Gramsci au bolchévisme est restée superficielle puisqu'elle n'a pas ébranlé sa foi dans la volonté collective, ni son attachement à la révolution par le bas. La réserve qu'il émet contraste d'ailleurs avec l'interprétation de Bates jugée trop centrée sur la période 1923-1924 et indifférente à l'antagonisme qu'afficha par la suite Gramsci à l'endroit de Staline. Mais déjà à cette époque, la montée du fascisme persuadait Gramsci que l'État bourgeois possédait une résilience supérieure à ce qu'il croyait précédemment et, partant, qu'il incombait de considérer les États en fonction de leurs relations avec la société civile plutôt qu'en termes de leurs rapports avec le capitalisme en général.

It is doubtful that Gramsci ever accepted the vulgar Marxist view of the state as the mere dictatorial instrument of the ruling class [...] Now he began to see that the state had instruments of control far more effective than dictatorial force, that the threat of such force was only one of a number of state functions.³¹

À force de réfléchir sur le sujet, Gramsci ne tarda pas à se rendre à l'évidence que l'écart qui sépare la Russie de l'Italie exige une différenciation dans l'action révolutionnaire. Bien que ces deux pays périphériques aient accusé un retard par rapport aux autres pays capitalistes, il n'en reste pas moins que le pouvoir de l'État italien s'est élargi grâce au développement de la superstructure. Parallèlement, l'intérêt que portait Gramsci à la question méridionale acquiert après 1923 une autre signification. Auparavant Gramsci entrevoyait la possibilité d'une alliance prolétariat/paysannerie. Mais face à la tournure des événements, il s'est rendu compte que le Sud représentait dorénavant un bassin de classes intermédiaires susceptibles, grâce à l'appui du prolétariat, de contribuer à l'éclosion d'un bloc antifasciste.

Un concours de circonstances l'ayant propulsé à la tête du parti communiste italien en 1924, Gramsci chercha, de l'avis d'Adamson, à combiner l'expérience acquise durant son séjour en URSS, à ses convictions ordinovistes et à sa récente prise de conscience du statut spécifique de l'Italie en vue de réorganiser la formation politique dont il tient dorénavant les rênes en fonction du nouveau contexte politique.

To return to the theory of political organization, Gramsci had to consider three new factors when he assumed command of the PCI in 1924 : (1) strong ties to the Comintern (embracing after July, its policy of

³¹ *Ibid.*, p.56.

“Bolshevisation”) (2) the particular obstacles to revolution in the West, and (3) the special features of Italy as a peripheral state. He also remained committed to the mass-based, bottom-up (and in this sense democratic) “organisation of a collective will” through “political education” which typified the first *Ordine Nuovo* period.³²

Le jugement que porte Adamson sur cette phase critique de la vie de Gramsci sous-entend que celui-ci était ballotté entre le désir d'accorder une plus grande importance à son projet de réorganisation politique et son attachement au principe de la participation active des dirigés aux prises de décisions. La montée du fascisme en Italie, soutient Adamson, pesait lourd dans la balance en faveur d'une stricte discipline interne à imposer au PCI. Mais fidèle à lui-même, Gramsci attachait une grande importance à la libre circulation des idées de bas en haut et au rôle jadis assigné aux conseils d'usine, évitant ainsi de basculer dans le camp opposé.

Adamson récuse la simplification à outrance de Davidson au sujet du tiraillement de Gramsci entre nostalgie et impératifs du présent³³ en suggérant que la période ordino-nuoviste n'était pas exempte d'éléments antidémocratiques et que le bolchévisme n'était pas synonyme de totalitarisme. En ce qui concerne l'organisation, Gramsci a toujours considéré, soutient Adamson, l'interdépendance des trois facteurs constitutifs suivants : au sommet se trouve l'institution dirigeante, au centre le bloc intellectuel et finalement les masses à la base. Pour contrer la structure hiérarchique du Comintern, Gramsci s'opposait par principe, à quelques exceptions près, à l'autoritarisme, et veillait constamment à l'amélioration du statut des dirigés.

The party became elevated to a pedestal from which it not only oversaw but controlled the entire range of significant political practice, and its organizational boundaries in effect became congruent with those of the “potential state”. Interestingly, Gramsci suggested in the Notebooks that this was “democratic” (because of its ‘open channel for the ruled to enter the ruling group’); but clearly this is a very different sort of democracy from that practiced by self-governing workers’ councils.³⁴

Adamson a raison d'allouer un plus haut niveau de démocratie aux Conseils d'usine qu'à l'organisation du Parti, mais de là à insinuer que Gramsci ait fait du Parti l'autorité suprême, il y a loin de la coupe aux lèvres. Bien sûr le soi-disant durcissement des positions gramsciennes pourrait être attribué, en partie, à l'échec du mouvement des Conseils d'usine ainsi qu'aux tentatives ratées de la révolution en Europe de l'Ouest et à la montée du fascisme. On peut imaginer aussi que les forces réactionnaires qui prenaient du poil de la bête, en ce temps-là, aient porté Gramsci à envisager une stratégie plus autoritaire, ne serait-ce

³² *Ibid.*, p.57.

³³ *Cf.*, *Ibid.*, p.49 note 48.

³⁴ *Ibid.*, p.60.

que par instinct de survie. Cependant Adamson lui-même, soutient, deux pages plus loin, qu'en dépit d'une tournure apparemment centralisatrice et axée sur la préséance du Parti dans l'action révolutionnaire, il n'y a pas lieu de parler de rupture radicale dans les convictions de base. Le prétendu penchant autoritaire imputé à Gramsci ne s'est pas substitué à son attachement au fonctionnement courant sur une base consensuelle. Il s'agit plutôt, conclut Adamson, de légers accommodements sans solution de continuité, même sur une longue période.

Certainly there are elements of continuity within Gramsci's theory of political organization. From a philosophical starting point that was self-consciously dialectical and avoided all forms of determinism and economism, he never ceased to strive for a politics of the masses which assigned a high priority to a self-active political education and the autonomous organization of a proletarian political culture.³⁵

En d'autres mots, Adamson soutient que les convictions libertaires de Gramsci se sont un peu éclipsées au profit d'une nécessité, sans pour autant disparaître. La "société réglée", pour reprendre l'expression de Gramsci, pointe déjà à l'horizon et pour hâter son avènement souhaitable, certains sacrifices sont requis. À ce prix, les jours de l'exploitation des ouvriers seront comptés et la liberté ne tardera pas à s'épanouir.

En conclusion, les arguments qu'avance Adamson corroborent le principe marxiste libertaire omniprésent dans la praxéologie de Gramsci. Concomitant avec la formation des Conseils d'usine ce principe s'est perpétué dans la période de son incarcération. Adamson signale aussi les grandes pressions que subissait Gramsci à l'occasion de sa prise de commande du Parti pour l'obliger à changer de cap. Ces tractations n'ont occasionné que quelques modifications minimales que Gramsci a bien voulu concéder, sans plus. Sur le plan d'ensemble, il n'a jamais été question de relever une quelconque rupture épistémologique. Cependant, Gramsci fut contraint, face à la montée du fascisme, de se rallier à l'idée de resserrer un tant soit peu les normes disciplinaires, sans pour autant basculer dans l'autoritarisme, par fidélité à ses convictions démocratiques. En outre, Adamson plaide en faveur de l'actualité de la pensée gramscienne en raison du regain d'intérêt pour son legs qui fait encore l'objet d'études de la part d'un nombre toujours grandissant de spécialistes chevronnés.

Quant à Esteve Morera, il signale que la recrudescence des recherches consacrées à Gramsci dès le début de la décennie 1990 a débouché sur un large consensus attestant l'originalité du penseur politique. Dans son article *Gramsci and Democracy*³⁶ il affirme que Gramsci occupe une place de choix dans la théorie sous-tendant le concept d'hégémonie qui met à l'ordre du jour les valeurs démocratiques.

³⁵ *Ibid.*, p.61-62.

³⁶ Esteve Morera, « Gramsci and Democracy », *Canadian Journal of Political Science*, vol. 23, no 1, mars 1990.

Toutefois, note Morera, une ombre au tableau persiste du fait que les approches critiques qui y sont appliquées souffrent d'un manque de clarté. À titre d'exemple, l'historicisme attribué à Gramsci a donné lieu à des interprétations déformantes du contenu des *Cahiers de prison*. « [M]isconstrued Gramsci's conception of historicism and have often, and rather simplistically, based their analyses on the principle that similarity of terms means similarity of concepts.³⁷ » D'emblée, Morera rejette les interprétations idéalistes, le discours non essentialiste de Laclau et Mouffe et la façon étriquée de certains analystes de passer outre aux glissements sémantiques résultant du changement du cadre spatio-temporel. Cependant, Morera coupe court à sa rupture avec certains exégètes parce qu'il n'a pas le goût d'entamer avec eux une polémique, mais surtout parce que son objectif est de mettre en relief les indices démocratiques disséminés à travers les écrits de Gramsci.

C'est que Morera est conscient du fait que Gramsci n'a pas laissé une théorie bien structurée de la démocratie et, qu'en lieu et place, il n'a fait que développer un ensemble de concepts qui favorisent les principes démocratiques. Il s'agit, selon Morera, d'en faire le tri, d'en extraire la substantifique moelle et, au besoin, de tenir compte du niveau latent dans la recherche de signaux qui « Offer a general outline of the main elements in Gramsci's prison work that are indicative of a theory of democracy which Gramsci did not make explicit but which seems to be implicit in some of his social and political theories.³⁸ » En gros, Morera considère comme complémentaire les rapports respectifs des dirigeants et de la base, bien que Gramsci ait soutenu que les intellectuels, de par leur formation, sont souvent à même de saisir les tenants et les aboutissants des enjeux existentiels et qu'il ne leur manque que la dimension affective des dirigés! Excluant d'office le bureaucratisme néfaste, Gramsci juge que l'association durable et réciproquement profitable entre ces deux paliers renforce la participation active de tous les intéressés dans le processus visant à établir les conditions propices à la transformation socio-économique.

The elaboration of a critical conception of the world must find its starting point in the problems, beliefs, culture and mode of thought of the masses, it must emerge from the depth of history. Intellectuals, to the extent that they are better equipped to articulate ideas or to connect the feelings and thinking of the masses [...] will have a major responsibility to facilitate, but not dictate, the emergence of a new hegemony. They will act as equal participants, not as the makers of history.³⁹

Selon Morera, la ligne de conduite que recommande Gramsci à l'État, c'est de se départir progressivement de l'usage de la coercition au profit de la persuasion. À cette fin, l'État aurait avantage à

³⁷ *Ibid.*, p.23.

³⁸ *Ibid.*, p.24.

³⁹ *Ibid.*, p.26.

agir simultanément sur deux fronts : convaincre ses sujets de la justesse de ses actions et consentir quelques concessions aux institutions privées dans le but d'entraîner de nouvelles alliances. Le cas échéant,

The relation between State and civil society changes considerably. The transformation of the state requires, Gramsci suggests, that its repressive character be diminished and its ethico-political character, its hegemonic function, should grow in importance.⁴⁰

Mais rendu à ce stade-ci de sa démonstration, Morera juge utile de soulever la question de classe en ce qui a trait à la société civile et au concept d'hégémonie. Bien que la notion de classe joue un rôle primordial dans sa théorie politico-sociale, Gramsci n'en est pas moins enclin, sur le long terme, à attribuer la genèse des classes sociales à un processus historique complexe

Gramsci's theory does not affirm that classes determine every single historical event at any time, in any society; it asserts that over the long haul they determine the general trend of historical development [...] The relations among classes, then, constitute the generative mechanism of history.⁴¹

À l'appui de son point de vue, Morera se réfère premièrement au leadership moral et intellectuel inhérent au concept gramscien d'hégémonie qui ne traduit pas simplement une vision libérale de la base consensuelle de l'État, mais consiste davantage à mettre l'accent sur la liberté d'expression. De la sorte l'engagement des masses dans un processus de développement d'une conception critique du monde ne sera possible que par le truchement d'une compréhension jumelée à la sensation. Cette nouvelle conception du monde (*Weltanschauung*) aura comme point de départ les croyances, la culture et le mode de pensée des masses et émergera des profondeurs de l'histoire. Le rôle des intellectuels n'est donc pas de dicter aux ouvriers des instructions mais plutôt de leur faciliter la prise de conscience de classe qui leur permettra d'agir en tant que co-participants à l'écriture de l'histoire.

Bien qu'un nombre d'intellectuels traitent des rapports entre dirigeants et dirigés, la question de la répartition des tâches respectives reste entière. Est-ce qu'il s'agit d'une vision objective ou d'un consensus relativisant? La position de Gramsci est, selon Morera, loin d'être claire à ce sujet car rien ne l'autorise à privilégier l'une ou l'autre option en cas de conflit entre le point de vue des intellectuels et celui des masses. Morera ajoute toutefois que l'ambiguïté entretenue de la sorte n'indique pas pour autant un relâchement, chez Gramsci, de l'exigence démocratique comme certains critiques semblent le suggérer.

⁴⁰ *Ibid.*, p.28.

⁴¹ *Ibid.*, p.30.

De surcroît, Morera attribue le penchant de Gramsci pour la voie démocratique à des considérations éthiques tirées du concept de société civile ou appareil privé d'hégémonie (fruit d'un consensus) qu'il oppose à la société politique ou appareil de répression de l'État c'est-à-dire « l'ensemble des organes de la superstructure qui remplissent une fonction de coercition et de domination directe.⁴² » Il en découle que tout développement de la société civile est souhaitable parce qu'il réduit d'autant le recours de l'État aux mesures coercitives. C'est donc par la participation active, de chaque individu, au débat politique que le consensus acquiert ses lettres de noblesse. Toutefois, l'attitude de Gramsci au sujet du rôle à assigner à la classe ouvrière reste vague compte tenu du fait que, chez lui, la notion de classe varie selon la conjoncture historique :

The specific development of any society depends not only on the existence of a given class structure, but also on the complexity of civil society, its organizations, their demands and the ability of leading classes to satisfy these demands [...] The civilizing activity of a dominant class implies a relative autonomy of political life from the economic structure, and this is perhaps the first condition for a non-reductionist theory of democracy.⁴³

À retenir de ce passage la mission civilisatrice inhérente à l'action politique qui doit nécessairement prendre en considération les intérêts spécifiques de plusieurs groupes sociaux défavorisés dans le capitalisme contemporain (femmes, indigènes, homosexuels, etc.). Or, de nos jours, l'expansion de la société civile a donné naissance à de nouveaux mouvements sociaux qui tentent de supplanter les partis politiques traditionnels. Gramsci a donc le mérite d'avoir inscrit la société civile dans le cadre historique ouvrant ainsi la voie aux organisations privées de participer au processus politique susceptible de sauvegarder la démocratie :

The growing complexity of civil society, the very possibility of mass movements that effectively put new demands on the agenda, prefigures the advent of the regulated society. The possibility of democracy, then, is not simply premised on the success of democratic theory, but on the existence of historical conditions appropriately reflected in the theories.⁴⁴

C'est par la création d'un nouveau bloc historique que la société civile dégage la démocratie du carcan de la structure de classe. Mais ce concept fait appel à l'alliance de ce que Gramsci désigne par forces progressistes, une expression fort élastique et qui porte à confusion. Dans les meilleurs scénarios possibles où l'expression "forces progressistes" serait clairement définie, ce qui n'est pas toujours le cas avec Gramsci, les intérêts de ces forces entreraient en conflit avec ceux de la classe dominante. Un

⁴² Dominique Grisoni et Robert Maggiori (dir.), *Lire Gramsci*, Paris, Éditions Universitaires, 1973, p.257.

⁴³ Morera, *loc.cit.*, p.30-31.

⁴⁴ *Ibid.*, p.32.

problème insoluble se pose alors à la théorie démocratique : entre les tenants du statu quo et les partisans du changement radical se creuse un fossé qui ôte tout espoir de parvenir, par voie de persuasion, à un consensus.

Au fond, selon Morera, Gramsci n'a avancé qu'une définition générale de la démocratie impliquant la participation des masses aux décisions qui les concernent et le principe des vases communicants dans les relations entre dirigeants et dirigés. Toujours est-il que la distinction établie par Gramsci entre société civile (partis, médias, groupes de pression, etc.) et société politique (police, armée, pouvoir exécutif, etc.) donne naissance à un nombre illimité de conflits qu'on ne peut résoudre démocratiquement, d'autant plus que la lutte de classes ne fait que compliquer la situation. Toutefois, Morera note que Gramsci a su valoriser la lutte sans relâche menée par les subalternes en vue de saper le fondement du statu quo :

At the present time the conditions for the maximum extension of democracy do not exist; they must be created by what is for him [Gramsci] the long term process of disappearance of political society and its absorption into civil society, a process which is defined by the power relation between socio-economic classes.⁴⁵

De l'analyse des écrits gramsciens, Morera conclut que Gramsci se qualifie, sans l'ombre d'un doute, au titre de précurseur du socialisme démocratique bien qu'il n'ait pas explicitement formulé de théorie de la démocratie en bonne et due forme. Morera défend son point de vue en signalant l'existence implicite d'éléments démocratiques dans les théories sociales et politiques de Gramsci. Encore faut-il ne pas y trouver d'autres indices qui renvoient à l'autoritarisme! Nous divergeons notamment d'opinion avec Morera quand il dénonce les approches théoriques, en particulier celles inspirées par la linguistique, qui constituent pour lui une source de grande confusion du fait qu'elles autorisent d'assimiler les mêmes lexèmes aux mêmes concepts. Or tout au long de son développement, la linguistique n'a cessé de traiter, entre autres, de la mutation du rapport signifiant et signifié. Au fil des ans les vocables s'usent, perdent leur signification originale ou cèdent la place à de nouvelles expressions forgées à partir de la dérivation ou empruntées à d'autres langues.

Gramsci lui-même fait allusion aux changements de sens des mots tout au long de leur vie et les exemples qu'il en donne sont très éloquentes. Entre autres les expressions "désastre" et "disgrâce", nous dit-il, ont perdu dans l'usage courant toute allusion respectivement à l'astrologie et à la religion. En plus on ne peut passer sous silence la brillante analyse littéraire que Gramsci a faite du 10^e Chant de la

⁴⁵ *Ibid.*, p.36-37.

Comédie divine de Dante. Mais abstraction faite de quelques réserves, Morera a le mérite d'avoir su illustrer l'attachement de Gramsci à la liberté, au changement par le bas et aux principes démocratiques.

Reprenant la polémique qui oppose les tenants de l'autoritarisme de Gramsci à ceux qui soutiennent son libetarisme, A.B. Davidson prend une position mitigée. À se fier à l'objectif avoué dans son article *The Varying Seasons of Gramscian Studies*⁴⁶, il appert que sa préoccupation principale était d'établir un pont entre les appréciations de la critique italienne, qui a su combler les lacunes des analyses initiales, et la saisie tardive par les Anglo-saxons de la pensée gramscienne. Davidson admet que les exégètes italiens sont partis du mauvais pied, notamment en s'alignant aveuglément sur le léninisme de Gramsci, tel que prescrit par Togliatti.

Mais Davidson ajoute qu'au cours d'une trentaine d'années de débats acharnés, les chercheurs italiens sont parvenus à se départir petit à petit de leurs idées reçues et à passer outre aux interprétations purement textuelles au profit de la contextualisation, pierre angulaire de l'historicité défendue par le philosophe sarde. C'est en souscrivant au combat mené par la critique italienne en vue de battre en brèche la thèse de Togliatti et en tentant de persuader ses collègues anglophones d'ajuster leur tir que Davidson mérite d'être rangé parmi les tenants du libetarisme de Gramsci.

Cependant, la position de Davidson, en cette matière, ne se dévoile qu'en filigrane lorsqu'il trace le chemin parcouru et les écueils surmontés par la critique italienne. Son point de départ est une référence à un article de 1927, où Togliatti, en raison de sa connaissance prétendument intime de Gramsci, s'autorise à le décrire comme marxiste orthodoxe. Davidson paraphrase les propos tenus par Togliatti à l'endroit de Gramsci en ces termes :

Devoted to the Communist Party, to political activity and to action; a man whose role in life was that of the leader of the working class who were bound to him with 'indissoluble ties'; a man who stressed values like seriousness, abnegation, sacrifice and heroism.⁴⁷

Cette image d'Épinal esquissée à la suite de l'arrestation de Gramsci marqua, pour plusieurs années à venir les interprétations de la critique italienne comme l'illustre la première biographie (Ottino, 1952) qui tenait pour acquis le léninisme révolutionnaire de Gramsci. Pis encore, elle faisait de ce penseur un inconditionnel de Staline par simple juxtaposition de certains extraits tirés souvent hors contexte de leurs discours respectifs.

⁴⁶ Alastair Davidson, « The Varying Seasons of Gramscian Studies », *Political Studies*, X (4), 1972.

⁴⁷ *Ibid.*, p.448.

Quant à l'anthologie de Salinari et Spinella (1957), Davidson affirme qu'elle maintenait la ligne tracée par Togliatti, tout simplement en omettant les passages susceptibles de la contrecarrer, en particulier, par occultation de toute allusion aux Conseils d'usine. Toutefois le léninisme de Gramsci, érigé en tabou, ne tarda pas à se lézarder sous les coups de la dissension qui couvait depuis un certain temps, et dont le porte-parole, Alberto Carracioli, s'est employé à relever un certain nombre de divergences d'opinions entre Lénine et Gramsci. L'interdit de mettre en doute le léninisme de Gramsci a fini par engendrer la transgression.

La bataille n'est pas définitivement gagnée pour autant parce qu'il se trouve encore des exégètes tel Tamburrano, pour scinder en deux la filiation idéologique de Gramsci : léniniste durant la vie active, marxiste classique lors de la composition des *Cahiers de prison*. Parallèlement, A. Zenardo avance que Gramsci ne faisait qu'exprimer la réaction européenne au marxisme sauvage des soviets, sans dénigrer pour autant son léninisme qui reste, d'ailleurs, à prouver. Entre-temps, R. Grieco soutenait que Gramsci, un néo-hégélien, a transité au marxisme en passant par l'idéalisme de Gentile et de Croce. Davidson note que la crédibilité de ce point de vue découlait de l'assertion du vieux idéaliste italien à l'effet que

Gramsci's letters showed that he was "one of us" and that he [Croce] and Gramsci shared a concept of philosophy in the dialectical and speculative tradition and not the positivist and classificatory tradition, as the full union of philosophy with history, and through this a recognition of the value and autonomy of all idealist categories.⁴⁸

L'affiliation de Gramsci à Croce fut l'objet d'une contestation de la part de Tagliabru qui soutenait que Gramsci renvoyait dos à dos Marx et Croce et qu'il était porté à historiciser le marxisme. De son côté, Matteucci (1951) embrasse en un tout l'ensemble des composantes de la pensée de Gramsci en notant que « [I]n place of the three essential ingredients of Marxism according to the Leninist interpretation, Gramsci had placed the autochthonous sources of Machiavellian and Crocean thought and personal experience to create history.⁴⁹ » Il fallait attendre l'année 1967 qui marque un tournant dans l'appréciation des écrits de Gramsci. Davidson en donne trois raisons : 1- La quasi-totalité de l'œuvre de cet auteur avait déjà été publiée; 2- la saisie du sens de ce corpus fut rattaché au contexte de sa production ainsi qu'à un certain nombre d'ouvrages consacrés à sa biographie; 3- les éléments de biographie furent incorporés aux nouvelles interprétations.

[F]orcing scholars, Communists included, to admit was that the facts of Gramsci's life, and what was known about his intellectual biography, suggested that he was no Leninist, unless Leninism was redefined in such

⁴⁸ *Ibid.*, p.453-454.

⁴⁹ *Ibid.*, p.454.

a fashion that it had little in common with the definition given by Togliatti in 1958.⁵⁰

Dès lors la critique italienne commence à souligner le rôle fondamental des Conseils d'usine dans la prise de conscience des masses. Du même coup, les chercheurs se sont attelés davantage à la tâche d'identifier les éléments vivaces de la pensée politique de Gramsci ouvrant ainsi la voie à une mise en valeur de l'actualité de son auteur.

Dans un récent article⁵¹, Alastair Davidson se penche sur la pérennité de certains concepts de Gramsci après avoir soutenu auparavant son attachement à la liberté individuelle et collective. Implicite, l'articulation de l'actualité sur le libéralisme ne se dégage qu'à force de lire entre les lignes. Davidson se contente de noter que les traductions des écrits de Gramsci en langue anglaise s'accroissent continuellement pour ne céder en importance qu'à celles de son compatriote Machiavel. Il ajoute que plusieurs des concepts de Gramsci ont été récupérés par les grands penseurs d'aujourd'hui, tels que Stuart Hall, Edward Saïd, Ranajit Guha, Robert W. Cox, Stephen Gill et Adam Morton, avec une petite ombre au tableau. En outre, les recherches sur Gramsci, ces dernières années que ce soit en Italie ou ailleurs, concourent à affirmer la plausibilité d'appliquer à ses écrits une grille de lecture marxiste-libertaire, comme nous tenterons de l'illustrer dans le prochain chapitre.

⁵⁰ *Ibid.*, p.459.

⁵¹ Alastair Davidson, « The Uses and Abuses of Gramsci », *Thesis Eleven*, no 95, novembre 2008.

Chapitre V - Vers une lecture marxiste-libertaire

Obstacles à surmonter

Le rapprochement entre marxisme et libertarisme constitue un défi à relever du fait qu'ils ont croisé le fer tout au long de leur genèse et de leur évolution. Déjà au cours de la première Internationale, Marx et Bakounine s'échangeaient des invectives et soutenaient des positions diamétralement opposées. Marx est allé jusqu'à vouloir expulser Bakounine de l'organisation ouvrière. Mais bien que des tensions aient caractérisé leurs relations, il n'en demeure pas moins que ces deux courants se sont influencés mutuellement.¹ Plus tard, la Révolution d'octobre a vite fait de tourner le dos aux tendances libertaires qui animaient ses premiers balbutiements. Daniel Guérin exprime ce virage d'une façon lapidaire mais factuelle, « [l]a Révolution russe, libertaire et soviétique en octobre 1917, a dû, peu à peu, céder la place à un formidable appareil étatique, dictatorial et policier.² » Le divorce était quasi consommé entre ceux qui se sentaient obligés de durcir leur position sous prétexte de défendre la cause du prolétariat contre les forces réactionnaires et ceux qui tenaient mordicus à la liberté. Ces derniers ne s'autorisaient pas, peu importe l'adversité conjoncturelle, à ériger un totalitarisme, et soutenaient qu'à trop vouloir consolider une cause, si noble soit-elle, on se plaçait sur une pente glissante.

Toujours est-il que déjà dans les années 1920, un groupe d'anarchistes, dont Alexandre Berkman et Emma Goldman, a sonné l'alarme en décrivant les méthodes autoritaires des bolchéviques. Quant au révolutionnaire Voline, il mettait en évidence les doutes des anarchistes au sujet des motivations avancées par les nouveaux dirigeants rouges qui leur faisaient un procès d'intention,

Quant aux anarchistes, ce mot d'ordre [Tout le pouvoir aux Soviets!] leur était suspect, et pour cause; ils savaient bien que cette formule ne correspondait nullement aux véritables desseins du parti. Ils savaient qu'en fin de compte celui-ci *cherchait le pouvoir politique, bien centralisé, pour lui-même.*³

Ces quelques exemples illustrent l'écart qui se creusait entre marxisme et courant libertaire. Cependant, à bien y regarder, l'observateur averti ne manquera pas de déceler, derrière l'animosité larvée, une saine complémentarité. À cet effet, il est nécessaire de tenir compte de la disparité des courants marxistes avec toutes leurs déviations théoriques ou pratiques autoritaires et de ne pas réduire le libertarisme à quelques

¹ Cf., Jean-Marc Piotte, *Sens et politique, pour en finir avec de grands désarrois*, Montréal, VLB, 1990, où l'auteur note que Marx, avait en cours de route, modifié sa position sur l'État bourgeois en intégrant des idées de Bakounine, « Ce n'est qu'avec *La guerre civile en France* que Marx proclame la nécessité de détruire l'ensemble des appareils de l'État bourgeois et endosse ainsi la position de l'anarchiste et révolutionnaire Bakounine », p.27-28.

² Daniel Guérin, *Pour un marxisme libertaire*, Paris, Robert Laffont, 1969, p.13.

³ Voline, *La révolution inconnue*, Paris, Éditions verticales, 1997 (1947), p.193. (souligné dans le texte)

manifestations erratiques. En tant qu'idéal-type, le libertarisme s'inscrit en faux contre la coercition. Mais dans la pratique, le libertaire y recourt parfois en vue de réaliser ses objectifs révolutionnaires. La coercition se légitime à ses yeux si elle vise à saper l'hégémonie de la classe dirigeante qui opprime de façon éhontée les masses. Ainsi il serait possible de voir que le tronc commun des deux versions de la lutte révolutionnaire au service du prolétariat est plus important qu'on ne le pense. Par exemple, Maximilien Rubel a toujours défendu l'idée que Marx était sous bien des rapports plus proche des anarchistes que des autres courants socialistes de son époque. Dans sa biographie intellectuelle de Marx⁴, Rubel rapporte que, de par sa critique de la philosophie du droit de Hegel, Marx se rapprochait, via Feuerbach, d'une position politique soutenue par les anarchistes.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'humanisme de Feuerbach avait contribué plus que toute conception politique à révéler à Marx que le problème des rapports entre les individus et l'État était avant tout un problème *social* autant qu'*éthique*. Ainsi, de déduction en déduction la critique de la philosophie politique de Hegel prenait chez Marx une orientation de plus en plus radicale, jusqu'à se transformer purement et simplement en *négation de l'État*. Sans que le mot ne soit jamais prononcé, l'*anarchisme* est le sens profond de la conception que Marx, dans son manuscrit, oppose à la théorie hégélienne de l'État, sous le terme de « démocratie ». ⁵

Plus tard, Rubel reviendra, dans son livre intitulé *Marx critique du marxisme*⁶, sur la thèse de la compatibilité du marxisme avec l'anarchisme pour soutenir que Marx aurait été, malgré ses désaccords avec l'anarchiste Michel Bakounine, le premier à « jeter les bases rationnelles de l'utopie anarchiste et à en définir un projet de réalisation. ⁷ » De plus, la critique de l'économie capitaliste entamée par Marx était, d'après Rubel, la prochaine étape logique pour un libertaire conséquent, « La critique de l'État l'ayant conduit [Marx] à envisager la possibilité d'une société libérée de toute autorité politique, il lui fallait désormais entreprendre la critique du système économique qui assurait les bases matérielles de l'État. ⁸ » À coups d'analogies ou de rapports, il serait encore plus plausible d'associer marxisme et pensée libertaire dans les écrits où Gramsci se prête à un tel exercice, pourvu que soient mis à profit l'ensemble indivisible des critères développés par Guérin qui constituent un idéal-type du tronc commun aux deux courants de pensée.

⁴ Maximilien Rubel, *Karl Marx, Essai de biographie intellectuelle*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1957.

⁵ *Ibid.*, p.64-65.

⁶ Maximilien Rubel, « Marx, théoricien de l'anarchisme » in *Marx critique du marxisme*, Paris, Payot et Rivages, 2000 (1974).

⁷ *Ibid.*, p.82.

⁸ *Ibid.*, p.84.

Mais, au préalable, il est à noter que l'analyse dialectique que fait Gramsci du rapport entre économie et politique débouche sur une conception du marxisme qui se démarque des interprétations vulgaires à consonance déterministe. Fidèle à l'esprit et à la lettre des écrits de Marx, Gramsci refuse de considérer les contradictions inhérentes au capitalisme comme un mécanisme automatique produisant à lui seul des changements dans les rapports sociaux de production et de distribution.⁹ Son étude de la composition des forces sociales en présence en Italie et dans le monde le pousse à raffiner le modèle d'analyse de classe de Marx en y introduisant une nette distinction entre société civile et société politique. Ce faisant, il établit un pont entre sa conception du marxisme et les notions entretenues par l'anarchisme, comme le suggère d'ailleurs George Ribeill.¹⁰

Guérin rappelle, à juste titre, la mise en garde de Gramsci contre le risque de tomber dans le centralisme bureaucratique et souligne son souci de préserver l'unité des forces subalternes grâce au centralisme démocratique. Quant à Jean-Marc Piotte, il explicite en ces termes la différence significative entre ces deux modes d'organisation :

Dans le centralisme démocratique, la couche intellectuelle dirigeante est étroitement reliée à la classe qu'elle représente : elle en est l'expression organique. Dans le centralisme bureaucratique, au contraire, elle se forme en caste qui défend ses privilèges égoïstes, même si c'est au détriment des intérêts de la classe qu'elle devrait représenter.¹¹

Abondant dans le même sens, Guérin note qu'à l'époque de l'occupation des usines à Turin, Gramsci ne se gênait pas de collaborer directement avec des syndicalistes dont certains s'identifiaient comme anarchistes et Guérin ajoute que Gramsci préférerait travailler avec des révolutionnaires proches des ouvriers plutôt que d'accepter aveuglément le dogme réformiste du Parti socialiste. Un chapitre du livre

⁹ À titre d'exemple de marxisme vulgaire, il y a l'ouvrage de Boukharine *Le manuel populaire de sociologie marxiste*, critiqué par Gramsci lui-même dans ses *Cahiers de prison*, « La réduction de la philosophie de la *praxis* à une sociologie a représenté la cristallisation de la tendance de mauvais aloi que critiquait Engels... et qui consistait à réduire une conception du monde à un formulaire mécanique qui donne l'impression qu'on tient l'histoire dans sa poche. », Cahier 11, p.226. Chez les critiques du marxisme, l'interprétation de Karl Popper qui figure dans *The Poverty of Historicism* p.51 et dans *The Open Society and its Enemies* à la page 107, répète la plupart des lieux communs, et insiste à restreindre la portée du marxisme en le réduisant à un essentialisme économique : « Thus all thoughts and ideas would have to be explained by reducing them to the underlying essential reality, i.e. to economic conditions. This philosophical view is certainly not much better than any other form of essentialism. » Paradoxalement, Popper, le critique libéral, adopte une interprétation similaire à celle de Boukharine et s'appuie ensuite sur cette vulgarisation pour discréditer Marx et le marxisme.

¹⁰ Cf., Georges Ribeill éd., *Marx/Bakounine : Socialisme autoritaire ou Libertaire?* Tome II, Paris, Union Générale d'éditions, 1975, où l'éditeur du recueil signale l'influence de Bakounine sur des marxistes non-orthodoxes comme Gramsci, Korsch et Reich : « Comment ne pas voir en lui [Bakounine] un précurseur des travaux de Gramsci sur les superstructures, de Reich sur l'analyse caractérielle? », p.419-420.

¹¹ Jean-Marc Piotte, *La pensée politique de Gramsci*, Montréal, VLB, 1987 (1970), p.244.

de Guérin intitulé *L'anarchisme*¹², est dédié à cette collaboration entre Gramsci et les libertaires, dont voici un extrait :

Le premier numéro de l'hebdomadaire *l'Ordine Nuovo*, avait paru, à Turin, le 1^{er} mai 1919. Son directeur était le socialiste de gauche Antonio Gramsci, assisté d'un professeur de philosophie à l'université de Turin, d'idées anarchistes, qui signait du pseudonyme Carlo Petri, et de tout un noyau de libertaires turinois. Dans les usines, le groupe de *l'Ordine Nuovo* s'appuyait, entre autres, sur deux militants anarcho-syndicalistes de la Métallurgie, Pietro Ferrero et Maurizio Garino. Socialistes et libertaires signèrent ensemble le manifeste de *l'Ordine Nuovo*, s'accordant pour regarder les conseils d'usine comme des « organes adaptés à la future gestion communiste de l'usine et de la société. »¹³

Bien que Guérin s'abstienne de considérer Gramsci comme un pur anarchiste en raison des objections de certains anarchistes quant à l'orientation de *l'Ordine Nuovo*, il n'en demeure pas moins qu'il reconnaît les aspirations libertaires inhérentes à la réflexion du penseur sarde.

Certes, Gramsci laissait souvent l'épithète « libertaire » revenir sous sa plume et avait rompu des lances avec Angelo Tasca, autoritaire invétéré, qui défendait une conception antidémocratique de la « dictature du prolétariat », réduisait les conseils d'usine au simple rôle d'instruments du parti communiste et dénonçait même comme « proudhonienne » la pensée gramsciste. Mais Gramsci n'était pas assez au courant de l'évolution en Russie pour distinguer entre les soviets libres des premiers mois de la Révolution et les soviets domestiqués par l'État bolchévique.¹⁴

Toujours est-il que, selon Gramsci, le centralisme démocratique « exige une unité organique entre théorie et pratique, entre milieux intellectuels et masses populaires, entre gouvernants et gouvernés.¹⁵ » Donc, seule une stratégie contre-hégémonique libertaire peut permettre de sortir de l'impasse politique dans laquelle se retrouvent les mouvements contestataires de gauche dans les pays à capitalisme avancé. À titre d'exemple, il se peut que sa perte de foi dans un projet révolutionnaire global concernant le prolétariat ait porté Richard Day¹⁶ à se complaire dans une solidarité sans fondement, et à privilégier la micropolitique pour se rabattre à la manière de Holloway¹⁷ sur un des points de la doctrine marxiste, tel que le fétichisme. Par contre, Guérin éprouve le besoin de réparer les passerelles entre le marxisme et l'anarchisme : « Ces ponts, je crois que la tâche des vrais socialistes de notre temps devrait être de les

¹² Daniel Guérin, *L'anarchisme*, Paris, Gallimard, 1981 (1965).

¹³ *Ibid.*, p.150.

¹⁴ *Ibid.*, p.152.

¹⁵ François Ricci et Jean Bramant (dir.), *Gramsci dans le texte*, Paris, Éditions Sociales, 1977, p.552.

¹⁶ Richard F. Day, *Gramsci is Dead*, Toronto, Between the Lines, 2005.

¹⁷ John Holloway, *Changer le monde sans prendre le pouvoir, le sens de la révolution aujourd'hui*, Montréal, Lux éditeur, 2007.

rétablir.¹⁸ » Cette stratégie de réconciliation ouvre une porte vers l'abolition de la distinction historique entre gouvernants et gouvernés caractéristique des sociétés divisées en classes sociales. Gramsci s'avère d'ailleurs à la fois marxiste et libertaire conséquent lorsqu'il affirme dans ses *Cahiers de prison* que la théorie marxiste ne peut être en contradiction avec les aspirations révolutionnaires des masses.

À ce propos, une question théorique fondamentale se pose : la théorie moderne [marxisme] peut-elle être en opposition avec les sentiments « spontanés » de la masse? (Spontanés dans le sens qu'ils ne sont pas dus à une activité systématique de la part d'un groupe dirigeant déjà conscient, mais se sont formés à travers l'expérience quotidienne, éclairée par le « sens commun », c'est-à-dire la conception du monde traditionnelle et populaire, ce que d'une façon très terre-à-terre on nomme « instinct » et qui n'est lui aussi qu'une acquisition historique primitive et élémentaire.) Non, elle ne peut pas être en opposition avec eux : il y a entre eux une différence « quantitative », de degré, non de qualité : une réduction, pour ainsi dire réciproque, devrait être possible, un passage des uns à l'autre et vice versa.¹⁹

Le bien-fondé de faire la synthèse entre auteurs d'obédience marxiste et leurs homologues de tradition libertaire est bien illustré dans l'ouvrage que Guérin a consacré à Rosa Luxemburg²⁰. Dans le dernier chapitre qui traite du marxisme libertaire, Guérin établit les lignes directrices susceptibles d'identifier un idéal-type de ce courant de pensée politique. Mais avant de passer en revue les huit critères qu'il a formulés, il serait utile, dans un premier temps, de donner une brève description des deux composantes de ce concept, à savoir le marxisme et le libertarisme.

Retour aux sources du marxisme.

Le marxisme n'est pas une doctrine scientifique qui est soudainement sortie tout achevée du cerveau de Karl Marx ou de Friedrich Engels. Cette conception révolutionnaire du monde, parfois surnommée matérialisme historique ou encore philosophie de la *praxis* par Antonio Gramsci, s'est développée historiquement à partir des expériences du mouvement ouvrier du 19^e siècle. Rubel souligne d'ailleurs que marxisme et anarchisme ont tissé des liens indissolubles avec le mouvement ouvrier et que le combat mené par Marx en vue d'affranchir les travailleurs se situait sur le même terrain idéologique que celui de la plupart des penseurs et militants anarchistes de son époque.

Or, si l'on sait que Marx a eu peu de sympathie pour certains anarchistes, on ignore généralement qu'il n'en a pas moins partagé l'idéal et l'objectif : la disparition de l'État. Il convient donc de rappeler qu'en

¹⁸ Guérin, *op.cit.*, p.13.

¹⁹ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Paris, Gallimard, Cahier 3, 1996, p.295-296.

²⁰ Daniel Guérin, *Rosa Luxemburg et la spontanéité révolutionnaire*, Paris, Flammarion, 1971.

épousant la cause de l'émancipation ouvrière, Marx s'est d'emblée situé dans la tradition de l'anarchisme plutôt que dans celle du socialisme ou du communisme.²¹

En plus de refléter ces expériences historiques de la classe ouvrière, le marxisme fait la synthèse critique des trois grandes traditions intellectuelles de l'Europe, soit la philosophie classique allemande, l'économie politique anglaise et le socialisme français. D'ailleurs, Gramsci lui-même, dans ses *Cahiers de prison*, reprend à son compte cette synthèse en l'identifiant à la culture de l'époque :

On affirme que la philosophie de la *praxis* est née sur le terrain de la plus grande expansion culturelle de la première moitié du XIXe siècle. Une culture qui est représentée par la philosophie classique allemande, par l'économie classique anglaise et par la littérature et la pratique politiques françaises. Ces trois moments culturels sont à l'origine de la philosophie de la *praxis*. Mais dans quel sens faut-il comprendre cette affirmation? Signifie-t-elle que chacun de ces mouvements a respectivement contribué à élaborer la philosophie, l'économie, la politique de la philosophie de la *praxis*? Ou bien que la philosophie de la *praxis* a synthétisé les trois mouvements – soit toute la culture de son époque – et que dans cette nouvelle synthèse, quel que soit l'angle sous lequel on l'analyse, moment théorique, économique, politique, on retrouve comme « moment » préparatoire chacune des trois mouvements? C'est ce qu'il me semble. Et il me semble que le moment synthétique unitaire doit être identifié dans le nouveau concept d'immanence. Ce concept, fourni par la philosophie classique allemande sous une forme spéculative, a été traduit dans une forme historiciste à l'aide de la politique française et de l'économie classique anglaise.²²

Résumant la doctrine marxiste, Henri Lefebvre de *Pour connaître la pensée de Karl Marx*²³ interprète à bon escient les points saillants du marxisme. Il y a lieu toutefois de compléter cette analyse en nous référant à quelques ouvrages classiques traitant du marxisme comme ceux de Marx²⁴, d'Engels²⁵, de Karl Korsch²⁶, de Georg Lukács²⁷, de Lénine²⁸, d'Antonio Labriola²⁹ et d'Ernest Mandel³⁰ et d'autres. Mais par rapport aux chefs de file des théoriciens du matérialisme historique, Gramsci se distingue comme l'un des plus grands du 20^e siècle. À ce sujet, Joseph Femia rappelle, notamment, que Gramsci s'est inscrit en faux

²¹ Rubel, *Marx critique du marxisme*, op.cit., p.82.

²² Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 10, Paris, Gallimard, 1978, p.52-53.

²³ Henri Lefebvre, *Pour connaître la pensée de Karl Marx*, Paris, Éditions Bordas, 1966.

²⁴ Karl Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, Éditions Sociales, 1977 (1859).

²⁵ Friedrich Engels, *L'Anti-Dühring*, M.E. Dühring bouleverse la science, Paris, Éditions Sociales, 1973. (1878).

²⁶ Karl Korsch, *Karl Marx*, Paris, Éditions Ivrea, 2002 (1967).

²⁷ Georg Lukács, *Histoire et conscience de classe*, Paris, Éditions de minuit, 1960 (1922).

²⁸ Lénine, « Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme » in *Œuvres choisies* en trois volumes, volume 1, Moscou, Éditions du Progrès, 1968 (1913).

²⁹ Antonio Labriola, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, Paris, Gordon et Breach, 1970 (1902).

³⁰ Ernest Mandel, *La formation de la pensée économique de Karl Marx*, Paris, François Maspero, 1978.

contre l'obscurantisme des marxistes orthodoxes et leur velléité de noyer la philosophie de la *praxis* dans l'économisme.

Orthodox Marxism, Gramsci stated repeatedly and with deep conviction, had obscured the essential element in Marx's own work, which was the dialectical relationship between subject and object in the historical process. There is a great deal of truth in this assertion. By insisting that men are capable of transforming their reality, the Sardinian came close to restating certain elements of the original Marxist conception – elements lost in the headlong rush to develop eternally valid systems of inexorable laws. Gramsci, it can be argued, took Marx's view of human action to its logical conclusion. For such action, according to Marx, was creative – an ability to transcend the given-ness of the situation was intrinsic to consciousness as he employed the terms³¹

Pour Marx toute l'histoire humaine, du moins depuis l'existence des traces écrites, est l'histoire de la résistance à l'exploitation de l'homme par l'homme. Dans le *Manifeste du parti communiste*, Marx écrit de façon claire et sans équivoque à ce sujet que « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de lutte de classes.³² » De plus, Marx et Engels, à partir de la rédaction de *l'Idéologie allemande*³³, avaient dénigré la manie de n'étudier l'histoire qu'en fonction des actions des "grands hommes" ou d'après le point de vue idéaliste et dénoncé l'erreur d'en faire le résultat d'une force supraterrrestre. Marx s'en prend à l'"Idée" hégélienne qui affecte l'esprit de différents peuples de par le rôle crucial qu'elle a joué dans le développement de l'histoire universelle. Il soutient que c'est plutôt en orientant la recherche des éléments d'explication du processus historique et des changements sociaux de l'activité pratique de la production et de la reproduction de la vie matérielle qu'on arrive à comprendre et à transformer le monde.

À l'encontre de la philosophie allemande qui descend du ciel sur la terre, c'est de la terre au ciel que l'on monte ici. Autrement dit, on ne part pas de ce que les hommes disent, s'imaginent, se représentent, ni non plus de ce qu'ils sont dans les paroles, la pensée, l'imagination et la représentation d'autrui, pour aboutir ensuite aux hommes en chair et en os; non, on part des hommes dans leur activité réelle; c'est à partir de leur processus de vie réel que l'on représente aussi le développement des reflets et échos idéologiques de ce processus vital [...] C'est là où cesse la spéculation, c'est dans la vie réelle que commence donc la science réelle, positive, l'exposé de l'activité pratique, du processus de développement pratique des hommes.³⁴

³¹ Joseph Femia, *Gramsci's Political Thought*, Oxford, Clarendon Press, 1987, p.128.

³² Karl Marx et F. Engels, *Manifeste du parti communiste*, Paris, Éditions sociales, 1973 (1848).

³³ Karl Marx et F. Engels, *L'idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales, 1968 (1847).

³⁴ *Ibid.*, p.51.

Pour les deux fondateurs du marxisme, ce sont plutôt les classes sociales et leurs luttes qui font réellement avancer l'histoire; ce sont des hommes concrets, faisant partie de classes sociales définies au sein d'un mode de production historique et ayant des intérêts socio-économiques identifiables qui sont les véritables protagonistes du changement historique. Ces hommes prennent conscience, à travers leurs luttes, des contradictions situées au niveau de la structure économique qu'ils finissent par renverser ainsi que toute la superstructure qui lui correspond. Le changement révolutionnaire de la structure économique se produit lorsque les rapports de production ne correspondent plus aux nouvelles forces productives. Il incombe dès lors à la classe révolutionnaire de mener jusqu'au bout la transformation du monde y compris dans la superstructure (l'État, le droit, l'idéologie, etc.)³⁵. C'est en bonne partie pour aider à faire avancer le processus révolutionnaire du prolétariat que Marx a proposé d'étudier à fond l'anatomie économique de la société civile bourgeoise. Antonio Labriola, une source d'inspiration importante de Gramsci, explique que les objectifs révolutionnaires de la théorie marxiste ont été clairement énoncés lors de la publication du *Manifeste du parti communiste*,

La partie vitale, l'essence, le caractère propre de cette œuvre [le Manifeste] sont tout entiers dans la nouvelle conception de l'histoire qui l'inspire et qui s'y trouve en partie exposée et développée. Grâce à cette conception, le communisme, cessant d'être une espérance, une aspiration, un souvenir, une conjoncture, un expédient, trouvait pour la première fois son expression adéquate dans la conscience de sa nécessité même, c'est-à-dire dans la conscience qu'il est le terme et la solution des luttes de classes actuelles [...] Le Manifeste a donné la genèse de cette lutte; il en détermine le rythme et l'évolution, et en présage le résultat final. C'est à cette conception de l'histoire que se ramène toute la doctrine du communisme scientifique.³⁶

En analysant scientifiquement les lois internes et les contradictions majeures du mode de production capitaliste, Marx cherchait à expliquer à quel prix le prolétariat serait en mesure de renverser le capitalisme par le biais d'un processus de lutte historiquement déterminée. Dans la même veine, Lukács avance que seule la lutte à finir entre les deux classes fondamentales est susceptible de résoudre le problème de la réification de la conscience.

L'affirmation dont nous sommes partis demeure : dans la société capitaliste l'être social est – immédiatement – le même pour le prolétariat et pour la bourgeoisie. Mais on peut maintenant ajouter que ce même être, grâce à la dynamique des intérêts de classes, maintient la

³⁵ Cf., *La Préface de la Contribution à la critique de l'économie politique* dans laquelle Marx indique clairement sa vision du développement historique, in Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique*, *op.cit.*, p.2-3.

³⁶ Labriola, *op.cit.*, p.10.

bourgeoisie prisonnière de cette immédiateté, tandis qu'il pousse le prolétariat à la dépasser.³⁷

Pour Marx, les transformations sociales se produisent donc, d'un point de vue objectif, lorsque les rapports de productions n'évoluent plus en fonction des nouvelles forces productives qui naissent au sein du mode de production. Toutefois, il est à noter que dans l'analyse marxiste, l'initiative des classes sociales révolutionnaires est absolument nécessaire pour effectuer la transformation du monde. Il ne s'agit d'aucune façon d'un déterminisme vulgaire ni d'une simple description empirique du capitalisme mais plutôt comme le précise Henri Lefebvre, d'une critique scientifique et sociale du capitalisme,

Le marxisme veut être essentiellement – et il est – la science de la société et de l'histoire. Or cette connaissance scientifique de la société s'élève directement et expressément contre certains « pouvoirs établis », ceux que représentent la bourgeoisie et le capitalisme; elle montre que leur domination perd toute raison d'être, et qu'elle sera remplacée par une organisation nouvelle, plus rationnelle et plus libre, de la société.³⁸

De son côté, Karl Korsch souligne qu'il n'y a pas vraiment de contradiction dans les deux types d'analyses utilisées par Karl Marx, celle qui étudie les forces productives et les rapports de production et celle qui analyse la lutte des classes. Il s'agit d'un seul et même processus historique de changement économique qui est à la fois objectif et subjectif, inconscient et conscient. L'étude critique de la base économique ainsi que l'analyse historique de la lutte des classes sont en effet deux modèles complémentaires visant la même finalité, à cette nuance près : la combinaison de ces deux types d'analyse exclut, selon Korsch, tout déterminisme économique ou technologique, le pur volontarisme ou même le subjectivisme idéaliste. Ernest Mandel partage aussi la conception dialectique des conditions objectives et subjectives, et affirme qu'il s'agit d'un point important facilitant la compréhension de ce qui distingue l'analyse économique marxiste de la science économique bourgeoise.

Nous verrons plus loin que Marx et Engels ont acquis rapidement la conviction que les conditions objectives et subjectives favorables au renversement du capitalisme ne se développent pas de manière rectiligne, mais suivent une courbe nettement influencée par les fluctuations du cycle industriel [...] Ce qui est essentiel, ce n'est pas de savoir si la classe ouvrière d'un pays est temporairement passive ou non. Ce qui est essentiel, c'est de savoir si les conditions objectives et subjectives de son existence la poussent périodiquement sur la voie d'une contestation d'ensemble du régime capitaliste.³⁹

³⁷ Lukács, *op.cit.*, p.205.

³⁸ Lefebvre, *op.cit.*, p.28.

³⁹ Mandel, *op.cit.*, p.24-25.

Les transformations sociales ne sont décrites ni uniquement en termes de développement des forces productives trop grandes pour être contenues dans les rapports de production existants ni exclusivement en termes de lutte de classes. Dans le premier cas, cela déboucherait sur une conception économiste et la réduction de l'histoire au résultat des développements technologiques ou économiques; dans le second cas, à un volontarisme qui repose entièrement sur l'avènement d'une conscience de classe révolutionnaire spontanée qui ne tient pas compte de la base matérielle objective.

En vérité, la description « objective » et la description « subjective » constituent deux formes conceptuelles qui, pour être également originaires, ne sont nullement dérivées l'une de l'autre; Marx les a élaborées dans le cadre de sa théorie matérialiste, à la fois objective et subjective, en vue tant de leur application théorique à l'analyse des connexions de la société bourgeoise que de leur application pratique à la lutte de la classe prolétarienne.⁴⁰

Donc pour Marx et Engels, il n'y a pas de séparation artificielle ou insurmontable entre la théorie et la pratique. Au contraire, elles sont intimement liées dans le marxisme. Gramsci notera à plusieurs reprises dans ses *Cahiers de prison* que l'unité de la théorie et de la pratique constitue un trait spécifique au marxisme, à l'exclusion des philosophies antérieures et des "sciences sociales" bourgeoises. Sur ce point, Gramsci rejoint Lénine qui affirme que la contribution scientifique de Marx fut toujours liée à la cause pratique de l'émancipation du prolétariat.

Et pour briser la résistance de ces classes [les classes dominantes], il n'y a qu'un moyen : trouver dans la société même qui nous entoure, puis éduquer et organiser pour la lutte, les forces qui peuvent – et doivent de par leur situation sociale – devenir la force capable de balayer le vieux et de créer le nouveau. Seul le matérialisme philosophique de Marx a montré au prolétariat la voie à suivre pour sortir de l'esclavage spirituel où végétaient jusque-là toutes les classes opprimées. Seule la théorie économique de Marx a expliqué la situation véritable du prolétariat dans l'ensemble du régime capitaliste. Les organisations prolétariennes indépendantes se multiplient dans le monde entier, de l'Amérique au Japon, de la Suède à l'Afrique du Sud. Le prolétariat s'instruit et s'éduque en menant sa lutte de classe; il s'affranchit des préjugés de la société bourgeoise, il acquiert une cohésion de plus en plus grande, il apprend à apprécier ses succès à leur juste valeur, il retrempe ses forces et grandit irrésistiblement.⁴¹

Il s'agit en effet pour Gramsci, de poursuivre l'œuvre de Marx et d'Engels, en éliminant du marxisme tout résidu mécaniste : « Toutefois, dans les nouveaux développements du matérialisme historique, l'approfondissement du concept d'unité de la théorie et de la pratique en est encore à ses débuts; on y

⁴⁰ Korsch, *op.cit.*, p.269.

⁴¹ Lénine, *op.cit.*, p.62.

trouve encore des raisonnements mécanistes.⁴² » En somme, le marxisme se prévaut d'une approche historique, scientifique et critique en vue d'analyser le capitalisme tout en épousant la cause de l'émancipation du prolétariat. D'ailleurs Karel Kosik, dans son ouvrage *Dialectique du concret*, reconnaît que Gramsci a contribué à démystifier le caractère fétichiste de la science économique contemporaine et de son « homme économique » abstrait.

Il serait très instructif de suivre l'évolution de la notion d' « homme économique ». Plus la science (économie politique) est fétichisée, plus les problèmes de la réalité se présentent exclusivement sous l'angle de la logique et de la méthodologie. L'économie politique bourgeoise a désormais perdu conscience de la connexion de l'« homme économique » avec la réalité économique du capitalisme, dans laquelle l'individu est véritablement et pratiquement réduit à l'abstraction de l' « homme économique », l'homo oeconomicus étant pour elle une « fiction rationnelle » (Menger), une « fiction logique nécessaire » (H. Wolff) ou une « hypothèse de travail » et une « utile caricature » (H. Guitton). Par opposition, Gramsci (cf. *Il materialismo storico*, p. 266 et s.) souligne avec raison la connexion de l' « homme économique » avec la problématique et la réalité de la structure économique qui engendre l'abstraction de l'homme.⁴³

Le fonctionnement opérationnel du capitalisme, tel qu'il est réellement, présente à chacune de ses phases historiques (libre-échangiste, monopoliste-impérialiste) une réalité autre que celle de la théorie libérale dans laquelle les antagonismes de classes et les inégalités sont toujours présentes au-delà du mythe de l'individu capable seul de surmonter les contradictions et les impasses du système économique. Pour sa part, Karel Kosik note l'importance pour la théorie critique de suivre l'évolution de la pensée économique qui tend à se fétichiser de plus en plus.

Retour aux sources du courant libertaire.

Les mots clés, qui sous-tendent l'armature de tout projet de recherche, gagnent à être définis d'une façon claire et concise afin de parer à tout malentendu éventuel résultant d'un usage abusif. Dans le cas qui nous préoccupe, un retour aux sources s'impose quand il s'agit de saisir le sens consacré par les pionniers des mouvements libertaire et anarchiste. À cet effet, nous avons retenu trois petits fascicules : deux compilations des ouvrages respectifs de Michel Bakounine⁴⁴ et de Pierre Kropotkine⁴⁵ ainsi qu'un article de fond⁴⁶ qui fournissent l'essentiel des définitions recherchées.

⁴² Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 8, Paris, Gallimard, 1983, p.353.

⁴³ Karel Kosik, *Dialectique du concret*, Paris, François Maspéro, 1970, p. 64.

⁴⁴ Michel Bakounine, *Théorie générale de la révolution* (Textes assemblés et annotés par Étienne Lesourd, d'après G.P. Maximov), Paris, Les nuits rouges, 2001.

Les auteurs mentionnés s'entendent pour mettre l'accent sur le penchant du libertarisme et de l'anarchisme à privilégier la liberté individuelle et à rejeter toute forme d'autorité. À leurs yeux, les divergences négligeables entre les deux mouvements ne suffisent pas à les différencier. Dans son opuscule, Jules Lermina met sur le même pied d'égalité les principes anarchistes et les préceptes libertaires. Qui plus est, Jérôme Solal commente favorablement *l'ABC du libertaire* dans un article intitulé, *l'Anarchie à la portée de tous* et s'emploie à présenter l'essai de Lermina comme « guide pratique à l'usage des anarchistes. » Lermina souligne qu'on ne naît pas libertaire, mais qu'on le devient. Tout comme Gramsci le dira dans ses *Cahiers de prison*, Lermina suggère d'étudier scrupuleusement le bagage d'idées que chaque individu aurait accumulées dans sa vie et de les passer au crible de la critique. De plus, Lermina juge que le vrai libertaire n'est pas un individualiste pur qui se soucie uniquement de son propre bonheur, mais qu'il fait dépendre sa liberté et son épanouissement de la liberté de tous les autres.

Remarque bien ceci, Camarade, tu ne seras dans la bonne voie que lorsque tu verras ta conscience. Cherche-la, trouve-la, ne te contente pas d'un à-peu-près et alors même qu'elle te paraîtra pure et juste, aie le courage de l'étudier toujours de plus près; et tu constateras qu'il est encore bien des défauts à corriger, bien des fanges à nettoyer. Débarrasse-toi de l'égoïsme. Certes il est bon de se sentir heureux, il est bon de jouir de la vie. Mais aie toujours présente à la pensée cette vérité que nul ne peut être heureux tant qu'il existe un seul être malheureux. C'est là un de ces préceptes qui provoquent les haussements d'épaules des philosophes sociaux : il semble que le bonheur individuel suffise à satisfaire toutes les aspirations humaines. Meurent les autres, pourvu que je vive.⁴⁷

Autrement dit, d'après le sous-titre de l'ouvrage de Lermina, il existe une affinité indéniable entre l'anarchisme et le libertarisme. L'anarchiste tend à vouloir supprimer l'État et à éliminer de la société tout pouvoir disposant d'un droit de contrainte sur l'individu et le libertaire se caractérise par sa propension à écarter toute limitation à la liberté individuelle. Toutefois les préjugés de la société bourgeoise tentent d'entraver l'effet de l'intégrité et de la franchise avancé par la doctrine libertaire qui porte le nouvel

⁴⁵ Pierre Kropotkine, *Œuvres*, Paris, Maspero, 1976.

⁴⁶ Il s'agit, en l'occurrence, de Jules Lermina de *L'ABC du Libertaire*, de Pierre Kropotkine, de *La morale anarchiste*, tous deux publiés à Paris aux éditions Mille et une nuits (Fayard), 2004 et présentés par Jérôme Solal, auxquels s'ajoute le Bakounine de *Dieu et l'État*, 2000, aux mêmes éditions, commenté par Joël Gayraud ainsi que l'article de Valentin Pelosse, « Joseph Déjacque, et la création du néologisme libertaire (1857) », paru dans la revue *Économies et Sociétés*, tome VI, no 12, décembre, 1972. De plus nous présenterons d'une façon succincte les réflexions de Daniel Guérin sur le contenu de ces écrits classiques consacrés à l'anarchisme. Les deux ouvrages de Guérin retenus sont *L'anarchisme*, *op.cit.*, et *Pour un marxisme libertaire*, *op.cit.*

⁴⁷ Lermina, *op.cit.*, p.14.

adepte à se convertir à l'altruisme et à savourer, ici et maintenant, un avant-goût de la bonne société promise,

Le libertaire veut un état social où l'envie, la jalousie, les pensées de reprise n'aient plus de place, c'est-à-dire où tous, vivant dans la plénitude de leur liberté, dans l'épanouissement total de leurs facultés, dans la satisfaction intégrale de leurs besoins, n'aient plus à se disputer les uns aux autres, les moyens de vivre.⁴⁸

La connotation qui se dégage de cette vision ne saurait être atténuée qu'en l'affrontant aux doctrines autoritaires et religieuses responsables de l'injustice et de l'absence de liberté. En voulant changer d'une façon draconienne l'esprit de spoliation qui prévaut dans la société capitaliste, le libertaire, en conformité avec la 11^e thèse sur Feuerbach, refuse de se comporter en spectateur qui se contente de décrire les contradictions sociales; mais tient à passer à l'action, bousculant sur son chemin tous les dogmes irraisonnés, y compris celui de Dieu créé délibérément pour légitimer l'autorité et la hiérarchie. C'est d'ailleurs leur propension à l'action individuelle en l'absence de toute contrainte autoritaire qui fait l'objet de l'éloge qu'adresse Gramsci aux libertaires.

Autre facteur de la force relative des libertaires : ils ont plus d'esprit d'initiative individuelle, plus d'activité personnelle. Ce fait dépend de plusieurs causes complexes : 1) ils tirent une plus grande satisfaction personnelle de leur travail; 2) ils sont moins gênés par des entraves bureaucratiques, qui ne devraient pas exister pour les autres organisations : pourquoi donc l'organisation qui devrait renforcer l'initiative individuelle devrait-elle se transformer en bureaucratie, c'est-à-dire en entrave des forces individuelles? 3) (et peut-être le plus important) un certain nombre de gens vivent du mouvement, mais y vivent librement, c'est-à-dire qu'ils occupent leurs postes non par nomination mais dans la mesure où leur activité les rend dignes de ceux-ci : pour conserver ce poste, c'est-à-dire pour conserver ce qu'ils gagnent, ils font des efforts qu'ils ne feraient pas autrement.⁴⁹

Reprenant à son compte, la maxime de Proudhon que la propriété est un vol⁵⁰, Lermina y ajoute que c'est aussi un crime grave qui entrave la liberté et cause l'injustice. Pis encore, les personnes qui possèdent la majorité de la richesse d'un pays, en tant que groupe, ont mystifié la notion de patrie en la dotant d'un symbole, le drapeau, entouré d'un halo de gloire, et ont justifié la création d'une armée pour sa défense. Un grand nombre ont cru à ce tissu de mensonges et ont même servi de chair à canon au profit des

⁴⁸ *Ibid.*, p.15.

⁴⁹ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 14, Paris, Gallimard, 1990, p.87.

⁵⁰ Pierre-Joseph Proudhon, *Qu'est-ce que la propriété? Ou recherches sur le principe du droit et du gouvernement*, Paris, Garnier Flammarion, 1966 (1840), p.57.

capitalistes, ne sachant pas que les prolétaires de tous les pays ont une cause commune et qu'ils ont intérêt à s'unir, tout comme le stipule le cri de ralliement commun de Lermina et de Marx.

Seule, la guerre sociale est juste. Comprends bien, Camarade, je dis sociale- non civile – parce que la lutte de la justice contre l'iniquité ne se renferme pas dans les limites d'un territoire défini : les exploités du capital – à quelque nation qu'ils appartiennent – sont les adversaires des capitalistes de toutes les nations sans exception [...] Des alliances peuvent et doivent être conclues entre les exploités de tous les pays, sans souci du nom géographique dont on les affuble – pour jeter bas l'immense et formidable bastille qui, sous des milliers de formes diverses, symbolise la puissance du propriétaire; la patrie du travailleur est partout où le droit règne, elle n'est pas où l'iniquité est toute-puissante.⁵¹

Ayant pour mission de dénoncer les manigances de la classe des propriétaires, Solal soutient que le libertaire ne fait qu'exhorter les ouvriers à s'affranchir et à faire bon usage de leur raison. À l'instar de Lermina, Jérôme Solal constate aussi que « [l']anarchisme apparaît alors comme un exercice spirituel, une pratique purgative, un exorcisme personnel [...] La virulence libertaire commence par cette hygiène introspective.⁵² » À signaler que dans le même paragraphe, Solal se réfère à l'anarchisme et au libetarisme comme si ces deux notions étaient interchangeables.

En ce qui concerne Kropotkine, il soutient que le gouvernant, l'homme de loi et le religieux travaillent de concert à assujettir la pensée afin qu'ils aient les coudées franches dans la domination des masses. Cette poignée d'exploiteurs tire profit de son pouvoir de contrôle sur la formation des jeunes pour les soumettre à la classe dominante afin que cette dernière étende son hégémonie intellectuelle à l'ensemble de la société. Il n'en demeure pas moins vrai que malgré tous les efforts de la classe dominante et de ses idéologues pour préserver le statu quo, les normes tendent à changer, et d'après Kropotkine, les hommes finissent toujours par se révolter contre les dogmes autoritaires de ceux qui détiennent le pouvoir.

Il y a des époques, avons-nous dit, où la conception morale change tout à fait. On s'aperçoit que ce que l'on avait considéré comme moral est de la plus profonde immoralité. Ici, c'était une coutume, une tradition vénérée, mais immorale dans le fond. Là, on ne trouve qu'une morale faite à l'avantage d'une seule classe. On les jette par-dessus bord, et l'on s'écrie : « À bas la morale ! » On se fait un devoir de faire des actes immoraux. Saluons ces époques. Ce sont des époques de critique. Elles sont le signe le plus sûr qu'il se fait un grand travail de pensée dans la société. C'est l'élaboration d'une

⁵¹ Lermina, *op.cit.*, p.34.

⁵² *Ibid.*, p.51.

morale supérieure [...] Et nous avons vu la morale qui se dessine déjà dans les idées des masses et des penseurs.⁵³

Kropotkine tient, à ce niveau, des propos similaires à ceux que développera Gramsci dans ses *Cahiers de prison* sur les rôles respectifs des intellectuels traditionnels et des intellectuels organiques de la bourgeoisie. Les uns comme les autres dénoncent l'hypocrisie des dirigeants, ce qui exaspère un nombre de plus en plus grand de jeunes mécontents et les porte à se révolter contre la falsification des valeurs de liberté et d'égalité, prônées en paroles et niées dans les faits. Aux jeunes gens instruits Kropotkine lance un appel pour qu'ils s'éloignent des idéologues bourgeois et se rapprochent des subalternes afin de les aider dans la révolte contre le capitalisme et l'État. Autrement ils renoncent à la solidarité humaine en faveur d'un individualisme antisocial,

Ou bien transiger continuellement avec sa conscience et finir un beau jour par se dire : « Périssent l'humanité, pourvu que je puisse avoir toutes les jouissances et en profiter tant que le peuple sera assez bête pour me laisser faire ! » Ou bien se ranger avec les socialistes et travailler avec eux à la transformation complète de la société [...] Vous verrez que partout, en France comme en Allemagne, en Italie comme aux États-Unis, partout où il y a des privilégiés et des opprimés, il s'opère au sein de la classe ouvrière un travail gigantesque, dont le but est de briser à jamais les servitudes imposées par la féodalité capitaliste et de jeter les fondements d'une société établie sur les bases de la justice et de l'égalité.⁵⁴

C'est parmi ces révoltés que Kropotkine détecte les premiers anarchistes, tel que Jean-Marie Guyau qui s'en prend à l'obligation de se soumettre à une morale truquée, qui rejette toute sanction qui en découle et qui qualifie de vrais précurseurs de l'anarchisme les nihilistes russes des années 1860-1870, pour avoir passé à l'action violente contre l'autocratie tsariste.

Cependant Kropotkine s'empresse de nous mettre en garde contre ceux qui se réclament de l'anarchisme tout en retenant l'idée de punition et de récompense. Le vrai anarchiste obéit uniquement à un besoin de sa nature; son action s'en ressent. À la différence des utilitaristes, tels que Bentham et Mill qui estiment bon tout ce qui est utile à l'individu, le libertaire mesure les bienfaits de ce qui est utile à l'aune du profit que récolte la collectivité dans son ensemble.

L'idée du bien et du mal existe dans l'humanité. L'homme, quelque degré de développement intellectuel qu'il ait atteint, quelque obscurcies que soient ses idées par les préjugés et l'intérêt personnel,

⁵³ Kropotkine, *La morale anarchiste*, op.cit., p.77-78.

⁵⁴ Kropotkine, *Œuvres*, op.cit., p.27-28.

considère généralement comme bon ce qui est utile à la société dans laquelle il vit, et comme mauvais ce qui lui est nuisible.⁵⁵

De la sorte, l'égoïsme de l'homme s'efface au profit de l'altruisme que l'anarchiste considère indispensable au maintien de la cohésion sociale.

L'empathie, cette faculté de s'identifier à quelqu'un, de ressentir ce qu'il ressent, serait, selon Kropotkine, le mobile qui pousse un individu à alléger la souffrance de ses semblables, la clé qui explique tous les sentiments moraux. Encore faut-il que l'aidant donne libre cours à son imagination pour qu'il puisse se substituer à la personne lésée et agir en vue de lui prêter assistance. En se comportant de la sorte, l'individu acquiert l'habitude d'intervenir chaque fois que le besoin se fait sentir. Faisant sienne une idée empruntée à Adam Smith (Kropotkine s'inspire ici surtout de la *Théorie des sentiments moraux* de Smith) qui consiste à attribuer la morale à un fait physique et relationnel entre individus. Kropotkine en conclut que la morale est une disposition innée tout comme les cinq sens. Du même coup, il dénonce le rôle négatif des détenteurs du pouvoir qui s'appliquent à envenimer ce sens naturel

En jetant, par-dessus bord la Loi, la Religion et l'Autorité, l'humanité reprend possession du principe moral qu'elle s'était laissé enlever afin de le soumettre à la critique et de le purger des adultérations dont le prêtre, le juge et le gouvernant l'avaient empoisonné et l'empoisonnent encore.⁵⁶

Il en découle que le sens moral du principe d'égalité pousse l'individu consciencieux à vouloir traiter les autres comme il aimerait qu'ils le traitent. Encore une fois, nous constatons la proximité de vues entre la morale anarchiste et la philosophie de la *praxis* de Gramsci. Pour les deux courants de la théorie critique, la pensée est en même temps un positionnement historique qui épouse de nouvelles valeurs égalitaires découlant du fait que la classe ouvrière est porteuse d'un ordre nouveau. Favorisant un mode communiste d'organisation socio-économique en son sein, le prolétariat est aussi porteur d'un projet moral et intellectuel capable de réformer le monde. À l'instar de Gramsci, l'anarchiste fait profession de foi en l'égalité des êtres humains et mène une lutte acharnée contre exploités et oppresseurs de tout acabit.

En nous déclarant anarchistes, nous proclamons d'avance que nous renonçons à traiter les autres comme nous ne voudrions pas être traités par eux; que nous ne tolérerons plus l'inégalité qui permettrait à quelques-uns d'entre nous d'exercer leur force, ou leur ruse, ou leur habileté, d'une façon qui nous déplairait nous-mêmes. Mais l'égalité en tout - synonyme d'équité -, c'est l'anarchie même [...]

⁵⁵ Kropotkine, *La morale anarchiste*, op.cit., p.36.

⁵⁶ *Ibid.*, p.45-46.

En devenant anarchiste, nous déclarons la guerre à tout ce flot de tromperie, de ruse, d'exploitation, de dépravation, de vice.⁵⁷

La notion de justice naturelle guide l'anarchiste dans l'appréciation de ce qui est dû à chacun et le porte à régler sa conduite sur ce qui est juste et à mettre chacun sur un pied d'égalité. Toutefois, l'anarchiste n'éprouve pas le sentiment d'avoir mal agi en commettant ou en approuvant des actes violents à l'endroit des oppresseurs de la classe subalterne. Ces actes ne visent qu'à débarrasser les opprimés d'une injustice sociale qui a trop duré.

Pour le militant libertaire, la violence serait un mal parfois nécessaire, mais non une caractéristique innée de sa doctrine. L'emploi de la force ne se justifierait que s'il a l'aval de sa conscience et de tous ceux qui comptent pour lui. Le cas échéant, la violence est une mesure d'exception qui ne viserait qu'à déraciner un mal qui n'a aucune raison d'être. Dans les conseils qu'il profère généralement, l'anarchiste n'essaie pas d'imposer ses vues aux autres. Il s'ingénie à exposer les raisons qui plaident en faveur de tel ou tel comportement, tout en souhaitant que son interlocuteur, après avoir pesé le pour et le contre, reconnaisse le bien-fondé de son conseil. Ainsi éclairé, le converti ne manquera pas de traduire sa conviction en actes concrets.

Dans son classement, Jérôme Solal place Kropotkine dans la lignée de Stirner, Proudhon et Bakounine. Comme eux, Kropotkine croit au "grand rêve libertaire" et exhorte ses commettants à mener une lutte sans merci contre les détenteurs de l'autorité et leurs agents. C'est par une mise en contexte que Solal explique le ton modéré qu'emploie Kropotkine pour faire l'éloge de la violence révolutionnaire. En fait *La morale anarchiste* a paru en 1889 à la suite de l'exil de Kropotkine en Angleterre après trois ans d'incarcération dans les geôles françaises. Son mérite réside dans sa « contribution originale à la doctrine libertaire » en assimilant le rejet de l'autorité à l'anarchie. Solal présente la quintessence de l'anarchisme de Kropotkine en ces termes « Se revendiquer anarchiste, c'est donc déclarer la guerre à tout ce qui contrevient au principe d'égalité [...] l'assassinat devient moralement acceptable dès lors qu'il vise à abolir la tyrannie *sans lui en substituer une autre*.⁵⁸ » L'opuscule, *Dieu et l'État*, fut écrit par Bakounine en 1870 mais publié douze ans plus tard, à titre posthume. De l'avis de Joël Gayraud, signataire de la postface et réviseur de l'édition, cette brochure devint vite célèbre parce que son auteur a su critiquer l'Église et l'appareil de l'État à un moment où ces deux institutions exerçaient un pouvoir absolu. Dans d'autres écrits, Bakounine associe le pouvoir idéologique de la religion sur les masses à la continuation,

⁵⁷ *Ibid.*, p.47-48.

⁵⁸ *Ibid.*, p.85.

sous de nouvelles formes, de la crainte de l'homme primitif devant l'inconnu et les forces naturelles inexplicables.

La religion, a-t-on dit, est le premier réveil de la raison : oui, mais sous la forme de la déraison. La religion, avons-nous observé tout à l'heure, commence par la crainte. Et en effet l'homme, en se réveillant aux premières lueurs de ce soleil intérieur, que nous appelons la conscience de soi-même, et sortant lentement, pas à pas, de ce demi-sommeil magnétique, de cette existence toute d'instinct qu'il menait, lorsqu'il se trouvait encore à l'état de pure innocence, c'est-à-dire d'animal – étant d'ailleurs né comme tout animal, dans la crainte de ce monde extérieur qui le produit et le nourrit, il est vrai, mais qui, en même temps, l'opprime, l'écrase et menace de l'engloutir à toute heure-, l'homme a dû avoir nécessairement pour premier objet de sa naissante réflexion, cette crainte même.⁵⁹

Bakounine croit que l'idée d'un Dieu omnipotent est incompatible avec l'exercice de la liberté individuelle. Du même coup, il prêche l'exigence d'abolir l'État qui d'ailleurs est soutenu par l'Église, estimant que cet appareil de coercition asservit la société.⁶⁰ Quant à Gayraud, il note que la suppression à brève échéance de l'État diffère de la remise à plus tard telle que formulée par Karl Marx qui allègue que l'État mourra de sa belle mort une fois que la révolution aura été réalisée et que le socialisme aura transité vers le communisme

Contrairement à l'opinion de Karl Marx selon laquelle l'État déperira nécessairement après la victoire complète de la révolution sociale et l'instauration du communisme, pour Bakounine l'État doit être aboli dès le début du processus révolutionnaire, sous peine de voir se constituer une nouvelle classe dominante.⁶¹

Il faut rappeler que les deux penseurs s'accordent à réclamer l'abolition de l'État à plus ou moins longue échéance. La divergence est hypothétique étant donné qu'elle porte sur une option qui ne sera offerte qu'une fois la révolution matérialisée. Personne ne peut prédire exactement alors la tournure des événements qui exigera ou non l'abolition immédiate de l'État. Qui plus est, les libertaires semblent privilégier uniquement la disparition de l'État coercitif. Mais comme Jean-Marc Piotte l'a souligné, Karl Marx s'est déjà rapproché à partir de *La guerre civile en France*⁶² des positions anarchistes de Bakounine.

⁵⁹ Bakounine, *op.cit.*, p.92.

⁶⁰ Henri Lefebvre indique à cet effet que « Bakounine, comme tout anarchiste, comprenait le caractère de classe de l'État bourgeois, mais refusait d'admettre sa transformation en État populaire ou prolétarien. Il n'y voyait qu'un instrument d'oppression incapable de devenir l'instrument d'une transformation du monde », *op.cit.*, p.259.

⁶¹ Bakounine, *op.cit.*, p.111-112.

⁶² Karl Marx, *La guerre civile en France*, Paris, Éditions Mille et une nuits (Fayard), 2007 (1871), ouvrage dans lequel il indique qu'après une révolution prolétarienne « la classe ouvrière ne peut pas se contenter de prendre telle quelle la machine de l'État et de la faire fonctionner pour son propre compte », p.41.

Là encore la divergence n'est pas très significative puisque, mise en contexte de l'époque, la totalité des États européens avaient réussi à accaparer le monopole de l'utilisation "légitime" de la violence à l'endroit de leurs citoyens les privant, à toutes fins utiles, de leur liberté. À ce titre, la distinction entre États en fonction de leur recours à la coercition n'était pas de mise à ce stade-ci.

Qui plus est, Bakounine emprunte au siècle des Lumières l'idée voulant que la science ait un rôle salubre dans la disparition de l'obscurantisme, mais s'empresse de nous mettre en garde, sous peine de nuire à la liberté individuelle chèrement acquise, contre les dérapages possibles d'une soumission inconditionnelle à cette connaissance supposément à valeur universelle qui pourrait nous livrer les mains liés à la tyrannie du savant. Conscient de la déchéance des mœurs, Bakounine n'a que faire des vociférations creuses des pseudo-libres penseurs et ne voit d'autre remède à cette dégénérescence qu'une révolution sociale jugée

[...] capable de détruire jusqu'aux dernières traces des croyances religieuses et des habitudes débauchées dans le peuple, croyances et habitudes qui sont plus intimement liées qu'on ne le pense [...] la révolution sociale seule aura la puissance de fermer en même temps tous les cabarets et toutes les églises.⁶³

D'ailleurs, il serait erroné de considérer la pérennité de l'Église comme un signe de vivacité qui lui imprime un cachet d'universalisme, alors que cette longévité spatio-temporelle caractérise toutes sortes d'institutions iniques (esclavage, persécutions de toutes sortes, etc.). D'ailleurs, Marx observe que, pendant la Commune de Paris, les travailleurs trouvèrent un moyen efficace pour détruire le prestige social du pouvoir spirituel et idéologique des institutions de coercition. Il s'agissait des mesures draconiennes prises par la Commune à l'encontre de l'Église, après avoir aboli l'armée permanente et la police,

[...] instruments matériels du pouvoir de l'ancien gouvernement, la Commune se donna pour tâche de briser l'outil spirituel de l'oppression, le pouvoir des prêtres : elle décréta la séparation de l'Église et de l'État et l'expropriation de toutes les églises dans la mesure où elles constituaient des corps possédants. Les prêtres furent renvoyés à la calme retraite de la vie privée, pour y vivre des aumônes des fidèles, à l'instar de leurs prédécesseurs, les apôtres.⁶⁴

Se réclamant de la vérité et de la justice bien que ses principes aient encore été à l'état embryonnaire l'anarchiste se déclare matérialiste et socialiste révolutionnaire, tout en reconnaissant qu'il fait partie

⁶³ Bakounine, *op.cit.*, p.16.

⁶⁴ Marx, *La guerre civile en France, op.cit.*, p.49

d'une minorité d'hommes convaincus de la justesse de leur cause et qui tiennent à leur liberté, suivant en cela une tendance innée et puissante.

La liberté de l'homme consiste uniquement en ceci qu'il obéit aux lois naturelles parce qu'il les a reconnues lui-même comme telles, et non parce qu'elles lui ont été extérieurement imposées par une volonté étrangère divine ou humaine collective ou individuelle quelconque.⁶⁵

Peu importe les procédés de leur promulgation, les lois étatiques dépendent du pouvoir exécutif qui veille en plus à leur application par la force. Législation et autorité se tiennent par la main pour contrer toute transgression fût-elle la manifestation de la liberté individuelle ou de l'aspiration à l'égalité. À ce sujet, l'anarchiste Murray Bookchin souligne que nombre de libertaires critiquent la démocratie⁶⁶, y compris la démocratie directe parce qu'ils craignent la "dictature" de la majorité, même dans une société libérée du capitalisme. Leur crainte un tant soit peu exagérée s'explique par l'absence d'autres choix réellement moins autoritaires, mise à part l'utopie d'un monde où l'unanimité règne.

Many libertarians consider democracy, even in this sense [démocratie directe], as a form of rule, since when a democratic assembly makes decisions, the majority view prevails and thus "rules" over the minority. As such, democracy is said to be inconsistent with a truly libertarian ideal.⁶⁷

Favorisant l'idéal démocratique, Bookchin s'indigne contre ceux qui tiennent un discours négatif concernant les valeurs libertaires. Les détracteurs de la démocratie directe choisissent toujours de la peindre sous ses pires aspects imaginables en excluant toute possibilité de réexamen ou de modification des décisions désuètes. Authentiquement libertaire, la position de Bookchin s'avère assez proche de l'idée de direction hégémonique chère à Gramsci. Toutefois, les détracteurs de la démocratie directe et de l'idée d'hégémonie, choisissent inmanquablement un langage susceptible d'attribuer un caractère autoritaire à ces concepts.

What is striking about these assertions is their highly pejorative language, Majorities, it would seem, neither decide nor debate: rather, they "rule" and "dictate", and perhaps command and coerce. But a free society would be one that not only permitted but fostered

⁶⁵ Bakounine, *op.cit.*, p.32.

⁶⁶ Murray Bookchin décrit la démocratie en ces termes, « Democracy generically defined, then, is the direct management of society in face-to-face assemblies, in which policy is formulated by the resident citizenry and administration is executed by mandated and delegated councils. », p.147, « Communalism The Democratic Dimension of Social Anarchism » in *Anarchism, Marxism, and the Future of the Left*, San Francisco, A.K. Press, 1999.

⁶⁷ *Ibid.*, p.147.

the fullest degree of dissent [...] When such a society had to arrive at a decision that concerned the public welfare, it could hardly "dictate" to anyone. The minority who opposed the majority decision would have every opportunity to dissent, to work to reverse the decision through unimpaired discussion and advocacy.⁶⁸

Selon Bakounine l'autorité des spécialistes peut à la rigueur se justifier, sous réserve de la passer au crible de la critique et de ne jamais s'y fier à l'aveuglette. Une forme de démocratie directe ne serait pas nécessairement incompatible avec l'anarchisme. D'une façon provisoire on peut imaginer un système politique dans lequel tous les citoyens peuvent participer de façon active à la prise des décisions collectives. Tout en clarifiant à ce sujet les limites matérielles et sociales de la Grèce antique (esclavage, exclusion des femmes de la politique), Bakounine souligne, tout comme Murray Bookchin, les aspects positifs du modèle de la démocratie directe telle que pratiquée à Athènes,

La civilisation grecque, comme toutes les civilisations antiques, y compris celle de Rome, a été exclusivement nationale, il est vrai, et a eu pour base l'esclavage. Mais, malgré ces deux immenses défauts historiques, elle n'en a pas moins conçu et réalisé, la première, l'idée de l'humanité; elle a ennobli et réellement idéalisé la vie des hommes; elle a transformé les troupeaux humains en associations libres d'hommes libres; elle a créé les sciences, les arts, une poésie, une philosophie immortelles et les premières notions du respect humain, par la liberté. Avec la liberté politique et sociale, elle a créé la libre pensée. Et à la fin du Moyen Age, à l'époque de la Renaissance, il a suffi que quelques Grecs émigrés apportassent quelques-uns de ses livres immortels en Italie, pour que la vie, la liberté, la pensée, l'humanité, enterrées dans le sombre cachot du catholicisme fussent ressuscitées.⁶⁹

C'est en fonction de l'attitude que l'on prend face au débat ouvert et à la démocratie directe que les positions de Gramsci s'avèrent plutôt compatibles avec une vision libertaire proche de celle de Bakounine, « Chacun est autorité dirigeante et chacun est dirigé à son tour. Donc il n'y a point d'autorité fixe et constante, mais un échange continu d'autorité et de subordination mutuelles, passagères et surtout volontaires.⁷⁰ » Empiriquement, l'exploitation des subalternes sous la république n'est pas nécessairement moins poussée qu'elle ne l'était sous la monarchie. La substitution de cette dernière forme de gouvernement par l'autre n'aurait fait que remplacer l'unique détenteur du pouvoir par une poignée d'individus potentiellement peu scrupuleux les uns que les autres. Dans les deux cas, il y aurait avantage à promouvoir l'égalité économique et sociale, la seule base susceptible de favoriser la liberté et la moralité.

⁶⁸ *Ibid.*, p.147.

⁶⁹ Bakounine, *op.cit.*, p.50.

⁷⁰ *Ibid.*, p.36.

Toutefois, de l'avis de Bakounine, il importe de se méfier des idéalistes, ces régressifs promoteurs du despotisme de l'Église et de l'État, et de leur préférer les matérialistes, les vrais messagers du progrès puisque, « [l]e développement historique de l'homme, selon l'École matérialiste, est une ascension progressive; dans le système des idéalistes, il ne peut être qu'une chute continue!⁷¹ » Marx ne suggérerait-il pas de rejeter les passésistes et les nostalgiques d'un vieux temps idéalisé et de se tourner vers l'avenir, seul garant du salut de la classe ouvrière?

La révolution du 19^e siècle ne peut pas tirer sa poésie du passé, mais seulement de l'avenir. Elle ne peut pas commencer avec elle-même avant d'avoir liquidé complètement toute superstition à l'égard du passé. Les révolutions antérieures avaient besoin de réminiscences historiques pour se dissimuler à elles-mêmes leur propre contenu. La révolution du 19^e siècle doit laisser les morts enterrer leurs morts pour réaliser son propre objet. Autrefois la phrase débordait le contenu, maintenant, c'est le contenu qui déborde la phrase.⁷²

Tout en se tournant vers l'avenir, Gramsci s'intéressait à l'étymologie et par conséquent serait reconnaissant à Valentin Pelosse⁷³ d'avoir attribué la paternité du néologisme "libertaire" à Joseph Déjacque. D'ailleurs il est à rappeler que, vers la fin du 19^e siècle, Sébastien Faure s'en était servi pour nommer son journal. Toujours est-il que par manque d'une définition précise de ce terme, qui comporte un tronc commun avec le concept d'anarchie, Daniel Guérin a, à juste titre, fait état de l'interchangeabilité des deux notions, sans pour autant les considérer comme synonymes. Qui plus est, l'interchangeabilité des termes pose parfois problème, notamment dans certaines occurrences. À titre d'exemple, on utilise, exclusivement, le mot "an" pour indiquer l'âge et on souhaite une bonne "année" alors que les deux termes indiquent la même durée de temps. En outre, Pelosse explique les rapports associatifs qu'entretiennent les mots libertaire et anarchiste par la projection de l'axe paradigmatique sur l'axe syntagmatique. Ces rapports donnent l'impression d'une équivalence sémantique, sauf que la justification du néologisme libertaire tient à sa connotation d'anarchisme radical. Quant au terme socialiste, il s'ajoute, dans le contexte historique, au doublet anarchisme/libertarisme.

Autorité/liberté

Les rapports entre dirigeants et dirigés, selon Pelosse, forment la base du concept d'autorité dont les paramètres incluent les pouvoirs politique et économique, l'institution familiale et la religion. Quant à la notion de liberté, elle s'assimile, pour paraphraser Déjacque, à la spontanéité et à l'harmonie dans les

⁷¹ *Ibid.*, p.56.

⁷² Karl Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Fayard, 2005, p.18.

⁷³ Valentin Pelosse, « Joseph Déjacque et la création du néologisme libertaire (1857) », *Revue Économies et Sociétés*, tome VI, no 12, déc. 1972.

relations entre "individualités libérées". L'affranchissement des carcans de la servitude s'accompagne nécessairement d'actes violents. Le soumis se sert de tous les moyens disponibles pour se mettre à couvert contre l'agresseur. Cependant, Déjacque s'empresse de nous mettre en garde contre l'effet inverse de toute violence entreprise à l'enseigne du régionalisme. Il élargit ainsi le cri de ralliement lancé par Marx, « prolétaires du monde entier unissez-vous », pour inclure d'autres groupes exclus et exploités tels les Noirs américains et les femmes.

Le fusionnement de la théorie et de la pratique constitue, chez Déjacque, la base de sa notion du libertarisme. Dans cette perspective, la pensée libératrice, nécessairement de facture collective et internationaliste, se conjugue avec l'engagement politique dans l'action révolutionnaire. En dehors de l'insurrection contre l'ordre établi, il n'y a pas de salut. Il convient de noter, au passage, que Gramsci reprend à son compte par association d'idées, près d'un siècle plus tard, l'essentiel de cette vision lors du développement de sa philosophie de la *praxis*. De plus, le libertarisme s'articule chez Gramsci, comme chez Déjacque, autour de deux pôles : la pensée et l'action qui s'influencent mutuellement, sans qu'on puisse affirmer toujours la préséance de l'une ou de l'autre. D'embryonnaire, le but social visé par le libertaire ne cesse de se préciser au cours de la lutte émancipatrice qui, de spontanée à ses débuts, ne tarde pas à s'organiser grâce à la pensée, toujours en expansion, qui la sous-tend. La marche de l'humanité vers des conditions de vie équitables se fait en dents de scie, mais elle finit par avoir raison des écueils qui parsèment son parcours grâce à l'action fécondée par la pensée.

Mais selon Déjacque, même si l'exploitation des masses laborieuses caractérise le passé et le présent, l'opprimé, victime de l'injustice sociale qui a trop duré, ne cesse de nourrir le rêve d'un avenir meilleur, aidé en cela par les libertaires qui lui font prendre conscience de son appartenance de classe. À l'instar de Déjacque, Gramsci impute en partie à la double conscience des opprimés l'obstruction de la progression vers une société régulée où tous les espoirs sont permis. En outre, s'inspirant de Romain Rolland, Gramsci fait sienne la maxime préconisant le pessimisme de la pensée et l'optimisme de l'action. Il est intéressant de noter que Déjacque partage la même vision binaire. Que ce soit Déjacque ou Gramsci, tous les deux ne sont pas sans savoir que certaines divergences existent entre anarchistes et libertaires. Mais pragmatisme oblige, ils mettent l'accent sur les aspirations communes des deux mouvements qui visent à redresser les torts faits aux exploités condamnés à aliéner leur liberté. Anarchistes et libertaires auraient donc avantage à conjuguer leurs efforts au service des dépossédés et à mettre de côté leurs petites différences. Tout comme Marx, Gramsci, considère que la notion de nécessité mène à la liberté, peu importe la durée de la transition.

Marx ouvre intellectuellement une époque historique qui probablement durera des siècles, c'est-à-dire jusqu'à la disparition de la société politique et l'avènement de la société réglée. C'est alors seulement que sa conception du monde sera dépassée (conception de la nécessité <dépassée> par la conception de la liberté).⁷⁴

Dans son annexe intitulée glossaire des emplois des néologismes, Déjacque estime que le "libertarisme", conjugué à l'anarchie, désigne le triomphe de l'égalité et de la fraternité au sein de la race humaine et l'absence de tout relent d'exploitation. Le libertaire, tout comme l'anarchiste, s'inscrit en faux contre toute forme d'autorité et se réclame des grands rebelles de l'histoire. D'où la distinction à faire entre le terme politique "libéralisme" et l'engagement social inhérent au libertarisme, frère jumeau de l'anarchie, contre l'autorité gouvernementale, voire contre les vexations des dictateurs qui prétendent agir au nom du peuple. Parallèlement, Gramsci dénonce lui aussi, le césarisme pseudo-populiste, dans son analyse de la montée du fascisme en Italie et, à ce titre, se range du côté de Déjacque, le créateur du néologisme "libertaire".

En outre, Gramsci, tout comme Déjacque, fait profession de foi en la liberté et l'égalité. La "société réglée"⁷⁵ de Gramsci ressemble à l'harmonie sociale prêchée par son devancier. Au milieu du 19^e siècle, Déjacque sentait le besoin de justifier, par une pointe d'ironie, son droit à exprimer ses opinions. À l'époque, la séparation entre travailleur manuel et intellectuel ne tolérait pas les transfuges. Gramsci réactive le même débat en posant comme principe que tout homme, peu importe la nature de son travail, est un philosophe en herbe. Gramsci va jusqu'à privilégier la création des intellectuels organiques sortis des rangs des travailleurs à ceux issus de la petite bourgeoisie. Tout en relevant une petite distinction qualitative entre libertaires et anarchistes dans leur aversion à l'autoritarisme, Pelosse vante le mérite de Déjacque de les avoir exhortés à être solidaires face aux oppresseurs,

... l'harmonique anarchie; la société libertaire à plus ou moins brève échéance. Il ressort de cette vision futuriste une équivalence entre les deux projets révolutionnaires que n'affectent pas les récurrences où l'évocation du libertarisme farouche et antiautoritaire n'est pas associée, à l'anarchie. Mais quand il s'agit de saper le statu quo des démagogues Déjacque n'hésite pas à affirmer que « l'anarchie, le libertarisme bouleverse leur misérable entendement. »⁷⁶

⁷⁴ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 7, Paris, Gallimard, 1983, p.198.

⁷⁵ Cf., *Gramsci dans le texte*, Bramant et Ricci définissent la société réglée en ces termes « C'est la société sans classes, où l'anarchie de la production sociale a disparu et qui a progressivement élaboré sa propre discipline organique », *op.cit.*, p.577-578, note 2.

⁷⁶ Libertaire no 12, *l'Autorité, la Dictature*, p.213, cité par Pelosse.

À noter l'accord singulier du verbe "bouleverse" pour marquer que les sujets juxtaposés désignent un seul et même objet.

D'ailleurs, pour surmonter la résistance des forces réactionnaires l'alliance du libertarisme à l'anarchie s'avère indispensable en vue d'affranchir les opprimés. La destinée libertaire a tout à gagner de la mouvance anarchique. Leur mariage s'impose pour mettre fin à l'exploitation et à l'aliénation des masses. Mais au-delà du souhait de fusionner l'anarchie au libertarisme, certains intellectuels de la gauche voient d'un bon œil l'association de ces deux mouvements révolutionnaires au marxisme. L'un des représentants les plus en vue de cette tendance, Daniel Guérin établit à cet effet les critères d'identification que nous exposons sommairement ci-dessous⁷⁷.

En guise d'introduction à ces critères, signalons d'entrée de jeu que, pour Guérin le marxiste libertaire n'exprime pas ses idées d'une façon péremptoire, ni tient pour sacrés les textes auxquels il se réfère. Cette constatation sied à Gramsci qui reproche à Boukharine et à certains autres "marxistes" dogmatiques de vouloir transformer la philosophie de la *praxis* en une sociologie positiviste et évolutionniste, à partir d'une lecture bornée des textes de Marx et d'Engels,

La sociologie n'a-t-elle pas cherché à faire quelque chose de semblable à la philosophie de la *praxis*? Il faut pourtant s'entendre : la philosophie de la *praxis* est née sous la forme d'aphorismes et de critères pratiques, par un pur hasard, étant donné que son fondateur a consacré ses forces intellectuelles à d'autres problèmes, spécifiquement économiques (sous une forme systématique) : mais dans ces critères pratiques est implicite toute une conception du monde, une philosophie. La sociologie pour sa part fut une tentative pour créer une méthode de la science historico-politique dans la dépendance d'un système philosophique déjà élaboré, le positivisme évolutionniste, sur lequel la sociologie a réagi, mais partiellement seulement.⁷⁸

En cette matière, il y a lieu de signaler l'épistémologie historiciste ouverte de Gramsci que Paul Piccone assimile à une suite logique aux éléments critiques de la philosophie idéaliste allemande qui se dégagent des écrits de Karl Marx. Il s'ensuit qu'il serait erroné de coller à Gramsci l'étiquette de pur néo-idéaliste. D'ailleurs, Femia juge, à juste titre que Gramsci a plutôt forgé une synthèse originale qui respecte l'importance du facteur économique caractéristique de l'analyse marxiste.

Enough has been said to indicate the importance of the 'neo-Crocean', 'voluntarist', 'subjectivist', 'idealist' interpretations of Gramsci [...] I shall question the validity of such readings, which, I believe – fail to

⁷⁷ Guérin, *Pour un marxisme libertaire*, op.cit., p.283-288.

⁷⁸ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 11, op.cit., p.229-230.

comprehend how historical materialism can incorporate a crucial role for consciousness without losing, in the process, the essential economic core that constitutes its uniqueness. It was Gramsci's achievement to fashion such a synthesis.⁷⁹

Il y aurait donc un lien direct entre les idées philosophiques de Gramsci et son esprit libertaire puisque sa lutte théorique contre le déterminisme mécanique se combine à une vision politique tournée vers l'émancipation humaine par l'activité révolutionnaire consciente des hommes.

In Gramsci, the logic of the whole, unencumbered by a fatalistic Marxist theory of history, can grasp the particular without reducing it to an extension of that logic and thereby suffocating its uniqueness and specificity. The concept is always limited to the instrumental role of mediation in a context where life and subjectivity have uncontested primacy and hence the dialectic does not choke on the usual Marxist or Hegelian closures [...] The Gramscian heritage lives on as an ethical vision trapped historically in an incompatible Leninist framework that grows ever more irrelevant and counterproductive in the face of modern-day realities.⁸⁰

Pour reprendre les huit préceptes de Guérin dans l'ordre de leur présentation, rappelons succinctement que le premier critère stipule que le marxiste libertaire n'agit pas face aux événements en spectateur ni se contente d'en faire état, mais qu'étant conscient de son rôle de militant il assume la tâche de changer le monde⁸¹. Quant au deuxième critère, il implique que le marxiste libertaire tend à identifier la philosophie de la *praxis* à une activité créatrice en cours de perfectionnement pour mieux relever les défis soulevés par la conjoncture.

Tout d'abord, avant d'entrer en action le marxiste libertaire apprécie la nature exacte des conditions objectives, il essaie de jauger d'un coup d'œil juste les rapports de forces propres à chaque circonstance. Ici la méthode développée par Karl Marx et qui n'a point vieilli, le matérialisme historique et dialectique, demeure pour lui la plus sûre des boussoles, une source inépuisable de modèles et de points de repère.⁸²

Dans le domaine des sciences naturelles, la répétition de la même expérience donne toujours le même résultat, ce qui permet de prédire d'une façon mécaniste avec un taux de probabilité qui frise le 100% l'issue d'un phénomène à partir d'un certain nombre de variables. Ce n'est pas le cas avec les sciences

⁷⁹ Fernia, *op.cit.*, p.65-66.

⁸⁰ Paul Piccone, *Italian Marxism*, Berkeley, University of California Press, 1983, p.200.

⁸¹ Cf., aussi l'importance commune aux traditions anarchistes et marxistes révolutionnaires de la 11^e thèse sur Feuerbach de Marx, en ce qui a trait à la transformation pratique du monde « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, ce qui importe, c'est de le transformer », Marx et Engels, *L'idéologie allemande, op.cit.*, p.27.

⁸² Guérin, *Pour un marxisme libertaire, op.cit.*, p.284.

sociales qui traitent de problèmes qui ne sont jamais identiques. En outre les masses humaines ne sont pas toujours passives et, partant, le déroulement des événements dépend en grande partie des efforts déployés par individus et groupes luttant consciemment pour changer le monde. C'est pour cela que Piccone est d'avis que, pour Gramsci, le marxisme est d'abord et avant tout une vision critique du monde tournée vers sa transformation, et non un dogme scientifique.

Gramsci saw Marxism as an “absolute historicism” that synthesized Marxism with the predominant Western tradition and worked out the practical means to destroy the last and most advanced forms of internal social divisions and thus achieve mankind's emancipation. Since both the historical content and the very tradition that is to be fulfilled are constantly under development, no *formal* method to mediate between the two can be given once and for all – which explains why *praxis* is the central category: it is the creative activity that reconstitutes the past and allows a forging of political tools in the present that will bring about a qualitatively different future.⁸³

Le troisième critère stipule que le marxiste libertaire tient compte dans ses écrits et ses actes de cette dimension historiciste en tant qu'arme de lutte politique dont l'issue n'est jamais déterminée à l'avance. La métaphore de l'architecte qui ne livre son plan qu'une fois la maison construite peut servir à illustrer l'absence d'a priori dans le marxisme libertaire vu comme philosophie de la *praxis* « Libertaire est ce marxisme qui rejette le déterminisme et le fatalisme, qui fait la plus large part à la volonté individuelle, à l'intuition, à l'imagination, à la rapidité des réflexes, à l'instinct profond des larges masses.⁸⁴ » Gramsci observe ce critère lorsqu'il tient à persuader les pseudo-prophètes de ne pas prédire la fin du capitalisme avant sa chute réelle et qu'il s'inscrit en faux contre ce genre d'optimisme béat, en rappelant que le seuil élevé d'endurance dont font preuve les masses exploitées se conjugue à la résistance farouche de la classe dominante en vue de maintenir le statu quo.

À ce sujet, il est à noter que Gramsci ne partage pas le point de vue de certains auteurs marxistes contemporains qui mettent un bémol sur l'hégémonie bourgeoise dans la société civile comme facteur décisif dans le maintien de l'ordre capitaliste⁸⁵. Tout en reconnaissant aux libertaires des qualités certaines, Gramsci n'hésite pas, à l'occasion, de les critiquer sur d'autres points.

⁸³ Paul Piccone, *Italian Marxism*, Berkeley, University of California Press, 1983, p.179.

⁸⁴ Guérin, *Pour un marxisme libertaire*, op.cit., p.284-285.

⁸⁵ « The strength of advanced bourgeois rule probably lies above all in its polity – its political organizations and administrative machinery – rather than in the casemates of civil society as Gramsci thought. », Göran Therborn, *What does the Ruling Class do when it Rules? State Apparatuses and State Power under Feudalism, Capitalism and Socialism*, Londres, Verso, 2008, (1978), p.195.

La quatrième ligne directrice somme le militant marxiste-libertaire de bien doser la spontanéité des masses et la direction consciente et efficace; « Marxiste libertaire est qui honnit l'impuissante pagaille de l'inorganisation tout autant que le boulet bureaucratique de la sur-organisation.⁸⁶ » Cette exigence à géométrie variable convient bien à Gramsci qui privilégie la plupart du temps le juste milieu, que ce soit en faisant des synthèses par voie dialectique ou en nous proposant, par exemple, de prendre *cum grano salis* ses métaphores les plus filées.

De la perception qu'il se faisait de la Révolution d'octobre, Gramsci pressentait que les dirigeants du Parti communiste russe n'allaient pas tarder à s'entre-déchirer à propos de la question de savoir s'il faut restreindre la révolution prolétarienne à un seul pays, en l'occurrence l'Union soviétique comme le souhaitait Staline, ou propager la révolution permanente à l'échelle mondiale telle que préconisée par Trotski. Assumant sa responsabilité dans ce tiraillement malsain, Gramsci envoya une missive à Moscou où il invitait les parties concernées à plus de retenue, notamment en raison de la compatibilité des deux orientations en litige.

En cela, il se conforme avant la lettre au cinquième critère de Guérin, où les considérations régionales s'harmonisent avec une ouverture sur le monde. « Le marxiste libertaire est d'essence, internationaliste. Il considère comme formant un tout le combat mondial des exploités. Mais il n'en tient pas moins compte de la spécificité, des formes originales de socialisme dans chaque pays.⁸⁷ » En fait, la vision initiale de Gramsci s'est élargie au fil des ans en allant du provincialisme sarde où jadis il scandait avec ses compatriotes « les continentaux à la mer », jusqu'à une synthèse du cosmopolitisme et du nationalisme dont fait état Jean-Marc Piotte qui affirme que la vision gramscienne implique que, « [l]e parti doit fonder son action sur l'analyse des rapports de force au sein du pays, mais il doit l'orienter dans un sens internationaliste.⁸⁸ » Quant à Piccone, il rejette l'interprétation qui fait de Gramsci un simple provincial préoccupé uniquement par des problèmes italiens. Il lui attribue une place de choix parmi les grands penseurs de l'Europe du 20^e siècle en raison de son historicisme hégélien qui le hisse bien au-dessus du marxisme vulgaire. D'ailleurs l'étendue de ses recherches philosophiques dans les *Cahiers de prison* le distingue de plusieurs autres intellectuels européens de son époque.

Compared to whom is Gramsci "provincial"? Certainly not Korsch or Lukács, whose problematic during the same time is considerably more limited, or any of the English or German intellectuals who went through the ordeal of the 1920s and 1930s. The mechanical inference of

⁸⁶ Guérin, *Pour un marxisme libertaire*, op.cit., p.285.

⁸⁷ *Ibid.*, p.285.

⁸⁸ Piotte, *La pensée politique de Gramsci*, op.cit., p.176.

Gramsci's provincialism from Italy's economic backwardness should either be argued or put to rest. Gramsci was, first and foremost, a *European* thinker not limited by the problematic of an economically backward society.⁸⁹

Quant aux dirigeants du prolétariat, il leur incombe, affirme Gramsci, de veiller à assurer l'organisation de la participation démocratique des masses à l'effort révolutionnaire. Il n'est pas question d'ordres qui viennent d'en haut et encore moins de bureaucratisation des instances dirigeantes. Ernest Mandel souligne d'ailleurs l'importance que Gramsci accorde au facteur subjectif de la révolution et à sa théorisation à l'échelle du capitalisme mondial.

Il est en effet assez remarquable que les trois principaux représentants du marxisme révolutionnaire qui sont apparus dans la période d'avant 1914, Lénine, Trotsky et Rosa Luxemburg, de même que le principal théoricien révolutionnaire d'après-guerre, Antonio Gramsci, ont tous instinctivement approché l'*aggiornamento* du marxisme à l'époque impérialiste des deux côtés de la problématique. Ils l'ont fait en saisissant progressivement le processus concret de la révolution socialiste au 20^e siècle (la révolution russe et la révolution mondiale) et en posant en même temps les préconditions subjectives nécessaires pour la victoire de la révolution socialiste, pratiquement jamais mentionnées par les marxistes « traditionnels » de la période d'avant 1905. Tous les quatre ont fait un énorme pas en avant dans l'analyse marxiste en essayant d'ébaucher *la problématique marxiste du facteur subjectif* dans la lutte de classe et la révolution.⁹⁰

La position de Gramsci en conformité avec le sixième critère qui décrit le marxiste-libertaire comme un militant « [r]ejetant la planification bureaucratique et autoritaire, il croit à la nécessité d'une planification cohérente et démocratique impulsée de bas en haut.⁹¹ » L'impulsion en sens inverse que favorisait Staline, entre autres, est à l'opposé de la conception gramscienne. Gramsci rejette aussi les tentatives de transformations réformistes venant d'en haut, qui ne cherchent pas à changer les rapports de classes de façon significative et stigmatise les changements proposés par la classe dirigeante en les qualifiant de révolutions passives⁹².

⁸⁹ Piccone, *op.cit.*, p.179.

⁹⁰ Ernest Mandel, *La pensée politique de Léon Trotsky*, Paris, la Découverte, 2003 (1980), p.55.

⁹¹ Guérin, *Pour un marxisme libertaire*, *op.cit.*, p.287.

⁹² « L'histoire des "révolutions passives" relue à travers les analyses historiques de Gramsci, permet de comprendre, derrière l'ordre néo-libéral, le système de forteresses et de "casemates" que les classes dirigeantes ont érigées pendant des décennies, sous la surveillance de l'État veilleur de nuit, pour contenir les mouvements sociaux porteurs de changement. », Ernst Jouthe, *Catharsis et transformation sociale dans la théorie politique de Gramsci*, Québec, P.U.Q., 1990, p. xii-xiii.

Antonio Santucci⁹³ souligne que Gramsci, par son engagement dans le mouvement d'occupation des usines à Turin, a élargi la participation démocratique à ceux et à celles qui ont intérêt à mettre fin à l'exploitation capitaliste, peu importe leur allégeance politique ou leur affiliation syndicale.

Internal committees were elected only by unionized workers, and since only part of the working class was represented by professional trade unions and the Socialist Party, Gramsci proposed that the opportunity to vote for the councils be extended to all workers. This included factory workers, peasants, office clerks, and technicians, even if they were not socialist. In short, all those active in the production process were to vote for their own democratic organizations, i.e., the councils.⁹⁴

Du fait que le moindre geste manuel implique une réflexion appropriée, l'ouvrier, en général non dépourvu d'intelligence, participe à sa manière au travail intellectuel, sans pour autant faire partie de l'intelligentsia. Selon Gramsci, les masses sont plutôt portées à sentir sans toujours comprendre et les gens instruits savent sans nécessairement sentir ni agir. Malgré le fait que dans un certain sens tous les hommes sont des intellectuels, Gramsci nous met en garde contre "l'esprit des Lumières" qui énonce que la simple diffusion publique de connaissances suffira pour changer les mentalités des travailleurs du jour au lendemain. En communication, on distingue l'émetteur qui envoie des messages qui sont perçus différemment par les destinataires selon la capacité de décodage de chacun, son expérience, sa formation et son intelligence.

L'intellectuel est un « professionnel » (skilled), qui connaît le fonctionnement de véritables « machines » spécialisées; il a un « apprentissage » et un « système Taylor » à lui. Il est puéril et illusoire d'attribuer à tous les hommes cette capacité acquise et non pas innée, de même qu'il serait puéril de croire que tout manœuvre peut être conducteur de locomotive. Il est puéril de penser qu'un « concept clair », opportunément diffusé, puisse s'insérer dans les différentes consciences avec les mêmes effets « organisateurs » de clarté diffusée : c'est là une erreur de l'« esprit des lumières ».⁹⁵

Cette répartition schématique des aptitudes n'est pas coulée dans le ciment. Le travailleur accède au savoir, par le biais de l'éducation et des luttes quotidiennes, et sa dépendance envers ses formateurs va en diminuant au fur et à mesure que sa connaissance s'enrichit.

Plus particulièrement, le contexte d'exploitation des ouvriers porte Gramsci à faire allusion à la question de leur conscience contradictoire qui est censée générer, une fois délestée de ses contradictions,

⁹³ Antonio A. Santucci, *Antonio Gramsci, 1891-1937*, New York, Monthly Review Press, 2010 (2005).

⁹⁴ *Ibid.*, p.69.

⁹⁵ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 24, Paris, Gallimard, 1991, p.292.

des pratiques et des concepts émancipateurs⁹⁶. Le septième critère traite particulièrement de ce coup d'envoi qui déclenche une série de transformations.

Il [le marxiste-libertaire] ne croit pas superflue l'assistance temporaire de minorités agissantes plus instruites et plus conscientes, quel que soit le nom qu'elles se donnent. Minorités dont la contribution est inévitable pour amener les arrières-gardes à la pleine maturité socialiste, mais qui se tiennent prêtes à ne pas encombrer la scène un jour de trop, pour se fondre, aussi vite que possible, dans l'association égalitaire des producteurs.⁹⁷

Pour couronner le tout, l'assimilation par Gramsci du Parti à un *Prince Moderne* qui exprime la volonté collective à laquelle sont parvenues les masses traduit l'acte de foi énoncé dans le huitième et dernier critère qui implique la recherche d'une solution de masse à la question de la révolution sociale de facture consensuelle : « Le marxiste libertaire ne propose pas une option *groupusculaire*, l'un des termes possibles d'une alternative. Les lignes directrices qui viennent d'être énoncées lui paraissent coïncider avec l'instinct de classe élémentaire de la classe ouvrière.⁹⁸ » Nous avons fait succinctement allusion aux huit critères proposés par Guérin en montrant leur conformité avec l'esprit et la lettre des écrits de Gramsci. L'étape suivante consiste à appliquer à cette œuvre d'une façon systématique une grille de lecture marxiste-libertaire, tout en étant conscient du fait que l'étiquette libertaire accolée au marxisme de Gramsci, bien qu'elle soit plausible, ne fait pas l'unanimité.

À propos de cette esquisse que nous venons de tracer, il convient de rappeler, à toutes fins utiles, certains repères biographiques relatifs à la production des *Cahiers*. Condamné à une vingtaine d'années d'emprisonnement par le régime fasciste, Gramsci ne recouvrit sa liberté que quelques mois avant son décès. Durant les dix années d'incarcération, il aura noirci une trentaine de cahiers où il reprend pour les approfondir un certain nombre de thèmes qu'il avait précédemment traités dans ses articles de journaux. Il serait tentant de dresser un parallèle entre ses écrits de jeunesse alors qu'il jouissait encore d'une relative liberté d'expression et de mouvement et ce qu'il a pu noter dans l'isolement de son cachot et les limites que lui imposait la censure. Cet exercice fera ressortir le fil conducteur marxiste-libertaire

⁹⁶ Cf., David McNally « Language, History and Class Struggle », dans *In Defense of History, Marxism and the Postmodern Agenda*, Ellen Meiksins Wood and John Bellamy Foster ed., New-York, Monthly Review Press, 1997, où McNally explique l'approche gramscienne en ces termes, « For Gramsci's contradictory consciousness is simply one way of transposing Voloshinov's notion that members of the exploited classes participate in dominant speech genres (according to their subordinate position) and more egalitarian genres which embody a different relationship to others (one's equals), different values, different practices. Central to revolutionary socialist politics, Gramsci suggests, is the effort to unify these oppositional practices – which is a question of real struggles around concrete issues, and of efforts to elaborate and systematize the worldview implicit in those popular genres that entail solidarity cooperation, and egalitarianism », p.38.

⁹⁷ Guérin, *Pour un marxisme libertaire*, op.cit, p.288.

⁹⁸ *Ibid.*, p.288.

qui traverse son œuvre, d'un bout à l'autre, nonobstant quelques rares écarts qui relèvent de revirements (réels ou apparents) affectant sa perspective initiale.

La forme inachevée de l'œuvre gramscienne nécessite que le lecteur comble les lacunes là où Gramsci n'a pas pu le faire en raison de son départ prématuré. En nous référant à sa biographie, nous garderons le cap, en cours de route sur la grille de lecture marxiste-libertaire de la pensée politique de Gramsci, dans le but de tester davantage sa validité.

Chapitre VI - De son enfance en Sardaigne aux premières prises d'armes politiques

La facture marxiste-libertaire de l'œuvre de Gramsci ne se dévoile à sa juste valeur qu'en inscrivant son œuvre dans le contexte social et historique de chaque étape de sa vie. Cette contextualisation est d'une double importance pour notre thèse. Elle permet de mieux connaître l'individu que fut Gramsci et de mieux saisir les forces sociales et les courants idéologiques qui affectèrent une pensée que nous estimons d'ailleurs fort originale. Largement inspirée d'Ellen Meiksins Wood de *Citizens to Lords*,¹ notre démarche historiciste ne consiste pas à déterminer a priori les prises de position philosophiques de Gramsci, mais d'éclaircir son œuvre à partir du contexte historique concret, en pleine évolution. Comme Wood le souligne, il ne s'agit pas de passer des jugements de valeur sur le discours, mais plutôt d'identifier les questions les plus pressantes qui interpellent le penseur à un stade particulier de l'histoire.

The object of a contextual reading, in the sense intended here, is not to discredit or to validate ideas by their ideological origins or purposes but rather to understand them better by identifying the salient issues that confronted the theorist and the terms in which those issues were being contested [...] To appreciate the philosophers' answers, we need to understand the questions they are addressing, and those questions are historically constituted, however much the theorist might be looking for a universal answer.²

De cette façon, l'analyste parvient à saisir les enjeux sociaux et politiques qui confrontent le penseur en question avant qu'il n'envisage les solutions à y apporter. Seule une lecture diachronique permet de voir en quoi ses idées sont tributaires du contexte et en quoi elles le dépassent.

La Sardaigne dans laquelle Gramsci passa son enfance et sa prime jeunesse fut depuis des siècles sous le contrôle d'intérêts étrangers qui se servaient de l'île comme bon leur semblait. Cela a généré une tradition de résistance locale et une méfiance généralisée envers les étrangers. Banditisme³ et rébellion étaient monnaie courante et il fallait régulièrement mettre les habitants au pas par la force

¹ Ellen Meiksins Wood, *From Citizens to Lords, A Social History of Western Political Thought From Antiquity to the Middle Ages*, Londres, Verso, 2008.

² *Ibid.*, p.80.

³ Cf., E. J. Hobsbawm, *Primitive Rebels, Studies in Archaic Forms of Social Movement in the 19th and 20th Centuries*, New-York, W.W. Norton & Company, 1959 où l'auteur spécifie dans son introduction que les écrits de Gramsci sont une source d'inspiration directe de son livre « What Antonio Gramsci said of the South Italian peasants in the 1920's applies to a great many groups and areas in the modern world. They are 'in a perpetual ferment, but, as a mass, incapable of providing a centralized expression for their aspirations and their needs.' That ferment, the inchoate strivings after an effective expression of these aspirations, and the possible ways in which both may evolve, are the subject of this book. » p.10.

armée. Le rejet du conquérant étranger et de ses collaborateurs sardes formait le noyau dur de l'idéologie des indépendantistes locaux.

Invasion and domination marked the beginning of Sardinia's history. Foreign rule was not grafted onto a long-existing economic, social and political culture like many other conquered peoples of history. Sardinia's culture was formed in the dialectic of the struggle. Foreign domination determined what Sardinia and the Sards would be.⁴

Francesco, le père d'Antonio n'a pas pu finir ses études en droit en raison de la mort de son propre père, et décrocha, à l'âge de 21 ans, un emploi en tant que directeur au bureau de l'enregistrement. S'étant marié à une Sarde de bonne famille, il s'installa en Sardaigne. Nonobstant la misère environnante, les premières années dans l'île furent heureuses pour les Gramsci. Par contre, s'étant mêlé de politique locale et ayant soutenu le candidat perdant, Francesco se fit des ennemis qui voulurent se débarrasser de lui en lui causant la perte de son gagne-pain. Des accusations de fraude furent portées contre lui et il fut arrêté par les carabinieri le 9 août 1898. Détenu pendant deux ans avant même son procès, il sera condamné à cinq ans de prison. La mère du jeune Antonio décida de vendre le peu de terres dont elle avait hérité et essaya de maintenir, tant que possible, le niveau de vie auquel la famille était habituée.

La famille avait connu une détérioration de sa situation matérielle en raison de l'absence forcée du pourvoyeur qui gagnait un salaire régulier. Gennaro, le frère aîné d'Antonio, prit un emploi à la fin de l'année scolaire 1898-1899, alors qu'Antonio fut envoyé à l'école primaire de Ghilarza avec des enfants de paysans qui se moquaient de sa difformité physique. L'emprisonnement de son père et le déclassement social qui s'ensuivit, sont deux événements qui marquèrent le jeune Antonio pendant longtemps. Il se consola par la lecture et les études durant l'incarcération de son père et en prit goût. À sa sortie de prison, Francesco insista pour qu'Antonio se trouve un emploi et qu'il contribue à renflouer le revenu familial. Cette situation causa un froid entre Antonio et son père qui dura au moins jusqu'à ce que ce dernier décide finalement d'envoyer son fils au gymnase de Santa Lissurgiu.

Entre-temps, Gennaro avait déménagé à Turin le temps de faire son service militaire où il se familiarisa avec des idées socialistes. Antonio passait ses fins de semaine à la maison familiale et lisait toute la documentation socialiste que Gennaro envoyait régulièrement par la poste.

His [Gennaro] object was to convert people to his new faith and he regularly sent home socialist material in the hope of converting the

⁴ Alastair Davidson, *Antonio Gramsci: Towards an Intellectual Biography*, Londres, Merlin Press, 1977, p.6.

family. Nino was the only one who responded. He read everything avidly, demanding the mail as soon as he arrived home.⁵

En 1908, Gennaro s'installa à Cagliari où il avait décroché un emploi comme caissier dans une usine de fabrication de glace. Antonio le rejoignit afin de poursuivre ses études au lycée. Une fois de plus, la situation matérielle d'Antonio fut précaire. Il était dépendant de son frère et du peu d'argent que pouvait lui envoyer son père. En plus de cela, il était maintenant intégré au système éducatif national et avait accumulé un retard dans plusieurs domaines d'études. Il souffrait de maux physiques chroniques et devait mettre les bouchées doubles en vue de rattraper les meilleurs étudiants de sa classe. Dans sa dernière année d'études au lycée, il voulut obtenir une bourse pour étudier à Turin et savait qu'il devait bien réussir ses examens. Il rêvait déjà de la possibilité d'enseigner son sujet préféré, la littérature. Pour expliquer l'éclosion de la pensée précoce du jeune Sarde, Davidson porte autant sinon plus d'attention à l'influence que les conditions sociales ont exercé sur Gramsci qu'à l'adversité du sort.

What caused the development of significant personal qualities in Gramsci by the time he was eight was not so much the "accidents" themselves, but the reaction of the human social environment to them and the way in which he reacted to this reaction. In this sense, as events in a historical context, neither the injuries, nor his father's imprisonment, were strictly speaking "accidents" as their effects were socially and culturally determined.⁶

Davidson range cette période de la vie et de la pensée de Gramsci à l'enseigne du sardisme et des influences socialistes. De plus, Gramsci commençait à se familiariser avec certains auteurs connus comme Gaetano Salvemini et Benedetto Croce.

La corruption répandue dans les rangs des politiciens locaux fut, en partie, responsable des souffrances d'Antonio ainsi que de sa famille. Son père essuya des revers surtout pour avoir parié sur le perdant dans un jeu politique où les sanctions infligées aux malchanceux étaient courantes. Qui plus est, le manque de soins médicaux adéquats, dans une Sardaigne sous-développée, affectait l'état de santé de Gramsci et aggravait sa difformité. Son déclassement et sa difformité le poussèrent à vivre son adolescence en solitaire et l'incitèrent à perfectionner ses aptitudes intellectuelles. Ses premières expériences juvéniles développèrent aussi son empathie pour les infortunés et les marginalisés de la société. Davidson note, à ce sujet, que

Quite simply, in the Sardinia whose ubiquitous cruelty he knew personally and through observation of the conditions of others, he

⁵ *Ibid.*, p.38.

⁶ *Ibid.*, p.44.

could only evolve a view of man and society which was pessimistic. As Togliatti pointed out later, where he had only known Sardinians "from above" Gramsci knew them and their culture "from below" in a very profound way.⁷

L'histoire de la surexploitation de la Sardaigne et de son arriération culturelle formait une partie intégrante du développement d'Antonio Gramsci. « We cannot understand Gramsci independent of history.⁸ » Les laissés-pour-compte, aspirants à un meilleur traitement, occupaient dès le début une place de choix dans la réflexion pratique et théorique de Gramsci. Sa position est ainsi conforme avec le septième critère du Guérin qui concerne la participation des minorités à l'amélioration de leur sort.

En vue de présenter, au sens d'Ellen Wood, le contexte social instable dans lequel vivait Gramsci ainsi que ses prises de position politiques telles qu'exprimées dans les écrits de la période 1908-1914, nous devons nous fier davantage à des éléments biographiques et aux lectures de Gramsci qui semblent avoir laissé des traces profondes dans sa façon d'aborder les problèmes sociaux. Deux éléments en particulier forment la base de la pensée politique du jeune Antonio, à savoir le sardisme et le syndicalisme qui l'ont porté à rejeter la version réformiste et déterministe du marxisme véhiculée par le Parti socialiste. Ce rejet du positivisme rejoint le troisième critère.

If anything Gramsci felt more affinity for the revolutionary syndicalist wing of socialism than for the exponents of what passed for "Marxism" in 1905-1911 [...] The views of syndicalism in 1905-1911 were mainly the views of Georges Sorel as interpreted by Enrico Leone and Arturo Labriola who modified them to respond to Italian conditions and to oppose the views of their "reformist" opponents.⁹

Le penchant sardiste du jeune Gramsci a généré deux intérêts : l'un pour le dialecte et la culture populaires, l'autre pour la réflexion sur les rapports entre le nord et le sud de l'Italie. Il est à noter que durant sa première année à Turin, Gramsci mena une vie de solitaire, se lançant dans les études et n'entretenant des rapports soutenus qu'avec trois professeurs : Matteo Bartoli, Umberto Cosmo et Gustavo Balsamo-Crivelli. Le premier, un linguiste, s'intéressait aux connaissances encyclopédiques du dialecte sarde, tandis que Cosmo voyait en Gramsci un étudiant doué dans le domaine de la littérature. Fruit de ses échanges d'idées avec ses maîtres, l'attrait de prédilection de Gramsci pour la recherche le conduisit, de prime abord, à étudier de manière approfondie leurs auteurs favoris, nommément Machiavel, Croce et Hegel.

⁷ *Ibid.*, p.45.

⁸ *Ibid.*, p.44.

⁹ *Ibid.*, p.54-55.

Not only did Cosmo emphasise to him the merit of Croce and Salvemini, but he also had him study in depth the thinkers who provided Croce with inspiration. Gramsci started to master not only Machiavelli, but de Sanctis and Hegel.¹⁰

Influencé par ses professeurs, Gramsci en est venu, en conformité avec le premier critère de Guérin, à entretenir une vision volontariste qui assimilait l'histoire à un terrain de combat moral où les hommes, cessant de contempler le monde, se mettaient à créer leur propre destin et à changer le cours des événements. Domenico Losurdo apporte une nuance importante aux propos de Davidson au sujet de l'influence des philosophes idéalistes sur le jeune Antonio. Cependant Gramsci n'acceptait pas les idées de ces philosophes que dans la mesure où ils font preuve d'habileté à traiter de dilemmes sociaux concrets. N'étant pas toujours satisfait des réponses avancées par Croce et Gentile, Gramsci ne les approuvait que sous réserve. Bien qu'ils soient étroitement liés à la modernisation de l'Italie par leur lutte contre le conservatisme religieux, ils ne dépassaient pas, de l'avis de Gramsci, les limites que leur imposait leur position idéologique bourgeoise.

Pour ce qui concerne les deux philosophes néo-idéalistes, ils sont lus comme l'expression théorique du *Risorgimento* et d'une révolution « bourgeoise » qu'il s'agit de conduire à son terme (et même, selon une vision qui mûrit progressivement, de compléter et de dépasser).¹¹

Se sentant isolé et faisant face à une précarité matérielle, Gramsci décida en mai 1912 de prendre une retraite en Sardaigne pour se reposer. Bien remis, il retourne à Turin au début de novembre pour passer ses examens avec succès. Impressionné par les progrès de Gramsci, Bartoli lui demanda de l'assister dans la préparation de ses cours pour l'année 1912-1913. Antonio accepta l'offre sur-le-champ parce qu'il percevait encore à ce moment la carrière universitaire comme sa principale voie de sortie de la misère. Mais deux circonstances vont graduellement détourner Gramsci vers une autre destinée. D'abord, ses professeurs, porte-paroles d'un socialisme quelque peu idéalisé, encourageaient leurs étudiants à rejoindre les rangs du mouvement socialiste et à s'approcher des masses pour leur apporter la bonne nouvelle.

They made it clear that in practice the two viewpoints of idealism and socialism were not mutually incompatible and they taught their students that it was their duty to take the new philosophy and its morality into the socialist movement and the working class.¹²

¹⁰ *Ibid.*, p.45.

¹¹ Domenico Losurdo, *Gramsci, du libéralisme au communisme critique*, Paris, Éditions Syllepse, 2006 (1997), p.14.

¹² Davidson, *op.cit.*, p.61.

Gramsci ne tarda pas à se rendre compte qu'il était hors de question pour lui de mener une action politique tout en demeurant un intellectuel solitaire. Il décida alors de sortir de son isolement sécurisant et de multiplier les contacts avec Angelo Tasca (1892-1960), un étudiant à la faculté des arts, activiste du mouvement socialiste italien. Gramsci était fasciné par le désir de changement radical qu'il rencontrait chez d'autres jeunes engagés dans le milieu ouvrier de Turin. James Joll souligne que malgré l'intérêt grandissant de Gramsci pour la ville et ses problèmes, celui-ci n'oubliera jamais de dépeindre avec insistance les aspects les plus misérables encore des paysans du Sud que ceux des ouvriers du Nord de l'Italie.

The situation of the poor in the countryside of southern Italy and the islands remained far worse than that of the industrial workers, and Gramsci never forgot it. One of the constant themes of his writing was the contrast between the city and the country, the dialectical interaction between them, and the political relations between the urban working class and the peasantry.¹³

Mais en raison de la détérioration de sa santé, Gramsci manquait certains examens, faisant ainsi face à la perte de sa bourse d'étude par omission de satisfaire aux exigences académiques. Ce constat d'échec lui barrait la voie à une carrière dans l'enseignement. Après plusieurs mois d'hésitation, il se lança, pour la première fois dans un engagement politique organisé en se joignant au Parti socialiste italien en juin ou juillet 1913¹⁴ Losurdo affirme de plus que la décision de Gramsci de rejoindre le Parti socialiste avait plus à voir avec sa sympathie pour les masses exploitées qu'avec une acceptation des points de vue positivistes que privilégiait la deuxième Internationale. À noter que Gramsci, dès le début de sa carrière politique, se comportait en farouche adversaire du positivisme conformément, une fois de plus, au troisième critère de Guérin tout en élargissant sa vision pour y incorporer des considérations internationales.

Parmi tous ceux qui sont déjà, ou sont destinés à devenir, des dirigeants de premier plan du mouvement ouvrier international, le provincial venu de Sardaigne se distingue par le fait qu'il n'est pas encombré du poids des débats théoriques et politiques qui caractérisent la deuxième Internationale [...] la sympathie de Gramsci à l'égard des classes et des peuples tenus en position subalterne n'est certes pas limitée à son île natale. Ses travaux scolaires témoignent d'une pleine identification avec « ces peuples infortunés des colonies », flétris et traités comme « barbares » et

¹³ James Joll, *Antonio Gramsci*, New York, Penguin Books, 1978, p.29. À noter que Joll a aussi écrit une histoire de l'anarchisme, *The Anarchists*, Boston, Little, Brown and Company, 1964.

¹⁴ Cf., Davidson, *op.cit.*, p.63.

« grossiers » par les « croisades » périodiques de la « vieille Europe ». ¹⁵

Gramsci tenta pendant une année encore de jongler avec ses études et son activisme, mais sans grand succès. Il passa de plus en plus de temps avec des jeunes membres du Parti au moment où un autre homme politique, appelé Benito Mussolini, commençait à se faire une réputation dans les cercles socialistes.

À cette époque, Mussolini attirait les jeunes radicaux qui en avaient assez du réformisme préconisé par le Parti socialiste. Il soutenait que l'Italie ne pouvait se satisfaire de rester absolument neutre pendant la guerre, comme le voulaient les dirigeants du Parti socialiste. Une alliance de l'Angleterre avec la France pourrait inciter l'Autriche à attaquer l'Italie et, selon Mussolini, ne manquerait pas d'attiser le patriotisme révolutionnaire de la classe ouvrière. Dans un article intitulé *Neutralité active et agissante* ¹⁶ paru dans *Il Grido del Popolo* le 31 octobre 1914, Gramsci manifesta son soutien à l'interventionnisme, sous réserve de clarification des propos abscons de Mussolini à ce sujet.

Et la position mussolinienne n'exclut pas (au contraire, elle le présuppose) que le prolétariat renonce à son attitude antagoniste et puisse, après l'échec ou la démonstration d'impuissance de la classe dirigeante, se débarrasser de celle-ci et de s'emparer de la chose publique, si du moins, j'ai bien interprété ses déclarations un peu confuses et les ai développées comme lui-même l'aurait fait. ¹⁷

Losurdo rappelle aussi que l'appui de Gramsci à la position de Mussolini était faite sous de grandes réserves et qu'il a passé des années par la suite à dénoncer âprement la guerre et les idéologues qui l'identifiaient à un conflit entre les races latines et germaniques. Sur ce point encore, Gramsci a fini par se rallier à des positions conformes au troisième et cinquième critères du marxisme-libertaire, c'est-à-dire ceux qui ont trait à l'antipositivisme et à l'internationalisme,

En effet, après l'article du 31 octobre 1914 où Gramsci cherche à s'orienter dans le débat en cours dans le Parti socialiste, les interventions journalistiques suivantes sont pendant un bon moment polémiques, et conduites en faisant leur profit de Croce et de Gentile, contre les milieux du chauvinisme le plus exalté, qui prétendent subordonner totalement la culture à la mobilisation guerrière totale afin de lire et de célébrer la guerre comme la croisade d'une

¹⁵ Losurdo, *op.cit.*, p.11.

¹⁶ Antonio Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920*, Paris, Gallimard, 1974.

¹⁷ *Ibid.*, p.66.

civilisation supérieure contre une civilisation inférieure ou directement, contre la barbarie.¹⁸

La situation s'embrouille davantage par la multiplicité des intervenants, chacun d'entre eux cherchant à tirer profit du cours des événements¹⁹. D'un côté, la logique de guerre adoptée par la bourgeoisie pour pallier son incapacité de régler la question sociale butait contre le prolétariat révolutionnaire. De l'autre, la neutralité absolue favorisée par la majorité réformiste reflète, selon Gramsci, la passivité d'un prolétariat incapable d'initiative. C'est contre cette vision apathique de la classe ouvrière que Gramsci s'insurge, se servant pour la démasquer de la prise de position de Mussolini face à la guerre. Les masses ouvrières veulent faire leur entrée dans l'histoire italienne alors que les dirigeants politiques socialistes ne leur font pas confiance. Gramsci soutient, à l'encontre des défaitistes, que les travailleurs italiens sont prêts à prendre la relève de la bourgeoisie réactionnaire,

Il s'agit au contraire d'hommes qui ont démontré, et surtout ces dernières années, qu'ils possédaient une souplesse d'esprit et une fraîcheur de sensibilité que la bourgeoisie amorphe et je-m'en-foutiste est à mille lieues de seulement imaginer. Une masse qui a démontré qu'elle savait fort bien assimiler et vivre les nouvelles valeurs que le Parti socialiste ressuscité a mises en circulation.²⁰

Tout comme le militant anarchiste Pierre Kropotkine²¹, Gramsci a vécu péniblement, lors de la Première Guerre mondiale, la remise en question de sa position favorable à la neutralité du prolétariat et à son internationalisme. Mais prenant acte de l'expulsion de Mussolini du PSI en raison de sa prise de position en faveur de l'intervention, Gramsci se résigna à se retirer momentanément de la vie politique active. Quelques années plus tard, au moment de la création du PCI, l'article pro-interventionnisme de Gramsci sera utilisé contre lui en vue de compromettre sa réputation au sein du Parti. Piccone se porte à la défense de la position de Gramsci en évoquant sa vision révolutionnaire qui s'opposait déjà à la logique mécaniste de la deuxième Internationale et en tranchant en faveur de l'esprit mais non de la lettre du discours gramscien.

¹⁸ Losurdo, *op.cit.*, p.18.

¹⁹ Cf., Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1978, où il raconte la confusion théorique et pratique qui régnait alors dans la gauche française et européenne au début de la Première Guerre mondiale et comment même des anarchistes se retrouvèrent soudainement patriotes et nationalistes, « [D]es réflexes primordiaux jouent, infiniment supérieurs aux convictions; le sentiment de la nation prévaut », p.56.

²⁰ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, p.67.

²¹ Pierre Kropotkine, *Œuvres*, Paris, la Découverte, 2001 (1976). Dans un opuscule intitulé *Le Manifeste des Seize* où Kropotkine et certains de ses camarades se rangent du côté des alliés en prenant une position carrément hostile à l'agression allemande : « Et c'est parce que nous voulons la réconciliation des peuples, y compris le peuple allemand, que nous pensons qu'il faut résister à un agresseur qui représente l'anéantissement de tous nos espoirs d'affranchissement », p.311.

Thus, Gramsci saw the validity of the goals of the Second International not as absolute but strictly as a function of *how* these goals were realized in particular situations. For Gramsci whenever the letter contradicts the spirit, it is the former that must yield: life is always more important than any of its abstract expressions. Against the Socialist party's principled but abstract stand of "absolute neutrality" toward the war, Mussolini had called for what Gramsci took to be a reconsideration of such a position in order to intensify political conflicts and eventually wrest control of the state from the incompetent and discredited bourgeoisie.²²

Bien que son alignement sur la position mussolinienne en ce qui a trait à la participation à la guerre ait été formulé sous grandes réserves, il n'en demeure pas moins que Gramsci en a subi les contre-coups. Sa réaction ne se fit pas attendre. Il prit l'initiative d'opter en faveur de sa carrière de journaliste et de militant dans le mouvement ouvrier, abandonnant ainsi définitivement ses études universitaires. Gramsci ne manqua, note Losurdo, de dénoncer fermement le massacre qu'a été la Première Guerre mondiale. Contrairement à Croce ou à Pareto, il s'était abstenu d'imputer la guerre et l'échec des partis socialistes à l'infantilisme des masses, qui n'ont pas suivi l'*élite* éclairée. Face au dilemme soulevé par la Première Guerre mondiale, tout porte à croire que Gramsci s'est conformé indirectement au huitième critère du marxisme-libertaire ayant trait à la croyance dans la capacité des masses à trouver une solution au problème de la révolution.

Pour Gramsci il s'agit précisément d'éviter la répétition d'une telle tragédie; il s'agit de faire en sorte que le « peuple travailleur » ne reste pas dans la condition de « proie bonne pour tous » et de simple « matériel humain » à la disposition des *élites*, de « matière première pour l'histoire des classes privilégiées ».²³

L'épisode de la participation à la Première Guerre mondiale se clôt sur une note pacifiste. La période qui suit va de la fin des études universitaires de Gramsci jusqu'à la chronique d'inspiration libertaire qu'il fera au sujet de la Révolution d'octobre. Les écrits²⁴ de cette phase annoncent déjà les grands sujets qu'il approfondira sa vie durant en tenant compte de l'évolution de la conjoncture sociopolitique. En 1916, après avoir passé la dernière année à militer et à donner des conférences en tant que socialiste auprès des étudiants, Gramsci contribue, entre autres, au journal *l'Avanti*. C'est dans cette vie active auprès des travailleurs que Gramsci se sent à sa place. Selon Davidson, cette période marque un changement majeur dans l'attitude de Gramsci. Engagé dans une vocation éducative liée à une compréhension empathique envers ceux qui sont dans la misère, Gramsci ne tardera pas à gagner la confiance des travailleurs.

²² Paul Piccone, *Italian Marxism*, Berkeley, University of California Press, 1983, p.115-116.

²³ Losurdo, *op.cit.*, p.31.

²⁴ Les articles de Gramsci qui couvrent cette période et dont nous nous servons sont tirés de deux ouvrages: Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, et François Ricci et Jean Bramant (dir.), *Gramsci dans le texte*, Paris, Éditions Sociales, 1977.

He rapidly earned the reputation for being an intellectual to whom the workers could speak without fear of revealing their own ignorance, and visitors from the nearby Casa del Popolo were always dropping in to find out what they should read, and what this or that meant.²⁵

De là l'importance d'un de ses premiers articles intitulé « Socialisme et culture » qui traite de l'histoire et de la culture dans les transformations sociales, thème que Gramsci affinera tout au long de sa carrière pour en conclure que la culture ne se réduit pas à une accumulation de connaissances sans lien avec l'activité pratique des hommes. Mais qu'au contraire, chaque nouvelle génération d'hommes et de femmes doit réétudier l'histoire pour mieux saisir quelles solutions éprouvées dans le passé sont susceptibles de résoudre les problèmes contemporains. La neutralité de l'histoire n'est qu'une vue de l'esprit.

La culture est une chose bien différente. Elle est organisation, discipline du véritable moi intérieur; elle est prise de possession de sa propre personnalité, elle est conquête d'une conscience supérieure grâce à laquelle chacun réussit à comprendre sa propre valeur historique, sa propre fonction dans la vie, ses propres droits et ses propres devoirs.²⁶

Dans la suite de son important article sur la culture, on retrouve de nombreux passages où Gramsci abonde dans le même sens que certains auteurs anarchistes tels que Bakounine et Kropotkine qui mettent l'accent sur les aspects moraux et éducatifs du changement social. Il en ressort que l'esprit, beaucoup plus que la lettre du discours tenu par Gramsci durant cette période, s'accorde avec les deux premiers critères de notre idéal-type concernant la transformation du monde et la force créatrice de la théorie critique. Gramsci y soulève la problématique de l'émancipation graduelle des hommes du carcan de leurs oppresseurs et note que certaines classes se sont hissées au haut de l'échelle sociale et politique alors que d'autres groupes d'hommes se sont contentés de combattre l'injustice. Par le biais de cette lutte récurrente entre dominants et dominés, une libération progressive a émergé au grand jour. La marche vers la liberté conjugée à l'émancipation du joug imposé par la classe dominante s'incarnait à l'époque de Gramsci dans la lutte entre la classe capitaliste exploiteuse et le prolétariat exploité. Selon Femia, la découverte du marxisme hégélien d'Antonio Labriola fut une source d'inspiration pour le jeune Gramsci qui s'en servira comme point de départ à l'élaboration de ce qu'il nommera plus tard la philosophie de la *praxis*.

Gramsci was obviously impressed with his predecessor's [Labriola] critique of rigid determinism, contempt for simple solutions or first principles, refined historical sense, and feeling for the moral,

²⁵ Davidson, *op.cit.*, p.73.

²⁶ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit*, p.75-76.

educative aspects of socialism. In Labriola's work Gramsci encountered the possibility of reconciling some form of economic determinism with a rejection of vulgar materialism and paralysing fatalism.²⁷

Pourtant, les revendications ouvrières, note Gramsci, butent souvent contre une situation sans issue par manque d'idées innovatrices et de valeurs mobilisatrices chez ceux qui ont tout à gagner d'une déstabilisation radicale du statu quo. Les idées appropriées naissent en partie chez les intellectuels, mais doivent être liées organiquement aux aspirations profondes de larges couches de la population. Advenant que ces deux éléments se rejoignent et que les masses s'emparent d'idées révolutionnaires pour en faire une force matérielle, il se produit inmanquablement, un changement social historique très significatif.

Cela veut dire que toute révolution a été précédée d'une intense activité de critique, de pénétration culturelle, d'imprégnation d'idées, s'exerçant sur des agrégats d'hommes, au départ réfractaires, et uniquement préoccupés de résoudre, jour après jour, heure après heure, pour leur propre compte, leur problème économique, et politique, sans lien de solidarité avec tous ceux qui partageaient leur condition.²⁸

Si l'accent est mis ici sur le rôle des idées émancipatrices, c'est que Gramsci demeure encore un tant soit peu influencé par l'enseignement idéaliste de Benedetto Croce. Par contre, comme nous le verrons à travers l'analyse des *Cahiers de prison*, Gramsci fait de grands efforts pour s'éloigner des excès idéalistes de Croce en développant une théorie marxiste originale susceptible d'expliquer le rôle des idées libertaires dans les grandes transformations sociales.

Le point de jonction entre la vision de Gramsci et celle d'anarchistes notoires tels que Bakounine²⁹ a trait à leur opposition théorique radicale qui les inscrit en faux contre le dogme religieux. Gramsci impute au jeu compliqué de causes à effets la genèse du sentiment religieux, produit par la tradition qu'il oppose à la vie active créatrice de l'histoire.

En ramenant à elle [l'histoire] non seulement les faits, mais aussi les sentiments, on finit par reconnaître qu'en elle seule se trouve l'explication de notre existence [...] Notre religion revient à l'histoire, notre foi revient à l'homme, à son activité, à sa volonté [...] Nous nous sentons inévitablement en antithèse avec le catholicisme, et nous nous disons modernes.³⁰

²⁷ Joseph Femia, *Gramsci's Political Thought, Hegemony, Consciousness, and the Revolutionary Process*, Oxford, Clarendon Press, 1987, p.94.

²⁸ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, p.76.

²⁹ François Munoz (dir.), *Bakounine, la liberté. Choix de textes*, Utrecht, J.J. Pauvert Édition, 1965.

³⁰ François Ricci et Jean Bramant (dir.), *Gramsci dans le texte*, Paris, Éditions Sociales, 1977, p.44-45.

Tout en se déclarant non religieux, Gramsci précise qu'il n'est pas antireligieux en reprenant à son compte le sens éphémère que le marxisme donne aux croyances spirituelles. La religion étant pour Gramsci tout comme pour Marx ou Bakounine³¹, une illusion historique dont les masses ont besoin en attendant une émancipation matérielle et morale.

Les socialistes marxistes [...] croient que la religion est une forme transitoire de la culture humaine qui sera dépassée par une forme supérieure de culture, la culture philosophique; ils croient que la religion est une conception mythologique de la vie et du monde qui sera dépassée et remplacée par la conception fondée sur le matérialisme historique, c'est-à-dire par une conception qui place et recherche au sein même de la société humaine et dans la conscience individuelle les causes et les forces qui produisent et créent l'histoire.³²

Conscient du fait que la religion jouait un rôle important dans la vie des Italiens, Gramsci juge opportun d'assurer ses concitoyens que l'État ouvrier transitoire qu'il appelle de ses vœux ne vise pas à faire une chasse aux croyants tant que leur opposition ne déborde pas le cadre constitutionnel. S'il leur refuse le droit de fomenter des insurrections réactionnaires contre la société à venir, c'est qu'il ne les considère pas des redresseurs de torts et, partant, ne se qualifie pas à exercer ce droit. En prévision de leur avènement au pouvoir les ouvriers envisagent que les mesures restrictives à l'endroit d'une opposition jugée pernicieuse serait une arme à double tranchant. Le régime capitaliste dans l'intervalle pourrait se prévaloir lui aussi du droit de réfuter au même titre les revendications du prolétariat en les qualifiant de déraisonnables. Gramsci a été très tôt influencé par les anarcho-syndicalistes et leurs têtes d'affiche turinoises note Levy, qui va même jusqu'à caractériser le marxisme du jeune Gramsci de libertaire.

Gramsci's early Marxism was influenced by various libertarian examples, and he even ended up being confounded with anarchist and syndicalist heresies [...] Gramsci's relationship with them [anarchists] was more tortured and complex, for, as he created a distinctly libertarian form of Marxism during the First World War, he entered into a working friendship with a remarkable group of Torinese anarchists. As his council communism emerged in the

³¹ Bakounine, comme Marx et Gramsci, s'en prend aux idéalistes qui tombent dans une contradiction lorsqu'ils flirtent avec la pensée théologique et défont l'Idée au détriment du progrès matériel, scientifique et culturel de l'humanité « Cette contradiction est celle-ci : ils veulent Dieu et ils veulent l'humanité. Ils s'obstinent à mettre ensemble deux termes qui, une fois séparés, ne peuvent plus se rencontrer que pour s'entre-détruire. » Michel Bakounine, *Théorie générale de la révolution* (textes assemblés et annotés par Étienne Lesourd, d'après G.P. Maximov), Paris, les Nuits rouges, 2001, p.37.

³² Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, p.54.

biennio rosso (the Red Biennium 1919-1920) it bore the hallmarks of the anarchist and syndicalist heritage.³³

Par ailleurs, on peut relever dans la période pré-Conseils d'usine l'interaction dynamique de Gramsci avec la classe ouvrière, surtout au niveau des échanges d'idées. Ne s'étant pas encore engagé dans un mouvement révolutionnaire actif dans les lieux de production, Gramsci tentait de tirer profit de ses connaissances philosophiques en les adaptant aux besoins des travailleurs. Cette démarche contient en germe la conception que Gramsci développera de l'intellectuel organique lié à sa classe adoptive ou d'appartenance dans un combat historique concret visant à accélérer le processus révolutionnaire. La lutte des classes est certes une affaire de masses opprimées qui auraient avantage à tourner le dos au discours esclavagiste et à opter pour une vision susceptible de contrer l'idéologie dominante. Encore une fois la pensée de Gramsci s'allie, par une sorte d'affinité, aux thèses de base concernant l'auto-éducation des masses, que les libertaires tiennent à cœur.

Gramsci acted out his belief, encouraging the workers who visited him to start reading the greatest exponents of bourgeois culture. Bergson, Croce, Salvemini, *La Voce* and *Critica* as well as Marxists like Antonio Labriola.³⁴

Passant de la théorie à l'acte, Gramsci anima pendant quelques mois un groupe éducatif du nom de *Club di Vita morale* qui est organisé selon les principes de la démocratie participative. Il publia aussi un article pour la *Città futura*, en date du 11 février 1917, intitulé « Trois principes, trois ordres » qui résume assez bien sa vision politique durant cette période.

On a tendance, note Gramsci, à percevoir l'ordre institué comme étant toujours le seul ordre possible, sauf que cette stabilité relative découlant de l'attachement des gens au confort de leurs habitudes par peur de l'inconnu, bloque toute velléité de saper le statu quo. « L'ordre en vigueur se présente comme quelque chose d'harmonieusement coordonné, de solidement coordonné; et la multitude de citoyens hésite et s'épouvante à l'idée de l'incertitude qu'un changement radical pourrait apporter.³⁵ » Ce que Castoriadis entendra plus tard par "l'imaginaire radical instituant"³⁶ s'inscrirait dans une optique gramscienne de lutte de classes entre bourgeoisie et prolétariat où se produit une rupture de l'état de la volonté qui puise hors d'elle-même, c'est-à-dire dans les règles sociales établies, le principe de son action. Autrement dit, la classe ouvrière est portée à se soumettre docilement aux lois et aux normes imposées par

³³ Carl Levy, *Gramsci and the Anarchists*, Oxford, Berg, 1999, p.3-4.

³⁴ Davidson *op.cit.*, p.76.

³⁵ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, p.96.

³⁶ Cf., Cornélius Castoriadis, *Les carrefours du labyrinthe 3, le monde morcelé*, Paris, Éditions du seuil, 1990, p.137-171.

les capitalistes. Les idées dominantes donnent l'impression d'être naturelles et incontournables, bien qu'elles n'aient pas été nécessairement conçues dans l'intérêt des classes dominées. L'hégémonie idéologique bourgeoise, affirme Gramsci, ne tardera pas à s'effriter aussitôt que les subalternes parviendront à s'organiser en une classe ayant sa propre notion de liberté.

Les affirmations du libéralisme sont des idées limites qui, reconnues rationnellement nécessaires, sont devenues des idées-forces, se sont réalisées dans l'État bourgeois, ont servi à engendrer l'antithèse de cet État dans le prolétariat, et se sont usées. Universelles pour la bourgeoisie, elles ne le sont pas assez pour le prolétariat. Pour la bourgeoisie, c'étaient des idées limites, pour le prolétariat, ce sont des idées minimales.³⁷

La période antérieure à l'engagement de Gramsci dans le mouvement ouvrier via les Conseils d'usine, se caractérise surtout par un idéalisme et un volontarisme très accentués qui s'inscrivent dans le sillage d'un moralisme inspiré de Croce. Cependant Davidson soutient que, de par l'activité journalistique et le contact suivi avec les travailleurs, Gramsci a fini par sortir de sa coquille sans pour autant se défaire complètement des illusions idéalistes qui avaient dominé sa vision du monde.

He still subscribed to the ideas of Croce, *La Voce* and Salvemini – which in practice meant an elitist notion of socialist activity where the intellectuals taught the workers what they ought to know – because he had insufficient direct contact with the workers to learn how irrelevant many of idealism's theories were: in particular those about the relation between thought and action.³⁸

Toutefois, Losurdo nuance le prétendu élitisme implicite dans la pensée de Gramsci de cette époque. Selon lui, il faut faire la distinction entre la perception plutôt libertaire qu'a Gramsci du socialisme et celle, de tendance autoritaire, des philosophes idéalistes.

Si en Allemagne Spengler théorise le « socialisme prussien », en Italie Croce exprime son admiration pour le « socialisme d'État et de nation ». L'adhésion de Gramsci au communisme, son détachement plus net du libéralisme, sont aussi scandés par le refus de « socialisme » recommandé par les autorités, qu'elles soient nationalistes ou libérales.³⁹

C'est l'écllosion de la Révolution russe de février 1917 qui fut pour Gramsci, aussi bien que pour plusieurs autres intellectuels de gauche, un véritable tournant de l'histoire. Dans un article intitulé « Notes sur la révolution russe », Gramsci décrit en termes libertaires le cours des événements. Pour lui, cette

³⁷ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, p.97.

³⁸ Davidson, *op.cit.*, p.81.

³⁹ Losurdo, *op.cit.*, p.35.

révolution, de caractère prolétarien, diffère, toutes proportions gardées, de la Révolution française de nature bourgeoise, parce qu'elle met en jeu non seulement de nouveaux principes en ce qui concerne le pouvoir, mais une nouvelle moralité émancipatrice et anti-autoritaire. À cet égard, la description et l'analyse des événements de 1917 par Gramsci se conforment au sixième et au septième critères de l'idéal-type marxiste libertaire quant à l'importance de l'impulsion démocratique de bas en haut d'un mouvement révolutionnaire délesté des excès de l'autoritarisme bourgeois,

La révolution russe n'a pas connu le jacobinisme. La révolution a dû abattre l'autocratie, elle n'a pas eu à conquérir la majorité par la violence. Le jacobinisme est un phénomène purement bourgeois : il caractérise la Révolution bourgeoise française [...] La bourgeoisie impose sa force et ses idées, non seulement à la classe jusqu'alors dominante, mais aussi au peuple, qu'elle s'applique à dominer. C'est un régime autoritaire qui se substitue à un autre régime autoritaire.⁴⁰

Ce n'est pas la mise en place d'un nouveau pouvoir ni même les changements d'ordre économique qui donnent une signification politique à la révolution russe, mais c'est plutôt la fin de l'hétéronomie bourgeoise au profit de la création d'un nouvel espace moral. Pour traduire sa perception de la signification de la Révolution d'octobre, Gramsci emploie des termes où l'influence de l'idéalisme de Croce se lit en filigrane.

Voilà quelle est pour nous la signification de cette libération : en Russie, c'est une nouvelle conception de la vie qu'a créée la révolution. La révolution ne s'est pas contentée de remplacer un pouvoir par un autre, elle a remplacé des mœurs par d'autres mœurs, elle a créé une nouvelle atmosphère morale, elle a instauré la liberté de l'esprit, en plus de la liberté physique.⁴¹

Se fiant aux premières impressions suscitées chez lui par la place prééminente qu'occupe la liberté dans la hiérarchie des valeurs. Gramsci se réjouit de voir la marche révolutionnaire briser une à une les chaînes de l'asservissement. Cet élan émotionnel, basé sur des bribes de renseignement qui lui parvenaient au compte-goutte, l'apparente à Bakounine qui se faisait le champion de la liberté d'agir. Dépendante de la liberté collective, la liberté individuelle, selon Gramsci, est la seule qui permette au socialisme de se réaliser. Il s'agit d'un véritable renversement du monde où les hommes peuvent se transformer radicalement. Castoriadis dira plus tard dans une formule plus sophistiquée que dans les rares moments historiques où l'hétéronomie instituée est brisée, comme lors d'une véritable révolution sociale, s'ouvre la possibilité d'une nouvelle façon d'agir politiquement.

⁴⁰ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, p.119.

⁴¹ *Ibid.*, p.120.

Il en va autrement dans les quelques sociétés où la rupture de l'hétéronomie complète permet une véritable *individuation de l'individu*, et où l'imagination radicale de la psyché singulière peut à la fois trouver ou créer les moyens sociaux d'une expression publique originale et contribuer nommément à l'auto-altération du social.⁴²

N'ayant à sa disposition que des bribes d'information sur la Révolution d'octobre, Gramsci croyait rapporter fidèlement ce qui s'est produit à cette occasion en Russie. La brèche dans les forces sociales qui maintenaient le statu quo fut colmatée par le renversement du Tsar. La guerre et les privations ont provoqué de nouveaux liens de solidarité entre des milliers d'individus qui, vivant trop isolés auparavant, ne se faisaient pas d'illusion sur la possibilité de s'unir. Même les criminels et tous ceux que la bourgeoisie a stigmatisés, ont eu droit à une nouvelle vie et à une seconde chance.

Un tel fait ne peut se produire que dans une atmosphère de passion sociale, lorsque changent les mœurs, lorsque change la mentalité dominante. La liberté rend les hommes libres, elle élargit leur horizon moral; de celui qui, sous un régime autoritaire, était le pire des malfaiteurs, elle fait un martyr du devoir, un héros de l'honnêteté.⁴³

Les sources de Gramsci sur les événements en Russie étaient au mieux incomplètes, au pire, trompeuses. L'important n'est pas tant de dire si Gramsci a erré ou non au sujet de la nature de cette révolution, mais plutôt ce qu'il en tirait comme conclusion. Abstraction faite de son état d'âme et de sa pensée, Gramsci souscrivait à l'enthousiasme des travailleurs pour Lénine qu'ils considéraient comme un chef charismatique. Cet engouement initial correspond aussi à un changement dans le style de vie de Gramsci. Présent lors de la visite de Goldenburg, un représentant du gouvernement de Kerensky, Gramsci fut impressionné par les hurras des foules qui scandaient frénétiquement « Longue vie à Lénine ». Cette manifestation ostensible chez les travailleurs turinois, qui affichaient un enthousiasme intense en faveur d'un changement radical, a poussé Gramsci, déjà gagné à la cause des ouvriers, à s'engager davantage dans leur lutte.

On September 30, 1917, Gramsci who was already well-known in Turin socialist circles as editor of *Il Grido* was elected to the leadership of the Turin Socialist branch [...] He had started to live the class struggle of the Turin working-class, and no longer contemplated it from outside.⁴⁴

⁴² Castoriadis, *op.cit.*, p.140.

⁴³ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, p.120-121.

⁴⁴ Davidson, *op.cit.*, p.85.

Sur ces entrefaites, l'Italie se prédisposait à entrer en guerre dans le contexte d'une montée en flèche des prix des articles de consommation qui provoquait l'ire des travailleurs turinois. De plus, le gouvernement avait interdit les manifestations publiques, ordre non observé par les travailleurs turinois parce qu'ils le percevaient comme une attaque à la liberté politique de la classe ouvrière. Du même coup les événements en Russie semblaient confirmer davantage ce que Gramsci croyait déjà depuis son engagement dans le mouvement socialiste, car bien qu'il ait mis l'accent sur l'italianisation de la lutte pour le socialisme, il ne renonçait pas pour autant à ses convictions internationalistes. Les propos de Gramsci concordent donc avec le cinquième critère de Guérin sur l'harmonie entre l'internationalisme et le socialisme spécifique à un pays donné :

L'adhésion à la révolution bolchévique est en même temps le soutien à la cause des esclaves des colonies et la condamnation des chaînes imposées et forgées par l'Occident, devenues plus dures et intolérables au cours du premier conflit mondial. Gramsci salue avec chaleur « la révolte [qui] flambe dans le monde colonial ». ⁴⁵

Par son alignement intuitif sur le troisième critère de Guérin, Gramsci récusait tout déterminisme rigide qui fixe à l'avance le moment précis du renversement de l'ordre établi, car la révolution est un fait moral aussi bien que le résultat des conditions sociales en vigueur. Selon leur engagement plus ou moins authentique, les prolétaires parviennent à accélérer ou à freiner le processus révolutionnaire visant à changer le monde. Tenant les réalisations des bolchéviques comme modèle à suivre, Gramsci les décrit parfois en termes idylliques en les reliant aux philosophies idéalistes européennes. « Ils vivent la pensée marxiste, celle qui ne meurt jamais, celle qui est la continuation de la pensée idéaliste italienne et allemande et qui avait été, chez Marx, altérée par des scories positivistes et naturalistes. ⁴⁶ » Pour étayer sa vision de la marche non déterministe de l'histoire, Gramsci avance, preuve à l'appui, que la Révolution bolchévique s'est faite contre l'interprétation mécaniste du *Capital* de Karl Marx. Du coup, Gramsci s'en prend aux résidus déterministes qui vicient la conception de Marx en lui attribuant, à tort, un ordre prescrit dans la durée allant du féodalisme à la dictature du prolétariat en passant obligatoirement par le règne capitaliste. Dans cet article, la position de Gramsci est concordante avec le troisième critère de l'idéal-type marxiste libertaire de Guérin qui rejette les versions déterministes du marxisme au profit d'une vision plus flexible des processus historiques.

S'inscrivant en faux contre l'imposition d'une logique mécaniste de cause à effet aux événements historiques, Gramsci ne se départira plus de cette conviction, sauf qu'il disculpera, par la

⁴⁵ Losurdo, *op.cit.*, p.71.

⁴⁶ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, p.136.

suite, Marx d'avoir été responsable d'un tel impair, et imputera la faute aux marxistes dits *orthodoxes*. Il convient de citer, à ce propos, le commentaire judicieux de Carl Levy

In previously unknown articles written between the two Russian revolutions, Gramsci was openly anti-Jacobin and anti-statist. He criticized orthodox Second Internationalist socialism not only for its tactical errors and national-patriotic corruption (Lenin's line) but more importantly its theoretical positivism and statism, which were considered by Gramsci to be alien to the spirit, if not always the letter, of Karl Marx's texts.⁴⁷

Il appert qu'un des points les plus importants dans la pensée politique de Gramsci durant cette période était de valoriser la solidarité humaine, à l'instar de l'anarchiste Kropotkine qui affirme que « chaque fois que l'humanité eut à créer une nouvelle organisation sociale [...] c'est de cette même tendance toujours vivante [l'entraide], que le génie constructif du peuple tira l'inspiration et les éléments du nouveau progrès.⁴⁸ » Gramsci abonde dans le même sens en soutenant qu'au fil des ans des liens de fraternité ont été tissés entre les êtres humains et que ce processus organique peut s'accélérer à une époque révolutionnaire. Que les liens serrés entre individus ayant une communauté d'intérêt soit désignés par "solidarité" chez Gramsci et par "entraide" chez Kropotkine, n'enlève rien à la proximité de vues des deux penseurs.

[C]ette pensée reconnaît toujours comme plus grand facteur de l'histoire, non les faits économiques bruts, mais l'homme, mais la société des hommes, ces hommes qui se rapprochent entre eux, se comprennent entre eux, développent à travers tous ces contacts (qui forment la civilisation), une volonté sociale, collective [...] Une volonté d'une telle nature a *normalement* besoin, pour se former, d'un long processus d'infiltrations capillaires, d'une vaste série d'expériences de classe.⁴⁹

À ce stade embryonnaire de sa réflexion, Gramsci estime que Marx, si génial qu'il ait pu être, était toutefois limité par le savoir qu'il aurait acquis sur les événements présents et passés. Il ne disposait pas d'une boule de cristal pour prévoir les grands mouvements sociaux. C'est pour cela que Gramsci se contente de reconnaître que la Première Guerre mondiale a joué le rôle de catalyseur dans l'émergence hâtive d'une volonté collective en Russie en écourtant le temps requis à sa réalisation.

Voilà pourquoi, *normalement* les canons de critique historique du marxisme s'emparent de la réalité, l'enserrent dans leur réseau, et la rendent évidente et claire. *Normalement*, c'est à travers une lutte des

⁴⁷ Levy, *op.cit.*, p.68.

⁴⁸ Pierre Kropotkine, *L'Entraide, un facteur de l'évolution*, Montréal, Écosociété, 2001 (1902), p. 281-282.

⁴⁹ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, p.136.

classes toujours intensifiée que les deux classes du monde capitaliste créent l'histoire.⁵⁰

À noter que dans la traduction française "normalement" répété deux fois et souligné dans le texte, met en évidence la conformité de la critique au type le plus fréquent et suggère le souci mélioratif véhiculé par « Pessimisme de l'intelligence, optimisme de la volonté », maxime que Gramsci emprunte à Romain Rolland et qui se trouve annoncée en filigrane dès 1917. En germe aussi se trouve brossée la spécificité de la révolution en fonction du degré de développement de chaque société. Le sous-développement généralisé des colonies, par exemple, n'est selon Gramsci qu'un prétexte pour la continuation de la domination coloniale, ce qui porte Gramsci à inclure les colonisés dans son soutien aux opprimés. De son côté, Losurdo souligne que Gramsci critique, à juste titre, Croce et Gentile, non seulement pour leur attitude paternaliste envers le peuple italien, mais aussi pour leur justification de l'exploitation coloniale.

[P]renant décidément position en faveur de l'émancipation des peuples coloniaux, Gramsci dénonce la bourgeoisie libérale du temps, et pas seulement sur le plan plus immédiatement politique : celle-ci n'est pas capable de voir les problèmes, les souffrances, les droits des exclus de la civilisation et de l'Occident.⁵¹

Conséquent avec son internationalisme harmonisé aux conditions locales, Gramsci assigne aux pays occidentaux ayant une société civile plus complexe une stratégie désignée par la métaphore de "guerre de position"⁵². La réalisation de la révolution prolétarienne dans cette partie du monde n'apporte pas le bien-être général du jour au lendemain. Encore faut-il que les ouvriers s'engagent de manière consciente et sérieuse dans le projet visant à supprimer la misère engendrée par le capitalisme. Par contre, l'instauration d'une phase de transition capitaliste en Russie aurait mené à une misère humaine injustifiable pour le prolétariat.

Même d'un point de vue absolu, humain, l'établissement du socialisme en Russie, est justifié. La souffrance qui suivra la paix ne pourra être supportée que dans la mesure où les prolétaires sentiront que c'est de leur volonté, de leur ténacité dans le travail, qu'il dépend qu'elle disparaisse le plus rapidement possible.⁵³

⁵⁰ *Ibid.*, p.136.

⁵¹ Losurdo, *op.cit.*, p.74.

⁵² Cf., Jean-Marc Piotte, *La pensée politique de Gramsci*, Montréal, LUX, 2010 (1970), où l'auteur explique en ces termes les métaphores de "guerre de position" et de "guerre de mouvement" chères à Gramsci, « Or, dit Gramsci, on peut retrouver dans l'art politique deux formes de guerre : la guerre de mouvement désignera ici la lutte armée pour la conquête directe du pouvoir, tandis que la guerre de position indiquera la lutte hégémonique préparant à cette lutte frontale », p.154.

⁵³ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, p.138.

Toujours à propos de la Révolution d'octobre, Gramsci s'attarde, en particulier, à traiter du rôle que Lénine y a joué en critiquant Loria pour lui avoir attribué l'intention « d'instituer le socialisme ». Dans la version française, Gramsci relève la polysémie du verbe "instituer" et tient, pour la clarté, à identifier le sens qu'il conviendrait de lui donner parmi une foule de choix possibles. Il en déniche un qui lui semble approprié, en l'occurrence celui qui appelle « tous les hommes à l'exercice de la souveraineté politique.⁵⁴ » Bien que formulée en termes généraux, cette définition efface la distinction entre dirigeants et dirigés, en privilégiant le consensus cher aux anarchistes, tout en se conformant à la lettre et à l'esprit de Marx. Sur ce point et sur plusieurs autres, les maximalistes du Parti socialiste italien, en général, ne partageaient pas l'interprétation libertaire du marxisme et de la révolution développée par Gramsci et qualifiaient les événements en Russie de distorsion anarchiste.

Outside Turin, the "maximalists" did not share Gramsci's positive commitment to the Revolution or his assessment of its meaning. At first they maintained that it was not a marxist revolution but inspired by the anarchist teachings of Bakunin, Kropotkin and Tolstoy.⁵⁵

Évidemment Gramsci ne souscrit pas à de telles divagations et s'en prend à Loria, qu'il accuse de s'être fourvoyé par manque de discernement, en faisant allusion au concept imagé de révolution économique, ne sachant pas que la révolution est avant tout d'ordre politique. Bien que Gramsci ait établi un lien entre l'économie et la politique, il n'en demeure pas moins que « la révolution politique crée un climat nouveau pour la production et celle-ci se développe avec une finalité différente.⁵⁶ » Son importance réaffirmée à maintes reprises dans les écrits de Gramsci, la politique tend à être autonome après avoir été délestée de toute velléité de déterminisme inhérent au caractère mécaniste des "lois économiques". Piotte souligne que dès ses écrits journalistiques, Gramsci soutenait que la révolution prolétarienne devait transformer toutes les sphères de la vie. « En plus de la révolution politique et économique, le prolétariat doit effectuer la révolution idéologique.⁵⁷ » Pour sa part, Levy souligne que Gramsci, opposé à une interprétation positivisme du marxisme, était plutôt favorable avec cette vision syndicaliste :

Gramsci would agree with the syndicalists that Marxism identified capitalism's central contradiction not in the ultimate economic crash or in an involuntary falling rate of profit, but in the struggle on the factory floor between workers demanding greater self-management and individual ownership of the capitalist [...] Indeed, Gramsci would give his assent to the syndicalist belief that the industrial

⁵⁴ Bramant et Ricci, *op.cit.*, p.52.

⁵⁵ Davidson, *op.cit.*, p.92.

⁵⁶ Bramant et Ricci, *op.cit.*, p.52.

⁵⁷ Piotte, *op.cit.*, p.209.

proletariat had to show itself capable of replacing capitalism with a more productive and efficient system.⁵⁸

Favorable à la réunion de toutes les couches sociales subalternes sous la bannière de la classe ouvrière, Gramsci préconisait la formation d'une nouvelle hégémonie qui serait le fruit de certaines concessions que les travailleurs auraient accordées à d'autres groupes défavorisés en vue de gagner leur alignement avec le moins de coercition possible. Dans une ouverture d'esprit libertaire, Gramsci accorde le droit à la dissension à tous les membres de la société, peu importe leurs convictions, en leur reconnaissant le droit à la liberté d'expression. Le triomphe de la révolution, grâce au nouveau bloc historique, débouche sur la satisfaction des besoins de l'ensemble des citoyens. Le cas échéant, ni classes ni strates sociales n'auront plus leur raison d'être et finiront par fusionner dans un ensemble harmonieux que Gramsci nomme "la société réglée".

Au terme de ce survol, tout indique que les premiers écrits politiques de Gramsci ne se conforment pas seulement à plusieurs des critères du marxisme révolutionnaire établis par Guérin, mais s'alignent aussi sur la perspective des grands penseurs anarchistes. Dans le prochain chapitre, nous tenterons de montrer que Gramsci maintient dans ses autres écrits la même coloration libertaire à son marxisme.

⁵⁸ Levy, *op.cit.*, p.12.

Chapitre VII - L'Ordine Nuovo

L'analyse des textes de la période de *l'Ordine Nuovo* serait facilitée par une mise à jour des positions politiques et intellectuelles auxquelles était parvenu Gramsci à la veille de son engagement dans les Conseils d'usine. Durant cette période, Gramsci prend progressivement ses distances de l'idéalisme de Croce en se dirigeant vers une philosophie de la *praxis* et ce revirement a pour source d'inspiration intellectuelle, selon Davidson, l'interprétation que donne Antonio Labriola de sa lecture sélective de l'œuvre de Marx :

Gramsci shared Labriola's theory that Marxism was a philosophy of *praxis* [...] What Marx he had available to him was the same Marx which Labriola had read and could only reinforce the interpretation, which we may dub, shorthand fashion, as a "humanist" Marxism, in which men made their own destinies and were responsible for their actions, and in which ideas, men's consciousness of themselves, were the *political* motive force in history.¹

La *praxis* de Labriola vise la réfection et la transformation réfléchie du réel. Dans ses *Cahiers de prison*, Gramsci travailla longuement sur ce thème en élargissant la perspective de Labriola. En réplique à Claudio Trèves qui représentait le réformisme positiviste inspiré de la deuxième Internationale, Gramsci explicite dans son article "Critique critique" sa vision historiciste d'un marxisme ouvert à l'avenir :

Il semble que la nouvelle génération veuille retourner à l'authentique doctrine de Marx, pour laquelle l'homme et la réalité, l'instrument de travail et la volonté, ne se désolidarisent pas, mais s'identifient dans le « moment » historique.²

La pensée péremptoire de Gramsci s'appuie sur la radicalisation de la classe ouvrière turinoise qui fut soumise à la loi martiale pendant la guerre. La haine de classe s'était accrue en raison de la fin de non-recevoir servie aux revendications des ouvriers et du fait que les capitalistes étaient les seuls à profiter de la guerre. De plus, les travailleurs blâmaient ces derniers d'avoir entraîné l'Italie dans un conflit désastreux sans raison valable.

Like Gramsci, the workers believed that the bourgeoisie was responsible for the war and the miseries it had brought upon them, and was determined that it would pay. In Turin, in particular, it was very militant, and the local authorities were fearful that its resentment would spill over into rebellion.³

¹ Alastair Davidson, *Antonio Gramsci: Towards an Intellectual Biography*, Londres, Merlin Press, 1977, p.107.

² Antonio Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920*, Paris, Gallimard, 1974. p.140.

³ Davidson, *op.cit.*, p.108.

Afin de se placer dans l'esprit du temps, il convient de rappeler que jusqu'en 1918, les commissions internes des usines turinoises furent surtout des organisations dont la bureaucratie syndicale se servait pour faire valoir les demandes des ouvriers. Elles n'avaient pas encore acquis une fonction révolutionnaire. Mais face à l'aggravation de la situation économique de la classe ouvrière et suivant l'exemple des *Soviets* en Russie, la nécessité d'un changement qualitatif s'est progressivement établie dans les rapports de classes. Gramsci demeurait surtout préoccupé par l'illustration et la défense de la révolution russe et n'avait pas encore saisi les possibilités de transformation qui couvaient au sein même des organisations de la classe ouvrière turinoise. Par contre, Davidson juge qu'en 1918 la base des masses ouvrières en est venue à remettre en cause l'élitisme et le bureaucratisme des syndicats.

What must be grasped is that the nature of the *commissione interne* was changing throughout 1918 as a result of the real pressures placed on the working class economically and socially and because of the inability of their own union leaders to defend their interests successfully.⁴

Selon Gramsci, c'est un des obstacles qui empêche les syndicats de s'acquitter de leur tâche. Dans son article « L'organisation économique et le socialisme », Gramsci tente de dépasser les limites du réformisme et du syndicalisme dont l'intervention ne menait la plupart du temps qu'à des culs-de-sac. D'un côté, il rejetait la position des syndicalistes qui mettaient notamment l'accent sur l'aspect technique et n'envisageaient plus un quelconque processus d'émancipation sociale plus large. De l'autre côté, il s'en prenait aux réformistes qui ignoraient les luttes économiques radicales dans les lieux de travail et s'embourbaient dans une forme de représentation stérile.

Les uns se fossilisent dans l'organisation professionnelle, et, du fait de la déformation initiale de leur pensée, font de la mauvaise politique et de l'exécrable économie, les autres se fossilisent dans les pratiques parlementaires, législatives, et, pour les mêmes raisons, ils font de la mauvaise politique et de l'exécrable économie.⁵

Gramsci étendait sa critique aux instances ouvrières en disant que c'était leurs déviations mêmes qui fournissaient la preuve de la nécessité d'un socialisme révolutionnaire englobant économie et politique. Il en conclut que seul le socialisme révolutionnaire marxiste permet de sortir de l'impasse et faire agir les forces prolétariennes afin de contrer la domination capitaliste, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'usine. Mais ce qui est le plus important dans cet article est la conclusion qui inscrit le résultat final de la lutte des classes dans un cadre libertaire.

⁴ *Ibid.*, p.110.

⁵ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, p.143.

Cette activité historique, faite d'oppositions, ne débouchera pas sur un État corporatiste comme celui dont rêvent les syndicalistes, ni sur un État ayant monopolisé la production et la distribution comme celui dont rêvent les réformistes, mais bien sûr une *organisation* de la liberté pour tous, au profit de tous, qui n'aura aucun caractère stable et défini, mais sera une recherche continue de formes nouvelles, de rapports nouveaux, sans cesse adaptés aux besoins des hommes et des groupes, afin que toutes les initiatives soient respectées, pourvu qu'elles soient utiles, et toutes les libertés sauvegardées, pourvu qu'elles ne soient pas des privilèges.⁶

On n'a qu'à comparer ce passage à certains écrits de l'anarchiste Errico Malatesta qui, dans un de ses articles⁷ paru en 1920 dans les pages de l'*Umanità Nova*, se sert d'un langage quasi identique à celui de Gramsci pour décrire les impasses de la gauche, en affirmant que la société est irrémédiablement divisée en deux grands groupes antagonistes, à savoir les capitalistes et les salariés, et que seule une révolution prolétarienne est en mesure de changer ce piètre état de fait. Faute de quoi c'est le réformisme qui triomphera, permettant ainsi au capitalisme d'avoir les coudées franches pour continuer à mener une existence parasitaire.

Dans les premiers cas, les hommes deviendraient libres et socialement égaux et organiseraient la vie sociale selon les désirs de chacun, et toutes les potentialités de la nature humaine pourraient se développer très différemment. Dans le cas contraire, les prolétaires, animaux utiles et bien repus, s'aligneraient sur des positions d'esclaves satisfaits de leurs bons patrons.⁸

Reprenant à son compte les mêmes faiblesses que Gramsci a décelées chez des réformistes, Malatesta affirme que seul l'anarchisme peut apporter une solution au problème de l'inégalité et du manque de liberté qui sont le lot du prolétariat. La description que Malatesta fait de la société post-révolutionnaire met l'accent sur le changement moral et intellectuel. Mais à l'instar de Gramsci, Malatesta refuse de séparer le problème économique du problème politique. En somme, le vrai socialiste, pour Malatesta comme pour Gramsci, dénigre le réformisme jugé favorable au corporatisme d'État qui perpétue le capitalisme.

La différence est que tandis que les anarchistes savent et disent ce qu'ils veulent, c'est-à-dire la destruction de l'État et la libre organisation de la société sur la base de l'égalité économique, les

⁶ *Ibid.*, p.143-144.

⁷ Errico Malatesta, « Les deux voies : réformes ou révolution » (*Umanità Nova*, 15-8-1920), in *Articles politiques*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1979.

⁸ *Ibid.*, p.294-295.

réformistes au contraire sont en contradiction avec eux-mêmes, car ils se disent socialistes, contrairement à leur action qui tend à régler et à perpétuer en l'humanisant le système capitaliste; ce qui nie le socialisme dont le sens est avant tout l'abolition de la division des hommes en prolétaires et en propriétaires.⁹

En 1919, les chefs syndicaux turinois faisaient face à une radicalisation démocratique croissante de la part des travailleurs frustrés de voir que leurs dirigeants, peu attentifs à leurs revendications, ne se préoccupaient que de maintenir le cap sur une politique réformiste. Du fait de l'écart grandissant qui les séparait de leur base, les dirigeants syndicaux ne parvenaient pas à saisir la transformation révolutionnaire qui couvait sourdement.

In a vague and inarticulate fashion the workers were groping towards a notion in which the *commisioni*, as the organisations which had best survived the war, and which had parallels throughout Europe and in the Soviets in Russia, whose revolution they applauded, could be used to impose their will on the employers.¹⁰

Quant à Gramsci, il mettait l'accent sur les liens entre les événements ayant lieu à l'étranger et ce qui se passait à Turin. Bien que ses écrits de cette période évitaient de proposer des solutions définitives, il n'en demeure pas moins qu'ils exprimaient une vision d'un marxisme libertaire. Gramsci dénonçait les réformistes d'Occident qui considéraient que la révolution bolchévique était prématurée et que la classe ouvrière n'a rien à apprendre des événements russes. Dans cette perspective, Gramsci tenait à critiquer la version vulgaire du marxisme, de facture universaliste et déterministe, au profit d'un véritable matérialisme historique qui fait une étude du cas par cas pour chaque phénomène selon ses propres caractéristiques :

Si l'on applique à l'histoire russe les schémas abstraits, généraux, établis pour permettre de suivre les étapes du développement normal de l'activité économique et politique du monde occidental, il ne peut y avoir d'autre conclusion. Mais chaque phénomène historique est un « individu »; son développement est soumis au rythme de la liberté; il s'agit de rechercher non la nécessité en général, mais la nécessité particulière.¹¹

Dans la suite de cet article, Gramsci affirme que ce sont les travailleurs guidés par les soviets qui sont à l'origine du nouvel ordre. Si les bolchéviques ont eu une influence quelconque, c'est qu'ils se sont ralliés à la défense des organismes de démocratie directe en Russie. Pour Gramsci, « La Révolution russe, c'est la liberté au pouvoir : l'organisation s'appuie sur la spontanéité et non sur l'arbitraire d'un "héros" qui

⁹ *Ibid.*, p.295.

¹⁰ Davidson, *op.cit.*, p.112.

¹¹ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, p.184.

s'impose par la violence.¹² » La révolution bolchévique mérite donc qu'on l'étudie dans sa particularité mais aussi qu'on en tire la leçon qui s'impose afin d'éviter que le marxisme ne se sclérose en dogme. Par cette proposition, Gramsci valorise le spontanéisme prêché dans le quatrième critère de Guérin.

C'est dans les pages de l'*Ordine Nuovo*, journal ouvrier fondé par Tasca, Terracini, Gramsci et Togliatti en 1919, que sont reprises et approfondies les thèses libertaires du mouvement des Conseils d'usine. Caractérisant les efforts de ce groupe de jeunes penseurs radicaux, Femia suggère que c'est l'unité entre la théorie révolutionnaire et la pratique de démocratie directe des Conseils qui a fait l'originalité du journal. Autrement dit, Femia fait de Gramsci le protagoniste de la philosophie de la *praxis*, ce qui est en accord avec le deuxième précepte de Guérin,

Gramsci believed that both trade unions and socialist parties were ineradicably tainted by their origin in capitalist society and by their tendency to function in accordance with its logic [...] The Council theory, in brief, rested on the notion of 'revolution from below', a molecular, spontaneous process occurring in the industrial structure. Ultimately, revolution would have to come through the self-conscious initiatives of the masses themselves, not through the directive of a vanguard party acting in their name.¹³

C'est principalement dans l'article « Démocratie ouvrière » que sont élaborées les conceptions positives de la révolution où tout pouvoir prolétarien émane des organismes de base que sont les Conseils ouvriers. Ces Conseils, tels que Gramsci les conçoit, sont l'incarnation du sixième critère du marxisme-libertaire de Guérin. C'est aussi à partir de ce moment que Gramsci commence à parler de plus en plus de la création en Italie d'un État socialiste qui reposerait sur des instances de démocratie directe et d'organismes locaux. En ce qui concerne le Parti, il agira en tant qu'organe d'éducation et d'articulation entre les différentes instances autonomes des travailleurs qu'ils soient ouvriers ou paysans. À noter que selon lui, la direction des travailleurs aurait avantage à être assumée par les ouvriers d'usine parce qu'ils sont mieux préparés et plus aptes à la tâche.

Les comités d'entreprise sont des organismes de démocratie ouvrière qu'il faut absolument libérer des limitations imposées par les chefs d'entreprise, et auxquels il faut infuser une énergie et une vie nouvelle. Aujourd'hui, les comités d'entreprise limitent le pouvoir du capitaliste à l'intérieur de l'usine et remplissent des fonctions d'arbitrage et de discipline. Développés et enrichis, ils devront être demain les organismes du pouvoir prolétarien, qui devront se

¹² *Ibid.*, p.188.

¹³ Joseph Femia, *Gramsci's Political Thought*, Oxford, Clarendon Press, 1987, p.142-143.

substituer au capitaliste dans toutes ses fonctions utiles de direction et d'administration.¹⁴

À l'instar de l'anarchiste Malatesta, Gramsci est convaincu que seule la démocratie directe des ouvriers est susceptible d'étayer leur lutte consciente contre l'exploitation et leur alliance avec les autres classes subalternes qui serait en mesure de renverser la bourgeoisie. Ce n'est que par une action concertée que les masses sauront changer l'histoire et créer un monde nouveau. La désorganisation est un luxe qu'elles ne peuvent se payer, car elle mène droit à leur défaite au profit de la mouvance réactionnaire.

Un tel système de démocratie ouvrière (complété par des organisations équivalentes de paysans) donnerait aux masses une structure et une discipline permanente, serait une magnifique école d'expérience politique et administrative, il encadrerait les masses jusqu'au dernier homme, et les habituerait à se considérer comme une armée en campagne qui a besoin d'une ferme cohésion si elle ne veut pas être défaite et réduite en esclavage.¹⁵

En raison de sa détermination à réunir le plus grand nombre de travailleurs derrière la bannière révolutionnaire et de son franc parler Gramsci s'est taillé une bonne réputation auprès de la classe ouvrière de Turin. N'en déplaise à certains dirigeants du Parti socialiste italien et à la bureaucratie syndicale, Gramsci tenait à faire participer la masse imposante de non syndiqués au système des Conseils, ce qui eut pour effet d'attirer et de rallier les nombreux travailleurs qui ont été écartés de la participation à la cause commune, par manque de cohésion organisationnelle.

Despite this remarkable increase in organised militancy, both in Italy and Turin, the bulk of the increasingly militant workforce was unorganised. It was to these unorganised workers that Gramsci's programme first appealed, precisely because he laid down none of the exclusive demands that the union leaders did that all members of the *commissioni interne* be union members.¹⁶

En tenant mordicus à l'organisation et à l'élargissement de la base ouvrière, Gramsci œuvrait à mettre toutes les chances du côté de la transformation du monde telle que prescrite dans le premier critère de Guérin. De surcroît l'article intitulé « Ouvriers et paysans », inscrit l'écart qui sépare les deux sortes de travailleurs dans le contexte de l'immédiat après-guerre où des formes féodales régissaient encore la vie à la campagne italienne alors que les ouvriers d'usine jouissaient déjà d'une certaine autonomie par rapport à leurs patrons. Le paysan réagissait d'une façon individuelle et désordonnée à l'exploitation par les

¹⁴ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, p.246.

¹⁵ *Ibid.*, p.247.

¹⁶ Davidson, *op.cit.*, p.119.

propriétaires, c'est-à-dire sans s'intégrer à une organisation, se réclamer d'une discipline ni se fixer de but ultime à atteindre, se contentant plutôt de quelques menus gains à portée immédiate.

Malgré les similitudes entre les positions de Malatesta et de Gramsci, Levy note une différence concernant les idées productivistes de ce dernier qui, de concert avec les syndicalistes, ne jurait en matière de progrès que par la productivité alors que les anarchistes se réclamant de Kropotkine tenaient plutôt à faire profiter les travailleurs de la richesse collective.

Although syndicalism inherited much of anarchism's anti-statism, its continual reiteration of the need for experts and functional hierarchies disturbed many anarchists, although Malatestan anarchists were quite close to a functional interpretation of social institutions, but Malatesta and other anarchists denounced the proposition that production was good in itself. It was the distributive concept in anarcho-communist thought, Kropotkin's belief that the aim of socialism was the full enjoyment of the fruits of labour, not merely the moral uplift that work provided, that separated the anarchist tradition from Gramsci and the syndicalists.¹⁷

Même si Levy a raison de souligner cette divergence, il exagère un tant soit peu en tentant d'en faire un facteur décisif coupant Gramsci et les syndicalistes du courant anarchiste. D'ailleurs il admet que les trois instances collaboraient ensemble à Turin. L'anarchiste Camillo Berneri, très au courant des écrits de *l'Ordine Nuovo*, répond à certaines critiques ordinovistes dans un article intitulé *Le mouvement anarchiste*¹⁸ où il affirme que la vaste majorité des anarchistes, loin d'être dogmatiques, veulent participer au mouvement des Conseils.

Mis à part quelques intransigeants renfermés dans leurs absolus idéologico-dogmatiques, notre mouvement [anarchiste] est favorable à la participation, entendue dans sa valeur critique et de contrôle, aux nouveaux organismes ouvriers, et tout spécialement aux conseils d'usine. Il est nécessaire de la clamer haut et fort, afin que ceux qui prétendent détenir le monopole des intérêts du mouvement ouvrier et qui pontifient dans les pages d'*Ordine Nuovo* l'entendent : les anarchistes ne sont pas sourds aux appels de la nouvelle réalité, et cherchent à concilier leurs idées avec les faits; ils dépassent largement le cercle de l'influence de la propagande strictement libertaire.¹⁹

¹⁷ Carl Levy, *Gramsci and the Anarchists*, Oxford, Berg, 1999, p.13.

¹⁸ Camillo Berneri, « Le mouvement anarchiste » in *Œuvres choisies*, Carrare (Italie), Éditions du monde libertaire, 1988, publié sous le titre « Considerazioni sul nostro movimento », dans *Libero Accordo*, Rome, juillet 1920.

¹⁹ *Ibid.*, p.53.

Selon Berneri, au début des années 1920 se dessinait partout en Europe une forte tendance appuyée par les anarchistes en vue de serrer les rangs des travailleurs. En Russie, les affres de la guerre ont fait découvrir aux paysans les vertus de la solidarité. Une telle prise de conscience de leur appartenance de classe aurait mis, en d'autres conditions, des années à éclore. Les conscrits de la paysannerie ont vite fait, une fois démobilisés, de se doter de délégués et de se joindre aux soviets dans le but de promouvoir la cause de tous les travailleurs. Bien qu'ils aient souffert sensiblement des mêmes vexations, les paysans italiens n'ont pas, par contre, choisi, en matière de militantisme révolutionnaire, de s'allier massivement aux ouvriers. L'insertion des ouvriers dans des organismes de vie collective tardait à se matérialiser et, partant, le but historique ne s'est réalisé que partiellement. Afin de parer à ces insuffisances, Gramsci recommandait de suivre la démarche bolchévique

[D]e souder la ville à la campagne, de faire naître à la campagne des organisations de paysans pauvres sur lesquelles l'État socialiste pourra s'appuyer pour se développer, à travers lesquelles il sera possible pour l'État socialiste, de promouvoir l'introduction de la mécanisation et de déclencher un vaste processus de transformation de l'économie agraire.²⁰

Ce programme riche en promesses est resté à l'état de projet du fait que les paysans italiens n'avaient pas pris conscience, à ce moment, de sa valeur bénéfique. Mais ce n'était pour Gramsci que partie remise. Entre-temps la première assemblée des Conseils d'usine, représentant trente mille ouvriers, eut lieu à Turin en octobre 1919. L'ordre du jour établi à cette réunion accordait la primauté aux Conseils dans la révolution à venir. Les syndicats gardaient le rôle qui leur était imparti en matière de défense des intérêts économiques immédiats des travailleurs, mais perdaient le monopole qu'ils détenaient sur les décisions politiques concernant la transition du capitalisme au socialisme. La réaction des syndicats réformistes ne se fit pas attendre. Rapidement des accusations d'anarcho-syndicalisme furent portées contre l'*Ordine Nuovo* et on ne se gêna pas de mener contre Gramsci une campagne de salissage en raison de sa position interventionniste lors de la Première Guerre mondiale.

These triumphs of the *ordinovisti* only redoubled the hatred and opposition of the "reformist" trade union leaders, who saw in the movement their own disappearance from pre-eminence. The CGL newspaper started a determined campaign against the councils in December, accusing Gramsci of anarcho-syndicalism and adventurism. Nasty reminders of his mistake in 1914 started to circulate.²¹

²⁰ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, p.264.

²¹ Davidson, *op.cit.*, p.125.

Du tac au tac Gramsci rétorqua à ses adversaires, accusant certains de ses détracteurs de promouvoir une hiérarchie bureaucratique au sein du mouvement ouvrier. Dans un article intitulé « Syndicats et conseils », Gramsci expliquait dans une perspective marxiste-libertaire les erreurs du socialisme réformiste tout en vantant les mérites du mouvement ordinoviste qui apportait des correctifs à une situation désastreuse.

Les ouvriers sentent que l'ensemble de « leur » organisation est devenu un appareil tellement énorme qu'il a fini par obéir à des lois qui lui sont propres, impliquées dans sa structure et dans son fonctionnement complexe, mais étrangères à la masse qui a pris conscience de sa mission historique de classe révolutionnaire. Ils sentent que leur volonté n'arrive pas à s'exprimer, de façon claire et précise, à travers les actuelles hiérarchies de leur institution.²²

Fidèle à son historicisme²³, Gramsci accusait les syndicats établis dans les pays d'Europe occidentale de ne pas avoir tenu compte des nouvelles circonstances et de s'être embourbés dans des propositions juridiques et bureaucratiques plutôt que de s'ouvrir les yeux à la réalité révolutionnaire. Cependant, Gramsci trouvait tout à fait normal que les organisations ouvrières, nées à l'âge d'or du capitalisme, jouent le jeu du système bourgeois et, partant, soient frappées de cécité en ce qui a trait aux intérêts de leurs commettants.

Les syndicats professionnels, les Bourses du travail, les Fédérations de l'industrie, la Confédération générale du travail, représentent le type d'organisation prolétarienne spécifique de la période de l'histoire dominée par le capital. En un certain sens, on peut soutenir que de telles organisations font partie intégrante de la société capitaliste et sont une fonction inhérente au régime de la propriété privée.²⁴

²² Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, p.278.

²³ Historicisme et historiciste sont des termes qui ont soulevé beaucoup de controverses autour de l'œuvre de Gramsci. Louis Althusser, dans un chapitre intitulé « Le marxisme n'est pas un historicisme », accusera Gramsci d'historiciser le marxisme au point qu'il ne voit pas la différence importante entre la théorie scientifique de Marx et les idéologies présocratiques antérieures: « Cette "coupure" entre les anciennes religions ou idéologies même "organiques" et le marxisme, qui lui, est une science [...] n'est pas réfléchie par Gramsci, et, absorbé qu'il est par l'exigence et les conditions pratiques de la pénétration de la "philosophie de la praxis" dans l'histoire réelle, il néglige, la signification théorique de cette coupure et ses conséquences théoriques et pratiques », *Lire le Capital*, Paris, Quadrige P.U.F., 1996, (1965), p. 326-327. Pour sa part, Esteve Morera explique que l'historicisme de Gramsci est plutôt une réponse critique à l'idéalisme de Croce et que, malgré quelques passages ambigus, Gramsci ne nie pas le caractère scientifique du marxisme. Toutefois Gramsci abonde dans le sens de l'historicisme tel que préconisé par Marx en ce qu'il reconnaît l'importance fondamentale de la structure économique, accepte l'idée de causalité dans le domaine de l'histoire et nie toute forme de transcendance dans l'explication des transformations sociales. Cf., *Gramsci's Historicism, a Realist Interpretation*, Londres, Routledge, p.61-64.

²⁴ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, p.279.

Les méchantes langues auraient pu rétorquer à Gramsci que ses Conseils d'usine ont été créés eux aussi sous régime capitaliste et ne méritent à ce titre aucun traitement de faveur. À sa décharge, il est à noter que Gramsci reconnaît l'utilité des syndicats mais qu'en raison de leur formation, ils ne peuvent faire le saut qualitatif vers une véritable démocratie communiste-libertaire. Seuls les Conseils d'usine ont cette capacité de sortir de l'impasse historique. La transformation du statut de "citoyen", issu de la pensée bourgeoise, à celui de "camarade", appellation adoptée par les révolutionnaires, ne peut s'opérer que grâce à l'effet de l'autonomisation provoquée par la pratique de la démocratie ouvrière directe, en conformité au critère six qui met l'accent sur l'impulsion par le bas. L'émancipation du prolétariat, affirme Gramsci, ne saura se réaliser qu'en supprimant le rôle parasitaire du capitaliste et qu'en pratiquant une nouvelle forme de production socialisée.

Le Conseil est l'organisme le mieux adapté à l'éducation réciproque et au développement du nouvel état d'esprit social que le prolétariat soit parvenu à tirer de l'expérience vivante et féconde de la communauté de travail. [...] L'existence d'une organisation qui encadre la classe laborieuse dans son homogénéité de classe productrice rend possible une floraison libre et spontanée de hiérarchies et d'individualités dignes et capables, aura des échos, importants et déterminants dans la façon dont se constitueront les syndicats et dans l'esprit qui animera leur activité.²⁵

Rappelons que Gramsci tenait mordicus à la consolidation des Conseils d'usine afin qu'ils deviennent, une fois dotés de mécanismes nécessaires, capables d'assumer le rôle d'antidote démocratique contre les tendances autoritaires et bureaucratiques des réformistes. Sa prise de position hostile à l'endroit des socialistes réformistes lui a valu l'exclusion de leurs rangs. En quête d'autres alliés afin d'avancer la cause révolutionnaire des travailleurs, Gramsci était porté à s'adresser, avec une ouverture d'esprit, aux militants ayant une certaine proximité de vue avec la sienne. Un des groupes avec lesquels il est parvenu à entretenir des relations assez étroites était formé d'anarchistes organisés autour du mouvement des Conseils. Un autre groupe était composé de membres du Parti socialiste italien qui abondaient dans le sens de l'antiparlementarisme soviétique. Gramsci voulait collaborer avec tous ceux qui cherchaient une voie révolutionnaire anti-capitaliste et qui proposaient un modèle de démocratie directe.

Both groups were firmly established in the factory councils, and though Gramsci did not at first share their opinions at all, he was influenced by working in unity with them, and because the triumph of his group in the councils was by allying himself with them. Their influence became ever clearer in 1920, as they helped him become the acknowledged intellectual leader of the conciliar movement, and

²⁵ *ibid.*, p.281.

loved and respected by the masses, whose attitudes these anarchist and 'abstentionist' leaders embodied – attitudes which were increasingly in favour of a solution which was extra-parliamentary and typified by participatory democracy.²⁶

Considéré comme un premier pas dans l'organisation de la classe ouvrière, le système des Conseils d'usine favorisait le lien que Gramsci avait déjà établi entre économie et politique, car « [l]a révolution communiste réalise l'autonomie du producteur dans le domaine économique et dans le domaine politique.²⁷ » Fidèle à ses convictions, Gramsci n'aurait d'autre choix que de s'en prendre aux réformistes et opportunistes qui s'auto-réclamaient seuls vrais communistes en se vantant d'avoir institué le socialisme. Par souci de clarté, Gramsci commence par mettre en évidence la polysémie de l'expression « instituer le socialisme ». Face au discours confus de certains intellectuels, les masses n'avaient alors d'autre choix que de compter sur elles-mêmes pour acquérir le savoir nécessaire à leur épanouissement.

Les meetings, les réunions de préparation des Conseils d'usine ont profité davantage à l'éducation de la classe ouvrière que ne l'avaient fait dix ans de lecture des brochures et des articles rédigés par les détenteurs du diable enfermé dans la boîte. Les différents membres de la classe ouvrière se sont communiqué leurs expériences concrètes, et ils en ont tiré un patrimoine collectif; la classe ouvrière s'est éduquée de façon communiste, par ses propres méthodes.²⁸

À l'encontre de Lénine, qui assigne l'exclusivité dans l'éducation des masses à des intellectuels issus de la bourgeoisie, Gramsci exprime sa prédilection pour les formateurs issus des rangs des travailleurs qu'il considère plus empathiques aux doléances de leurs camarades. En stipulant que l'éducateur a besoin d'être éduqué, Gramsci récuse la supériorité du maître conformément à l'anti-autoritarisme caractéristique du mouvement libertaire.

Par ailleurs, Gramsci suit de près l'évolution de la conjoncture en notant la nouvelle répartition des rôles assignés aux agents impliqués dans la production : le technicien, devenu superflu, s'est prolétarisé; l'ouvrier a acquis une plus grande autonomie; l'entrepreneur-propriétaire s'est éclipsé en faveur d'autres agents appartenant aux couches improductives ou à l'État bureaucraté.

Les heures non payées du travail ouvrier ne servent plus à accroître la richesse des capitalistes, elles servent à apaiser l'avidité d'une infinie multitude d'agents, de fonctionnaires, d'oisifs, elles servent à

²⁶ Davidson, *op.cit.*, p.127.

²⁷ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, p.310.

²⁸ *Ibid.*, p.312.

rassasier ceux qui travaillent directement pour cette foule de parasites inutiles.²⁹

Aux grands maux les grands remèdes! La classe ouvrière, soutient Gramsci, aurait intérêt à se mobiliser en créant les Conseils d'usine afin de s'appropriier l'instrument du travail en prévision de la prise du pouvoir politique. Mais le projet s'essouffle en raison de la situation qui s'est détériorée lors des événements de mars et avril 1920, surtout aussi du lock-out dans les usines à Turin. C'est à cette occasion que le secrétaire de la fédération des employeurs, Gino Olivetti, se prononça contre la dualité du pouvoir au sein de l'usine. Le 13 avril 1920, la grève générale est déclarée à Turin. Mais le Parti socialiste ainsi que la confédération du travail refusèrent de soutenir l'extension de la grève au-delà de Turin. Le mouvement des Conseils, à toutes fins utiles abandonné, essayait ainsi une défaite dont il ne se relèvera plus.

C'est dans ces circonstances critiques que Gramsci allait rédiger son « Discours aux anarchistes » paru dans *l'Ordine Nuovo* du 3-10 avril 1920, où il tire à boulets rouges sur les anarchistes à qui il reproche la manie de prétendre tout savoir. Mais à bien y penser, cette attaque en règle ne visait que la frange illuminée de ce mouvement révolutionnaire. Autrement pour quelle raison Gramsci s'est-il préoccupé des anarchistes italiens plutôt impopulaires auprès de la classe ouvrière qui se laissait pourtant berner par le Parti socialiste?

En fait, ce discours s'apparente plutôt à un plaidoyer en faveur d'une collaboration étroite entre les diverses tendances révolutionnaires, pourvu qu'elles se délestent de leur arrogance intellectuelle. Gramsci appelle les factions concernées à un examen de conscience comme préalable au rapprochement souhaité. Le Parti socialiste, dit-il, aurait avantage à abandonner son rôle de charmeur de serpents auprès du prolétariat et les anarchistes auraient besoin d'admettre qu'ils n'ont pas toujours raison. Pour Gramsci, il n'y a de vérité que *déterminée*. Elle s'incarne dans le mouvement et l'action et se conforme au marxisme libertaire :

[D]ans ce mouvement [la doctrine marxiste] est aussi contenue la caractéristique « libertaire » du Parti socialiste qui ne devrait pas échapper aux anarchistes intelligents, et devrait les porter à la réflexion. Les anarchistes pourraient, en réfléchissant arriver à la conclusion que la liberté, entendue comme développement historique de la classe ouvrière ne s'est jamais incarnée dans les groupes libertaires [...] L'anarchisme est la conception subversive

²⁹ *Ibid.*, p.314.

élémentaire de toute classe opprimée et il est la conscience diffuse de toute classe dominante.³⁰

Du coup les notions de "libertaires" et d'"anarchistes", bien qu'elles se recoupent à l'occasion, cessent d'être des synonymes. Gramsci attribue à chacune de ces appellations deux épithètes, l'une méliorative, l'autre péjorative. La seule allusion aux "anarchistes intelligents" laisse supposer l'existence d'anarchistes bornés, voire dogmatiques. Les libertaires qui visent à briser la servitude s'opposent à ceux qui revendiquent la liberté comme leur bien exclusif et qui se servent de l'anarchisme comme arme de lutte contre l'État bourgeois capitaliste tout en sachant que les anarchistes rejettent l'idée même de l'État, peu importe son parti pris. Préconisant la juste mesure dans la subversion, Gramsci juge que libertaires et anarchistes sont susceptibles, moyennant quelques efforts, de se transformer en militants dévoués qui contribueraient positivement à la cause de la classe ouvrière sous l'égide d'un parti ouvrier d'obédience marxiste-libertaire.

Historiquement toute classe opprimée, que ce soit le prolétariat ou la bourgeoisie est portée à recourir à l'anarchisme comme moyen de subversion de l'ordre établi par l'État. Puisqu'il n'est pas exclusivement au service de la classe ouvrière, l'anarchisme reste en deçà de l'idéal fixé par Gramsci. Tout au plus, les anarchistes comptent parmi les alliés potentiels de Gramsci qu'il espère persuader de faire équipe avec les marxistes. Carl Levy explique le contexte et le sens du discours de Gramsci qui critique la pensée libre de certains théoriciens anarchistes.

Free thought was therefore the mindset of old-fashioned pre-war *bloccardismo*, but his [Gramsci] Marxist 'pensiero libero' instead was a form of libertarian historicism that had little in common with this tradition and looked to Croce and Antonio Labriola for its inspiration. Indeed, Gramsci advanced the opinion that the anarchists, or at least their leaders and theoreticians, were less libertarian than Marxist socialists of the historicist stamp. As these socialists were able to think 'freely' and 'historically', they were able to take on contradictory arguments and enrich their own thought by overcoming them.³¹

Aussi dans le but d'aider les anarchistes à se libérer de certains préjugés partisans, Gramsci leur explique que les tenants et aboutissants de l'appartenance à une classe sociale et les moyens de défendre ses intérêts découlent d'une bonne connaissance du contexte historique. C'est la conjoncture politique qui le pousse à inviter ses partenaires à partager avec lui le bien-fondé d'un État qui serait l'émanation de la volonté des travailleurs (ouvriers et paysans) et le moteur de leur épanouissement à l'abri de l'oppression.

³⁰ François Ricci et Jean Bramant (dir.), *Gramsci dans le texte*, Paris, Éditions Sociales, 1977, p.72.

³¹ Levy, *op.cit.*, p.101.

Gramsci croyait en la possibilité de parvenir à une entente entre anarchistes et intellectuels communistes, surtout ceux issus du prolétariat. Quant au rapprochement avec les libertaires, il est d'autant plus probable du fait que leur bête noire c'est l'État bourgeois, mais non l'État *per se*.

Conscient du fait que sa proposition de réconcilier des frères ennemis ne passe pas sans provoquer une farouche opposition, Gramsci fait miroiter, afin d'amadouer les réfractaires, la récompense qui attend anarchistes et libertaires réformés qui se joignent de leur propre gré à la seule formation politique qui a à cœur l'intérêt du prolétaire. Ces nouveaux alliés se sentiront à l'aise dans le Parti socialiste dévoué à sauvegarder la liberté et à servir de rempart pour les protéger contre toute forme d'exploitation. Au prix de quelques concessions, de part et d'autre, les masses laborieuses, affirme Gramsci, doublent ainsi les chances de transformer leurs conditions de vie et à cette fin, il leur adresse ce cri du cœur, conforme au premier critère de Guérin :

Nous sommes persuadés, nous, que la révolution en Italie exige la collaboration entre socialistes et anarchistes, collaboration franche et loyale de deux forces politiques, basées sur les problèmes concrets du prolétariat; nous croyons pourtant nécessaire que les anarchistes aussi soumettent leurs critères tactiques traditionnels à une révision, comme l'a fait le Parti socialiste et qu'ils justifient par des motivations actuelles déterminées dans le temps et dans l'espace, leurs affirmations politiques. Les anarchistes devraient devenir plus libres spirituellement : c'est une prétention que ne devraient pas trouver excessive ceux qui prétendent vouloir la liberté et rien d'autre que la liberté.³²

En somme, Gramsci n'exige des anarchistes que des accommodements mineurs qui ne mettent pas en question leurs convictions. De par leur dévouement à une cause commune, soit la défense des intérêts du prolétariat, anarchistes et socialistes ont intérêt à joindre leurs efforts. Mais pour cela les anarchistes doivent emboîter le pas aux socialistes en faisant un examen de conscience en vue de mieux tenir compte de la situation sur le terrain. Qui plus est, Gramsci les prend à leur mot en les invitant à se comporter en cohérence avec leur attachement à la liberté. D'ailleurs, Jean-Marc Piotte souligne que :

En 1919-1920, Gramsci idéalisait les soviets russes en les imaginant surgis d'un mouvement spontané, engendrés par la base et auto-gouvernés. Il ne voyait pas que si ces traits avaient existé comme tendances, ils avaient rapidement disparu sous l'intervention centralisée d'une direction jacobine.³³

³² Bramant et Ricci, *op.cit.*, p.77.

³³ Jean-Marc Piotte, *La pensée politique de Gramsci*, Montréal, LUX, 2010 (1970), p.263.

De surcroît, le 8 mai 1920, *l'Ordine Nuovo* publie un document de travail rédigé par Gramsci qui comprend neuf recommandations visant à renouveler le Parti socialiste. Tout en affirmant l'alliance des prolétaires industriels et agricoles, le premier point pose la question de savoir si le transfert aux ouvriers de la propriété des moyens de production suit à la lettre la doctrine marxiste. En plus de viser à contrer l'avidité des industriels, les Conseils d'usine ont aussi pour mission de chapeauter les grèves agricoles qui constituent la riposte des paysans acculés à la famine. La classe possédante a, de tout temps, pratiqué la politique de diviser pour régner en exploitant le point faible dans l'organisation de l'opposition

Les forces ouvrières et paysannes manquent de coordination et de concentration révolutionnaire parce que les organismes directeurs du Parti socialiste se sont révélés absolument incapables de comprendre la phase actuelle du développement de l'histoire nationale et internationale, incapables de rien comprendre à la mission qui incombe aux organismes de lutte du prolétariat révolutionnaire.³⁴

En faisant accorder l'histoire nationale et l'histoire internationale, Gramsci est en accord avec le septième critère de Guérin. Cependant, l'attaque en règle menée par Gramsci contre le Parti socialiste procède de son évaluation lucide du contexte sociopolitique. Quand le besoin de soutenir la grève des ouvriers dans les usines, a été ressenti, le Parti socialiste s'est dérobé à son devoir, privant ainsi les grévistes d'un cautionnement indispensable. Il n'est donc pas surprenant qu'en s'abstenant d'assumer ses responsabilités, cette formation ait essuyé un revers au Congrès de Livourne en janvier 1921 qui entraîna la création du PCI, les dissidents, y compris Gramsci, ayant alors perdu tout espoir de réformer le Parti socialiste.

But it was with their lack of support for the locked-out workers in April that Gramsci moved into a position of more extreme criticism, and an ever widening rift developed between him and the party leaders [...] This policy of concessions to the anti-revolutionaries did not correspond with the increasing class consciousness among the workers and the obviously imminent frontal clash between capitalism and the proletariat which the party leaders ignored in the interests of maintaining unity with the reformists.³⁵

La formation politique idéale, selon Gramsci, serait celle qui est vouée exclusivement à la cause révolutionnaire du prolétariat. Toutefois, il n'est pas étonnant que Gramsci ait entretenu pendant un certain temps l'espoir que le Parti socialiste, moyennant certaines réformes, parviendrait à s'approcher de cet idéal. Désillusionné, Gramsci n'avait d'autre choix que d'opter pour la scission tout en mettant ses camarades en garde contre la déviation des réformistes et des opportunistes (ou plutôt des réformistes

³⁴ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920*, p.333.

³⁵ Davidson, *op.cit.*, p.131.

opportunistes, car il s'agit d'un seul et même clan). Gramsci craignait que la réification du Parti socialiste ne crée un vide qui sera comblé par une autre faction rivale tout aussi inapte à défendre les intérêts du prolétariat.

L'échec de la grève des ouvriers en avril 1920 affecta Gramsci qui, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, essaya dans son article « Superstition et réalité » paru en juin 1920 de se porter à la défense du mouvement gréviste et de sa nécessité historique. Contre ses détracteurs, Gramsci était d'avis que ce sont les forces historiques réelles plutôt que les comportements individuels irresponsables qui ont donné une importance accrue à cette cessation volontaire et collective du travail. Inscrite dans le cadre du matérialisme historique et ayant pour source d'inspiration le livre, *Révolution et contre-révolution en Allemagne*³⁶ de Friedrich Engels, l'analyse de Gramsci faisait grief au Parti socialiste ainsi qu'aux syndicats réformistes de ne pas avoir su contrer l'offensive bourgeoise préparée de longue date, qui visait à saper le fondement des Conseils.

Les industriels ont mené leur action avec une habileté extrême. Les industriels sont divisés entre eux par le profit, ils sont divisés entre eux par la concurrence économique et politique, mais, face à la classe ouvrière, ils forment un bloc d'acier; chez eux le défaitisme n'existe pas, il n'y a personne pour saboter l'unité d'action, ni pour semer le découragement et la panique.³⁷

Alors que du côté des réformistes au sein du Parti socialiste, les signes de solidarité avec la classe ouvrière brillaient par leur absence et, au lieu de soutenir activement le mouvement révolutionnaire, certains syndicalistes se sont embourbés dans des négociations qui ne pouvaient aboutir qu'à des dissensions internes. *L'Ordine Nuovo* entreprit alors d'identifier les faiblesses inhérentes au réformisme socialiste. Gramsci affirmait que les Conseils, qui sont conformes à l'esprit des recommandations de la troisième Internationale, étaient susceptibles de sortir le prolétariat de son impasse.

Le mouvement des Conseils a donné une forme et un but concret à ce malaise, qui dans l'action disciplinée et consciente s'est dissipé. Il faut coordonner l'action de Turin et celles des forces syndicales révolutionnaires de toute l'Italie pour mettre sur pied un plan organique de rénovation de l'appareil syndical qui permettra à la volonté des masses de s'exprimer et qui poussera les syndicats à s'engager sur le terrain de lutte qui est celui de la III^e internationale communiste.³⁸

³⁶ Friedrich Engels, « Révolution et contre-révolution en Allemagne », in *La révolution démocratique bourgeoise en Allemagne*, Paris, Éditions Sociales, 1951 (1852).

³⁷ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, 342.

³⁸ *Ibid.*, 345-346.

Qui plus est, Gramsci ne voit pas de mal à ce que le Parti socialiste italien baisse pavillon au profit des anarchistes qui ont eu le mérite, d'avoir dénoncé l'abus du pouvoir des bureaucrates, leur apathie et la confusion qui régnait dans leurs rangs. Mais en dépit de son éthique élevée, l'anarchisme ne se qualifie pas selon Gramsci pour s'appropriier tout seul la direction du mouvement ouvrier, étant donné qu'il favorise la subversion que partagent certains éléments de la bourgeoisie. Par contre, toujours selon Gramsci, le gain de popularité des mouvements anarchistes au détriment des socialistes leur octroie un atout majeur. Les socialistes ont failli à leur mission éducative, en s'abstenant d'instruire leurs partisans et de les encourager à participer aux forums internationaux.

Profitant du vacuum médiatique des socialistes, la propagande bourgeoise, quant à elle, a vite fait d'occuper le terrain de l'information (ou plus précisément de la désinformation) ayant pour cible les masses ouvrières. Le Parti socialiste manifestait sa nonchalance face au retard qu'accusait l'Italie par rapport aux pays occidentaux. D'ailleurs, comme l'affirme John Cammett, les informations provenant d'URSS dans les premières années suivant la Révolution bolchévique étaient limitées et la documentation, souvent mal traduite.

Knowledge of Lenin and the Russian Revolution was not easy to come by in 1917-18, for wartime censorship was so strict in Italy that very little news from Russia reached the country especially after the October Revolution. Some recent articles by Lenin and Trotsky were published in *Avanti!*, along with reports by Henri Barbusse, Romain Rolland, and John Reed. Immediately after the war, Gramsci began receiving copies of the *Liberator*, an American pro-Soviet publication edited by Max Eastman.³⁹

Le dicton italien qui assimile le traducteur à un traître prend en l'occurrence toute sa valeur.

Gramsci en conclut que l'état chaotique du Parti socialiste ne le qualifie pas à assumer sa charge en tant que parti révolutionnaire des masses ouvrières. Pour bien s'acquitter de sa tâche, un travail de réflexion s'impose en vue de combler ses lacunes et de mettre de l'ordre dans son organisation tout en s'abstenant de faire des compromis avec les réformateurs sur le dos de la classe ouvrière. Gramsci ajoute qu'il y aurait avantage à ce que ce Parti mette l'accent sur son rôle médiatique en diffusant l'information utile à ses membres et en veillant à leur dispenser une formation de qualité, notamment en matière de lutte de classes, sans oublier d'inscrire à son plan de travail la priorité de tisser des rapports étroits avec les autres organisations ouvrières, en particulier les Conseils d'usine.

³⁹ John M. Cammett, *Antonio Gramsci and the Origins of Italian Communism*, Stanford, Stanford University Press, 1967, p.59.

Pour donner plus de poids aux recommandations formulées par Gramsci dans les pages de l'*Ordine Nuovo*, la section turinoise des Conseils s'est portée volontaire à assumer le rôle de médiatrice dans la discussion entre les autres sections en vue d'en arriver à une entente. Sur-le-champ, Lénine approuva l'initiative de Gramsci la jugeant conforme aux recommandations de la troisième Internationale, et souhaita la tenue à brève échéance d'un congrès pour débattre des questions soulevées dans le rapport de la section de Turin. Une simple convergence de vues entre Lénine et Gramsci ne signifie pas que ces deux théoriciens s'entendaient sur toute la ligne puisque le congrès prévu ne présumait pas de l'acceptation des propositions par cette assemblée. Malgré l'importance que Gramsci continuait à accorder aux Conseils d'usine, c'est à cette époque qu'il s'intéressa davantage au Parti comme courroie de transmission entre la direction et la base pour mener à bien la révolution.

The defeat of the strike, the disastrous setback to the councils, and the negative role of the party, symbolized in the shifting of the venue of the party meeting from Turin to Milan, brought home to Gramsci the all-important role the party could play in the success or failure of a revolutionary movement. Henceforth, he directed as much attention to the party as to the councils.⁴⁰

Par ailleurs, il convient de signaler à ce stade-ci que Gramsci établit pour chaque concept deux variantes, l'une relative au poncif, l'autre de facture originale. Ainsi, la révolution prolétarienne ne s'identifie pas simplement à la prise du pouvoir par le prolétariat, ni à l'effondrement des institutions de l'État ni au transfert des rênes de commande aux communistes. Elle se définit comme acte de libération et d'édification d'un nouvel ordre qui mènera à un monde social sans classes. Dans un article important de l'*Ordine Nuovo* publié le 3 juillet 1920 et intitulé « Deux révolutions », Gramsci recommande, entre autres, au Parti communiste en gestation de se charger de faire la synthèse de l'action et de la doctrine (la fameuse philosophie de la *praxis*), un concept incontournable de l'idéal-type marxiste libertaire, et de joindre l'initiative historique aux aspirations autonomistes.

Dans la mesure où il devient le parti de confiance « démocratique » de toutes les classes opprimées, dans la mesure où il se tient en contact permanent avec toutes les couches de la population laborieuse, le Parti communiste conduit toutes les couches du peuple à reconnaître dans le prolétariat communiste la classe dirigeante qui doit remplacer dans le pouvoir d'État la classe capitaliste, il crée les conditions dans lesquelles il est possible que la révolution comme destruction de l'État bourgeois s'identifie avec la révolution prolétarienne, avec la révolution qui doit exproprier les

⁴⁰ Davidson, *op.cit.*; p.135.

expropriateurs, qui doit commencer le développement d'un nouvel ordre dans les rapports de production et de distribution.⁴¹

La démocratie ouvrière étant sa raison d'être, le Parti, selon Gramsci, sera tenu de soumettre son interprétation des moments historiques à un processus dialectique qui amalgame les aspects destructeurs et édificateurs en une seule opération, à défaut de quoi il risque de mener les masses au désastre. Aussi Gramsci mettait-il en garde les masses ouvrières contre l'alignement de ses dirigeants sur des versions vulgaires du communisme sans tenir compte de l'interaction entre les deux formes de pouvoir : la production et la politique. Il incombe donc au Parti de jouer un plus grand rôle dans la réalisation de l'autonomie du prolétariat. Les conditions objectives de la situation en Italie tendent à favoriser l'émergence d'un mouvement de libération des travailleurs, affirme Gramsci. Encore faut-il mettre à la disposition des masses les outils nécessaires pour qu'elles puissent mener le combat politique jusqu'au bout.

Le développement industriel a déterminé dans les masses un certain degré d'autonomie spirituelle et un certain esprit d'initiative historique positive; il est nécessaire de donner une organisation et une forme à ces éléments de révolution prolétarienne, de créer les conditions psychologiques de leur développement et de leur généralisation parmi toutes les masses laborieuses à travers la lutte pour le contrôle de la production.⁴²

À ne s'en tenir qu'aux aspects abstraits, le Parti qui ne se met pas à l'abri du dogmatisme risque de déraiser dans sa mission libératrice. C'est pourquoi le Parti a pour tâche principale de rassembler ses troupes et de les organiser, plutôt que de freiner leurs élans spontanés, l'équilibre entre la spontanéité et la direction consciente étant un objectif à atteindre selon le troisième critère de Guérin. À ce stade initial, le projet gramscien qui, selon nous, s'aligne sur le sixième critère en recommandant au militantisme révolutionnaire l'orientation de bas en haut.

In this critique the germs of Gramsci's future views on the party were already present. He believed that the party could not be separate from – and above – mass action, but had to be involved in it – and, on the other hand, that its role was confined to leading “revolutionary actions” of the proletariat. The presupposition was that class-consciousness had already been created through the councils.⁴³

⁴¹ Bramant et Ricci, *op.cit.*, p.92-93.

⁴² *Ibid.*, p.94.

⁴³ Davidson, *op.cit.*, p.136.

En ce qui concerne l'action révolutionnaire menée par les Conseils d'usine de Turin, certains anarchistes non seulement n'étaient pas au rendez-vous, mais ont manifesté leur désaccord avec les mots d'ordre de la grève. Les masses les ont accusés de trahison et les ont identifiés comme leurs ennemis, au même titre que les réformistes. Ces anarchistes ont beau prétendre être hostiles à l'ordre établi, ils se sont défilés quand l'heure de l'action a sonné. Dans les faits, l'anarchisme n'aurait perdu que partiellement et pour un certain temps la faveur des travailleurs au profit de la faction du Parti socialiste qui était alors formée en grande partie de communistes.

Entre-temps, la ville de Turin, capitale industrielle de l'Italie, n'a cessé d'attirer à elle un grand nombre d'ouvriers, provenant d'autres coins du pays et qui manifestaient d'ailleurs leur soutien indéfectible à l'action subversive. À deux reprises durant la Première Guerre mondiale, les masses ouvrières ont dressé des barricades, une fois en 1915 contre la participation de l'Italie au conflit et la deuxième en 1917 contre l'impérialisme. Ces deux insurrections se soldèrent par des bains de sang. Commentant l'accueil chaleureux qu'a reçu la délégation soviétique en visite à Turin, Davidson signale l'engouement des foules pour Lénine, l'artisan du renversement du Tsar. Il tient à rappeler que Lénine préconise, à l'encontre du sixième critère de Guérin et de l'impulsion par le bas privilégié par Gramsci, une action de haut vers le bas afin de conscientiser les masses. Abondant dans le sens de l'historien communiste Spriano,⁴⁴ Davidson affirme que

As far as he [Gramsci] was concerned the problem of raising consciousness was already solved in conciliar activity. The implications for the organisational structure and political activity of the party were considerable. It would be controlled from the bottom and act as the coordinator of revolutionary assaults on a national level [...] Such a view completely bypassed what is usually thought to be the Leninist problematic – where revolutionary consciousness is one with class consciousness and is brought to the masses by a party, whose organizational structure and activity is posited on the inability of the workers to raise themselves to the level of consciousness without the party.⁴⁵

Cependant la distinction entre Lénine et Gramsci mérite d'être nuancée parce qu'elle ne se réfère qu'à un seul ouvrage de Lénine, en l'occurrence, le *Que faire?*⁴⁶ On sait que la position de Lénine n'a cessé d'évoluer au cours de sa carrière. Gramsci, par contre, n'a de cesse de réitérer son attachement à l'*Ordine Nuovo* où se manifestait la volonté de partager avec les masses l'effusion libertaire des passions et des désirs révolutionnaires. Abstraction faite des élucubrations théoriques, Gramsci met l'accent sur le

⁴⁴ Spriano, *Storia del Partito comunista italiana, I*, Turin, Einaudi, 1967, p.62.

⁴⁵ Davidson, *op.cit.*, p.139.

⁴⁶ Lénine, *Que faire? Les questions brûlantes de notre mouvement*, Paris, Éditions sociales, 1979 (1902).

brassage d'idées entre la direction du journal et la classe ouvrière, y compris son élite, qu'il considère susceptible de mener à l'affranchissement des travailleurs.

C'est parce que les articles de *L'Ordine Nuovo* n'étaient pas de froides constructions intellectuelles, mais qu'ils naissaient de nos discussions avec les meilleurs parmi les ouvriers, parce qu'ils élaboraient des sentiments, des volontés, des passions qui étaient authentiquement celles de la classe ouvrière turinoise et que nous avions nous-mêmes éprouvées et provoquées, c'est parce que les articles de *L'Ordine Nuovo* équivalaient presque à « prendre acte » d'événements réels considérés comme des moments d'une évolution de la classe ouvrière vers une libération profonde et vers une expression authentique.⁴⁷

En tant qu'hebdomadaire voué, principalement à l'émancipation du prolétariat face à la bureaucratie syndicale, *l'Ordine Nuovo* ne tarda pas à devenir l'organe de promotion des Conseils d'usine dont les tâches assignées sont redéfinies en vue d'assurer

[L]e contrôle de la production, l'armement et la préparation militaire des masses, leur préparation politique et technique. Ces conseils ne devaient plus jouer leur ancien rôle de chiens de garde préposés à la protection des intérêts des classes dominantes, et devaient cesser de freiner les masses dans leurs actions contre le régime capitaliste.⁴⁸

La réalisation des divers volets (économique, éducationnel et politique) de la mission autoproclamée de *l'Ordine Nuovo* se fera dans le respect des principes démocratiques. À la fin de l'été 1920, les activités de ce journal furent temporairement suspendues afin que les dirigeants politiques concentrent leurs efforts à l'organisation des masses ouvrières qui occupaient les usines dans plusieurs grandes villes italiennes. Deux objectifs primaient chez Gramsci. Le premier était de transformer la situation actuelle dans laquelle les capitalistes tenaient encore le haut du pavé en la rendant favorable aux travailleurs; le deuxième d'aider les travailleurs à s'organiser militairement, afin de pouvoir tenir tête aux forces de l'ordre envoyées pour mettre fin à la révolte. Gramsci signe alors un texte intitulé *l'Occupation* daté du 2 septembre 1920, où il laisse libre cours à son enthousiasme mêlé d'hésitations face aux possibilités qu'offrait l'occupation des usines. Une telle manifestation fait écho à l'idéal-type conçu par Guérin dont le premier précepte vise à transformer le monde.

Le fait matériel de l'occupation des usines, cet acte d'autorité de la classe ouvrière qui viole le principe sacré de la propriété privée et détruit les schémas traditionnels des hiérarchies sociales, est en lui-même l'origine et la cause de sentiments nouveaux, de nouvelles

⁴⁷ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, 371-372.

⁴⁸ *Ibid.*, p.360-361.

passions dans les consciences individuelles et dans la conscience collective de la masse.⁴⁹

Dans son analyse de l'action révolutionnaire, Gramsci rappelle que la bourgeoisie tient encore fortement les pouvoirs politiques et économiques et que les travailleurs ont intérêt à concentrer leurs efforts uniquement sur les actes susceptibles de briser l'emprise de la classe dominante. Préconisant non seulement le pouvoir autogestionnaire des travailleurs au sein de l'usine, mais l'érosion du pouvoir de la classe capitaliste au sein de la société civile et auprès de l'État, Gramsci combine son marxisme à l'idéologie libertaire.

Le pouvoir reste entre les mains du capital; la force armée reste à l'État bourgeois; l'administration publique, la distribution des vivres, les organismes de crédit, l'appareil commercial intact restent sous le contrôle de la classe bourgeoise [...] l'occupation *ne peut être considérée comme une expérience de société communiste.*⁵⁰

À l'instar de Romain Rolland qui croit que « le succès est la loi et quand le succès dure il n'y qu'à s'incliner », Gramsci considère la popularité des Conseils d'usine auprès des travailleurs comme un signe de leur validité politique et historique. Dans chaque usine, les travailleurs élisent librement leurs représentants en leur confiant le mandat de contrôler la production et de les aider dans leur auto-éducation. Les ouvriers se soumettent à une certaine discipline qu'ils considèrent comme un passage obligé à leur émancipation. Gramsci soutient que dans un proche avenir la transition de la nécessité à la liberté se fera automatiquement et immanquablement.

Les Conseils d'usine ont su mobiliser les travailleurs selon les besoins de la lutte. Marxistes et anarchistes mirent l'épaule à la roue, bien que les premiers aient tenu, selon Gramsci, un langage clair qui contrastait avec l'expression vague de leurs compagnons de route. Qu'à cela ne tienne! L'important est que les deux formations soient du même bord. Mais leur concertation ne tarde pas à se heurter à la résistance farouche de certains dirigeants syndicaux entravant ainsi la participation directe des masses aux prises de décision. Immanquablement, la bourgeoisie saisissait l'occasion créée par le morcellement des formations de la gauche pour donner le coup de grâce aux Conseils d'usine. Isolée et abandonnée par les organes du Parti socialiste, la section turinoise des Conseils fut forcée de mener une lutte héroïque contre ses ennemis coalisés qui l'accusaient d'avoir des penchants anarchistes. Toujours est-il que Gramsci en vient à dénoncer la mauvaise foi de ses adversaires, ne serait-ce que par solidarité avec les anarchistes dans leur soutien à la cause des Conseils d'usine.

⁴⁹ *Ibid.*, p.379.

⁵⁰ *Ibid.*, p.380.

Toutefois, Gramsci se permet de faire un reproche amical à l'anarcho-syndicalisme qui voit dans l'occupation des fabriques l'alpha et l'oméga de la révolution communiste. L'objection de Gramsci repose sur le fait que même en admettant le transfert du pouvoir aux travailleurs, il n'en demeure pas moins que le reste de l'espace social tombe encore sous le contrôle de la bourgeoisie. Une révolution communiste doit pouvoir remplacer tous les organes de domination de classe par des organisations démocratiques sous la houlette de la classe ouvrière.

A quoi servirait l'occupation des fabriques au sens que lui donnent les anarchistes, s'il n'y a pas – ou si l'on n'organise pas énergiquement – un centre politique-économique (l'État ouvrier) qui unit une fabrique à l'autre, qui transforme les banques au bénéfice de la gestion ouvrière, qui brise, soit par des sanctions physiques, soit par le rationnement, le sabotage contre-révolutionnaire.⁵¹

Nous assistons ici à une tournure un tant soit peu autoritaire où Gramsci donne l'impression de plaider en faveur de la nécessité de recourir à la force pour préserver les gains acquis par l'occupation des fabriques, au point de justifier la coercition dans certains cas. Mais ce durcissement, à contre-courant de l'attitude de Gramsci, lui a été dicté par la conjoncture où avaient cours des tractations louches entre le Parti socialiste, le gouvernement, les patrons et les têtes d'affiche syndicales. Les travailleurs qui n'avaient pas les moyens de prendre d'assaut le pouvoir politique, ne voyaient pas d'issue à leur impotence. Ils avaient été sans salaire depuis le mois d'août et les réformistes les avaient encore une fois abandonnés. Entre-temps, le premier ministre Giolitti négociait avec les socialistes italiens pour remettre les ouvriers au travail. Le manque d'organisation et de préparation révolutionnaire, combiné à une volonté d'arriver à une entente pacifique entre le gouvernement et le Parti socialiste, scella le destin de l'occupation des fabriques.

Within six hours of negotiation the pay rises had been granted; an indemnity promised to all those involved in the occupation; and most minor differences solved. All that was left was to draw up plans about turning over the factories to the owners. The Italian State had survived the greatest crisis it had ever faced. Capitalism had triumphed and a "tremendous reaction" was soon to follow.⁵²

Pour une poignée de lires, le patronat a réussi à casser la fougue insurrectionnelle. Cette reddition était le point de départ d'une nouvelle réflexion critique de Gramsci sur l'échec des efforts mutuels entre ordinovistes et anarchistes afin de mener à bien la transition au communisme. Malgré toutes les concessions visant à aplanir leurs différences, les partisans de *l'Ordine Nuovo* et leurs partenaires

⁵¹ *Ibid.*, p.381-382.

⁵² Davidson, *op.cit.*, p.148.

n'avaient pas su trouver une formule viable à la ranimation de la flamme révolutionnaire chez les militants qui étaient de plus en plus acculés au pied du mur.

From the beginning of the occupation Gramsci had been thrown back together with the workers, and thus with their “abstentionist” and “anarchist” leaders, and they had sunk their theoretical differences in a united practice. Together they had laboured tirelessly to organize the workers for the possible trials ahead and together they had observed the incompetence of the PSI – an incompetence which had possibly cost the Italian working-class a socialist society.⁵³

C'était donc, pour Gramsci, le point de départ de sa réflexion sur la nécessité d'un parti communiste révolutionnaire bien qu'à la fin de septembre 1920, Gramsci hésitait encore à passer à l'action. Pour lui, le problème central découlait de l'attitude ultra autoritaire de Bordiga qui jouissait alors d'une grande popularité et qui avait été l'un des premiers à pousser de l'avant l'idée de la fondation d'un parti communiste. Il fallait, selon Gramsci, amoindrir les dégâts de la débâcle en essayant de négocier un compromis entre l'idée d'un parti ultra discipliné et dirigé par une élite avant-gardiste et le thème cher à l'éditorialiste de l'*Ordine Nuovo* d'une révolution libertaire des masses qui serait dirigée de bas en haut. À toutes fins utiles, la position de Gramsci se conforme avec le sixième critère de Guérin. C'était tenter de résoudre la quadrature du cercle et c'est peut-être cette fixation qui explique l'essoufflement de la production intellectuelle de Gramsci entre la défaite essuyée à l'automne de 1920 par les Conseils et la parution d'une version quotidienne de l'*Ordine Nuovo* comme organe de propagande du nouveau Parti.

Davidson suggère que la différence entre la vision conseilliste d'avant l'échec de l'occupation des usines et celle qui met l'accent sur la formation d'un parti communiste n'est pas le point de démarcation le plus important dans la biographie intellectuelle de Gramsci. Nous abondons dans le même sens et situons la vraie rupture chez Gramsci entre sa vision idéaliste influencée par Croce et celle qui marquait son début dans la pratique de l'émancipation des travailleurs au sein des Conseils ouvriers. Par la suite, Gramsci s'est attelé à faire la synthèse entre l'idéal d'une révolution spontanée de masse et la nécessité d'une organisation révolutionnaire disciplinée. Dans l'esprit de cette synthèse il y a concordance avec le dernier critère de Guérin en faveur d'une solution de masse à la révolution sociale.

We can readily concede that Gramsci's interests moved from the issue of how class-consciousness is raised through a proletarian practice to a concern with the role of the party. What we cannot concede is that the concern with class-consciousness – conciliar activity – is left behind when he starts to interest himself in the party. The break with earlier concerns comes between his “Crocean” period

⁵³ *Ibid.*, p.149.

and his "factory council" period. After that his theory is made up of a combination of his experiences, and concerns the lessons learnt in 1919-1920 both about raising mass consciousness and about the role of the party.⁵⁴

Il suffit d'une simple lecture des textes de l'*Ordine Nuovo* pour saisir la validité de l'interprétation que donne Davidson, d'autant plus que dans l'article intitulé « Le parti communiste », Gramsci assimile le Parti à un instrument de libération du travailleur. Par la pratique révolutionnaire au sein de la formation politique, l'ouvrier se métamorphose de simple pantin aux mains de la bourgeoisie en un individu autonome, capable d'initiative et de création. Ne se réduisant pas au transfert des droits de propriété d'une classe à une autre, la révolution communiste, selon Gramsci, vise plutôt à réaliser une transformation radicale de la société et des membres des classes subalternes. C'est justement ce que préconise Guérin en inscrivant le changement de la vie à son premier critère.

Le Parti communiste est l'instrument et la forme historique du processus de libération intérieure par lequel l'ouvrier, d'*exécutant* devient *preneur d'initiative*, de *masse* devient *chef et guide*, de bras devient cerveau et volonté; dans la formation du Parti communiste il est possible de voir le germe de liberté qui connaîtra son développement et sa pleine expansion après que l'État ouvrier aura organisé les conditions matérielles nécessaires.⁵⁵

La vision libertaire de Gramsci reste quasi intacte en dépit de l'échec du mouvement des Conseils et de la transformation de l'*Ordine Nuovo* en quotidien officiel du nouveau Parti communiste. Dans une chronique du 9 octobre 1920, Gramsci va jusqu'à faire profession de foi dans le potentiel révolutionnaire des masses, n'en déplaise à ceux qui le traitent de vulgaire anarchiste. Qu'à cela ne tienne! Non seulement lui, mais plusieurs autres têtes d'affiche du marxisme se réclamaient volontiers d'obédience anarchiste, ne serait-ce que pour narguer leurs détracteurs.

Les tendances syndicalistes de *L'Ordine Nuovo* sont, elles aussi, un mythe, nous avons simplement le tort de croire que la Révolution communiste ne peut être réalisée que par les masses, et que ni un secrétaire de parti, ni un président de la République ne peuvent la réaliser, à coups de décrets. Il semble que telle ait été aussi l'opinion de Karl Marx et de Rosa Luxemburg et que telle soit aussi l'opinion de Lénine, qui sont tous, pour Trèves et Turati, autant de syndicalistes anarchistes⁵⁶

⁵⁴ *Ibid.*, p.156.

⁵⁵ Gramsci, *Écrits politiques I, 1914-1920, op.cit.*, p.393.

⁵⁶ *Ibid.*, p.401.

Qualifiant de libertaire la vision de Gramsci, Davidson développe son point de vue en clarifiant la confusion apparente du penseur sarde à propos de deux fonctions divergentes relativement au rôle du parti. Une qui postule que sans l'appui des masses et le développement de la conscience de classe, le parti ne peut pas à lui seul faire grand-chose. L'autre qui prétend que le parti tout seul peut effectuer, de haut en bas une révolution. Pour Davidson il est clair que la vraie position de Gramsci est beaucoup plus près de la première option, d'autant plus qu'il n'a jamais endossé le statut d'une nomenklatura au sein d'un parti de révolutionnaires professionnels qui dirigeraient de façon dictatoriale. Toutefois, la décision de Gramsci de participer à la création d'un parti communiste dirigé par des personnalités autoritaires, tel que Bordiga, est à mettre au compte d'une nécessité transitoire en vue de sauver le mouvement révolutionnaire d'un désastre imminent.

We have shown that he [Gramsci] held two views about the party in 1920: that it was no more than the agent of the masses without whom no revolution could be made, and that the party could conduct the revolution almost by itself. These views corresponded with a rejection of the "abstentionist" position before September 1920, and an acceptance of the same position for reasons of *force majeure* after September. He makes quite clear that only the first view was really *his* view and, as we will see, it re-emerged later when left unity was not apparently the overriding consideration.⁵⁷

Ce qui comptait aux yeux de Gramsci, dans ce contexte, c'était de maintenir un lien étroit avec les ouvriers qui se relevaient péniblement d'une défaite écrasante dans leur soulèvement contre l'ordre établi. Seul le PCI, offrait à ce moment-là cette possibilité de contact direct avec les travailleurs affligés. André Tosel résume bien la pensée de Gramsci durant cette période difficile, « Gramsci a voulu transférer sur le Parti l'expérience des conseils d'usine de la période de l'*Ordine Nuovo*, en voyant en lui le correcteur des défauts de ceux-ci.⁵⁸ » Le cri de ralliement de Gramsci rappelait les intellectuels à leur devoir de maintenir un lien organique avec les masses pour que puisse s'opérer une révolution de caractère libertaire qui ne tombe pas sous la dictature d'une minorité dirigeante. Dans le prochain chapitre, nous traiterons de la phase suivante de la carrière politique de Gramsci qui va de sa participation à la création du PCI jusqu'à l'ordre d'arrestation émis à son endroit.

⁵⁷ Davidson, *op.cit.*, p.156.

⁵⁸ André Tosel, *Le marxisme du vingtième siècle*, Paris, Éditions Syllepse, 2009, p.111.

Chapitre VIII - Les balbutiements du Parti communiste italien

Au début des années 1920, Gramsci était convaincu que la facture libertaire des Conseils d'usine de Turin constituait le meilleur mécanisme démocratique de la représentation ouvrière et, partant, il escomptait l'étendre à d'autres centres industriels. Mais l'opposition à ce projet ne tarda pas à se manifester et Gramsci dû le mettre en veilleuse le temps d'ajuster son militantisme révolutionnaire aux relations internationales de son époque. Dans un article daté du 9 janvier 1921 et intitulé « *La Russie et l'Internationale* », Gramsci esquisse un parallèle entre la problématique nationale et l'impérialisme : « Aujourd'hui, après la guerre, dans tous les pays capitalistes, la crise économique, le chômage, [...] sont des phénomènes communs qui rendent les conditions de chaque pays semblables à celles de la Russie d'avant 1917.¹ » Mais face à la montée du fascisme, Gramsci jugeait inopportun de mener une attaque frontale contre l'État et penchait en faveur d'une stratégie défensive pour la survie du nouveau PCI qui avait alors à sa tête Bordiga, chef charismatique, qui privilégiait la ligne dure et la prise d'une position inflexible. Sans se désolidariser ouvertement de son chef, Gramsci tournait plutôt son attention vers l'importance, à l'échelle nationale, de l'organisation comme préalable à la révolution alors que Bordiga traitait plutôt des questions théoriques².

Quelques mois plus tard, dans un article intitulé « Contrôle ouvrier », Gramsci redéfinissait les rôles spécifiques assignés au Parti et aux Conseils. Il incombait au Parti d'assumer l'organisation de la classe ouvrière à l'échelle nationale, alors que c'était toujours le Conseil d'usine qui avait comme tâche principale de créer un nouveau pouvoir prolétarien. Gramsci précisait, en outre, que seul un mouvement conseilliste fort et étendu à toute l'Italie serait en mesure d'offrir une réelle liberté aux masses mobilisées. Il appartenait à la classe ouvrière d'acquérir par elle-même « la conscience de son autonomie et de sa personnalité historique ». C'était l'auto-organisation des travailleurs qui était garante du maintien de la liberté au sein de la révolution.

Voilà pourquoi la première phase de la lutte se présentera comme une lutte pour une forme déterminée d'organisation. Cette forme d'organisation ne peut être que le Conseil d'usine et l'organisation, centralisée au plan national, du Conseil d'usine. Cette lutte doit avoir comme résultat la constitution d'un Conseil national de la classe ouvrière qui sera élu [...] par un système d'élection et selon une procédure qui seront fixés par la classe ouvrière elle-même, et non par le Parlement national, non par le pouvoir bourgeois.³

¹ Antonio Gramsci, *Écrits politiques II, 1921-1922*, Paris Gallimard, 1975, p.69-70.

² Cf., Alastair Davidson, *Antonio Gramsci: Towards an Intellectual Biography*, Londres, Merlin Press, 1977, p.172.

³ Gramsci, *Écrits politiques II, 1921-1922*, op.cit., p.80.

Cette position était très proche de celle développée plus tard par Max Horkheimer, de l'École de Francfort, face à la montée des régimes fascistes en Occident. Dans son essai intitulé, *L'État autoritaire*⁴ Horkheimer reprend une idée chère aux anarchistes en général et à Gramsci, en particulier voulant que la révolution prolétarienne ne vise pas simplement la planification économique rationnelle sous la direction d'un parti omniscient, mais opère un saut qualitatif vers une société plus libre susceptible de mettre fin à l'exploitation et à l'aliénation caractéristiques du capitalisme. Dans cette optique, il serait tout indiqué de ne pas confondre la diachronie des événements successifs avec la synchronie des synthèses ayant trait aux rapports sociaux.

Dialectique n'est pas synonyme d'évolution. Deux moments opposés : le passage au contrôle étatique et l'acte de s'en délivrer ne font qu'un dans le concept de révolution sociale. Elle provoque ce qui arrivera même sans la spontanéité : la socialisation des moyens de production, la direction planifiée de la production, la maîtrise infinie de la nature. Et elle provoque ce qui n'arriverait jamais sans une résistance active ni une aspiration constamment renouvelée à la liberté : la fin de l'exploitation.⁵

À l'instar de Gramsci, Horkheimer accorde la priorité à la formation d'une nouvelle volonté collective non tributaire exclusivement des transformations objectives dans le domaine de la production. L'action consciente que mènent les hommes de bonne volonté afin de renverser le capitalisme, en poussant ses contradictions jusqu'au bout, détermine en grande partie l'issue, affirme Gramsci, du combat pour une nouvelle justice sociale.

... en d'autres termes, la conduite de la lutte s'orientera vers l'organisation autour de la classe ouvrière *de toutes les forces populaires en révolte contre le régime capitaliste*, cela afin d'obtenir que la classe ouvrière devienne effectivement classe dirigeante et *qu'elle guide toutes les forces productives vers leur émancipation* grâce à la réalisation du programme communiste.⁶

Gramsci ne se contente donc pas de décrire les maux qui affligent les exploités, mais œuvre à transformer le monde et à changer la vie dans le sens de la onzième thèse sur Feuerbach. Le premier précepte de Guérin vise le même objectif. Au fait, dans ses *Cahiers de prison*, Gramsci définit le marxisme comme un nouvel art/science politique pour inclure dans sa définition l'élément créatif, ouvert et subjectif de la

⁴ Max Horkheimer, « L'État autoritaire » in *Théorie critique*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2009.

⁵ *Ibid.*, p.314.

⁶ Gramsci, *Écrits politiques II, 1921-1922*, *op.cit.*, p.81 (souligné par nous).

philosophie de la *praxis*. Horkheimer, un membre fondateur de l'École de Francfort, partage cette vision critique du marxisme⁷ et soutient que

[I]e rationnel n'est jamais complètement déductible. Il est présenté partout dans la dialectique historique comme la rupture avec la société de classes. Les arguments théoriques selon lesquels le capitalisme d'État est sa dernière étape tiennent au fait que les conditions matérielles actuelles rendent possible et exigent le saut. La théorie dont proviennent ces arguments, montre à la volonté consciente les possibilités objectives.⁸

Gramsci fait sien le mécanisme inhérent aux transformations sociales qualifiées de libertaires et assigne au marxisme le rôle de relever les contradictions objectives du capitalisme afin d'aider les masses à voir les possibilités de libération existantes. Les crises économiques récurrentes et la misère sociale qui les accompagne ne sont pas garantes de l'effondrement du capitalisme. Seule une volonté collective consciente provenant des travailleurs eux-mêmes serait en mesure d'abolir l'exploitation du prolétariat et des autres classes subalternes. Et dans un article intitulé « Le contrôle ouvrier au conseil du travail » daté du 13 mars 1921. Par cette formulation des solutions de masse à la révolution sociale, Gramsci, à notre avis, se conforme aux exigences du dernier précepte de Guérin. Gramsci renforce son point de vue en affirmant que le vrai changement qualitatif ne se produit que par la prise en charge des ouvriers de leurs lieux de travail et leur participation au fonctionnement démocratique de la production.

Mais les ouvriers qui ressentent les nécessités de la lutte de classes, sentent également qu'aucun tournoi courtois, qu'aucun projet élaboré ne suffira à les défendre et que la seule chose efficace, c'est le contrôle effectif, la lutte que les ouvriers mènent en permanence dans l'usine pour assurer la liberté et le pouvoir de leurs organes de gouvernement.⁹

N'étant pas sur la même longueur d'ondes que Bordiga, en ce qui a trait au rôle capital à assigner aux Conseils d'usine, Gramsci s'attelle néanmoins au travail de propagande visant à soutenir la ligne du PCI, qui se conforme plus ou moins à la politique du front commun recommandée par le Comintern. En plus,

⁷ Nous relèverons plus loin, dans le chapitre portant sur l'actualité de la pensée politique de Gramsci, des connexions plus profondes qui existent entre certaines de ses idées et celles émanant de l'École de Francfort. Pour l'instant nous nous contentons de mentionner l'ouvrage de Renate Holub, *Antonio Gramsci, Beyond Marxism and Postmodernism*, Londres, Routledge, 1992, où elle écrit que « [I]n the unsystematicity of his texts Gramsci produces many theoretical insights which, whether they anticipate or not some of the work of the Frankfurt School, still enable us to establish points of contact between Gramsci and the Frankfurt School critical theory, particularly in the area of epistemology, theories of knowledge and the structuration of culture in modernity. » p.15.

⁸ Horkheimer, *op.cit.*, p.314.

⁹ Gramsci, *Écrits politiques II, 1921-1922, op.cit.*, p.91.

Gramsci met son Parti en garde contre le risque de commettre les mêmes erreurs reprochées aux autres formations progressistes en accueillant dans ses rangs des éléments n'appartenant pas au prolétariat.

Dans son article intitulé « Les communistes et les élections », Gramsci affirme que la fondation du PCI inaugure une nouvelle ère dans les rapports politiques du pays. Sous la direction du PSI, la classe ouvrière s'apprêtait à s'allier avec la petite bourgeoisie qui semblait bien disposée à l'appuyer, sauf que celle-ci s'est tournée contre elle au moment critique. De cette erreur tactique le prolétariat italien a bien compris qu'il lui incombe dorénavant d'assumer son rôle de classe dirigeante, de mener sa propre lutte politique et de sortir du cadre parlementaire bureaucratique.

Avec la création du Parti communiste, la classe ouvrière entre dans la lutte politique en tant que novatrice, en tant que guide, et non plus en tant que masse de manœuvres guidée et dirigée par l'état-major d'une autre classe sociale. La classe ouvrière veut gouverner le pays, elle affirme qu'elle est, avec les moyens dont elle dispose, et avec ses institutions, nationales et internationales, la seule classe capable de résoudre les problèmes mis à l'ordre du jour par la situation historique générale.¹⁰

C'est durant le mois de mai 1922 que Gramsci part pour Moscou comme délégué du PCI. Comme il semblait affaibli à son arrivée en Union soviétique, Zinoviev lui proposa une retraite dans un asile sanitaire. Des mois de luttes acharnées contre les attaques du PSI et de surmenage dans la formation du PCI avaient physiquement et mentalement épuisé Gramsci. C'est durant son séjour au sanatorium qu'il fait connaissance avec Julia Schucht, patiente à l'hôpital, dont il tombe amoureux et épousera quelques mois plus tard. Une fois rétabli, Gramsci publie, durant son séjour en Union soviétique, des articles pour le compte du Comintern, sur la situation italienne, dont un intitulé « Les origines du cabinet de Mussolini » où il donne des informations de première main sur la réaction en Italie et dénonce l'acharnement des fascistes à mater les travailleurs et à assener le coup de grâce au mouvement des Conseils d'usine.

En mars 1920, les classes possédantes commencent à organiser la contre-offensive. Le 7 mars fut convoquée à Milan la première Conférence nationale des Industriels italiens, qui créa la Confédération générale de l'Industrie italienne. Au cours de cette réunion un plan précis et complet d'action capitaliste unifiée fut élaboré; tout y était prévu, depuis l'organisation disciplinée et méthodique de la classe des fabricants et des commerçants jusqu'à

¹⁰ *Ibid.*, p.106.

l'étude de tous les instruments de lutte contre les syndicats ouvriers et jusqu'à la réhabilitation de Giovanni Gentile.¹¹

Cette chronique fait suite aux premières réflexions de Gramsci sur le fascisme telles qu'on les retrouve dans l'article intitulé « Le peuple des singes » en date du 2 janvier 1921 dont le titre évoque l'ouvrage de Rudyard Kipling, *Le livre de la jungle*. Comparée à une tribu de singes (les Bander-log) qui ne respectent aucun principe, la petite bourgeoisie italienne, base sociale du mouvement fasciste, ne fait que protéger les intérêts des grands capitalistes.

La petite bourgeoisie, même dans ce dernier avatar qui se pare du nom de « fascisme », s'est définitivement montrée sous sa véritable nature de valet du capitalisme [...] Mais elle a également démontré qu'elle était fondamentalement incapable d'assumer une mission historique quelconque : le peuple des singes défraie la chronique, il ne crée pas l'histoire, il laisse des traces dans les journaux, il ne fournit pas matière à écrire des livres.¹²

Entre 1922 et 1923, le Comintern recommandait fortement aux communistes et aux socialistes italiens de faire front commun contre le fascisme. Bien que Bordiga ait prédit la fin à court terme, du fascisme et que Gramsci récusait ce genre de déterminisme, ils étaient tous les deux contre un front commun avec les socialistes. En particulier, Gramsci ne faisait pas confiance à plusieurs membres du PSI qui étaient encore à ses yeux en grande partie responsables de l'échec du mouvement des Conseils d'usine. Plusieurs révolutionnaires soviétiques, dont Lénine, Trotski, Zinoviev et Boukharine, mettaient de plus en plus de pression sur le PCI pour qu'il s'aligne sur la stratégie d'unification de la gauche. Mais au début de 1923, les fascistes arrêtaient un bon nombre de dirigeants communistes, privant ainsi le PCI de ses organisateurs. Les militants de la base ne pouvaient les remplacer au pied levé, et encore moins procéder à des changements tactiques d'envergure tels que la réalisation d'une alliance effective avec les autres mouvements de gauche.

A collision course was averted by the great anti-communist purge which the fascists unleashed in early 1923, [...] Among those captured were Bordiga, Grieco and most of their intimate followers. The Comintern was able to coopt an interim Central Committee of Scoccimaro, Togliatti, Tasca, Graziedei and Ravera, creating an uneasy balance between members of the former Communist minority and the former majority.¹³

¹¹ *Ibid.*, p.216.

¹² *Ibid.*, p.60.

¹³ Davidson, *op.cit.*, p.201.

De surcroît, on était à court de moyens qui facilitent la communication des communistes italiens avec leurs camarades vivant à l'étranger. Sortie du sanatorium vers la fin de 1922, Gramsci confia à ses proches collaborateurs son intention de rentrer en Italie. Agissant, en quelque sorte, comme porte-parole de Lénine et du comité central russe, Togliatti lui suggéra plutôt de se poster près de la frontière italienne sans toutefois la traverser, étant donné qu'il faisait l'objet d'un mandat d'arrestation. Bordiga incarcéré dès le début de 1923, Gramsci sentait qu'il pouvait avoir plus de marge de manœuvre pour avancer les options qu'il a eues jusqu'alors. Davidson souligne que, selon Gramsci, « [t]he party should give up the dry doctrinaire position which separated it from the masses, and seek to immerse itself in the masses as it once had.¹⁴ » Victor Serge, le révolutionnaire libertaire partisan du mouvement bolchévique, signale la maturité de Gramsci et fait de lui alors qu'il était à Vienne, une description très élogieuse. De plus, Serge vante la décision courageuse de Gramsci de rentrer chez lui, prise en pleine connaissance des risques qu'elle comporte. Il était fort probable que Gramsci se fasse arrêter et soit à la merci de Mussolini.

Rompu d'intuition à la dialectique, prompt à déceler le faux pour le transpercer d'une pointe ironique, il [Gramsci] voyait très clair. Nous nous interrogeâmes sur les deux cent cinquante mille ouvriers admis d'un seul coup dans le PC russe au lendemain de la mort de Lénine. Que valaient ces prolétaires, s'ils avaient attendu la mort de Vladimir Ilitch pour venir au parti?¹⁵

Allant au-delà de cette évocation anecdotique, Davidson caractérise Gramsci d'inconditionnel des Conseils d'usine et lui prête la propension à tenir un franc-parler avec les autorités soviétiques. Il le présente aussi comme un candidat pressenti à diriger le PCI qui n'a consenti à en assumer la charge qu'à ses propres conditions, « Gramsci's policy for the party would clearly be the same as that practiced by the *Ordine Nuovo* group in 1919-1920. He revealed his intentions to Zinoviev shortly before leaving for Vienna on December 4, 1923.¹⁶ » Les références de Davidson à la biographie de Gramsci sont pour l'essentiel bien documentées, exception faite de la soi-disant déclaration d'intention qu'adresse Gramsci à Zinoviev où il pose ses conditions à l'acceptation d'assumer la charge du PCI. Non seulement Davidson n'indique pas la source de cette information, mais ne la passe pas au crible de la critique. Autrement, il se serait aperçu que dans une situation similaire, en l'occurrence ses rapports avec Bordiga, Gramsci a fait preuve de circonspection. Tant que celui-ci détenait les rênes du PCI, Gramsci a eu ses divergences avec le chef charismatique. Mais une fois renié par les dirigeants soviétiques, Bordiga n'était plus en état de nuire et ce n'est qu'à ce moment que Gramsci a commencé à le critiquer ouvertement et à dénoncer son déviationnisme dogmatique.

¹⁴ *Ibid.*, p.202.

¹⁵ Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1978, p.197.

¹⁶ Davidson, *op.cit.*, p.204.

Quelle différence existerait-il entre le Parti socialiste et nous si nous aussi – quand bien même à partir d'autres considérations, d'autres points de vue, quand bien même en ayant un plus grand sens de nos responsabilités, et en le démontrant par la préparation active de forces organisationnelles et matérielles capable de parer à toute éventualité – nous nous abandonnions au fatalisme, nous nous bercions de la douce illusion que les événements ne peuvent manquer de se dérouler selon une ligne de développement définie, qui est celle que nous avons prévue, celle où ils trouveront infailliblement le réseau de digues et de canaux que nous avons disposé à l'avance, où ils se canaliseront et prendront forme et puissance historique?¹⁷

Se sentant en position de force, Gramsci s'autorise dès lors à s'en prendre au déterminisme de Bordiga qui laisse supposer que les contradictions du capitalisme mènent nécessairement à sa disparition à brève échéance. Or l'issue de la lutte des classes ne peut être prévue car ce sont les travailleurs et seulement eux qui sont susceptibles d'effectuer le changement qualitatif capable de remettre en cause les "lois" du développement économique soi-disant "normal". D'après Gramsci rien n'est tenu pour acquis d'une manière mécaniste. Cette perspective est conforme au troisième critère de Guérin qui rejette le déterminisme. Dans le troisième journal portant le titre de *l'Ordine Nuovo*, Gramsci réaffirme que les masses ouvrières peuvent, comme en 1919-1920, prendre leur destin en main, d'autant plus que, cette fois-ci, la fidélité au programme de l'Internationale communiste s'ajoutait comme élément nécessaire à la réussite révolutionnaire.

Notre programme actuel doit reproduire, dans la situation qui existe aujourd'hui en Italie, la position que nous avons prise en 1919-1920. Il doit refléter la situation objective actuelle, en intégrant les possibilités qui s'offrent au prolétariat pour une action autonome, de classe indépendante : il doit poursuivre, dans les termes politiques actuels, sa tradition d'interprète fidèle et intégral du programme de l'Internationale communiste.¹⁸

Afin de pouvoir mettre en pratique les idées promues dans le nouveau programme de *l'Ordine Nuovo*, Gramsci cherche une raison qui justifierait son retour en Italie. En avril 1924, il fut élu député et ainsi obtint, du moins en principe, l'immunité parlementaire contre les poursuites judiciaires qui seraient éventuellement entamées à son endroit. Peu de temps après son retour de l'Union soviétique via Vienne au début de 1924, Gramsci participa à une réunion secrète du Parti à Como où il apprit que Bordiga n'avait pas changé de point de vue et, que fort de sa popularité, était convaincu que le temps jouait en sa faveur. Gramsci considéra alors qu'il était tout indiqué de ne pas précipiter les événements. Par contre, il

¹⁷ Antonio Gramsci, *Écrits politiques III, 1923-1926*, Paris, Gallimard, 1975, p.100.

¹⁸ *Ibid.*, p.110.

estimait que seul un effort soutenu en vue d'unifier les travailleurs pourrait remettre le train révolutionnaire sur les rails. Il se lança alors dans une campagne pour miner la position de Bordiga et rallier la majorité du PCI à son point de vue. Selon Davidson, dans sa tournée de l'Italie, Gramsci mettait l'accent sur deux propositions qui lui semblaient essentielles pour transformer le Parti :

First, it [le Parti] would have to include the peasantry in any effective revolutionary movement, and thus would have to study the Southern Question closely. Second, it followed that it would have to view itself as an educator or intellectual. Both these themes explicitly presumed that the revolution could be prepared immediately.¹⁹

En plus de mettre l'accent sur l'importance de l'éducation, Gramsci soutient dans un article intitulé « Démocratie et fascisme », daté du 1^{er} novembre 1924, que seuls la création et le développement des comités ouvriers et paysans sur le modèle des Conseils ouvriers sont susceptibles d'offrir une porte de sortie à l'impasse de la démocratie formelle qui a mené au fascisme en Italie. Le Parti doit se faire l'organisateur et l'intellectuel collectif des ouvriers, seuls capables dans ce contexte historique d'abattre le régime totalitaire.

Mais si la fonction politique du Parti communiste se révèle et s'exprime avec le plus de clarté et avec une efficacité supérieure, c'est que lui seul est capable de lancer le mot d'ordre de la création d'une organisation qui, dépassant à la fois les limites de la stricte organisation de parti et de l'organisation syndicale, réalise l'unité de la classe ouvrière sur un terrain plus large, celui où la classe ouvrière, rassemblée de façon autonome, reprend le combat, et contre les bourgeois fascistes et contre les bourgeois démocrates libéraux. Cette organisation est constituée par les « comités ouvriers et paysans » pour la lutte contre le fascisme.²⁰

Ainsi, selon Gramsci, le Parti sert de courroie de transmission entre, d'une part, ouvriers et paysans et, de l'autre, le courant communiste libertaire basé sur le modèle conseilliste, peu importe la tâche politique qu'on lui assigne.

La controverse avec Bordiga se poursuivra tout au long de l'année 1924 jusqu'au départ de Gramsci pour Moscou en février 1925 pour participer aux débats de l'EKKI (Comité exécutif de l'Internationale communiste). La divergence entre les deux leaders italiens tournait, tout particulièrement, autour de la question du traitement de Trotski par le Parti bolchévique. Bien qu'il s'accorde avec Bordiga pour dénoncer la destitution de Trotski, Gramsci s'inscrivait en faux contre le factionnalisme créé au sein du PCI par le plaidoyer de Bordiga en faveur du dissident soviétique. La critique gramscienne s'attachait

¹⁹ Davidson, *op.cit.*, p.215.

²⁰ Gramsci, *Écrits politiques III, 1923-1926, op.cit.*, p.150.

plutôt à dénoncer le caractère déterministe du marxisme que partageaient Bordiga et Trotski. Dans un article de l'*Unità*, paru le 2 juillet 1925 et intitulé « Maximalisme et extrémisme », Gramsci s'expliquait mal qu'en dépit de sa fidélité au PCI, Bordiga s'obstinait à garder une attitude qui reflétait une vision passive de la révolution identique à celle des maximalistes qu'il disait mépriser. En psychologie la projection du blâme sur les autres, suggère Gramsci, est un mécanisme de défense par lequel le sujet, en l'occurrence Bordiga, voit chez autrui des idées et des affects désagréables qui au fond lui sont propres.

Le maximalisme est une interprétation fataliste et mécaniste de la doctrine de Marx [...] Mais il y a aussi le maximaliste qui n'est pas membre du Parti maximaliste et qui peut être au contraire membre du Parti communiste [...] lui aussi, croit qu'il est inutile de bouger et de lutter au jour le jour; il se contente d'attendre le grand soir. Les masses – dit-il – ne peuvent pas ne pas venir à nous, car la situation objective les pousse vers la révolution. Donc attendons-les, sans nous mettre martel en tête avec des manœuvres tactiques et autres expédients.²¹

La pensée de Bordiga se trouve donc diamétralement opposée au marxisme actif de Gramsci. Davidson affirme d'ailleurs que Gramsci demeurait encore convaincu de la pertinence des comités d'ouvriers et de paysans, plus de cinq ans après l'échec des Conseils d'usine. Comme par association d'idées avec le Comintern, Gramsci persiste à favoriser, dans ses écrits, le cadre des comités comme moyen d'unifier travailleurs et paysans.

Of all Comintern slogans which Gramsci was able to incorporate in this conciliar theory, the most significant in 1925 and 1926 was that calling for "committees of workers and peasants". Gramsci had always been particularly interested in the way the peasants fitted into his general theory of how a revolution was made.²²

Gramsci comprenait donc que sans l'appui des paysans, le système de domination imposé aux classes subalternes en Italie, resterait intact. Le problème était de découvrir un mécanisme qui pouvait incorporer à l'échelle nationale l'expérience des Conseils d'usine et les recommandations de l'*Ordine Nuovo*. Dans l'optique gramscienne, le Parti est appelé à travailler en vue de recréer une dynamique similaire dans le nouveau contexte historique.

On reflection Gramsci decided that even if the whole system of rule rested on the peasants (as his earliest mentors suggested and as his experience confirmed) the method of raising of proletarian consciousness through councils was still the first step in breaking the reaction's hold over the peasants but this process would have to

²¹ *Ibid.*, p.198-199.

²² Davidson, *op.cit.*, p.226.

extend to peasants as well. After breaking down class corporativism, the councils, which swept away all the distinctions between "better qualified" and "less qualified", would have to extend to the countryside.²³

Il est à noter que Gramsci reprend les deux thèmes favoris qui continueront à le préoccuper durant la période de son incarcération. Le premier a trait, conformément à l'idéal-type conçu par Guérin, au rejet des versions mécanistes du marxisme qui prévalaient à son époque, sans tomber dans de l'historicisme idéaliste à la Croce. Le deuxième concerne les moyens susceptibles de briser le bloc idéologique de la bourgeoisie et l'emprise de ses idéologues sur les paysans, afin de faire triompher, la direction du prolétariat. Les deux questions étaient très liées et Gramsci y réfléchissait depuis un certain temps déjà selon Carl Boggs :

Even by 1918 Gramsci had concluded that the ruling forces in Italy were uniquely vulnerable to ideological-political assault. The potential of capitalism to extend its sphere of growth and control generally depended upon the scope of its mass legitimacy. The failure of the Italian bourgeoisie to satisfy the unifying myths and objectives of the Risorgimento, the inability to constitute itself as a dynamic historical class, and the resulting weakness of bourgeois democratic institutions, would permit the proletarian-socialist movement to step into the void and assume for itself the task of national "renewal".²⁴

La solution de masse à la révolution sociale réside dans le couple de forces, l'une dynamisant la classe ouvrière et l'autre donnant le coup de grâce à la bourgeoisie manifestant des signes de faiblesse. Quant au PCI pris, d'une part, dans les ornières du déterminisme, il ne pouvait saisir le caractère imprévisible de l'évolution de la société italienne et, partant, élaborer une stratégie adéquate à la situation telle qu'elle se présentait. D'autre part, tant que le Parti demeurait dogmatique, il y avait peu de chance de réussir à défaire le bloc adverse dont l'idéologie est en grande partie d'inspiration crocienne. Selon Hugues Portelli, Gramsci identifie le "transformisme"²⁵ à la récupération bourgeoise des intellectuels organiques des classes subalternes. Cette usurpation visait à saper les fondements de l'activité révolutionnaire.

²³ *Ibid.*, p.226.

²⁴ Carl Boggs, *The Two Revolutions, Antonio Gramsci and the Dilemmas of Western Marxism*, Bath, South End Press, 1984, p.54.

²⁵ Hugues Portelli, *Gramsci et le bloc historique*, Paris, Presses universitaires de France, 1972 : « [l]e transformisme est un processus organique : il traduit la politique de la classe dominante qui se refuse à tout compromis avec les classes subalternes et donc leur subtilise leurs chefs politiques pour les agréger à sa classe politique [...] Mais le procédé le plus efficace consiste en l'absorption idéologique : c'est notamment l'œuvre de Croce, qui, par son hégémonie idéologique sur les intellectuels italiens, peut être considéré comme "la plus puissante machine pour conformer les forces nouvelles aux intérêts vitaux du groupe dominant" », p.83-84.

En effet, l'absorption des intellectuels des autres groupes sociaux n'a pas eu, en Italie, pour but d'élargir la base sociale de la bourgeoisie en lui donnant un soutien populaire; au contraire, son objet fut inverse : perpétuer la domination en empêchant systématiquement la formation de l'élite des groupes adverses.²⁶

En outre, Gramsci élabore certaines critiques portant sur l'interprétation mécaniste du marxisme dans un rapport qu'il présente dans le cadre de la réunion de la direction du PCI les 2-3 août 1926, sous le thème « Un examen de la situation italienne ». Il y avance une des plus importantes idées (qu'il développera d'ailleurs plus systématiquement dans les *Cahiers de prison*) qui stipule que dans les pays à capitalisme avancé, les crises économiques ne produisent pas nécessairement une révolution politique. Imposant son hégémonie sur l'ensemble des classes sociales, la bourgeoisie réussit à contenir les forces qui cherchent à dépasser son ordre politique. C'est ainsi que Gramsci fait état de l'écart qui sépare l'Est de l'Ouest :

Dans les pays à capitalisme avancé, la classe dominante possède des réserves tant en politique que dans son organisation qu'elle ne possédait pas, par exemple, en Russie. Cela signifie que les crises économiques, même lorsqu'elles sont très graves, n'ont pas de répercussions immédiates dans le domaine politique. La politique a toujours un retard et un grand retard sur l'économie. L'appareil d'État est beaucoup plus résistant qu'on ne le croit souvent et réussit à organiser, dans les moments de crise, des forces fidèles au régime que la profondeur de la crise ne pourrait le laisser supposer.²⁷

Cette argumentation est proche de celle de plusieurs penseurs anarchistes qui ne considèrent pas l'État comme un simple outil passif d'une classe sociale dominante²⁸, car en plus d'exercer une certaine hégémonie dans la société civile, l'État possède des forces qui lui sont propres, comme le souligne d'ailleurs Pierre Kropotkine :

Le fait est que jamais, à aucune époque de son existence, l'État n'a cessé et ne cessera d'intervenir en faveur de celui qui possède, contre celui qui ne possède rien. Dans cette fonction il a pris son origine et telle est jusqu'à présent sa raison d'être. Loin de laisser capitalistes et travailleurs lutter librement, l'État intervient toujours en faveur des possédants. C'est sa mission historique.²⁹

L'État tire donc profit de la parcellisation souvent prononcée des groupes sociaux subalternes pour parvenir, sans opposition significative, à maintenir le statu quo. Analysant cette situation sous l'angle de son marxisme libertaire, Gramsci ne néglige aucun des différents *moments* qui forment la totalité d'une

²⁶ *Ibid.*, p.85.

²⁷ Gramsci, *Écrits politiques III, 1923-1926, op.cit.*, p.264.

²⁸ Cf., entre autres, Kropotkine, *Œuvres*, Paris, Maspero, 1976.

²⁹ *Ibid.*, p.60.

société donnée. L'économie, la société civile et l'État sont en constantes interactions et la tâche de l'intellectuel organique est d'essayer de comprendre les forces en présence afin de les modifier à l'avantage des classes subalternes. Aussi Gramsci persiste-t-il à croire, en dépit de la dégradation de la situation, que la solution technique pour combattre l'hégémonie bourgeoise qui soutient le fascisme passe immanquablement par les Conseils ouvriers, noyau d'une contre-hégémonie susceptible de déstabiliser la classe dominante :

Techniquement, il s'agit du problème des mots d'ordre et également de celui des formes d'organisation. Si je n'avais une certaine crainte d'entendre crier à l'« ordinovisme » je dirais qu'un des problèmes les plus importants qui se posent aujourd'hui tout particulièrement dans les grands pays capitalistes est le problème des conseils d'usine et du contrôle ouvrier, comme base d'un regroupement nouveau de la classe prolétarienne qui permette de mieux lutter contre la bureaucratie syndicale et d'encadrer les masses énormes qui sont inorganisées et cela non seulement en France, mais aussi en Allemagne et en Angleterre.³⁰

Déjà dans son essai portant le titre « Quelques thèmes de la question méridionale », Gramsci tente de comprendre ce qui fait obstacle au rattachement des paysans du Sud de l'Italie à la direction du prolétariat du Nord. Cette alliance entre couches subalternes inégalement avancées constitue un antidote contre l'ariération structurelle des travailleurs de la terre. Davidson souligne le caractère incomplet mais pragmatique de cette analyse en rappelant que

This practical desire to win the peasants to an alliance with the proletariat prompted Gramsci to examine closely how the petty-bourgeoisie had managed in the past to nullify the revolutionary potential of the southern peasant. As a result in 1926 he took up the analysis of the way hegemony was secured and developed further on the ideas he had already touched on five years earlier.³¹

Pour sa part, Gramsci déplore la désagrégation de la classe paysanne menée par des intellectuels bourgeois et exploitée par les grands propriétaires terriens. Issu du milieu bourgeois rural, l'intellectuel dans l'Italie méridionale joue le rôle de médiateur à double face, en feignant le démocrate avec le paysan et le réactionnaire auprès des propriétaires. Se défendant contre les rédacteurs du *Quarto Stato*, qui accusait le groupe ordinoviste en 1920 d'avoir produit des "formules magiques" pour résoudre la question agraire, Gramsci rappelle que, malgré certaines insuffisances théoriques le groupe de l'*Ordine Nuovo* de l'époque avait la bonne idée, mais qu'il n'avait pas réussi à la mettre en pratique.

³⁰ Gramsci, *Écrits politiques III, 1923-1926, op.cit.*, p.266-67.

³¹ Davidson, *op.cit.*, p.227.

Mais ce qu'il importe de noter ici, c'est que l'idée fondamentale des communistes turinois n'a pas été la « formule magique » du partage du latifondium, mais celle de l'alliance politique entre ouvriers du Nord et paysans du Sud pour arracher à la bourgeoisie le pouvoir gouvernemental [...] Toutefois, nous étions pour la formule fort réaliste et nullement « magique » de l'attribution de la terre aux paysans; mais nous voulions qu'elle se fasse dans le cadre d'une action révolutionnaire unitaire des deux classes alliées sous la direction du prolétariat industriel.³²

En outre, Gramsci fait allusion à l'influence qu'a exercée Benedetto Croce sur les intellectuels méridionaux radicaux pour les intégrer au bloc agraire. Bien que les ordinovistes n'aient pas totalement échappé à cette entreprise, ils s'en sont démarqués assignant au prolétariat le rôle de guide des masses paysannes. Pour Gramsci, l'enseignement de Benedetto Croce a favorisé le recrutement d'un groupe important d'intellectuels au service des propriétaires terriens, ce qui rendait difficile l'alliance des paysans du Sud avec les ouvriers du Nord. Les nouveaux ralliés avaient pour tâche de manipuler, consciemment ou inconsciemment, les masses afin de les maintenir dans un état amorphe.

Les grands propriétaires sur le plan politique, et les grands intellectuels sur le plan idéologique, sont ceux qui centralisent et dominent en dernière analyse tout cet ensemble de manifestations. Naturellement, c'est sur le plan idéologique que cette centralisation se fait avec le plus d'efficacité et de précision. C'est pourquoi Giustino Fortunato et Benedetto Croce représentent les clefs de voûte du système méridional et, en un certain sens, sont les deux plus grandes figures de la réaction italienne.³³

Refusant de se soumettre aux directives des intellectuels traditionnels, une frange de la paysannerie du Sud s'est plutôt tournée vers les idées anarchistes parce qu'elles répondaient mieux à leurs doléances. D'ailleurs, selon Gramsci, la popularité de certaines idées anarchistes dans le Midi s'explique par la situation déplorable des paysans et la longue tradition de révolte face aux injustices. C'est l'attitude destructrice des paysans qui, désespérés par leurs conditions de vie, auraient été la source d'inspiration des idées de Bakounine plutôt que l'inverse. Comme il le fera dans les *Cahiers de prison* avec Proudhon et Sorel, Gramsci reconnaît que les anarchistes ont toujours eu un talent pour sentir et refléter dans leurs théories les sentiments populaires des masses. Cette qualité, il la trouve souvent manquante chez les marxistes orthodoxes qui oublient que la mécanique des "lois" économiques ne peut, à elle seule, conduire à la révolution

³² Gramsci, *Écrits politiques III, 1923-1926., op.cit., p.331.*

³³ *Ibid., p.346.*

Disons que dans le Midi, ce n'étaient pas tant les théories de Bakounine qui étaient répandues, mais plutôt la situation elle-même qui était telle qu'elle aurait probablement été suffisante pour souffler à Bakounine ses théories : certainement, les paysans pauvres du Midi pensaient à « tout démolir » bien avant que le cerveau de Bakounine n'ait mijoté la théorie de la « pandestruction ».³⁴

Gramsci développe cette interprétation historiciste des idées politiques en Italie en s'inspirant, entre autres, de l'apport libéral de Piero Gobetti qui remettait l'avenir démocratique de l'Italie entre les mains de la classe ouvrière³⁵. En ce sens, Gramsci sait gré à Gobetti, un non communiste quoi qu'en disent ses détracteurs, d'avoir formulé une conception de facture syndicaliste où

[L]es principes du libéralisme s'y trouvent projetés de l'ordre des phénomènes individuels à celui des phénomènes de masse [...] Il [Gobetti] s'est révélé un organisateur de la culture d'une extraordinaire valeur. [...] La figure de Gobetti et le mouvement représenté par lui ont été des productions spontanées du nouveau climat historique italien.³⁶

Combattre la révolution libérale préconisée par Gobetti serait, aux yeux de Gramsci, injustifiable car il serait aberrant de faire grief à un penseur sous prétexte qu'il ne représente pas le marxisme "pur et dur". Par refus du dogmatisme, Gramsci se révèle encore une fois comme pluraliste. Mais les idées de Gramsci au sein du Parti n'auront pas le temps de se répandre. Peu de temps après la rédaction de cet essai, Gramsci sera arrêté le 8 novembre 1926. L'ayant placé sous surveillance depuis déjà quelques années, la police croyait avoir accumulé suffisamment de "preuves" pour l'accuser de crimes politiques.

Selon Davidson, à partir d'informations obtenues par des espions, les accusations portées contre Gramsci étaient extrêmement vagues, mais graves. On retenait contre lui de s'être livré à des voies de fait, d'avoir participé à la guerre civile et commis des actes de pillage³⁷. Condamné à 20 ans, 5 mois et 5 jours de prison, sa carrière politique active touchait à sa fin, « He now had four and a half thousand days to think on its theoretical implications for Marxism and revolutionary socialism.³⁸ » Cette longue durée

³⁴ *Ibid.*, p.346.

³⁵ Cf., Jean-Marc Piotte, *La pensée politique de Gramsci*, Montréal, LUX, 2010 (1970), « Gramsci insiste sur l'importance de la distinction entre les *grands* intellectuels qui, comme Croce par exemple, sont définitivement attachés aux classes dominantes et les intellectuels *moyens* qui, eux, sont susceptibles d'être ralliés même si difficilement et en nombre limité au prolétariat. Gramsci explique ainsi pourquoi il n'a jamais attaqué le libéralisme de gauche de Piero Gobetti. Ce dernier servait de point de rencontre entre le Parti et, d'une part, un groupe d'intellectuels qui affirmaient la supériorité de la dictature du prolétariat sur la domination bourgeoise et d'autre part, avec un groupe d'intellectuels méridionaux qui comprenaient la nécessité de poser le problème du Sud en liaison avec les possibilités offertes par le Nord ». p.156-157.

³⁶ Gramsci, *Écrits politiques III, 1923-1926, op.cit.*, p.354.

³⁷ Cf., Davidson, *op.cit.*, p.231.

³⁸ *Ibid.*, p.231.

d'emprisonnement ne sera pas passée en vain; elle servira à Gramsci pour écrire ses fameux *Cahiers de prison*, qui sont à ce jour parmi les textes politiques italiens les plus traduits. Levy rappelle que lorsqu'il apprit la mort de Gramsci, l'anarchiste italien Camillo Berneri en présenta un long obituaire sur les ondes de la radio de la CNT-FAI, d'obédience anarchiste, à partir de l'Espagne :

Beneri was more appreciative of Gramsci's legacy. His last public act before his murder was to broadcast a heartfelt obituary for the recently deceased Gramsci from the studios of Radio CNT-FAI on 3 May 1937. Two days later his [Beneri] body was discovered outside its offices at the Generalitat in the centre of Barcelona.³⁹

Cet hommage sincère de la part d'un penseur anarchiste ne fait qu'étayer le point de vue de Levy selon lequel, nonobstant la critique formulée par Gramsci à l'endroit des théoriciens libertaires, il n'en demeure pas moins que ces derniers ressentaient une grande affinité avec lui et ses idées révolutionnaires.

³⁹ Carl Levy, *Gramsci and the Anarchists*, Oxford, Berg, 1999, p.230.

Chapitre IX - Les Cahiers de prison

Dans les chapitres précédents, il était question de repérer la proximité des vues de Gramsci et de l'idéal-type de Guérin. Quant aux *Cahiers de prison* ils seront soumis à un test systématique en vue de vérifier le caractère marxiste-libertaire qui s'en dégagerait. Par souci de clarté nous consacrons une section à chacun des huit critères établis par Daniel Guérin que nous rappelons ici : 1- Ne pas se contenter d'interpréter le monde, mais viser aussi à le transformer; 2- Croire au pouvoir créateur de la philosophie de la *praxis*; 3- Rejeter le déterminisme et le positivisme sociologiques; 4- Privilégier l'équilibre entre la spontanéité et la direction consciente; 5- Faire accorder le socialisme international avec les mouvements propres à un pays en particulier; 6- Croire à la démocratie directe impulsée de bas en haut; 7- Favoriser la contribution participative des minorités actives, liées organiquement aux classes subalternes; 8- Formuler des solutions de masse à la révolution sociale.¹ Il incombe de préciser que ces huit critères forment un réseau interrelié et que leur séparation n'est qu'un artifice pour la clarté de la présentation.

Les exégètes de Gramsci s'entendent sur le fait que la rédaction des *Cahiers de prison* s'est faite sous des conditions difficiles (censure, santé chancelante de l'auteur, manque de documentation, etc.). De là à souligner le caractère inachevé de son œuvre, il n'y avait qu'un pas vite franchi. De surcroît, plusieurs critiques ont fait à Gramsci un procès d'intention en alléguant que, n'était-ce de sa mort prématurée, il aurait mis de l'ordre dans ses idées. En se reportant aux dernières années de sa vie, ils imputaient à la détérioration de son état de santé son abstention de faire les mises au point qui s'imposaient. Pour toutes ses raisons, ils s'autorisaient à reconstruire certains schèmes de la pensée gramscienne nonobstant la mise en garde de Skinner contre la mythologie de la cohérence qui animait les exégètes d'un grand penseur comme Hobbes,

If there is doubt about the 'most central themes' of Hobbes' political philosophy, it becomes the duty of the exegete to discover the 'inner coherence of his doctrine' by reading the *Leviathan* a number of times, until – in a perhaps excessively revealing phrase – he finds that its argument has assumed some coherence.²

Succomber à la tentation de trouver à tout prix une cohérence là où il n'y en a pas n'a pas produit que des interprétations de peu de valeur. À titre d'exemple, les critiques s'entendaient sur l'importance qu'accordait Gramsci à l'historicisme mais plusieurs d'entre eux ont supposé que ce concept avait un sens bien défini et conséquemment se sont appliqués à interpréter les *Cahiers de prison* en fonction de la

¹ Daniel Guérin, *Pour un marxisme libertaire*, Paris, Robert Laffont, 1969, p.283-288.

² Quentin Skinner, « 'Social Meaning' and the Explanation of Social Action » in *Meaning & Context*, Quentin Skinner and his Critics, James Tully (dir.), Cambridge, Polity Press, 1988, p.39.

définition qu'ils lui donnaient. Puisque la vue globale de ce concept leur échappait plus souvent qu'autrement, leurs évaluations étaient parfois boiteuses. De son côté, Esteve Morera³ qui a approfondi cette question, note à juste titre que Gramsci confère au signifiant "historicisme" plusieurs signifiés interreliés. Qui plus est, Gramsci exprime des concepts différents en se servant de la terminologie propre à la philosophie spéculative.

1. Transformer le monde

Critiquant ses prédécesseurs pour avoir commis l'impair de se limiter à décrire la condition humaine, Marx exprime son intention d'aller au-delà de la simple constatation vers la transformation du monde⁴. Gramsci abonde dans le sens de Marx, se conforme fidèlement à cette ligne politique et croit en la vertu de l'éducation en cette matière. À cette fin, il préconise de généraliser l'apprentissage des masses en vue de leur inculquer une nouvelle mentalité mieux équipée pour entreprendre le changement souhaité, d'autant plus que les tenants du statu quo ne sont pas disposés à lâcher prise facilement. S'inspirant de Georges Sorel⁵, Gramsci reprend à son compte le concept d'esprit de scission. La lutte que les classes défavorisées sont appelées à mener sera féroce et exige une préparation, en bonne et due forme, car, comme le souligne Gramsci :

Que peut opposer une classe innovatrice au formidable ensemble de tranchées et de fortifications de la classe dominante? L'esprit de scission, c'est-à-dire l'acquisition progressive de la conscience de sa propre personnalité historique; esprit de scission qui doit tendre à l'élargissement de la classe protagoniste aux classes qui sont ses alliées potentielles. Tout cela demande un travail idéologique complexe, dont la première condition est la connaissance exacte du camp que l'on doit vider de son élément de masse humaine.⁶

Il en ressort que la perspective gramscienne en faveur de changer le monde par le recours à un militantisme adéquat contient implicitement les germes d'une solution de masse à la révolution sociale et renvoie à la lutte sans merci entre les classes dominantes et les classes subalternes qui aspirent à les détrôner. Cette lutte n'est pas seulement de nature économique ou politique, mais exige une

³ Esteve Morera, *Gramsci's Historicism*, Londres, Routledge, 1990.

⁴ Cf., la 11^e thèse sur Feuerbach « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter diversement le monde, ce qui importe, c'est de le transformer. » cité in Karl Marx et F. Engels, *L'idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales, 1974, p.27.

⁵ Cf., le chapitre « la moralité de la violence » : « Lorsque les classes gouvernantes, n'osant plus gouverner, ont honte de leur situation privilégiée, s'acharnent à faire des avances à leurs ennemis et proclament leur horreur pour toute scission dans la société, il devient beaucoup plus difficile de maintenir dans le prolétariat cette idée de scission sans laquelle il serait impossible au socialisme de remplir son rôle historique », cité in Georges Sorel, *Réflexions sur la violence*, Paris, Librairie Marcel Rivière, 1946 (1907), p.279.

⁶ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 3, Paris, Gallimard, 1996, p.298.

transformation totale de la culture et des mentalités, comme le souligne Maria-Antonietta Macciocchi dans son livre⁷ sur Gramsci :

Le terrain de la culture, sur lequel les grands intellectuels déploient leur activité, est le théâtre d'une lutte incessante entre l'ancien et le nouveau, entre conservatisme et révolution. Les intellectuels font partie d'un bloc historique, ils représentent un facteur d'unité entre infrastructure et superstructure. Les crises révolutionnaires brisent ce bloc, les révolutions naissent de cette rupture. La culture elle-même a donc ces propres crises, et la percée d'une nouvelle classe dirigeante prolétarienne nécessite la création d'une nouvelle structure organique, l'élaboration d'une profonde rigueur intellectuelle et morale, dont la philosophie marxiste contient les prémisses.⁸

Il est à noter que, à l'instar de Labriola de *Da un secollo all'altro*, Gramsci a su interpréter le calendrier révolutionnaire de la France comme un signe de rupture avec ce que le passé représentait. En ce sens, la Révolution française a eu le mérite de transformer radicalement un pan important des rapports humains régis par une vision religieuse. Cet exemple symbolique montre bien que le changement, si ardu soit-il, est du domaine du possible. De surcroît, Gramsci rend hommage à Machiavel pour avoir conçu un *Weltanschauung* original en fusionnant théorie et pratique :

Que l'on pourrait appeler une « philosophie de la *praxis* » ou un « néo-humanisme » dans la mesure où elle ne reconnaît pas d'éléments transcendants ou immanents (dans un sens métaphysique) mais se fonde entièrement sur l'action concrète de l'homme qui, pour ses nécessités historiques, agit sur la réalité et la transforme.⁹

Le "néo-humanisme"¹⁰ de Machiavel consiste, selon Gramsci, à attribuer la transformation de la réalité à l'action consciente des hommes qui doivent surmonter les contradictions historiques dans lesquelles ils se trouvent. L'œuvre de Machiavel est donc un pas en avant dans le développement d'une philosophie de la *praxis* entièrement historiciste qui pourfend le dogme religieux, l'idéologie dominante de l'époque, ainsi que le pouvoir tyrannique des princes féodaux. Machiavel souligne l'importance de l'entrée des masses en politique et de la canalisation de cette nouvelle force pour transformer le monde, ce qui autorise

⁷ Maria-Antonietta Macciocchi, *Pour Gramsci*, Paris, Éditions du Seuil, 1974.

⁸ *Ibid.*, p.143.

⁹ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 5, Paris, Gallimard, 1996, p.493.

¹⁰ La notion d'humanisme a épousé, au fil des ans, plusieurs significations. L'humanisme de la Renaissance se caractérise par sa valorisation de la dignité humaine et son engouement pour la culture antique. La définition de Gramsci s'accorde avec celle proposée par André Lalande « Doctrine d'après laquelle l'homme au point de vue moral, doit s'attacher exclusivement à ce qui est d'ordre humain. L'humanisme désigne une conception générale de la vie (politique, économique, éthique), fondée sur la croyance au salut de l'homme par les seules forces humaines. », André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Volume I : A-M, Paris, P.U.F., 5^e édition, 1999, p.423.

Gramsci à dire qu'il n'écrit pas un traité systématique pour les élites, mais un guide d'action pour le peuple :

En son temps, la doctrine de Machiavel n'était pas quelque chose de purement « livresque », le monopole de penseurs isolés, un livre secret circulant parmi des initiés. Le style de Machiavel n'est pas celui d'un faiseur de traités systématiques, comme en connaissaient et le Moyen Âge et l'humanisme; c'est, tout au contraire, le style d'un homme d'action, c'est le style caractéristique d'un « manifeste » de parti.¹¹

Pour Gramsci, il est clair que Machiavel écrivait pour le peuple italien et ses nouveaux dirigeants issus de la démocratie citadine. Dans cette perspective, il n'y a pas lieu de nier l'équilibre entre la spontanéité et la direction consciente, bien que cet aspect ne soit pas encore spécifié en termes clairs et précis chez Machiavel qui s'adressait notamment à "ceux qui ne savent pas", à ceux qui ne sont pas encore conscients qu'ils ont les moyens de changer le rapport de forces en Italie et instaurer une réforme morale et intellectuelle conforme à une nouvelle configuration de classe.

Dès lors, qui sont ceux « qui ne savent pas »? C'est la classe révolutionnaire de l'époque, le « peuple » et la « nation » italienne, la démocratie citadine [...] On peut considérer que Machiavel veut persuader ces forces de la nécessité d'avoir un « chef » qui sache ce qu'il veut et comment obtenir ce qu'il veut, et de la nécessité de l'accepter avec enthousiasme même si ses actions peuvent être ou paraître en opposition avec l'idéologie répandue à l'époque, la religion.¹²

Gramsci fait donc sien la philosophie de la *praxis* telle que préconisée par Karl Marx, c'est-à-dire celle qui vise en premier ceux qui ne "savent pas", notamment le prolétariat moderne et ses alliés. Bien que les découvertes du marxisme aient donné des idées et des techniques de contrôle social aux classes dominantes, Gramsci souligne que le marxisme est fondamentalement révolutionnaire. C'est probablement dans un passage du chapitre sur la morale et les vérités éternelles de *l'Anti-Dühring* que Gramsci tire son inspiration en vue de se former une idée de la cause prolétarienne que défend le marxisme, notamment en termes moraux, déjà énoncés clairement par Engels¹³. Le marxiste prend parti et

¹¹ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 13, Paris, Gallimard, 1978, p.396.

¹² *Ibid.*, 1978, p.397.

¹³ Engels souligne en effet dans *l'Anti-Dühring* l'existence simultanée de plusieurs positions morales ainsi que le choix historiciste du marxisme en faveur de la nouvelle morale prolétarienne, « À côté de cela [la morale religieuse traditionnelle] figure la morale bourgeoise moderne, puis derechef à côté de celle-ci la morale de l'avenir, celle du prolétariat, de sorte que rien que dans les pays les plus avancés d'Europe, le passé, le présent et l'avenir fournissent trois grands groupes de théories morales qui sont valables simultanément et à côté l'une de l'autre. Quelle est donc la vraie? Aucune, au sens absolu et définitif; mais la morale qui possède le plus d'éléments prometteurs de durée est

n'a cesse de miner l'hégémonie culturelle de la bourgeoisie, tout en n'ayant pas à sa disposition qu'une arme à deux tranchants qu'il tient à manier au profit des classes subalternes :

Cette position de la politique de Machiavel se retrouve dans la philosophie de la *praxis* : ici aussi il faut être « antimachiavélien », en développant une théorie et une technique de la politique qui peuvent servir aux deux camps en lutte, mais dont on pense qu'elles finiront par servir surtout au camp qui « ne savent pas », parce qu'on considère que c'est en lui que réside la force progressive de l'histoire; on obtient en effet un résultat immédiat : briser l'unité basée sur l'idéologie traditionnelle, rupture sans laquelle la force nouvelle ne pourrait pas prendre conscience de sa personnalité propre et indépendante.¹⁴

Ayant rapproché Marx de Machiavel, Gramsci s'emploie par la suite à envisager l'immersion de la société politique dans la société civile comme un signe avant-coureur de la fin du rôle de l'État en tant qu'arbitre hégémonique ayant à traiter avec une multiplicité d'intérêts discordants. Cette façon mécaniste de concevoir le déroulement des événements semble faire une entorse au troisième critère, à savoir le rejet du déterminisme. Mais à tout considérer, l'écart en question résulte du souci de Gramsci de mener sa dialectique jusqu'au bout. D'autant plus qu'il ne tarde pas à s'apercevoir, quelques pages plus loin de son impair. Il s'empresse alors de nuancer sa pensée en recourant selon la traduction française à l'adverbe "tendanciellement" pour indiquer qu'il ne s'agit dans ce cas, que d'un penchant, d'une disposition, ou d'une propension. En plus, l'emploi du verbe "imaginer" indique qu'il s'agit d'une possibilité :

Il entre dans la notion générale d'État des éléments qu'il faut rattacher à la notion de société civile (en ce sens on pourrait dire qu'État = société politique + société civile, c'est-à-dire une hégémonie cuirassée de coercition). Dans une doctrine de l'État qui conçoit celui-ci comme susceptible *tendanciellement* de disparaître et de se dissoudre dans la société réglée, l'argument est fondamental. On peut *imaginer* que l'élément État-coercition disparaîtra au fur et à mesure que s'affirmeront les éléments de plus en plus considérables de la société réglée (ou de l'État éthique ou de la société civile).¹⁵

Il est à noter que Gramsci reste vague quant à la durée que prendra l'abolition des prérogatives traditionnelles de l'État ainsi qu'à l'inévitabilité des éléments propices à la transformation prévue. Mais en ce qui concerne la tâche difficile, bien que possible, de transformer le monde en renversant l'hégémonie bourgeoise, il appert que Kropotkine en tire des conclusions semblables à celles de Gramsci :

sûrement celle qui, dans le présent, représente le bouleversement du présent, l'avenir, c'est donc la morale prolétarienne » (*L'Anti-Dühring*, M.E. Dühring bouleverse la science, Paris, Éditions Sociales, 1973. (1878), p.123.)

¹⁴ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 13, *op.cit.*, p.397-398.

¹⁵ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 6, Paris, Gallimard, 1983, p.83. (C'est nous qui soulignons les deux mots clés).

Mais, ce qu'il nous importe de déterminer, c'est le but que nous nous proposons d'atteindre. Et non seulement le déterminer, mais de le signaler, par la parole et par les actes, de manière à le rendre éminemment populaire, si populaire que le jour du mouvement il s'échappe de toutes les bouches. Tâche beaucoup plus immense et plus nécessaire qu'on ne se l'imagine généralement; car si ce but est tout vivant devant les yeux du petit nombre, ce n'est nullement le cas pour la grande masse, travaillée dans tous les sens par la presse bourgeoise, libérale, communaliste, collectiviste, etc.¹⁶

Se mettant au diapason de Kropotkine pour le passage de la parole à l'acte, le penseur sarde va jusqu'à nier, exception faite de son effet passif, le lien de causalité attribué à la genèse, par fécondation, des expressions culturelles, confirmant du même coup son historicisme de facture humaniste, dans l'explication des changements qu'il considère tributaires de l'apport des êtres vivants affectés par leur milieu. En même temps, Gramsci considère que toute modification se fait dans le sens que leur dictent leurs intérêts primordiaux. Cette démarche exige qu'on mette hors circuit la reproduction sans fécondation, l'une des idées reçues les plus ancrées :

La littérature n'engendre pas la littérature, etc. : les idéologies ne créent pas les idéologies, les superstructures n'engendrent pas les superstructures sinon comme des héritages d'inertie et de passivité : elles sont engendrées, non pas par « parthénogenèse », mais par l'intervention de l'élément « mâle » - l'histoire - l'activité révolutionnaire qui crée « l'homme nouveau », c'est-à-dire de nouveaux rapports sociaux.¹⁷

Il est surprenant que Gramsci se réfère à la biologie, une branche des sciences naturelles pour élucider les transformations sociales. Cependant, il s'empresse de pondérer sa théorie de la fécondation au relent positiviste en intercalant entre l'état actuel et le monde nouveau post-révolutionnaire, une période de transition de plus ou moins longue durée où le passé se meurt lentement et le nouvel ordre tarde à se réaliser pleinement. Gramsci, tout comme le libertaire Bakounine¹⁸, voit dans la lutte pour l'émancipation du prolétariat un long combat entre le monde ancien et le monde nouveau, entre les forces réactionnaires et les forces révolutionnaires porteuses d'avenir,

¹⁶ Kropotkine, *Œuvres*, Paris, Maspero, 1976, p.60.

¹⁷ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 6, *op.cit.*, p.54.

¹⁸ « Ce qui est excessivement remarquable, et ce qui d'ailleurs a été beaucoup de fois constaté par un grand nombre d'écrivains de tendances très diverses, c'est qu'aujourd'hui, seul le prolétariat possède un idéal positif, vers lequel il tend avec toute la passion, à peu près vierge encore, de son être; il voit devant lui une étoile, un soleil qui l'éclaire, qui le réchauffe déjà, au moins dans son imagination, dans sa foi, et qui lui montre avec une clarté certaine la voie qu'il doit suivre, tandis que toutes les classes privilégiées et soi-disant éclairées se trouvent plongées en même temps dans une obscurité désolante, effrayante. », Cf., « le prolétariat avenir de la civilisation » in Michel Bakounine, *Théorie générale de la révolution* (Textes assemblés et annotés par Étienne Lesourd, d'après G.P. Maximov), Paris, Les nuits rouges, 2001, p.160.

Dans un certain sens, le conflit entre l' « État et l'Église » symbolise le conflit entre tout système d'idées cristallisées, qui représentent une phase dépassée de l'histoire, et les nécessités pratiques actuelles. Lutte entre conservation et révolution, etc., entre le pensé et la nouvelle pensée, entre le vieux qui ne veut pas mourir et le nouveau qui veut vivre.¹⁹

Cette torpeur a pour cause la peur de l'inconnu qui pousse l'homme à se complaire dans le statu quo le considérant à tort source de confort à son train de vie. Pour cette raison il résiste à l'innovation, jugée plus souvent qu'autrement déstabilisatrice. Pour éviter d'être dérangé dans ses habitudes, l'homme tend à agir machinalement, sans réflexion. L'habitude devient une seconde nature qui émousse ses sensations. D'où la difficulté de mener à bien toute entreprise de transformation et Gramsci de signaler à propos de Machiavel, qu'

On ne peut en effet s'attendre à ce qu'un individu ou un livre changent la réalité, ils ne peuvent que l'interpréter et indiquer une ligne d'action. Machiavel d'ailleurs ne pensait pas changer la réalité et ce n'était pas son objectif, il voulait simplement montrer comment devraient agir les forces historiques concrètes pour changer la réalité existante d'une façon concrète ayant une portée historique.²⁰

Autrement dit, à moins d'être organiquement lié aux masses qui aspirent à s'affranchir, l'intellectuel le plus chevronné ne réussit qu'à esquisser le tableau de leur condition de vie et à leur indiquer la voie à suivre. En dernière analyse, leur salut ne dépend que de leur volonté collective d'agir dans leurs intérêts. Ainsi les classes subalternes sont appelées à écrire l'histoire qui n'est rien d'autre que le récit de leur combat contre les forces d'oppression. Ce qui porte Gramsci, affirme Christine Buci-Glucksmann²¹ à privilégier dans les pays où la société civile est développée, la guerre de position, bien qu'elle soit longue et difficile :

Traduisons ces indications [de Gramsci] en une thèse stratégique : la guerre de position comme stratégie de longue haleine procède par un investissement sans précédent des contradictions (principales et secondaires) de la société. S'appuyant sur les masses, leurs organisations, elle est pour Gramsci la seule stratégie possible dans le cas des pays capitalistes développés occidentaux.²²

Cependant, il serait erroné de tenir pour acquis que le travailleur dispose, d'une façon innée, d'une perception juste et limpide qui le guide dans son action. Il est plutôt balloté entre ce que sa situation lui

¹⁹ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 6, *op.cit.*, p.119.

²⁰ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 8, Paris, Gallimard, 1983, p.305.

²¹ Christine Buci-Glucksmann, *Gramsci et l'État, pour une théorie matérialiste de la philosophie*, Paris, Fayard, 1975.

²² *Ibid.*, p.290-291.

dicte de faire et son attachement au confort trompeur que lui procurent ses penchants de soumission à l'hégémonie bourgeoise. D'après Hugues Portelli, le long développement d'une conscience de classe est une des raisons qui portait Gramsci à conclure que seule une guerre de position pour occuper les tranchées de l'ennemi de classe peut permettre aux masses ouvrières de devenir la classe hégémonique dans les pays capitalistes avancés et, partant, de diriger les autres groupes subalternes :

Une crise ne débouche sur un nouveau système hégémonique que si les classes subalternes parviennent, avant même l'éclatement de la crise, à s'organiser et à édifier leur propre direction politique et idéologique [...] Cette conscience de classe est l'œuvre, parmi les classes subalternes, de la future classe fondamentale, du protagoniste essentiel au niveau de la structure économique. Cette classe essentielle, qui aspire à la direction du nouveau bloc historique, doit donc créer les intellectuels organiques qui lui donneront sa propre conception du monde et organiseront un système hégémonique sur les autres classes subalternes.²³

C'est principalement par le truchement de l'éducation et de la lutte que l'ouvrier parvient à dépasser son stade initial en conjuguant son nouveau savoir à son militantisme, c'est-à-dire en se conformant à la ligne de conduite que lui dicte la philosophie de la *praxis*. La question qui se pose, à ce propos, c'est de savoir s'il y a un relent de déterminisme dans ce genre d'évolution de la classe ouvrière. Gramsci concède qu'effectivement, « [d]ans les nouveaux développements du matérialisme historique, l'approfondissement du concept d'unité de la théorie et de la pratique est encore à ses débuts; on y trouve encore des raisonnements mécanistes.²⁴ » Cependant, Gramsci n'explique pas toujours pourquoi ni exactement comment les vestiges du mécanisme en viennent à disparaître dans les phases postérieures de développement. Ce qui compte pour lui, à ce moment, c'est d'établir un lien entre la philosophie de la *praxis* et la transformation du monde, quitte à résoudre l'énigme ultérieurement. D'emblée, Gramsci accepte, tout comme Kropotkine, que la révolution est un processus progressif qui part de la réaction spontanée vers des formes plus organisées et conscientes :

Précisément, parce que nous savons qu'une *émeute* peut bien en un jour renverser et changer un gouvernement, mais qu'une *révolution*, pour arriver à un résultat tangible – à un changement sérieux et durable dans la répartition des forces économiques – demande trois ou quatre années de tourment révolutionnaire, précisément pour cela nous disons aux travailleurs : Les premières émeutes d'une révolution ne peuvent pas se faire déjà avec l'idée d'accomplir les

²³ Hugues Portelli, *Gramsci et le bloc historique*, Paris, PUF., 1972, p.141-142.

²⁴ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 8, *op.cit.*, p.353.

changements vastes et profonds que pourra atteindre seulement une révolution, lorsqu'elle aura eu le temps de se développer.²⁵

Tout comme Kropotkine, Gramsci croit que la révolution exige une longue préparation. Pour illustrer son point de vue Gramsci se réfère à un passage de *La Sainte Famille*²⁶ où Marx oppose le penseur anarchiste Proudhon à Bauer, en évoquant la nécessité de transformer le monde exprimée dans *Les Thèses sur Feuerbach*, pour justifier le nouveau rôle qu'il assigne à la philosophie, en tant qu'amalgame théorico-pratique. Dès lors, on comprendra mieux le schème de la pensée gramscienne en la faisant découler en partie, de sa formation en philologie et en littérature. Parti de l'aphorisme de Bacon, "Savoir c'est pouvoir", Gramsci y ajoute le verbe "vouloir" au savoir et au pouvoir. Même le désir non réalisé, dit-il, se défoule dans le rêve et nous indique la voie de le satisfaire. L'apport de la psychologie en sus, Gramsci va jusqu'à déclarer que l'

On peut ce que l'on veut et on veut toute une série de choses dont on est privé à l'heure actuelle. C'est au fond le présent renversé que l'on projette dans l'avenir. Tout ce qui est réprimé se déchaîne. Il faut, au contraire, attirer violemment l'attention sur le présent tel qu'il est si l'on veut le transformer. Pessimisme de l'intelligence, optimisme de la volonté.²⁷

Selon Robert Paris, la dernière phrase de la citation est attribuée à Romain Rolland. Gramsci en fait un mot d'ordre pour souligner les sacrifices exigés par le prolétaire dans sa lutte contre l'ordre établi. En tant que militant, celui-ci contribue à transformer le monde sans être toujours nécessairement conscient de l'importance de ses actes ni du fait qu'il répond à l'appel de la 11^e des *Thèses sur Feuerbach* [Cf. Karl Marx et F. Engels, *L'Idéologie allemande*]. Un raisonnement analogique porte Gramsci à rapprocher les péripéties d'une action dramatique aux faits saillants du processus de transformation du monde. Certains changements résultent d'une transposition du domaine du désir à celui des réalités vécues par une association dans l'esprit susceptible de créer de nouveaux schèmes de pensée.

Il faut donc définir la « volonté collective » et la volonté politique en général, au sens moderne, la volonté comme conscience en action de la nécessité historique, comme protagoniste d'un donné historique réel et immédiat. Il faudrait justement consacrer le premier chapitre à la « volonté collective » en posant le problème en ces termes : les conditions fondamentales pour l'apparition d'une volonté collective nationale-populaire existent-elles? Il faut donc une analyse historique (économique) de la structure sociale du pays donné et une

²⁵ Kropotkine, *Œuvres, op.cit.*, p.266.

²⁶ Karl Marx et Friedrich Engels, *La Sainte Famille, ou critique de la critique critique contre Bruno Bauer et consorts*, Paris, Éditions Sociales, 1969 (1845).

²⁷ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 9, Paris, Gallimard, 1983, p.441.

représentation « dramatique » des tentatives faites au cours des siècles pour susciter cette volonté et les raisons des échecs successifs²⁸

Gramsci ne tient rien pour acquit en ce qui a trait à la volonté collective. Des éléments de réponse figurent déjà incluses dans les questions qu'il pose. À cela il ajoute qu'à chaque époque historique, la philosophie retiendra les conceptions du monde qui ont provoqué des modifications notoires dans la réalité. Ainsi, la philosophie s'assimile à l'histoire et toutes les deux font état de l'unité de la théorie et de l'action. La pensée, la réflexion cessent d'être de simples cogitations individuelles du moment où elles imprègnent les masses et les portent à agir dans le but de transformer une condition de vie matérielle donnée. L'action ainsi conçue réagit à l'idée-motrice qui l'a fait naître pour la modifier. Ce va-et-vient entre les deux pôles de la philosophie de la *praxis* assure le dynamisme du passage du sens commun au bon sens,

Après avoir assumé immédiatement la forme naïve du sens commun populaire, c'est-à-dire des agents pratiques des transformations historiques, tôt ou tard, grâce à l'œuvre des spécialistes, ces problèmes trouveront, outre leur forme « pratique » de solution, leur forme théorique.²⁹

À ce stade-ci, les intellectuels interviennent afin de bonifier les perceptions populaires en leur inculquant une cohérence qui leur faisait défaut. Tout en s'exprimant et en agissant d'une façon individuelle, l'intellectuel organique s'identifie à sa collectivité en ce qui a trait à la modification des rapports qui la régissent « C'est pourquoi on peut dire que l'homme est essentiellement "politique" puisque l'activité pour transformer et pour diriger consciemment d'autres hommes, réalise son "humanité", sa "nature humaine."³⁰ » De la sorte, la transformation pratique du monde enrichit les considérations théoriques dont elle est la manifestation, d'où les liens indissolubles qui se tissent entre le changement de la vie et la philosophie de la *praxis*.

2. La philosophie de la *praxis*

L'analyste soucieux d'aplanir la complexité inhérente à la philosophie de la *praxis* n'a d'autre choix que de considérer l'étymologie de cette expression avant d'en faire un relevé de ses diverses occurrences dans les *Cahiers de prison*. D'origine grecque, le mot "*praxis*" signifie toute activité en vue d'un résultat qui, dans l'esprit de Gramsci, serait de transformer le monde extérieur, saisi concrètement et formulé théoriquement. Il s'agit donc de combiner le côté pratique à l'aspect théorique en vue de débayer

²⁸ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 10, Paris, Gallimard, 1978, p.77.

²⁹ Gramsci., *Cahiers de prison*, Cahier 8, *op.cit.*, p.269.

³⁰ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 10, *op.cit.*, p.137.

le terrain, préalablement à toute édification³¹. Les lieux communs ont la vie dure de sorte que pour s'en débarrasser le philosophe de la *praxis* aurait avantage à faire appel aux ressources les plus créatrices « C'est pourquoi on peut dire que l'on détruit dans la mesure où l'on crée. Beaucoup de prétendus destructeurs ne sont que des "responsables d'avortements manqués" passibles du code pénal de l'histoire!³² » À l'instar de Bakounine, Gramsci affirme que le libertaire a besoin de savoir pourquoi il détruit et de se faire une idée de la société à laquelle il aspire. Sa philosophie de la *praxis* s'assimile à l'instrument par lequel se réalise la transformation du monde telle que préconisée par le matérialisme historique qui est à la fois une nécessité et un idéal. Gramsci, à sa façon, développe une version de la philosophie de la *praxis* très proche, sous certains aspects, de celle préconisée par Bakounine où la destruction et la reconstruction positive vont de pair.

Nul ne peut vouloir détruire sans avoir au moins une imagination lointaine, vraie ou fausse, de l'ordre des choses qui devrait selon lui succéder à celui qui existe présentement; et plus cette imagination est vivante en lui, plus sa force destructive devient puissante; et plus elle s'approche de la vérité, c'est-à-dire plus elle est conforme au développement nécessaire du monde social actuel, plus les effets de son action destructive deviennent salutaires et utiles.³³

Il est question de prévoir à l'avance l'édifice qui remplacera la bâtisse vétuste qui est à démolir. Plus particulièrement, il s'agit du point de jonction entre la structure et la superstructure, entre l'État et la société civile où la volonté humaine agit en fonction des conditions économiques prévalentes à une époque donnée et où la profusion des institutions civiles détermine la stratégie du combat à mener contre le statu quo. Gramsci désigne parfois ce moment par le terme "catharsis". C'est à ce moment que la transformation du monde, c'est-à-dire le passage de l'ancien au nouveau, devient possible :

On peut employer le terme de « catharsis » pour désigner le passage du moment purement économique (ou égoïstico-passionnel) au moment éthico-politique : l'élaboration supérieure de la structure en superstructure dans la conscience des hommes. Cela signifie aussi le passage de l'« objectif au subjectif » et de la « nécessité à la liberté. »³⁴

³¹ « En tout état de cause, pour Gramsci, après Labriola, le marxisme est bien philosophie de la *praxis*. Non pas suppression de la philosophie au nom de la *praxis* mais unité de l'une et de l'autre. Toute *praxis* porte en elle une philosophie, en tant que conception du monde implicite dans les normes qui règlent les conduites humaines. Mais une théorie ne devient pas une réalité historique, qui n'est pas norme de conduites collectives, est finalement sans vérité – thèse qui engage une certaine vision stratégique du marxisme comme "culture" investie dans des pratiques», cité in Labica-Bensussan, *Dictionnaire critique du marxisme*, Paris, P.U.F., 1999 (1982), p.911.

³² Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 6, *op.cit.*, p.32.

³³ Bakounine, *Théorie générale de la révolution*, *op.cit.*, p.354-355.

³⁴ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 10, *op.cit.*, p.50.

La dialectique joue ici le rôle de la pierre angulaire de la théorie marxiste que Maria-Antonietta Macciocchi associe aux transformations sociales conçues par Gramsci lorsqu'elle affirme que « [l]'essence du révolutionnaire réside dans le couple dialectique : destruction-construction; il doit unir au pouvoir politique sa capacité de gestion de la société, car l'histoire montre que toute révolution en deux temps a fait faillite.³⁵ » Dans cette perspective, la philosophie et la politique assument des rôles similaires à tel point qu'elles se confondent. Gramsci note que les mêmes erreurs sont commises par l'une ou l'autre discipline dans l'appréciation de toute expression de la pensée quand l'arbitraire subjectif du penseur régit la réflexion au lieu de tirer son inspiration des idéologies historiquement organiques « [q]ui sont nécessaires à une structure donnée [et] ont une valeur "psychologique", elles "organisent" les masses humaines, elles forment le terrain où les hommes évoluent, prennent conscience de leur position, luttent, etc.³⁶ » Pour illustrer son point de vue, Gramsci se réfère au *Prince* de Machiavel, qu'il situe à mi-chemin entre l'utopie et l'exposé théorique et dont le personnage principal incarne la volonté collective, que plus tard Gramsci assignera au parti du prolétariat.

Le Prince Moderne, le mythe-Prince ne peut être une personne réelle, un individu concret, il ne peut s'agir que d'un organisme, d'un élément social dans lequel une volonté collective commence à se manifester, volonté reconnue et qui s'est partiellement affirmée dans l'action! Cet organisme, le développement historique nous l'a déjà donné : il s'agit du parti politique, forme moderne dans laquelle se résument les volontés collectives partielles qui tendent à devenir universelles et totales.³⁷

C'est un bel exemple de l'historicisme gramscien qui ne transpose une analyse d'un contexte à un autre qu'en l'adaptant aux conditions qui prévalent à l'époque concernée. Ainsi, pour les besoins représentés de son époque, Gramsci métamorphose le chef charismatique d'un passé révolu en organisation collective au service d'une classe sociale dans la réalisation de ses aspirations idéologiques et pratiques. La volonté collective, sous la plume de Gramsci, n'a de sens qu'en tant qu'action générée par des nécessités historiques. Gramsci parle plutôt d'un acteur collectif et philosophe démocratique qui pourrait jouer un rôle déterminant dans la révolution sociale,

... car ce n'est que là où existe cette condition politique [liberté de pensée et d'expression] que se réalise le rapport de maître-disciple au sens décrit plus haut et qu'en fait se réalise « historiquement » un nouveau type de philosophe, que l'on peut appeler « philosophe démocratique », c'est-à-dire un philosophe convaincu que sa

³⁵ Macciocchi, *op.cit.*, p.85.

³⁶ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 7, Paris, Gallimard, 1983, p.185-186.

³⁷ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 8, *op.cit.*, p.268.

personnalité ne se limite pas à sa personne physique mais qu'elle est un rapport social actif qui modifie le milieu culturel.³⁸

En dehors de la collectivité, l'individu n'est qu'une vue de l'esprit. D'ailleurs, Gramsci ne se gêne pas pour insister sur l'aspect pratique et social du marxisme, en affirmant que, « dans la philosophie de la *praxis* tout est pratique.³⁹ » Sans lui en faire grief, nous nous autorisons à remplacer le mot "tout" par "une bonne partie", sans nous sentir coupable d'avoir déformé sa pensée. D'ailleurs, le reste du paragraphe corrobore le besoin de cet ajustement, car il est spécifié que l'activité politique n'est que « le premier moment ou le premier degré des superstructures; le moment où toutes les superstructures se trouvent encore dans la phase immédiate de pure affirmation volontaire, élémentaire et indistincte.⁴⁰ » Il s'ensuit que la philosophie de la *praxis* implique un rapport dialectique entre structure et superstructure dont la synthèse débouche sur le bloc historique.

... [L]'hégémonie gramscienne dans le bloc historique du socialisme dépassera le cadre de l'économisme boukharinien [...] Pour Gramsci, la politique du socialisme requiert un développement maximal des superstructures complexes, puisqu'elle doit construire, « dans l'enveloppe de la société politique, une société civile complexe et bien articulée où chaque individu se gouverne lui-même, sans qu'il entre pour autant en conflit avec la société politique; il en devient, au contraire, la continuation normale et le complément organique. »⁴¹

La société influence l'individu qui, à son tour, affecte l'évolution de sa société à une nuance près selon qu'on se rapporte aux philosophes classiques qui favorisent la théorisation et ne s'intéressent qu'aux faits ou les penseurs modernes qui considèrent le passage de ce qui est à ce qui devrait être comme la pierre angulaire de toute action révolutionnaire. De toute façon il s'agit en premier de définir le caractère malsain des rapports humains, pour formuler par la suite un nouvel ordre de relations en tout point opposé au statu quo. Dans cette perspective, Gramsci semble tiraillé entre son souci de réalisme qui l'empêche de donner libre cours à l'imagination créatrice dans l'élaboration du "devoir être" et son engouement pour l'action directe. À l'instar de Bakounine, Gramsci cherche à donner un rôle aux intellectuels organiques du prolétariat, tout en leur refusant le droit d'imposer aux masses une transformation préconçue, car ces dernières sont les seules habilités à mener la révolution à bon port.

Tout ce que les individus peuvent faire, c'est d'élaborer, d'éclaircir, de propager les idées correspondant à l'instinct populaire, et, de plus,

³⁸ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 10, *op.cit.*, p.130-131.

³⁹ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 8, *op.cit.*, (C'est nous qui soulignons)

⁴⁰ *Ibid.*, p.292.

⁴¹ Buci-Glucksmann, *op.cit.*, p.303-304.

c'est de contribuer par leurs efforts incessants à l'organisation révolutionnaire de la puissance naturelle des masses, mais rien au-delà; et tout le reste ne doit et ne peut se faire que par le peuple lui-même.⁴²

Même si l'intellectuel s'acquitte bien de la lourde responsabilité qui lui est assignée, il n'est jamais l'artisan individuel du changement social. Sa contribution, d'ailleurs partielle, au changement de la situation ne se matérialise qu'une fois que la collectivité aura déclenché un processus de transformation global. Gramsci nous offre une version améliorée du célèbre aphorisme "ex nihilo nihil" (rien ne vient de rien) qui résume la philosophie de Lucrèce et d'Épicure, tout en bonifiant la maxime de Lavoisier à l'effet que rien ne se crée, rien ne se perd. Les signes de transformation de la réalité sont toujours déjà présents pour ceux qui cherchent à modifier l'état actuel. Quant au révolutionnaire ou à l'intellectuel organique, selon Gramsci et pour Bakounine, il n'est pas quelqu'un qui produit de la transformation en dehors des luttes et de la situation historique des classes subalternes.

Le politique en actes est un créateur; il suscite, mais il ne crée pas à partir de rien et il ne se meut pas dans le vide trouble de ses désirs et de ses rêves. Il se fonde sur la réalité effective, mais qu'est-ce que cette réalité effective? Est-ce quelque chose de statique et d'immobile ou n'est-ce pas plutôt un rapport de forces en continuel mouvement et en continuel changement d'équilibre? Employer sa volonté à créer un nouvel équilibre entre des forces qui existent et agissent réellement, en se fondant sur cette force déterminée qu'on pense être progressive et en accroissant sa puissance pour la faire triompher, c'est toujours se mouvoir sur le terrain de la réalité effective, mais pour la dominer et la dépasser (ou contribuer à le faire). Le « devoir-être » est donc du concret, c'est même la seule interprétation réaliste et historiciste de la réalité; le devoir être est seulement histoire en acte, philosophie en acte, seulement politique!⁴³

Cette perspective fait ressortir le système binaire gramscien rattaché aux dyades élaborées par Machiavel (force/consensus, domination/hégémonie, violence/civilisation, tactique/stratégie, etc.). Un tel système privilégie l'ouverture au changement et s'échafaude à l'abri de la spéculation contemplative pour souligner l'attraction/répulsion qui régit le rapport entre structure et superstructure. L'action qui en résulte est celle qui est suscitée par le vécu de la dichotomie entre théorie et pratique. De son côté, Portelli avance que contrairement à Lénine qui s'intéresse surtout au moment de la force, Gramsci privilégie surtout le moment du consensus entre dirigeants et dirigés tout en accordant beaucoup plus d'importance à l'hégémonie dans la société civile qu'à la coercition directe de l'État.

⁴² Bakounine, *Théorie générale de la révolution*, op.cit., p.358.

⁴³ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 13, op.cit., p.305.

Par contre, pour Gramsci, le terrain essentiel de la lutte contre la classe dirigeante se situe dans la société civile : le groupe qui contrôle la société civile est groupe hégémonique et la conquête de la société politique parachève cette hégémonie en l'étendant à l'ensemble de l'État (société civile + société politique). L'hégémonie gramscienne est primauté de la société civile sur la société politique. L'analyse léniniste est exactement inverse.⁴⁴

Cependant, cela n'autorise pas les ouvriers à crier victoire avant d'avoir ébranlé l'hégémonie capitaliste. Certains sont portés, de par le travail qu'ils exercent, à ne concevoir que le côté pratique des choses et leur pseudo-conscience théorique entre souvent en contradiction avec leur action. Parfois même, ils colportent des vues d'un passé révolu, peu compatibles avec leur situation actuelle. Pour y remédier, Gramsci suggère de les attirer vers l'hégémonie montante de leur classe en leur dispensant une formation susceptible de les sensibiliser aux mérites de l'unification de la théorie et de la pratique pour la simple raison que

Cette unité n'est pas une donnée de fait mais un développement de fait qui en est à sa phase élémentaire et primitive : une phase de « séparation », d' « indépendance », de « distinction » [...] le développement du fait-concept d'hégémonie a représenté un grand progrès non seulement dans la pratique politique, mais encore un progrès « philosophique ».⁴⁵

Bien qu'il soit le premier à admettre l'état embryonnaire de cette éducation, Gramsci s'attèle quand même à la tâche de l'avancement de la philosophie de la *praxis*, fort conscient du besoin d'épurer le marxisme de son positivisme qui lui a été accolé en raison d'une interprétation boiteuse des écrits du père fondateur de cette doctrine. À titre indicatif, Gramsci rappelle que l'affirmation de Marx à propos de la "solidité des croyances populaires" a été déformée, en la détachant de son contexte, pour lui en donner un sens mécaniste que rien ne justifie.

Lorsque Marx parle de la « validité des croyances populaires », il fait référence à une réalité historico-culturelle pour indiquer la « solidité des convictions » et leur efficacité pour régler la conduite des hommes; mais il affirme implicitement que de « nouvelles croyances populaires sont nécessaires », c'est-à-dire un nouveau « sens commun » et donc une nouvelle culture, une nouvelle philosophie.⁴⁶

En somme, selon Gramsci, la philosophie de la *praxis* n'est qu'un construit du marxisme qui a déjà été amorcé, entre autres, par Labriola et que Croce lui-même estime justifié. Cependant, Gramsci n'endosse

⁴⁴ Portelli, *op.cit.*, p.74.

⁴⁵ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 8, *op.cit.*, p.352-353.

⁴⁶ *Ibid.*, p.358.

que partiellement la vision de Croce selon laquelle Marx a voulu remplacer la philosophie par l'action pratique. Gramsci considère qu'une telle allégation ne résiste pas à l'examen du fait que l'on ne peut réfuter la philosophie qu'en philosophant et soutient que Marx ne fait que doter la philosophie, notamment celle restreinte à la description du monde, d'une dimension pratique qui lui faisait défaut. Ce point de vue est toutefois nuancé d'une touche subjective en ce qui a trait aux intentions que Gramsci prête à Marx :

Il me semble que Marx se réfère de manière littérale à ce passage de Hegel quand, dans *La Sainte Famille*, il mentionne Proudhon en l'opposant à Bauer. Mais cela me paraît beaucoup plus important encore comme « source de la pensée exprimée dans les *Thèses sur Feuerbach* selon laquelle [...] la philosophie doit devenir « politique », « pratique », pour continuer à être philosophie : la « source » de l'unité de la théorie et de la pratique.⁴⁷

Mais le chemin qui mène à cette source unificatrice est parsemé d'écueils, affirme Gramsci. En principe, le sens commun est censé être à la base de l'innovation dans le domaine social, sauf qu'il résiste parfois au changement, même si l'amélioration souhaitée en dépend. Le sens commun des masses ne s'épure que lentement de ses illusions pour finalement se transformer en bon sens. Quant à l'acquisition d'une conscience collective elle ne se matérialise qu'au terme d'une haute lutte et ne se traduit en volonté de passer à l'action qu'au fur et à mesure que les travailleurs se rendent compte de l'aliénation de leurs droits. De la sorte, le changement de la structure économique implique, selon Gramsci, une transformation consciente et active de la superstructure.

Le fait que l'on agisse essentiellement sur les forces économiques, que l'on réorganise et développe l'appareil de production, qu'on crée une nouvelle structure, ne doit pas faire croire que la superstructure est abandonnée à elle-même, à son développement spontané, à une sorte de germination sporadique et aléatoire.⁴⁸

Structure et superstructure sont interreliées de telle sorte que tout changement dans celui-là modifie celle-ci et vice-versa. Toujours est-il que l'amélioration des conditions matérielles dépend grandement de la fusion organique de la théorie et de la pratique, faute de quoi il n'y a point de salut. Gramsci fait ici une mise en garde contre ceux qui s'entichent de leurs élucubrations, bien qu'elles soient dénuées de sens. À ce propos, il est intéressant de relever les ressorts du progrès tels qu'identifiés dans le discours tenu par Gramsci dans ses *Cahiers de prison* et ce qu'affirme Bakounine :

⁴⁷ *Ibid.*, p.376.

⁴⁸ *Ibid.*, p.293.

L'humanité est faite ainsi. Elle n'avance que quand une nécessité impérieuse, la force des choses, l'aiguillon de la misère, des besoins, la poussent en avant [...] Les masses y restent indifférentes ou rebelles [aux idées], tant que ces idées ne se sont pas rencontrées et confondues avec leurs propres instincts, avec le mouvement fatal que leur imprime leur situation économique. Mais lorsque cette rencontre a lieu, alors les masses se réveillent; et lorsqu'une idée est tombée dans leur sein, elle devient impérissable, et, d'une manière ou d'une autre, se frayant une voie à travers tous les obstacles, elle doit triompher.⁴⁹

On n'explique pas que de la foule d'idées émises, seulement quelques-unes sont retenues par les masses, la philosophie de la *praxis* en est une qui a le mérite de mobiliser les masses dans les luttes historiques visant à modifier les rapports sociaux. Objective ou subjective selon les deux camps (bourgeois et prolétaires), l'opposition inhérente aux combats livrés à cette fin confère une dimension éthique à la praxéologie. Tout en prédisposant les subalternes à changer le monde, la philosophie de la *praxis* évolue en passant par des stations de durées variables où elle tient le rôle de fonctions, tant culturelles qu'économiques et politiques, reliées au concept d'hégémonie. Macciocchi rend bien compte de la stratégie préconisée par Gramsci en la caractérisant en ces termes :

... pour Gramsci, une classe dominée peut, avant la prise du pouvoir, assurer son hégémonie en se lançant à la conquête de la « société civile » sur le terrain de la superstructure, pour « atomiser » le bloc intellectuel et le détruire avant même que la lutte soit entrée dans sa phase politique et militaire.⁵⁰

Il n'est pas nécessaire d'attendre la prise du pouvoir pour que les classes subalternes consolident leur plan d'action en fusionnant la théorie et la pratique. Mais peu importe ses états successifs, la philosophie de la *praxis* reste foncièrement exempte de tout relent transcendantal du fait qu'elle colle de près à la réalité concrète. Dans cette perspective, il y a tendance à ramener l'existence, les jugements de valeur et les certitudes à des états de conscience, autrement dit à un subjectivisme (individuel ou collectif). Pour simplifier la complexité du phénomène de perception, Gramsci met les points sur les "i" quand il note que :

La philosophie de la *praxis* n'est pas seulement liée à l'immanence, mais aussi à la conception subjective de la réalité, en tant, précisément, qu'elle renverse, en l'expliquant comme un fait historique, comme la « subjectivité historique d'un groupe social », comme un fait réel, qui se présente comme un phénomène de « spéculation » philosophique alors qu'il est simplement un acte

⁴⁹ Bakounine, *op.cit.*, p.350.

⁵⁰ Macciocchi, *op.cit.*, p.140.

pratique, la forme d'un contenu social concret et la manière d'amener l'ensemble de la société à se forger une unité morale.⁵¹

À noter que forme et contenu ne peuvent être dissociés étant donné que Gramsci perçoit la forme comme porteuse de sens et qu'il juge que le contenu a besoin d'une forme pour se manifester.

Mais au-delà de cette mise au point, Gramsci tisse des liens indissolubles entre la philosophie de la *praxis* et l'histoire comme discipline. Issues toutes deux de la réalité concrète et étant toutes deux rébarbatives aux recherches abstraites, elles se caractérisent par leur propension à traiter d'éléments réels. Toujours est-il que les rapports d'échange entretenus sont en évolution continue, ce qui affecte le renouvellement des structures⁵². Soutenant que la marche de l'histoire s'identifie aux gains en matière de liberté, Gramsci cite à titre indicatif les insurrections du 19^e siècle en Europe qui ont donné le ton aux manifestations subséquentes :

Ce n'est pas d'être l'histoire de la liberté, mais d'être la liberté consciente de soi : au 19^e siècle, apparaît en Europe une conscience critique qui n'existait pas auparavant, on fait l'histoire en sachant ce que l'on fait, en sachant, que l'histoire est l'histoire de la liberté.⁵³

En tant que marxiste qui privilégie le concept de liberté, Gramsci exprime ici son attrait au marxisme libertaire, en articulant l'histoire sur les combats en faveur de la liberté. Toutefois, par honnêteté intellectuelle, le philosophe communiste avoue que lui-même a tardé à découvrir le bien-fondé de l'unité de la théorie et de la pratique, du fait que sa première réflexion était obnubilée par l'enseignement de Croce. Mais que petit à petit, il a réussi à approfondir sa compréhension de la philosophie de la *praxis*. Cette conversion l'a persuadé du besoin de remettre Croce sur ses pieds en opérant sur lui le même traitement déjà servi par Marx à Hegel, jugeant que

C'est là la seule manière historiquement féconde de provoquer une reprise adéquate de la philosophie de la *praxis*, d'élever cette conception, qui s'est « vulgarisée » à cause des nécessités de la vie pratique immédiate, au niveau qu'elle doit atteindre pour résoudre les tâches les plus complexes que propose l'évolution actuelle de la lutte : la création d'une nouvelle culture intégrale ayant les caractéristiques de masse de la Réforme protestante et de la philosophie des lumières française, et les caractères du classicisme de la culture grecque et de la Renaissance italienne, une culture qui, pour reprendre les termes de Carducci synthétise Maximilien Robespierre et Emmanuel Kant, la politique et la philosophie dans

⁵¹ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 10, *op.cit.*, p.32-33.

⁵² Cf., *Ibid.*, p.32-33 où Gramsci met l'accent sur l'aspect immanentiste de sa conception de la réalité, critiquant au passage, l'historicisme idéaliste de Croce au relent théologico-spéculatif.

⁵³ *Ibid.*, p.36.

une unité dialectique intrinsèque et liée non seulement à un groupe social français ou allemand, mais européen et mondial.⁵⁴

Gramsci fait état de la généalogie de la philosophie de la *praxis* qui a besoin d'être réhabilitée afin de pouvoir résoudre les problèmes actuels. Mais il semble se contredire du moment qu'il avance sur le terrain de la culture considérée comme manifestation des facultés de l'esprit et du sens critique⁵⁵. Ayant auparavant réfuté l'abstraction au profit des faits concrets⁵⁶, le voilà qui change le fusil d'épaule en soutenant le bien-fondé de la spéculation pour "sa valeur instrumentale"⁵⁷. Cette façon de voir serait, selon lui, conforme à l'enseignement de Lénine qu'il qualifie de grand théoricien de la *praxis* pour avoir su associer la lutte culturelle à la "révolution permanente"⁵⁸. Vue sous un autre angle, l'apparence de contradiction se dissipe totalement. En bon dialecticien, Gramsci se permet de considérer thèse et antithèse en vue d'aboutir à une synthèse qui, exempte de tout dogmatisme, accommode la solution proposée aux exigences de la conjoncture. Si, après cette mise au point, il persiste encore un doute quant à la cohérence des propos de Gramsci, il est à imputer à l'influence qu'a exercée Croce sur le jeune penseur sarde.

Toujours est-il qu'étant conscient de l'importance de fusionner la théorie et l'action, Gramsci ne tarda pas à associer les masses à une philosophie de la *praxis* qui donne la préséance à l'action. Dans son esprit, l'ouvrier manuel est porté à agir, sans être pour autant dépourvu de la capacité de réfléchir. Au tout début de la lutte, sa réflexion ne lui permettait pas, à coup sûr, de théoriser sur l'ensemble des contradictions qui l'affectaient. Qu'à cela ne tienne! Il se tourne vers les intellectuels organiques pour leur demander de l'épauler et de lui inculquer la foi en sa capacité de changer le monde contre la bourgeoisie.

Il serait donc erroné de ne considérer que le côté positif de l'arrimage de la pratique à la théorie, car il y a des hauts et des bas. Mais plutôt que d'identifier les bas à des crises récurrentes, comme certains rationalistes le prétendent, il serait tout indiqué de les concevoir comme des indices de la vitalité d'un processus fondé sur une conception du monde qui ne se cristallise que progressivement, à coup de négations successives. De la sorte, Gramsci en vient à affirmer que

la diffusion de la philosophie de la *praxis* est justement une grande réforme des temps modernes, une réforme intellectuelle et morale.

⁵⁴ *Ibid.*, p.39-40.

⁵⁵ Gramsci considère que les éléments constitutifs de la culture moderne, et donc du marxisme, tirent leur origine de la triade qui comprend la philosophie classique allemande, l'économie anglaise et les pratiques françaises, *Cf.*, *Ibid.*, p.52.

⁵⁶ *Cf.*, *Ibid.*, p.32-33 où Gramsci rejette la spéculation pure au profit des actes pratiques.

⁵⁷ Gramsci fait néanmoins dépendre en partie la dialectique de la spéculation qui, de surcroît, impute l'hégémonie à des facteurs culturels, *Cf.*, *Ibid.*, p.41.

⁵⁸ *Ibid.*, p.41.

L'analyse des religions faite par Croce [...] ainsi que le concept de religion qu'il a élaboré servent à mieux comprendre la signification et les raisons de sa résistance à toutes les attaques et à toutes les désertions.⁵⁹

La philosophie de la *praxis* est l'outil susceptible d'effectuer la transformation du monde. Gramsci affirme que « la caractéristique de la philosophie de la *praxis* est surtout d'être une conception de masse, une culture de masse et d'une masse qui agit d'une manière unitaire.⁶⁰ » Quelques pages plus loin il note qu'« Après avoir assumé immédiatement la forme naïve de sens commun populaire [...] tôt ou tard, grâce à l'œuvre des spécialistes ces problèmes trouveront, outre leur forme « pratique de solution, leur forme théorique.⁶¹ » L'engouement de Gramsci pour la philosophie de la *praxis* le porte à vanter le mérite de certains penseurs contemporains qui partagent avec lui la même passion. À titre d'exemple, Gramsci plaide en faveur de Sorel en lui sachant gré d'avoir regardé les faits concrets à la lumière de l'imagination collective pour créer un mythe susceptible d'attiser la lutte populaire. Du même coup, Gramsci s'en prend aux détracteurs de Sorel qui, faisant preuve de naïveté, reprochent à ce dernier d'avoir élaboré sa philosophie de la *praxis* sur une déformation d'une réalité calquée sur un passé révolu. Le plaidoyer de Gramsci en faveur de Sorel donne toutefois un tant soit peu raison aux détracteurs qui critiquent la désuétude de sa doctrine. Cependant Gramsci ne remet pas en question la réalité qui fait l'objet de la réflexion sorélienne :

Il est possible, quoique ce soit très discutable, que l'aspect politique et programmatique du sorélisme ait été dépassé et dissipé, on peut dire aujourd'hui qu'il a été dépassé en tant qu'il a été complété et épuré de tous ses éléments intellectualistes et littéraires, mais aujourd'hui aussi il faut reconnaître que Sorel avait travaillé sur la réalité effective et que cette réalité n'a été ni dépassée ni dissipée.⁶²

Gramsci fait ici allusion à la réalité historique des faits considérés comme point de départ du militantisme politique qui vise à émanciper les travailleurs. Dans cette perspective, il affirme que la philosophie de la *praxis* ne peut être assimilée à être:

L'instrument de gouvernement dont usent les groupes dominants ayant pour but d'obtenir le consensus et d'exercer leur hégémonie sur les classes subalternes : c'est l'expression de ces classes subalternes qui veulent s'éduquer sur l'art de gouverner et ont intérêt à connaître toutes les vérités même désagréables et à éviter les pièges

⁵⁹ *Ibid.*, p.94-95.

⁶⁰ *Ibid.*, p.75.

⁶¹ *Ibid.*, p.77.

⁶² *Ibid.*, p.109 où Gramsci dénonce chez Croce la non pertinence de son attitude culturelle qui passe sous silence l'aspect éthico-politique de la pensée du fondateur de la philosophie de la *praxis*.

(impossibles) des classes supérieures et d'autant plus d'elles-mêmes.⁶³

Taillée sur mesure aux intérêts des classes subalternes, la philosophie de la *praxis* ne sert d'aucune façon les intérêts des exploités. D'un côté, il y a, affirme Gramsci, l'être collectif qui agit sur son milieu en vue de le modifier; de l'autre, la disposition particulière des faits en présence qui exerce son influence formatrice sur les acteurs du changement. Gramsci tient de plus à souligner que le maître s'instruit dans la transmission de son savoir aux autres par la réciprocité des rapports identifiés à une pédagogie interactive. Dans cette perspective, la liberté de pensée acquiert une valeur authentique par l'association de l'acte à la réflexion⁶⁴.

Par contre, l'absence d'unité pratico-théorique, selon Gramsci, ne fait qu'émousser l'esprit critique chez les masses à tel point qu'il leur arrive même de faire siennes la conception du monde du camp adverse, perpétuant ainsi leur asservissement. Quant au divorce entre théorie et pratique, il revient à maintenir l'écart entre êtres humains selon la disparité de leurs aptitudes, dans un contexte d'exploitation de l'homme par l'homme et donc de la séparation entre haute et basse cultures. Conscient des aptitudes philosophiques limitées dont disposent les masses pour se forger une conception adéquate du monde, Gramsci prescrit comme remède que l'intellectuel organique assume le rôle qui lui incombe, en mettant à profit ses talents afin de réduire l'écart entre lui et les masses. À cet effet, la philosophie de la *praxis* s'avère tout indiquée, parce qu'elle tend à hausser le niveau des moins équipés intellectuellement au lieu de les maintenir, comme le fait l'Église, dans leur état d'ignorance. Gramsci est prêt à reconnaître les mérites de l'intellectuel théorico-pratique pourvu

Que dans la mesure où, dans l'élaboration d'une pensée supérieure au sens commun et scientifiquement cohérente, il n'oublie jamais de rester au contact des « simples » et même trouve dans ce contact la source des problèmes à étudier et à résoudre.⁶⁵

Autrement dit, la philosophie de la *praxis* n'abolit pas nécessairement toutes les contradictions des masses. En signalant que les résultats escomptés ne sont pas automatiquement réalisés, Gramsci évite de tomber dans le piège du déterminisme positiviste. Il laisse donc une marge de manœuvre à l'effort consenti, de part et d'autre, en vue de l'atteinte des objectifs visés.

⁶³ *Ibid.*, p.120.

⁶⁴ « Lorsque le "penseur" se contente de sa propre pensée "subjectivement" libre, c'est-à-dire abstraitement libre, il tombe aujourd'hui dans le ridicule : l'unité de la science et de la vie est une vérité active, et c'est là seulement que se réalise la liberté de pensée; c'est un rapport maître-élève [...] philosophie-histoire », *Ibid.*, p.131.

⁶⁵ Cf., Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 11, Paris, Gallimard, 1978, p.182, où il est question d'un rapport gagnant/gagnant puisque l'amélioration de la condition des masses s'accompagne d'une formation supplémentaire de l'agent du mouvement. C'est le fameux principe de l'éducateur-éduqué, cher à Gramsci.

À l'instar de Marx, Gramsci donne la préséance au sens commun qui se renouvelle constamment et qui, peu importe la véracité de ses propositions, dote les nouvelles croyances d'une solidité équivalente, sinon supérieure à celles des croyances traditionnelles. Il s'ensuit que la philosophie de la *praxis* évolue en fonction du contexte historique. Mais puisque cette philosophie tisse des liens indispensables avec le contexte historique, il n'est donné à personne de la dénigrer sous prétexte que ses préceptes ont été dépassés. Tout jugement, affirme Gramsci, qui ne tient pas compte de la conjoncture est a-historique et donc dénué de sens.⁶⁶

Par ailleurs, la tendance vers l'homogénéité qui se manifeste chez un groupe social donné pallie en quelque sorte le manque de cohérence qui caractérisait auparavant le sens commun, pavant ainsi la voie à la philosophie de la *praxis* qui s'inscrit en faux contre les idées appartenant à une époque révolue. Du coup, il serait vain, en termes de dialectique historique, de prévoir l'issue de la lutte des forces en présence à moins de déployer les efforts nécessaires qui pourraient éventuellement se traduire en la consolidation d'une volonté commune susceptible de réaliser les changements désirés.

Quant à sa genèse, la philosophie de la *praxis*, a vu le jour sous une forme fragmentaire et ce n'est que par pur hasard qu'elle ait fini par prendre forme et consistance. Gramsci s'en prend indirectement à Marx, en tant que fondateur de cette philosophie, pour avoir quelque peu négligé la *praxis* au profit d'autres préoccupations scientifiques liées surtout à l'économie politique. Ce n'est qu'au fil des ans, et indépendamment de sa formulation initiale, que cette philosophie a acquis une bonne dose d'autonomie. Grisoni et Maggiori soutiennent que Marx et Engels n'ont fait qu'esquisser la philosophie de la *praxis* et qu'il revient à leurs continuateurs, dont Gramsci, d' étoffer ce concept : « [L]a philosophie de la *praxis* reste à élaborer; mais cela ne signifie pas qu'elle n'existe pas potentiellement, cela signifie au contraire qu'il incombe aux successeurs de Marx et Engels de développer ce qu'ils ont laissé en germes.⁶⁷ » Tout en soulignant la richesse et l'autonomie de ce concept, Gramsci relève le paradoxe des contempteurs de la philosophie de la *praxis* qui sont les premiers à en dépendre.

La philosophie de la *praxis* n'a pas besoin de soutiens hétérogènes, elle est par elle-même suffisamment robuste et féconde en nouvelles vérités pour que le vieux monde ait recours à elle en vue de fournir son arsenal en armes plus modernes et plus efficaces. Cela signifie

⁶⁶ Gramsci admet toutefois qu'il n'est pas aisé de bien conceptualiser les faits déterminés en fonction d'une période historique donnée, car « [p]enser une affirmation philosophique comme vraie dans une période historique déterminée, c'est-à-dire comme expression nécessaire et inséparable d'une *praxis* déterminée [...] concevoir la philosophie comme historicité est une opération mentale quelque peu ardue et difficile », *Ibid.*, p.200.

⁶⁷ Dominique Grisoni et Robert Maggiori (dir.), *Lire Gramsci*, Paris, Éditions Universitaires, 1973, p.240.

que la philosophie de la *praxis* commence à exercer une véritable hégémonie sur la culture traditionnelle.⁶⁸

Gramsci concède que la philosophie de la *praxis* est à ses débuts et qu'elle a encore un long chemin à parcourir, des obstacles à surmonter et de hautes luttes à engager contre ses pires adversaires avant de s'imposer. En tant qu'historicisme absolu, cette philosophie cherche à confondre ses détracteurs qui lui lancent des invectives hors-contexte. D'ailleurs Gramsci utilise aussi le terme d'humanisme, dans un sens particulier et en tandem avec celui d'historicisme pour décrire la philosophie de la *praxis*. Par l'expression "humanisme absolu", Gramsci entend la vision marxiste non transcendantale du développement historique : « [I]a philosophie de la *praxis* est l'"historicisme" absolu, la mondanisation et terrestreté absolue de la pensée humaine, un humanisme absolu de l'histoire.⁶⁹ » De surcroît la philosophie de la *praxis* contribue à formuler une vision du monde (*Weltanschauung*) qui, du fait de mitiger le rôle de la spéculation, correspond aux vraies aspirations des masses⁷⁰.

Se référant de nouveau aux *Thèses sur Feuerbach*, Gramsci manifeste cette fois-ci sa préférence aux commentaires de Hegel plutôt qu'à ceux de Marx. La raison en est que l'hégélianisme identifie pour la première fois l'être et la pensée dans un principe unique, englobant théorie et pratique. En ce qui concerne la distinction entre Marx et Engels, Gramsci situe leur engagement à des niveaux différents en ce qui a trait à la réalisation concrète de cette unité dans l'histoire, par la disparité de leur manière de se mettre à la portée d'un public peu instruit, ne serait-ce que par des métaphores plus ou moins raffinées⁷¹. Quant à l'esprit créateur inhérent à la philosophie classique allemande, il a le mérite de constituer un terrain de choix que seule la philosophie de la *praxis* est susceptible de féconder, ce qui porte Gramsci à soutenir que cet esprit

fait faire un pas en avant à la pensée, sur la base de la philosophie classique allemande, en évitant toute tendance au solipsisme en historisant la pensée dans la mesure où elle la prend comme conception du monde, comme un « bon sens » répandu dans le grand nombre (diffusion qui ne serait justement pas pensable sans la rationalité ou l'historicité), de telle façon qu'il se convertit en norme active de conduite.⁷²

⁶⁸ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 11, *op.cit.*, p.232.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 235.

⁷⁰ L'absolutisme, qu'attribue Gramsci à l'historicisme et à l'humanisme, n'est pas pris à la lettre par Morera. Dans une analyse approfondie de ce sujet. Morera relativise l'affirmation de Gramsci en montrant que celui-ci fait le tri entre ce qui est universel et ce qui n'a de sens que dans son contexte. Cf., Morera, *Gramsci's Historicism*, *op.cit.*

⁷¹ C'est justement à propos des métaphores « grossières et violentes dans leur popularité » que Gramsci établit une nette distinction entre Marx et Engels qui tiennent deux langages, différents de par leur origine culturelle, et emploient des métaphores destinées à promouvoir des intérêts distincts.

⁷² Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahiers 11, *op.cit.*, p.281.

Bien qu'il énumère les atouts de la philosophie de la *praxis*, Gramsci la condamne à disparaître en l'historisant. La logique de cette relation de cause à effet réside dans l'effacement du concept de la nécessité au profit de celui de la liberté. Quand l'harmonie et la bonne entente régiront les rapports humains et qu'elles cesseront d'être obscurcies par le fétichisme inhérent au capitalisme, qu'est-ce qui justifierait alors la poursuite des luttes de classes, épine dorsale de la philosophie de la *praxis*? À d'autres occasions, Gramsci se réfère à la notion de "société réglée" où toutes les contradictions qui sont sources d'affrontement n'auraient plus leur raison d'être. Toutefois, Gramsci n'est pas sans savoir qu'en proclamant la caducité éventuelle de la philosophie de la *praxis*, l'ardeur du combat qu'exige la situation actuelle diminue. Puisqu'il suffit d'attendre patiemment la réalisation du but visé, à quoi bon, se disent certains militants, s'acharner au prix de grands sacrifices pour l'atteindre? Gramsci s'explique sur ce sujet en ces termes :

Si la philosophie de la *praxis* affirme théoriquement que toute « vérité » que l'on a crue éternelle et absolue a eu des origines politiques et a représenté une valeur « provisoire » (historicité de toute conception du monde et de la vie), il est fort difficile de comprendre « pratiquement » qu'une telle interprétation est valable également pour la philosophie de la *praxis* elle-même sans ébranler les convictions qui sont nécessaires pour l'action.⁷³

Pareillement à n'importe quel autre concept, la philosophie de la *praxis* est mortelle. Nous soutenons qu'il y a proximité de vues entre le matérialisme historique et la pensée libertaire étant donné que tous les deux expriment en des termes quasi identiques les tenants et aboutissants de la transformation du monde. Les notions gramsciennes d'État et de société civile, de la structure et de la superstructure sont mises à contribution pour expliquer le passage de la nécessité à la liberté. Ces sortes de passerelles entre le marxisme et la pensée libertaire que jette Gramsci étaient le choix de notre grille de lecture marxiste-libertaire.

3. Rejet du positivisme et du déterminisme sociologique

Dès les premiers *Cahiers*, Gramsci se montre très critique à l'endroit du positivisme et plus particulièrement du déterminisme sociologique. En effet, en ce qui concerne l'étude de l'histoire, Gramsci note que la plupart des sociologues du 19^e et du début du 20^e siècle, en réaction au marxisme, avaient développé une vision évolutionniste et mécaniste qui ne tenait pas compte des contradictions inhérentes à la société humaine. Ce n'est pas par refus de croire en la pertinence de certaines études traitant de problèmes sociaux, puisque Gramsci admet qu'au départ, elles ont délesté la réalité de ses tares vétustes.

⁷³ *Ibid.*, p.284.

Sauf qu'à la longue, elles ont surchargé la sociologie de dogmes délétères et sous-estimé l'historicisme marxiste qui tient réellement compte de l'activité pratique,

La conséquence [de l'historicité de la philosophie] en est qu'il faut nier la « philosophie absolue » abstraite ou spéculative, [...] La priorité passe à la pratique, donc à l'histoire réelle des changements des rapports sociaux [...] dont proviennent (ou que présentent) les problèmes que la philosophie se pose et élabore.⁷⁴

En excluant l'aspect pratique, la philosophie perd beaucoup de sa pertinence. Ajoutons à cela que les éléments concrets inhérents à la psychologie ont, selon Gramsci, une importance primordiale du fait qu'ils représentent à toutes fins utiles le moteur de la contestation du statu quo, et visent à transformer le monde. À titre indicatif le penseur Henri De Man, sans être un adepte de la philosophie de la *praxis*, a néanmoins su dépasser les limites habituelles du déterminisme sociologique. Toutefois, Gramsci lui fait grief pour sa prétention d'être le premier à historiciser la psychologie populaire alors que plusieurs autres dont Lénine, l'ont fait avant lui.

Pourtant, incidemment, De Man a un mérite : il démontre la nécessité d'étudier et d'élaborer les éléments de psychologie populaire, de façon historique et non sociologique, activement (c'est-à-dire pour la transformer par l'éducation en une mentalité moderne) et non de façon descriptive comme il le fait; mais cette nécessité était pour le moins implicite (et peut-être même explicitement déclarée) dans la doctrine d'Ilitch, ce que De Man ignore complètement.⁷⁵

En outre, tout en critiquant le *Manuel populaire* de Boukharine qui réduit le marxisme à une sociologie positiviste, Gramsci s'attaque plus particulièrement au déterminisme inhérent à la loi des "grands nombres". Selon cette théorie, les "masses" agissent de façon relativement prévisible et la transformation radicale du monde est vue comme quelque chose d'irrationnel. Par contre, Gramsci note que « L'action politique tend justement à faire sortir les masses de la passivité et donc à détruire la "loi" des grands nombres. Comment peut-on alors la considérer comme une loi?⁷⁶ » Gramsci a laissé à l'état d'ébauche, l'étude qu'il a consacrée aux réflexions de De Man sur les sentiments populaires qui aurait eu leur place dans la philosophie de la *praxis*, si ce dernier avait mené à terme son analyse, au lieu de réitérer les lieux

⁷⁴ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 10, *op.cit.*, p.76.

⁷⁵ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 3, *op.cit.*, p.294. Dans la note associée à ce passage il est fait mention des textes de Lénine sur l'importance du travail volontaire postérieurement à la révolution bolchévique, « *L'Ordine Nuovo*, et sans doute Gramsci s'en souvient-il, avait publié un texte de Lénine sur cette dernière pratique et un article du Manchester Guardian sur les samedis communistes ». p.614.

⁷⁶ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 7, Paris, Gallimard, 1983, p.174.

communs de la sociologie abstraite. Pareil au bourgeois gentilhomme de Molière qui faisait de la prose sans le savoir, De Man⁷⁷ aurait tenu compte de certaines réalités malgré sa théorie :

Il me semble que si l'ouvrage de De Man a une certaine valeur, elle se trouve justement dans cet élément : il incite à s'« informer » des « sentiments » des groupes et des individus plutôt que de se contenter de la loi des grands nombres [...] De Man n'a même pas compris l'importance de son critère car il a créé sans s'en rendre compte une nouvelle loi des « grands nombres », une nouvelle méthode statistique et taxinomique, une nouvelle sociologie abstraite.⁷⁸

En somme De Man s'est fourvoyé en agissant à l'encontre de ses principes. Qui plus est, Gramsci déplore l'infiltration de l'aspect mécaniste caractéristique de la sociologie positiviste dans le marxisme. Les deux raisons qui vicient la présentation que fait Boukharine dans son fameux *Manuel populaire* du matérialisme historique sont: primo, son incompréhension de la place qui revient à la dialectique dans le matérialisme historique et secundo sa réduction du matérialisme historique à une simple sociologie,

... le matérialisme historique n'est pas considéré comme une philosophie dont la dialectique est la doctrine de la connaissance, mais comme une « sociologie » dont la philosophie est le matérialisme philosophique, métaphysique ou mécaniste (vulgaire, comme disait Marx).⁷⁹

Il y aurait donc avantage, affirme Gramsci à considérer le marxisme comme une philosophie originale qui dépasse à la fois l'idéalisme et le matérialisme « expressions des anciennes sociétés qui se sont succédé dans l'histoire mondiale.⁸⁰ » Non seulement Boukharine n'a pas compris cette idée de base de la philosophie de la *praxis*, mais il semble substituer à la pensée dialectique (seule à même de surmonter les contradictions en vue de transformer le monde) un dogmatisme lié à une logique formelle. Selon Gramsci, chez Boukharine, « On sent que la dialectique est quelque chose de très difficile, de très ardu dans la mesure où l'acte de penser dialectiquement s'oppose au sens commun vulgaire.⁸¹ » En plus, incapable de saisir la dialectique révolutionnaire de Marx, l'auteur du *Manuel populaire* réduit le marxisme à quelques

⁷⁷ D'ailleurs Gramsci retouche plus loin, dans les *Cahiers de prison*, Cahier 29, Paris, Gallimard, 1991, traitant de grammaire, la question de l'individu faisant quelque chose sans le savoir, « Combien de formes de grammaire peut-il exister? Plusieurs certainement. Il y a la grammaire "immanente" dans le langage, qui fait qu'on parle "grammaticalement" sans le savoir, comme le personnage de Molière [Monsieur Jourdain] qui faisait de la prose sans le savoir. » p.366.

⁷⁸ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 7, *op.cit.*, p.175.

⁷⁹ *Ibid.*, p.193.

⁸⁰ *Ibid.*, p.193.

⁸¹ *Ibid.*, p.193.

formules simples, pour ne pas dire simplistes et l'assimile à un déterminisme sociologique avec des "lois d'airain",

Le milieu fruste et inéduqué a dominé l'éducateur. Le sens commun vulgaire s'est imposé à la science et non l'inverse : si le milieu est l'éducateur, il doit à son tour être éduqué a écrit Marx, mais le *Manuel populaire* ne comprend pas cette dialectique révolutionnaire.⁸²

Afin de dénoncer le positivisme sociologique, en plus de relever les insuffisances du *Manuel populaire*, Gramsci s'en prend à deux auteurs italiens, Mosca et Pareto, en étant plus critique à l'endroit de l'ouvrage *Elementi di scienza politica*. Toujours est-il qu'ayant décelé chez ces deux sociologues bourgeois une tentative de comprendre le rôle des intellectuels dans la société actuelle, Gramsci s'en est inspiré tout en leur faisant grief de ne pas s'être rendu compte des implications pernicieuses de leurs propos

Ce que Mosca appelle la « classe politique » n'est rien d'autre que la catégorie intellectuelle du groupe social dominant : il faut rapprocher le concept de « classe politique » de Mosca du concept d'*élite* de Pareto, qui constitue une autre tentative d'interprétation du phénomène historique des intellectuels et de leur fonction dans la vie étatique et sociale. Le livre de Mosca est un gigantesque fouillis de caractère sociologique et positiviste, avec en plus une référence à la politique immédiate qui le rend moins indigeste et plus vivant littérairement parlant.⁸³

Une page plus loin, parlant des transformations historiques, Gramsci soutient que les forces innovatrices dans l'histoire ne réalisent jamais leur plein potentiel. À travers la lutte des classes, certaines tendances se développent pleinement alors que des éléments du passé subsistent. La sociologie évolutionniste est incapable de saisir cette réalité. À ce propos, Gramsci note que les réformes préconisées par les Jacobins n'ont pas été entièrement réalisées parce qu'elles ne représentaient pas les conditions historiques du moment. Cet état de fait porte Gramsci à conclure que les forces transformatrices dans l'histoire n'émergent pas au grand jour quand elles sont envisagées en noir et blanc.

On ne peut soutenir ce point de vue, parce que l'histoire ne se fait pas avec des calculs mathématiques et parce qu'aucune force d'innovation historique ne se réalise immédiatement à 100%. Elle est toujours rationnelle et irrationnelle, historiciste et anti-historiciste; elle est « vie » avec toutes les forces et faiblesses de la vie, ses contradictions et ses antithèses.⁸⁴

⁸² *Ibid.*, p.194.

⁸³ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 8, *op.cit.*, p.273.

⁸⁴ *Ibid.*, p.274.

Cette référence aux Jacobins aide à comprendre l'objection que formule Gramsci à l'endroit de la sociologie positiviste qui prétend se tenir sur le terrain ferme des "faits objectifs" et d'être capable d'analyser la société et ses tendances tout en affirmant le caractère changeant des faits. En outre, Gramsci affirme que le politicien en acte, (les partis, les mouvements sociaux, etc.), peut agir sur les vicissitudes de la vie et recommande à ceux qui veulent changer le monde de toujours prendre en considération la dynamique inhérente aux phénomènes humains.

Mais qu'est-ce que cette réalité des faits? Est-ce quelque chose d'immobile et de statique, ou au contraire une réalité en mouvement, un rapport de forces dont l'équilibre change perpétuellement? Lorsqu'on applique sa volonté à la création d'un nouvel équilibre des forces réellement en présence et agissantes, en s'appuyant sur la force progressiste en mouvement pour la faire triompher, on se meut toujours sur le terrain de la réalité des faits.⁸⁵

Donc pour Gramsci il n'y a pas de contradiction entre l'étude critique du monde et sa transformation ni de paradoxe quand Marx, le scientifique, portait le chapeau de l'activiste qui incite la classe ouvrière à l'abolition du salariat et à la création d'un ordre nouveau. Selon Gramsci, pour des penseurs de la trempe de Machiavel ou de Marx, « Le "devoir être" entre en scène non pas comme pensée abstraite et formelle, mais comme seule interprétation réaliste et historique de la réalité, comme seule histoire en acte et donc seule politique.⁸⁶ » Toutefois Gramsci précise dans le même paragraphe qu'un individu ou un livre ne peuvent, à eux seuls, changer la réalité. Que ce soit le *Prince* de Machiavel ou le *Manifeste* de Marx, ils ne font qu'indiquer une ligne d'action qui ne se réalisera éventuellement que si les forces sociales existantes agissent en fonction de leur message. À noter que l'activisme de Gramsci fait écho au commentaire suivant de Marx,

Sans doute, l'arme de la critique ne peut-elle remplacer la critique des armes, la puissance matérielle ne peut être abattue que par la puissance matérielle, mais la théorie aussi, dès qu'elle s'empare des masses, devient une puissance matérielle.⁸⁷

Donc pour Gramsci il est clair que le marxisme n'exclut pas de ses analyses l'étude de la prise de conscience révolutionnaire des masses, d'autant plus que la compréhension du rapport dialectique entre les changements économiques et les transformations dans le domaine des superstructures (idéologique, politique, juridique, etc.) nous prémunit contre la transformation du marxisme en économisme. C'est

⁸⁵ *Ibid.*, p.304-305.

⁸⁶ *Ibid.*, p.305.

⁸⁷ Karl Marx, *Introduction à la critique du droit politique hégélien*, Paris, Éditions sociales, 1975, (1843), p. 205 et en particulier la phrase célèbre, « La philosophie trouve dans le prolétariat ses armes *matérielles* comme le prolétariat trouve dans la philosophie ses armes *intellectuelles*. », *Ibid.*, p.212.

d'ailleurs contre l'association du marxisme à l'économisme que Gramsci s'en prend à des auteurs, tel que De Man, qui en mettant en lumière les valeurs psychologiques et éthiques du mouvement ouvrier, croient avoir porté un coup fatal au marxisme. En particulier, De Man allègue à l'appui de son point de vue que les ouvriers, dans l'ensemble, n'ont pas adopté la vision marxienne, imbus qu'ils étaient d'autres conceptions du monde. Gramsci rejette du revers de la main la superficialité de la position de De Man en rétorquant que,

Cela reviendrait à dire que le fait de souligner que la [grande] majorité des habitants du monde est encore ptoléméenne signifie que l'on réfute les doctrines de Copernic. Marx affirme que les hommes prennent conscience de leur position sociale à travers les superstructures : a-t-il exclu les prolétaires de cette manière de prendre conscience de soi? Le fait que le matérialisme historique cherche à modifier cette phase culturelle en élevant l'auto-conscience, etc., ne signifie-t-il pas justement que ces mêmes matérialistes historiques travaillent dans le domaine que De Man croit avoir découvert?⁸⁸

D'ailleurs c'est une critique similaire que Gramsci adresse à Boukharine en lui reprochant de ne pas avoir compris le mouvement dialectique de l'histoire et d'avoir réduit la philosophie de la *praxis* à une méthode sociologique limitée parce que non applicable qu'à des cas particuliers. De surcroît, Boukharine, aurait, aux dires de Gramsci, truffé sa conception de la "sociologie" d'un ramassis de dogmes qui reproduisent les mêmes erreurs imputées à l'évolutionnisme vulgaire et fait montre de son incompréhension du bien-fondé de la fusion de la théorie et de la pratique, telle qu'avancée par Marx. Pour toutes ces raisons, le sens du matérialisme historique, en tant que philosophie originale, lui échappe carrément.

Dans une note⁸⁹ l'auteur [Boukharine] est incapable de répondre à l'objection de certains théoriciens qui soutiennent que le matérialisme historique ne peut avoir d'existence qu'à travers des réalisations historiques concrètes. Il n'arrive pas à comprendre le matérialisme historique comme « méthodologie historique » et cette dernière comme « philosophie », la seule philosophie concrète [...] Au lieu de « méthodologie historique », de « philosophie », il élabore une sociologie, c'est-à-dire une « liste de cas » de problèmes conçus et résolus de manière dogmatique, quand ce n'est pas de façon empirique.⁹⁰

⁸⁸ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 8, *op. cit.*, p.352.

⁸⁹ « Certains camarades – écrit Boukharine – pensent que la théorie du matérialisme historique ne peut aucunement être exposée d'une façon systématique. Ces camarades estiment qu'elle n'est qu'une méthode vivante de connaissance historique [...] Quelle place doit donc occuper la théorie du matérialisme historique? Elle n'est pas dans l'économie politique, elle n'est pas dans l'histoire; sa place est dans la science générale de la société et des lois de son évolution, c'est-à-dire dans la sociologie. », *Ibid.*, p.579, note 3.

⁹⁰ *Ibid.*, p.357.

À vouloir, à tout prix, appliquer les lois des sciences naturelles aux questions humaines, Boukharine ne fait que courir après un leurre. Il ne conçoit pas que les hommes ne peuvent "prévoir" les enchaînements relatifs aux événements historiques à venir puisqu'il s'agit d'un domaine ouvert, d'une lutte constante entre différentes forces historiques dont l'issue est incertaine. André Tosel explique qu'une bonne partie de la réflexion théorique de Gramsci dans les *Cahiers de prison* tourne autour de cette question de la dégénérescence du marxisme, dont Boukharine est le représentant par excellence :

La philosophie de la *praxis* se réfléchit comme forme théorique de cette période [post-1917] et comme autocritique de tout le développement du marxisme envisagé dans son rapport à une politique de l'hégémonie. La pointe avancée de cette réflexivité se présente comme une critique de cette nouvelle orthodoxie en la personne de son meilleur représentant, Boukharine et son *Manuel de sociologie*, et *a fortiori* du marxisme-léninisme-stalinisme en cours d'imposition en ces années 1930. Sur le plan théorique Boukharine produit dans le meilleur des cas une sociologie positiviste fondée sur un matérialisme passif qui perd le bénéfice de la conception subjective propre à la philosophie de la *praxis*.⁹¹

Cela n'exclut pas, selon Gramsci, l'existence d'autres tendances décelables elles aussi, pourvu qu'on tienne compte de leur caractère contingent. Gramsci note que la "méthode" proposée par Boukharine n'est qu'une définition positiviste de la "science" historique qui ôte toute chance de réussite à la transformation active du monde par les hommes,

La seule chose qui soit prévisible, c'est la lutte, mais non ses phases concrètes, qui seront le résultat d'équilibres de forces en perpétuel mouvement, irréductibles à des quantités fixes. Pur mécanisme causaliste et non dialectique. Le caractère prévisible des événements ne vaut que pour de grandes généralisations et correspond à des lois de probabilité, à la loi des grands nombres. C'est le concept même de « science » qu'il faut critiquer dans le *Manuel populaire*, car il vient en droite ligne des sciences naturelles, de certaines d'entre elles, avec une conception positiviste.⁹²

Il s'ensuit que cette critique de Boukharine fait valoir la possibilité offerte aux classes subalternes de changer le cours de l'histoire. La récusation de la vision mécaniste de l'histoire se fait, à la fois, en théorie et en pratique, si l'on veut consolider la foi des masses en leur pouvoir et de modifier leur sort moyennant des efforts soutenus. Toutefois, bien que certains penseurs libéraux agoraphobes⁹³ tels que Benedetto

⁹¹ André Tosel, *Le marxisme du vingtième siècle*, Paris, Éditions Syllepse, 2009, p103.

⁹² Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 8, *op.cit.*, p.369.

⁹³ Cf., Francis Dupuis-Déri, « L'esprit anti-démocratique des fondateurs de la 'démocratie' moderne », *Agone*, 22, 1999, « Passant en politique, l'agoraphobie décrit cette méfiance à l'égard d'un peuple se gouvernant seul, sans que sa volonté ne soit filtrée par des représentants. Le philosophe ou l'acteur politique qui souffre d'agoraphobie

Croce⁹⁴, assimilent les "simples" à des "choses" manipulables à volonté par les élites, il n'en demeure pas moins vrai que les classes subalternes supposément réifiées ne sont jamais aussi passives qu'on ne le croit,

Parce qu'au fond si le « subalterne » était une « chose » hier, aujourd'hui il est une « personne historique »; hier il était irresponsable parce qu'il « résistait » à une volonté extérieure, aujourd'hui il est responsable parce que non « résistant » mais agent et actif. Mais était-il une pure « résistance », une « chose », un « irresponsable »? Certainement pas; voilà pourquoi il faut toujours démontrer la futilité et l'ineptie du déterminisme mécaniste, du fatalisme passif et assuré, sans pour cela attendre que le subalterne devienne dirigeant et responsable.⁹⁵

Néanmoins, Gramsci admet que l'interprétation mécaniste avancée par Boukharine et d'autres penseurs marxistes n'est pas dénuée complètement de sens et peut s'expliquer historiquement. Tirant sa raison d'être de sa disposition à résoudre la problématique des classes subalternes, la philosophie de la *praxis* a transité nécessairement par une phase mécaniste. C'est que les défaites historiques, caractéristiques des premières tentatives d'émancipation des classes subalternes, justifiaient une certaine dose de fatalisme instrumental, susceptible de motiver ces masses, autrement amorphes, à poursuivre le combat en leur miroitant une petite lumière au bout du tunnel.

On peut observer comment l'élément déterministe, fataliste, mécaniste a été un « parfum » idéologique immédiat de la philosophie de la *praxis*, une forme de religion et d'excitant (mais à la façon des stupéfiants), rendue nécessaire et justifiée historiquement par le caractère « subalterne » de couches sociales déterminées. Lorsque l'on n'a pas l'initiative dans la lutte et que la lutte elle-même finit par conséquent par s'identifier avec une série de défaites, le déterminisme mécaniste devient une force formidable de résistance morale, de cohésion, de persévérance patiente et obstinée.⁹⁶

Cependant le développement des luttes historiques, combinées à une plus forte conscience de classe, ont relégué aux oubliettes la béquille du fatalisme, bien qu'elle ait initialement servi aux classes subalternes à

politique craint la démocratie directe, ce "chaos", cette "tyrannie de la majorité". Peur du peuple au pouvoir, l'agoraphobie politique est aussi un mépris des capacités politiques du peuple. », p.112.

⁹⁴ De son côté Fontana situe la vision agoraphobe de Croce aux antipodes de la pensée de Gramsci, « Croce assumes a typical posture toward the nature and character of the popular masses – what he calls the "volgo". Such an attitude exemplifies the liberal aversion to the emergence of the masses into history and into politics. », Benedetto Fontana, *Hegemony and Power, On the Relation Between Gramsci and Machiavelli*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1993. D'ailleurs, Fontana explique qu'une bonne partie de la critique gramscienne de Croce tourne autour de la crainte de ce philosophe idéaliste de l'entrée des masses en politique.

⁹⁵ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 8, *op.cit.*, p.374.

⁹⁶ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 11, *op.cit.*, p.187.

déclencher le mouvement de transformation du monde. Mais la persistance du déterminisme a fini par devenir une entrave à la prise d'initiatives nouvelles. Tout comme Kropotkine, Gramsci constate l'échec des approches mécanistes en sciences sociales à appréhender les problèmes économiques et politiques. Seule une philosophie capable de saisir l'ensemble des contradictions historiques serait en mesure d'y apporter une explication plausible,

Sa tendance [l'anarchie], c'est de fonder une philosophie synthétique qui comprendrait tous les faits de la nature – y compris la vie des sociétés humaines et leurs problèmes économiques, politiques et moraux – sans tomber cependant dans les erreurs que firent Comte et Spencer pour les raisons déjà indiquées.⁹⁷

N'éprouvant aucun regret à enterrer le déterminisme, Gramsci propose de partir sur une nouvelle base qui ne présuppose aucune garantie de succès au croisement de fer des forces sociales engagées dans la lutte,

Au sujet de la fonction historique dévolue à la conception fataliste de la philosophie de la *praxis*, on pourrait faire son éloge funèbre en revendiquant son utilité pour une certaine période historique, mais en soutenant justement pour cette raison la nécessité de l'ensevelir avec tous les honneurs requis. On pourrait comparer vraiment sa fonction à celle de la théorie de la grâce et de la prédestination pour les débuts du monde moderne, qui a culminé pourtant par la suite dans la philosophie classique allemande et sa conception de la liberté comme conscience de la nécessité.⁹⁸

Dans la même veine, Gramsci s'inscrit en faux contre l'évolutionnisme mécaniste de l'histoire. Force lui est d'admettre alors que le transfert des méthodes des sciences naturelles à l'étude de l'histoire est très difficile à récuser parce que le positivisme s'est même infiltré dans le matérialisme historique « la méthodologie historique fut conçue comme "scientifique" seulement si et seulement si dans la mesure où elle rend apte abstraitement à "prévoir" l'avenir de la société.⁹⁹ » L'erreur de Boukharine et d'autres marxistes positivistes c'est d'avoir oublié les liens indissolubles entre la théorie et la pratique qui caractérisent la philosophie de la *praxis* dans toutes ses phases successives. *Les Thèses sur Feuerbach* à l'appui, Gramsci clarifie la signification et la portée des prévisions.

On « prévoit » réellement dans la mesure où l'on agit, dans la mesure où l'on applique un effort volontaire et donc où l'on contribue concrètement à créer le résultat « prévu ». La prévision se révèle par conséquent non comme un acte scientifique de connaissance, mais

⁹⁷ Kropotkine, *Œuvres, op.cit.*, p.53.

⁹⁸ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 11, *op.cit.*, p.193-194.

⁹⁹ *Ibid.*, p.202.

comme l'expression abstraite de l'effort que l'on fait, la façon pratique de créer une volonté collective.¹⁰⁰

En outre, Gramsci rappelle que Marx et Engels ont fourni une quantité importante de préceptes et de critères pratiques pour parer au glissement du matérialisme historique vers un simple économisme simpliste ou une sociologie positiviste. Dans tous leurs ouvrages et dans leurs correspondances, ils cherchaient à éviter que l'on prenne leurs idées pour des schémas rationalistes susceptibles de résoudre, sans beaucoup d'efforts, les problèmes historiques auxquels faisaient face les classes subalternes. À cet effet, Gramsci note qu'Engels était conscient du danger inhérent à la vulgarisation du matérialisme historique¹⁰¹. Bien que nécessaire à titre de propagande cette grande accessibilité médiatique a pour inconvénients : d'éteindre la curiosité des jeunes intellectuels avides de solutions immédiates et de réponses universelles; et de les empêcher, du fait même, d'approfondir leur connaissance de la philosophie de la *praxis*.

Cette réduction [de la philosophie de la *praxis* à une sociologie] a représenté la cristallisation de cette mauvaise tendance déjà critiquée par Engels (dans la lettre à deux étudiants publiée dans le *Sozialistische Akademiker*) et qui consiste à réduire une conception du monde à un formulaire mécanique qui donne l'impression d'avoir toute l'histoire en poche.¹⁰²

En plus Gramsci rappelle que la conception de la philosophie de la *praxis* embrasse l'ensemble des transformations du monde moderne et ne peut donc se réduire à de simples formules passe-partout. Les rapports de forces mouvantes, l'activité transformatrice de l'homme, les changements historiques viennent tous complexifier la saisie du réel. Abondant dans le sens de Kropotkine, Gramsci estime que la recherche scientifique n'est pas neutre et qu'elle s'assimile en quelque sorte à la philosophie de la *praxis*. Par sa critique de la réalité, Kropotkine cherche à découvrir la transformation la plus propice au genre humain

La recherche scientifique n'est fructueuse qu'à condition d'avoir un but déterminé : d'être entreprise avec l'intention de trouver une réponse à une question nette, bien posée [...] Eh bien, la question que se pose l'anarchie pourrait être exprimée comme suit : « Quelles

¹⁰⁰ *Ibid.*, p.202.

¹⁰¹ Anton Pannekoek adopte une position très proche de la vision théorique de Gramsci comme le soulignent les éditeurs, « Mieux valait faire un livre qui lui-même est une admirable démonstration de ce que Pannekoek estimait être le marxisme : un embryon d'une science sociale mais d'une science sociale engagée, c'est-à-dire envisagée du point de vue du prolétariat en lutte et qui doit sans cesse être remise en question avec l'évolution des conditions matérielles et spirituelles de celle-ci. On voit qu'on est loin à la fois du dogmatisme de ceux qui considèrent l'œuvre de Marx comme une bible et de l' "objectivité" de ce qu'il est conventionnel d'appeler "science" », cité in Anton Pannekoek, *Les conseils ouvriers*, Paris, Éditions Bélibaste, 1974, p.17, note 12.

¹⁰² Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 11, *op.cit.*, p.226.

formes sociétaires garantissent le mieux, dans telle société donnée, et par extension, dans l'humanité en général, la plus grande somme de bonheur et, par conséquent, la plus grande somme de vitalité? » [...] Le désir d'aider l'évolution dans cette direction détermine le caractère de l'activité sociale, scientifique, artistique, etc., de l'anarchiste.¹⁰³

En quête de comprendre le devenir historique, l'intellectuel organique de la classe ouvrière aurait avantage à porter attention aussi bien aux faits particuliers qu'aux plus lourdes tendances du mouvement dialectique de l'histoire,

L'expérience sur laquelle se fonde la philosophie de la *praxis* ne peut être schématisée; c'est l'histoire même dans son infinie variété et multiplicité, dont l'étude peut donner lieu à la naissance de la « philologie » comme méthode d'érudition dans l'établissement des faits particuliers et à celle de la philosophie entendue comme la méthodologie générale de l'histoire.¹⁰⁴

S'inscrivant en faux contre la vision mécaniste et positiviste et critiquant le marxisme vulgaire à la Boukharine qui prêche le déterminisme sociologique, Gramsci associe sa conception du marxisme à la mouvance libertaire. D'autant plus qu'il estime incertaine (non linéaire) l'issue de la lutte et partage avec les libertaires leur foi en la capacité des travailleurs à transformer le monde¹⁰⁵. Cette raison, entre autres, justifie une fois de plus notre grille de lecture marxiste-libertaire.

4. Privilégier l'équilibre entre la spontanéité et la direction consciente

Dès les premiers *Cahiers*, Gramsci soulève la difficulté à laquelle font face les classes subalternes dans leurs tentatives de transformer radicalement le monde. En plus de l'exploitation et de l'aliénation qu'ils subissent de la part des classes dominantes, les opprimés n'arrivent pas toujours à s'organiser suffisamment ni à développer adéquatement leurs armes intellectuelles pour passer à l'offensive. Gramsci illustre son propos en donnant en exemple le caractère "subversif" des paysans italiens. Pour Gramsci la haine du paysan à l'endroit des gens aisés est de nature vétuste et négative, dont l'effet « ne peut être présenté comme un témoignage de conscience de classe.¹⁰⁶ » Assimilé à un subalterne, le paysan du Sud de l'Italie n'a pas su définir son appartenance de classe, d'autant plus qu'il ne connaît pas suffisamment son adversaire,

¹⁰³ Kropotkine, *op.cit.*, p.57.

¹⁰⁴ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 11, *op.cit.*, p.220.

¹⁰⁵ Selon Alex Callinicos cette position de Gramsci est aussi celle que prônait Marx, « This idea of the self-emancipation of the working class is at the heart of Marx's thought. », Alex Callinicos, *The Revolutionary Ideas of Karl Marx*, Chicago, Haymarket Books, 2011 (1983), p.169.

¹⁰⁶ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 3, *op.cit.*, p.289.

Les classes inférieures, étant historiquement sur la défensive, ne peuvent acquérir une conscience de soi que négativement, à travers la conscience de la personnalité et des limites de classe de l'adversaire Mais, précisément, ce processus est encore peu clair, au moins à l'échelle nationale.¹⁰⁷

En outre, Gramsci explique qu'en raison de leur caractère élémentaire, les réactions des classes subalternes en Italie ne peuvent, à elles seules, changer les choses. Par contre, la classe ouvrière assez bien organisée et apte à générer ses propres intellectuels organiques, serait en mesure de fournir une direction morale et intellectuelle susceptible de canaliser les forces des autres laissés-pour-compte de l'Italie. Il s'ensuit que, abandonnées à elles-mêmes, les forces des démunis, piétinent, faute d'orientation claire sans parvenir à donner les résultats escomptés

Les concepts de révolutionnaire et d'internationaliste, au sens moderne du mot, sont liés aux concepts précis d'État et de classe : une faible compréhension de l'État signifie une faible conscience de classe (la compréhension de l'État existe non seulement quand on le défend, mais quand on l'attaque pour le renverser) [...] Les bandes inorganisées, le nomadisme politique ne sont pas dangereux, tout comme n'était pas dangereux le « subversisme » et l'internationalisme italien.¹⁰⁸

Pourtant la résistance spontanée des classes subalternes est l'expression première de la réaction populaire contre le *statu quo* et, comme nous l'avons déjà vu dans la section sur la critique du positivisme, la compréhension de cette réaction fait partie intégrante de la philosophie de la *praxis*. Gramsci explique, en plus, que la recherche du sens à donner au concept de spontanéité dans le cadre du marxisme se complique du fait de la polysémie du terme qui le désigne, « On peut trouver diverses définitions de l'expression "spontanéité", parce que le phénomène auquel il se réfère est multilatéral.¹⁰⁹ » En outre, pour Gramsci la pure spontanéité n'existe pas, historiquement parlant. Il y a toujours, selon lui, un soupçon de dirigisme même dans les mouvements de révolte les plus spontanés. Pareillement à l'unité de la théorie et de la pratique que Gramsci préconise, il doit y avoir une unité de la spontanéité et de la direction consciente. Dans une perspective de somme zéro, là où la conscience de classe est embryonnaire la spontanéité prédomine et vice versa

Dans le mouvement « le plus spontané » les éléments de « direction consciente » sont simplement incontrôlables, et n'ont pas laissé de traces vérifiables. On peut dire que l'élément de la spontanéité est de ce fait caractéristique de l'« histoire des classes subalternes » et

¹⁰⁷ *Ibid.*, p.289.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p.292.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p.293.

même des éléments les plus marginaux et les plus périphériques de ces classes qui n'ont pas atteint la conscience de classe « pour soi ».¹¹⁰

D'ailleurs le lien étroit entre spontanéité et organisation porte Gramsci à écrire que l'acte spontané en soi n'est qu'une vue de l'esprit. Se servant d'une tranche de sa vie politique active, Gramsci réfute, du même coup, l'allégation de contradiction portée contre le mouvement turinois et les rédacteurs de *l'Ordine Nuovo* et en veut à ses détracteurs pour avoir entièrement manqué d'apprécier l'originalité et la justesse de la démarche qui consiste à marier spontanéité et direction consciente,

Cet élément de « spontanéité » ne fut pas négligé, encore moins méprisé : il fut *éduqué*, dirigé, purifié de tout apport étranger qui pouvait le corrompre, afin de le rendre homogène, mais d'une façon vivante, historiquement efficace, à l'aide de la théorie moderne. Les dirigeants eux-mêmes parlaient de « spontanéité » du mouvement; il était juste d'en parler : cette affirmation était un stimulant, [...] c'était, avant tout, la négation qu'il s'agissait de quelque chose d'arbitraire, d'aventureux, d'artificiel [et non d'historiquement nécessaire].¹¹¹

Par la suite Gramsci développe son argument en faisant explicitement mention de l'unité des efforts spontanés et de l'apport formateur des forces dirigeantes. C'est seulement lorsque cette unité est atteinte que l'on peut être certain d'être en présence d'une vraie politique collective et non d'une « simple aventure de groupes qui se réclament de la masse. » La philosophie de la *praxis*, baptisée théorie moderne dans le passage que nous commentons, représente la transformation du monde qui, par le biais de la fusion de la théorie et de la pratique, trouve sa validation concrète dans l'adoption par les classes exploitées de cette théorie moderne du monde.

À ce propos, une question théorique fondamentale se pose : la théorie moderne peut-elle être en opposition avec les sentiments « spontanés » de la masse? [...] Non, elle ne peut pas être en opposition avec eux : il y a entre eux une différence « quantitative », de degré, non de qualité, une « réduction » pour ainsi dire réciproque, devrait être possible, un passage des uns à l'autre et vice versa.¹¹²

Gramsci en conclut que par la séparation du savoir des masses de leur sentir on omet de donner une direction unitaire aux ouvriers ce qui est non seulement irresponsable, mais peut mener à des désastres politiques et jouer en faveur des forces réactionnaires. Pour Gramsci, le militantisme des classes

¹¹⁰ *Ibid.*, p.293.

¹¹¹ *Ibid.*, p.295.

¹¹² *Ibid.*, p.295-296.

subalternes suscite la réaction vigoureuse des classes dirigeantes qui manigancent une contre-offensive pour remettre les insubordonnés à leur place. Kropotkine, tout comme Gramsci, souligne l'effet cumulatif que les révoltes spontanées peuvent donner au mouvement révolutionnaire des masses malgré la résistance et la réplique du gouvernement. Au terme d'un long et difficile processus, la révolte débouche sur un mouvement mieux organisé et conscient,

Le gouvernement résiste; il sévit avec fureur. Mais si jadis la répression tuait l'énergie des opprimés, maintenant, aux époques d'effervescence elle produit l'effet contraire. Elle provoque de nouveaux faits de révolte individuelle et collective; elle pousse les révoltés à l'héroïsme, et de proche en proche ces actes gagnent de nouvelles couches, se généralisent, se développent. Le parti révolutionnaire se renforce d'éléments qui jusqu'alors lui étaient hostiles, ou qui croupissaient dans l'indifférence.¹¹³

En matière de consolidation de la résistance des masses, l'optimisme exprimé par Kropotkine est pondérée dans le traitement que consacre Gramsci à la montée des mouvements fascistes en Europe où il soutient qu'ils ont tiré profit, en partie, du manque de direction disponible aux classes subalternes et de la quasi-absence de solutions de rechange révolutionnaires. C'est probablement en raison de son marxisme-libertaire que Gramsci se sent dans l'obligation de se préoccuper du développement conscient des forces spontanées qui militent en faveur d'un changement de l'ordre économique et politique,

Négliger et, pis, mépriser les mouvements dits spontanés, c'est-à-dire renoncer à leur donner une direction « consciente », à les élever à un plan supérieur en les insérant dans la politique, cela peut avoir souvent de très graves et très sérieuses conséquences. Un mouvement « spontané » des classes subalternes s'accompagne presque toujours d'un mouvement réactionnaire de la droite de la classe dominante, et cela pour des motifs concomitants : une crise économique, par exemple, détermine d'une part un mécontentement dans les classes subalternes et des mouvements de masse spontanés et, de l'autre, les complots des groupes réactionnaires qui profitent de l'affaiblissement de gouvernement pour tenter des coups d'État.¹¹⁴

Gramsci convient que les idées préconçues donnent l'impression d'être indéracinables mais il croit en même temps que leur élimination, si difficile soit-elle, est indispensable si l'on tient à créer un équilibre entre la spontanéité et la direction consciente. Se complaire dans l'idée voulant que la philosophie soit l'apanage d'une élite d'intellectuels à l'exclusion du commun des mortels empêche tout dialogue productif entre une classe potentiellement révolutionnaire et ses intellectuels organiques. Gramsci y

¹¹³ Kropotkine, *op.cit.*, p.82.

¹¹⁴ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 3, *op.cit.*, p.296.

ajoute que tous les hommes sains d'esprit sont aptes à réfléchir sur leurs conditions de vie et à chercher à comprendre le fonctionnement du monde dans lequel ils vivent,

Il faut détruire le préjugé selon lequel la philosophie serait extrêmement difficile parce que c'est une activité propre à une certaine catégorie de savants, de philosophes professionnels ou systématiques. Il faudra donc démontrer que tout homme est philosophe, en définissant les caractères et les limites de cette philosophie [« spontanée »] de « tout le monde », c'est-à-dire le sens commun et la religion. Une fois démontré que chacun est philosophe à sa manière, qu'il n'existe pas d'homme normal et sain intellectuellement qui ne participe pas d'une conception du monde déterminée, même inconsciemment parce que chaque « langage » est une philosophie, on passe alors au deuxième moment, celui de la critique et de la conscience.¹¹⁵

Une fois convaincu que la théorisation n'est pas le domaine exclusif d'une élite minoritaire, le profane se prédispose à tirer avantage des éléments de direction afin d'épurer le sens commun des idées que la tradition et les classes dominantes lui ont imposées. À cet effet, Buci-Glucksmann rappelle que Gramsci refuse de séparer, à la manière des philosophes idéalistes, la philosophie du reste de l'histoire et des préoccupations intellectuelles des classes sociales,

En rejetant le mode d'existence de la philosophie comme système encyclopédique ou ontologique, Gramsci en rejette ses bornes, les lignes de partage qu'elle a préalablement établies par rapport au « non-philosophique » [...] Dans ce « passage au matérialisme », Gramsci peut nous être d'une grande utilité. Car cette coupure de la philosophie et de la non philosophie, il la refuse. La « philosophie d'une époque ne coïncide pas avec celle des philosophes ». Véritable complexe logico-historique, elle est « un ensemble composite », « une combinaison de tous les éléments qui culminent dans une direction donnée » : une hégémonie de classe.¹¹⁶

Par l'entremise de ce dialogue philosophique ouvert aux masses et aux intellectuels, le sens commun se mue en bon sens¹¹⁷. En outre Gramsci souligne que malgré les progrès historiques qui vont dans le sens de l'unité, les philosophies immanentistes ont toujours eu énormément de difficulté à effectuer cette réduction et cette unification entre la théorie des intellectuels et celle de la masse. Se démarquant de

¹¹⁵ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 8, *op.cit.*, p.403.

¹¹⁶ Buci-Glucksmann, *op.cit.*, p.303-304.

¹¹⁷ Cf., Fontana, *op.cit.*, « Gramsci attempts to create a form of discourse and a form of knowledge whose very existence and internal structure are based upon the emergence of the masses, not as a mere aggregation or *volgo*, but as a body capable of moving from the particular to the universal, from the realm of private interests to that of universal interest. » p.10-11.

Croce¹¹⁸ pour qui la philosophie et la théorie doivent rester entre les mains de ceux qui savent, de crainte d'en gâcher la qualité et d'engendrer des bouleversements politiques, Gramsci soutient que ce n'est que par le contact organique de l'intellectuel avec les masses et leurs pensées spontanées que la philosophie de la *praxis* se réalise complètement,

Le problème est le suivant: un courant est-il philosophique seulement s'il s'applique à développer une culture spécialisée pour un groupe restreint d'intellectuels, ou bien au contraire s'il n'oublie jamais de rester en contact avec les « simples » dans son travail d'élaboration d'une pensée supérieure, scientifiquement structurée – et même y trouver la matière de problèmes à étudier et à résoudre? C'est seulement par ces contacts qu'une philosophie devient « historique », qu'elle s'épure de ses éléments de caractère individuel, qu'elle devient vie.¹¹⁹

Ainsi la fonction qu'assigne Gramsci à la philosophie l'amène à la distinguer d'un point de vue pratique du sens commun. Il s'agit de montrer que la distance qui sépare le sens commun du bon sens ne sera parcourue qu'au terme d'une réforme intellectuelle et morale profonde¹²⁰. Marxisme libertaire oblige, Gramsci vise à répandre sa vision critique du monde au plus grand nombre possible, en rappelant que l'un des traits significatifs de la philosophie de la *praxis* est le rapport étroit qu'elle entretient avec la collectivité. Cette philosophie n'est pas pour autant une conception purement spontanée, mais plutôt une unité active liant les sentiments de la communauté à la théorie critique,

On en déduit aussi que la caractéristique de la philosophie de la *praxis* est surtout d'être une conception de masse, une culture de masse et d'une masse qui agit de manière unitaire; elle a donc des règles de conduite non seulement universelles dans le domaine des idées mais « généralisées » dans la réalité sociale. Et l'activité sociale du philosophe « individuel » ne peut donc se concevoir qu'en fonction de cette unité sociale, c'est-à-dire, elle aussi, comme activité politique, en tant que fonction de direction politique.¹²¹

N'ayant aucun attrait de prédilection aux solutions sociales purement intellectuelles, le philosophe démocratique assure, en matière de problèmes sociaux, la transition d'une conception élitiste de la

¹¹⁸ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 10, *op.cit.*, « Cette historiographie [de Croce] est un hégélianisme dégénéré et mutilé caractérisé essentiellement par une peur panique des mouvements jacobins et de toute intervention des grandes masses populaires en tant que facteur de progrès historique. », p.27.

¹¹⁹ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 8, *op.cit.*, p.380.

¹²⁰ Cf., Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 13, *op.cit.*, « Peut-il y avoir une réforme culturelle, c'est-à-dire une élévation civile des couches opprimées de la société, sans une réforme économique préalable et sans un changement préalable dans la position sociale et dans le monde économique? Par conséquent une réforme intellectuelle et morale ne peut ne pas être liée à un programme de réforme économique, bien plus, le programme de réforme économique est précisément la manière concrète dont se présente toute réforme intellectuelle et morale. » p.358-359.

¹²¹ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 10, *op.cit.*, p.75.

philosophie à une démarche qui vise à maximiser la participation active des masses au changement social. Le langage qu'emploie Gramsci a beaucoup en commun avec celui de Bakounine, surtout quand il s'agit de définir la révolution en termes d'un projet de masse. Qui plus est, Gramsci, tout comme Bakounine, fait appel à un rapport dialectique entre la pensée et l'action, au point où l'on ne peut douter de l'affinité intellectuelle entre ces deux penseurs en ce qui concerne le lien entre le sentir des masses et le savoir de l'intellectuel,

Tout frère international doit avoir compris que l'homme le plus savant et le plus intelligent, même le plus grand génie, ne peut donner aux masses que ce qu'elles portent déjà en leur sein, dans leurs besoins réels, dans leurs instincts et leurs aspirations; rien que la formule réfléchie, scientifique, de ce qu'elles sentent; que par conséquent aucun individu, ni individuellement, ni collectivement, ne peuvent être considérés que comme les accoucheurs plus ou moins habiles de la révolution que le peuple porte déjà dans ses flancs, jamais les créateurs ou les acteurs de cette révolution; que le peuple, par conséquent, leur donne plus qu'ils ne peuvent lui donner; eux ne lui portant que la forme, lui leur donnant le fond même; et qu'ils ont toujours beaucoup plus de leçons à recevoir du peuple [qu'à] lui en donner.¹²²

Dans cette perspective, c'est aller à l'encontre de l'esprit de la philosophie de la *praxis* que négliger l'apport de la spontanéité et des résistances impulsées par le bas. La priorité passe donc de la pensée détachée de la masse à une collaboration étroite entre la direction consciente et les groupes subalternes. Les libertaires accordent la même importance à cette mise au point, comme le souligne Kropotkine à plusieurs reprises. D'ailleurs le marxisme de Gramsci s'aligne à certains égards sur l'anarchisme, dont la vision du monde admet le caractère historique et transitoire de la domination des minorités, mais s'oppose à la vaste majorité des idéologues politiques qui s'appuient sur leur fonction hégémonique pour justifier leur domination,

... chaque fois qu'une nouvelle lueur de liberté et d'égalité jaillissait dans la société, le peuple, les opprimés cherchaient à mettre en pratique, ne serait-ce qu'en partie, les principes qui viennent d'être énumérées. Nous pouvons dire, par conséquent, que l'anarchie est un certain idéal de société, qui diffère essentiellement de ce qui fut préconisé jusqu'à ce jour par la plupart des philosophes, des hommes de science et des hommes politiques, qui tous avaient la prétention de gouverner les hommes et de leur donner des lois. Jamais [l'anarchie] ne fut l'idéal des privilégiés, mais souvent elle fut l'idéal, plus ou moins conscient, des masses.¹²³

¹²² Bakounine, *op.cit.*, p.344-345.

¹²³ Kropotkine, *Œuvres, op.cit.*, p.32.

Gramsci souligne, toutefois, que cette unité entre intellectuels et masses ne se fait pas sans heurts, étant donné que l'application d'une volonté consciente pour transformer le monde implique un conflit entre les intérêts des masses et ceux défendus par les intellectuels de la classe dominante. Qu'à cela ne tienne! La philosophie de la *praxis* n'est pas faite, selon Gramsci, pour être une doctrine livresque inorganique, mais plutôt pour liguer les subalternes et les motiver à saper les fondements de l'injustice sociale.

Pour la philosophie de la *praxis* les superstructures sont une réalité (où elles le deviennent, quand elles ne sont pas de pures élucubrations individuelles) objective et agissante ; elle affirme explicitement que les hommes prennent conscience de leur position sociale et donc de leurs tâches dans le domaine des idéologies, ce qui n'est pas une mince affirmation quant à leur réalité; la philosophie de la *praxis* est elle-même une superstructure; elle est le terrain où des groupes sociaux déterminés prennent conscience de leur être social, de leur force, de leurs tâches, de leur devenir.¹²⁴

À cet effet, toute théorie qui vise à changer le monde est appelée, en se propageant, à se lier de façon organique au groupe auquel elle s'adresse. De par leur activité révolutionnaire, qu'elle soit spontanée ou consciente, les ouvriers visent à saper le statu quo. Toujours est-il que Gramsci de son côté, prend soin de ne pas sous-estimer le fait que les masses colportent des idées contradictoires, des conceptions qu'elles ont empruntées aux classes dominantes. Entre la pensée et l'action des masses il y a souvent un fossé que l'intellectuel organique d'obédience marxiste libertaire doit contribuer à combler.

Gramsci fait le constat qu'à ses premiers balbutiements, la classe ouvrière se berce d'illusions en imaginant qu'elle est intégrée au système hégémonique et qu'elle ne peut s'en débarrasser. Le devoir de l'intellectuel organique consiste alors à épauler l'ouvrier dans son cheminement vers une prise de conscience de son appartenance de classe, en lui inculquant un esprit de scission qui l'affranchit de l'hégémonie des idées bourgeoises.

Elle [la contradiction qui se vérifie dans les manifestations de vie de larges masses] signifie qu'un groupe social qui a une conception du monde qui lui est propre, fût-elle embryonnaire, et qui se manifeste dans l'action (d'une façon, par conséquent, irrégulière, occasionnelle, à savoir lorsque ce groupe se meut comme un ensemble organique) – elle signifie, donc que ce groupe social, pour des raisons de soumission et de subordination intellectuelle, a emprunté à un autre groupe une conception qui n'est pas la sienne, que c'est celle-ci qui s'est affirmée en paroles, celle-ci aussi qu'il croit suivre, étant donné qu'il la suit « en temps normal », ce qui veut

¹²⁴ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 10, *op.cit.*, p.119.

dire quand sa conduite n'est pas indépendante et autonome, mais précisément soumise et subordonnée.¹²⁵

Que ce soit grâce à *l'Ordine Nuovo* ou au *Prince Moderne*, la direction consciente se débarrasse de certains éléments qu'elle considère étrangers, et ne s'identifie qu'aux sentiments populaires pourvus de bon sens. Gramsci privilégie donc le rapport pédagogique ouvert entre les éducateurs et les éduqués, entre les dirigés et leurs dirigeants. Toute tentative d'imposer par la force une volonté collective aux masses ne fait que singer les méthodes des classes dominantes lorsqu'elles sont incapables d'obtenir le consensus dont elles ont besoin pour gouverner. Pour illustrer son propos, Gramsci oppose la conception salutaire de la philosophie de la *praxis* à la conception catholique moralement nuisible,

La position de la philosophie de la *praxis* est à l'opposé de la position catholique : la philosophie de la *praxis* ne tend pas à maintenir les « simples » dans leur philosophie primitive du sens commun, mais au contraire à les conduire à une conception supérieure de la vie. Si elle affirme l'exigence de contact entre les intellectuels et les simples, ce n'est pas pour limiter l'activité scientifique et pour maintenir l'unité au bas niveau des masses, mais bien pour construire un bloc intellectuel-moral qui rend politiquement possible un progrès intellectuel de masse et non seulement de rares groupes d'intellectuels.¹²⁶

Cependant, Gramsci souligne que le passage vers une conception de la vie supérieure se complique du fait qu'il dépend d'une multiplicité de facteurs. L'un de ces facteurs est la solution de continuité historique dans la lutte des classes subalternes. Gramsci remarque qu'il y a parfois une position mitoyenne entre une vieille génération de militants, assagis par l'expérience, mais qui colportent certaines idées arriérées, et une nouvelle génération ayant des conceptions spontanées, mais peu réfléchies. Le juste milieu tend, avec plus ou moins de succès, à récupérer ce qu'il y a de sain dans la vision de la vieille garde et de travailler constructivement à l'éducation de la relève. Ce phénomène semble se produire plus fréquemment chez les classes subalternes, tiraillées entre la spontanéité et la direction consciente,

Dans les groupes subalternes, le phénomène se produit [plus] souvent, et de façon plus grave, du fait de la difficulté, inhérente au fait d'être « subalterne », d'une continuité organique des couches

¹²⁵ Cf., Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 11, *op.cit.*, p.179 et aussi, « L'erreur de l'intellectuel consiste à croire qu'il puisse « savoir » sans comprendre, et spécialement sans sentir, et sans être passionné (non seulement de savoir en soi, mais de l'objet de ce savoir), autrement dit cette erreur consiste à croire que l'intellectuel puisse être tel (et non un peu pédant) s'il est séparé et détaché du peuple en motion, c'est-à-dire sans sentir les passions élémentaires du peuple, en les comprenant, et donc les expliquant et les justifiant dans la situation historique déterminée, et en les rattachant dialectiquement aux lois de l'histoire, à une conception supérieure du monde élaborée scientifiquement et d'une façon cohérente : le "savoir"; on ne fait pas de politique-histoire sans cette passion, c'est-à-dire sans ce lien sentimental entre les intellectuels et le peuple-nation. », *Ibid.*, p.299.

¹²⁶ *Ibid.*, p.184.

intellectuelles dirigeantes, et du fait que, pour le peu d'éléments qui peuvent exister à la hauteur de l'époque historique, il est difficile d'organiser ce que les Américains appellent un « brain trust ». ¹²⁷

Le "brain trust" était formé par un groupe d'intellectuels universitaires américains qui conseillaient le Président Roosevelt afin de l'aider à développer un programme concret pour résoudre les problèmes issus de la grande dépression. De leur côté, les classes subalternes consciencieuses luttent contre vents et marées afin d'assembler suffisamment de forces intellectuelles qui seraient en mesure d'apporter des solutions aux difficultés auxquelles elles font face. Sauf que les exploités ne disposent pas d'assez d'autonomie pour se mettre à l'abri de la manipulation par les classes dominantes. Dans un des derniers *Cahiers Gramsci* consacre quelques pages aux tentatives d'agrégation des différents groupes de subalternes et soutient que l'historien authentique ne s'acquitte bien de sa tâche qu'en se mettant à l'affût de toute initiative de rapprochement entreprise par les opprimés.

L'histoire des groupes sociaux subalternes est nécessairement fragmentée et épisodique. Il est hors de doute que, dans l'activité de ces groupes, il y a une tendance à l'unification, fût-ce à des niveaux provisoires, mais cette tendance est continuellement brisée par l'initiative des groupes dominants et ne peut être démontrée qu'après l'achèvement du cycle historique, si celui-ci se conclut par un succès. [...] Toute trace d'initiative autonome de la part des groupes subalternes devrait donc être d'une valeur inestimable pour l'historien intégral. ¹²⁸

Par ailleurs, Gramsci rappelle que plusieurs théoriciens anarchistes, tels que Kropotkine ¹²⁹, ont souligné que dans l'État antique et médiéval, les classes subalternes avaient développé leurs propres organisations de contre-pouvoir face à l'État, formant ainsi un certain bloc face au pouvoir monarchique ou impérial. Gramsci fait même allusion au dualisme administratif ou cohabitation dans l'exercice du pouvoir durant certaines périodes historiques données,

L'État était, en un sens, un bloc mécanique de groupes sociaux et souvent de races différentes : à l'intérieur de la pression politico-militaire qui ne s'exerçait de façon aiguë qu'à certains moments; les groupes subalternes avaient une vie propre, à eux, leurs propres institutions, etc., et parfois ces institutions avaient des fonctions dans l'État qui faisaient de celui-ci une fédération de groupes sociaux avec des fonctions différentes non subordonnées, ce qui, dans les

¹²⁷ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 15, Paris, Gallimard, 1990, p.179.

¹²⁸ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 25, Paris, Gallimard, 1991, p. 309.

¹²⁹ Cf., Kropotkine, *L'Entraide, un facteur d'évolution*, Montréal, Écosociété, 2001 (1902), « L'autojuridiction était le point essentiel, et autojuridiction signifiait auto-administration. Mais la commune n'était pas simplement une partie "autonome" de l'État – ces mots ambigus n'avaient pas encore été inventés alors – elle était un État en elle-même », p. 233.

périodes de crise, donnait une évidence extrême au phénomène du « double gouvernement ». ¹³⁰

À l'instar des penseurs anarchistes comme Kropotkine, Gramsci note que les masses tendent naturellement à forger des organes d'autogouvernement et que l'État n'est pas toujours en mesure de les subordonner à sa direction consciente. Mais Gramsci souligne que l'État moderne est différent du bloc mécanique caractéristique des formes anciennes de pouvoir. L'État bourgeois moderne cherche non seulement à s'imposer militairement sur un territoire donné, mais à subsumer tous les groupes sociaux sous son hégémonie politique et idéologique. La tentative par divers partis socialistes et communistes d'unifier et d'organiser de manière consciente les formations de contre-pouvoir dans la société civile contemporaine a provoqué chez la classe dirigeante une forte réaction qui a souvent dégénéré en dictature. En effet, les riches et puissants craignent comme la peste l'union de la spontanéité et de la direction consciente de la classe ouvrière et de son parti ¹³¹, la jugeant susceptible de déstabiliser les assises de leur pouvoir.

L'État moderne substitue au bloc mécanique des groupes sociaux leur subordination à l'hégémonie active du groupe dirigeant et dominant, il abolit donc certaines autonomies, qui renaissent cependant sous d'autres formes, partis, syndicats, associations culturelles. Les dictatures contemporaines abolissent légalement même ces formes nouvelles d'autonomie et s'efforcent de les incorporer à l'activité de l'État : la centralisation légale de toute la vie nationale dans les mains du groupe dominant devient « totalitaire ». ¹³²

Dans ses écrits de prison Gramsci soutient qu'il serait primordial que les classes subalternes acquièrent leur autonomie préalablement à toute confrontation avec l'État et les dictatures qui ont émergé en Europe dans la première moitié du 20^e siècle. La formation d'un parti communiste organiquement amarré aux masses pourra, à point nommé, les assister à faire valoir leurs griefs.

Gramsci donne donc son aval à la revendication visant l'abolition de l'État notamment soutenue par les libertaires, à condition que les travailleurs prennent au préalable une bonne conscience d'appartenance de classe et qu'ils se fassent une meilleure idée de la notion de l'État. Autrement dit le marxisme-libertaire résulte de la synthèse du spontanéisme et de la direction consciente, c'est-à-dire du

¹³⁰ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 25, *op.cit.*, p. 309.

¹³¹ « Parmi les groupes subalternes, l'un exercera ou tendra à exercer une certaine hégémonie grâce à un parti et c'est ce qu'il faut fixer en étudiant aussi les développements de tous les autres partis dans la mesure où ils incluent des éléments du groupe hégémonique ou des autres groupes subalternes qui subissent cette hégémonie. » *Ibid.*, p.313.

¹³² *Ibid.*, p. 312.

rapprochement entre Kropotkine et Marx qui ne sous-estiment pas la réaction de la classe dominante à tout acte d'insubordination de la part des subalternes.

5. *Accorder le socialisme international avec les mouvements propres à un pays en particulier*

De par son omniprésence dans l'œuvre de Gramsci, de ses premiers écrits journalistiques jusqu'aux *Cahiers de prison*, en passant par sa correspondance, la question nationale s'articule en une croyance ferme dans le potentiel révolutionnaire du peuple-nation. Sous la houlette du prolétariat, les classes subalternes s'unissent en vue de mener la lutte pour réaliser leur émancipation. Bien sûr, Gramsci n'est pas sans savoir que tout mouvement de libération nationale est lié à des considérations internationales et que la solidarité mondiale des travailleurs constitue un facteur important dans le rapport de forces entre la bourgeoisie et la classe ouvrière. Selon lui, tout régime politique progressif, notamment celui qui suit la prise de pouvoir politique par le prolétariat, débouche sur l'élargissement des horizons culturels du plus grand nombre. Le cas échéant le peuple-nation en révolte contre l'ancien système économique s'inspire de l'idéologie la plus avancée à l'échelle internationale, c'est-à-dire le marxisme développé à son plus haut point,

Un système de gouvernement est expansif quand il facilite et encourage le développement de bas en haut, quand il élève le niveau de la culture nationale et populaire, et rend donc possible une vaste sélection des « sommets intellectuels » sur une surface plus vaste.¹³³

De l'avis de Gramsci, Machiavel avait bien compris l'importance d'organiser et de doter les masses paysannes d'une force hégémonique pour réaliser une véritable révolution capable de changer à la fois la nation et l'ordre international. Dans le contexte du 20^e siècle et au-delà, le *Prince Moderne* aura pour tâche, à l'intérieur de chaque pays du capitalisme avancé, de mettre l'hégémonie du prolétariat au service de la révolution mondiale. Encore faut-il que le prolétariat mène son combat par étapes dont la première consiste à ouvrir des brèches dans la forteresse de l'État, la deuxième à gagner la société civile à sa cause et, la toute dernière, à monter l'assaut final contre les forces réactionnaires résiduelles.

La formation de la volonté collective nationale-populaire est impossible sans l'entrée simultanée des masses de paysans cultivateurs dans la vie politique. C'est ce que voulait réaliser Machiavel à travers la réforme de la milice, ce que firent les jacobins au cours de la Révolution française, et c'est en cela que réside le jacobinisme [précoce] de Machiavel, le germe fécond de sa conception de la révolution nationale. Toute l'histoire depuis 1815, c'est l'effort des classes traditionnelles pour empêcher la formation

¹³³ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 6, *op.cit.*, p.136.

d'une volonté nationale et garder le pouvoir « économico-corporatif » dans le cadre d'un système international d'équilibre dépendant. Une tâche importante du *Prince Moderne* doit être de poser le problème d'une réforme intellectuelle et morale, c'est-à-dire le problème religieux ou celui d'une conception du monde.¹³⁴

Gramsci souligne que la nouvelle conception du monde est susceptible de liguer le genre humain derrière une même doctrine égalitaire et laïque. Quant au marxisme du *Prince Moderne*, il consiste à s'acquitter principalement des tâches suivantes : renouveler l'organisation démocratique de la production sociale et adopter une idéologie propice à la libération des hommes; assumer le contrôle conscient des moyens de production et des forces productives, qui étaient exclusivement entre les mains de la classe capitaliste. Mais pour Gramsci aucune réforme morale et intellectuelle n'est possible s'il n'y a pas de changement draconien dans les rapports sociaux de production. Fidèle aux postulats de base du marxisme, Gramsci réitère que tout changement social doit passer nécessairement par une modification des rapports de classes et une nouvelle façon de vivre. En plus, il juge futiles les nouvelles idées désincarnées et les réformes idylliques qui ne font que fortifier le statu quo du fait qu'elles ne correspondent pas à un programme concret de changement des conditions de vie de la majorité des citoyens.

Peut-il y avoir une réforme culturelle, une élévation du niveau culturel des couches les plus basses de la société, sans qu'il y ait au préalable une réforme économique et une modification du niveau de vie? C'est pour cela que la réforme intellectuelle et morale est toujours liée à un programme de réforme économique, et on peut même dire que le programme de réforme économique est le moyen concret de présenter toute réforme intellectuelle et morale [...] Il [le *Prince Moderne*] prend dans les consciences la place des divinités et de l'impératif catégorique, il est la base d'un laïcisme moderne et d'un processus de laïcisation de toute la vie et de tous les rapports quotidiens.¹³⁵

En outre, Gramsci affirme que seul le centralisme démocratique se prête à des adaptations qui permettent la transformation voulue à l'intérieur d'une nation donnée tout en tenant compte de la lutte des classes à l'échelle globale. Toutefois, il s'empresse de mettre ses disciples en garde contre le risque que court le marxisme de se faire récupérer par la bureaucratie centralisatrice. Non seulement la bureaucratie nuit à la révolution à l'intérieur d'un pays, mais entrave aussi la solidarité internationale en lui mettant des bâtons dans les roues. Il ne s'agit pas pour le Parti communiste de mimer les faits et gestes d'un autre parti qui a connu du succès dans le passé, mais de s'en inspirer comme d'un modèle à adapter aux nouvelles conditions,

¹³⁴ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 8, *op.cit.*, p.269-270.

¹³⁵ *Ibid.*, p.270.

Le centralisme démocratique est une formule souple qui permet diverses formes d'« incarnation »; c'est une formule vivante dans la mesure où elle est constamment interprétée et adaptée aux besoins. Elle consiste à rechercher de manière critique ce qui est semblable dans la différence apparente, à organiser et à relier étroitement ce qui est semblable, mais d'une façon telle que cette organisation et ce lien apparaissent comme une nécessité pratique « inductive », expérimentale, et non comme le résultat d'une démarche rationnelle, déductive et abstraite, propre aux intellectuels « purs ». Ce travail continu pour discerner l'élément « international » et « unitaire » dans la réalité nationale et locale est en fait la seule opération politique concrète, la seule activité productrice de progrès historique.¹³⁶

En se fondant sur des faits historiques, Gramsci était porté à croire que le peuple italien avait tout ce qu'il faut pour se libérer du nationalisme étroit de facture fasciste et, partant, était capable de transformer son vague cosmopolitisme en véritable internationalisme prolétarien. Encore une fois, l'accent est mis sur les intellectuels organiques affiliés au *Prince Moderne* qui auraient avantage à développer et à diffuser ces atouts auprès du plus grand nombre.

D'après Gramsci, le travailleur italien n'est pas présent sur son sol natal, mais de facto et historiquement se retrouve partout sur la planète en raison de l'exode massif de la population en quête de meilleures conditions matérielles. L'internationalisme ouvrier, démocratique et libérateur est l'antidote au nationalisme vulgaire du fascisme italien en tant que maladie du capitalisme sénile. Gramsci considère que la dispersion des travailleurs italiens à l'étranger les pousse à jouer un rôle fondamental dans la lutte des classes à l'échelle internationale,

Le cosmopolitisme italien doit forcément devenir internationalisme. Citoyen du monde, non pas en tant que *civis romanus* ou catholique, mais en tant que travailleur et producteur de civilisation. On peut donc soutenir que la tradition italienne se poursuit de manière dialectique dans le peuple travailleur et dans ses intellectuels, et non à travers le citoyen ou l'intellectuel traditionnel. Le peuple italien est celui qui « au niveau national » s'intéresse le plus à l'internationalisme.¹³⁷

Même s'il manque en effectifs, au sommet ou à la base, le parti révolutionnaire assume, d'abord et avant tout, un rôle d'éducateur populaire qui cherche à hausser le niveau culturel des classes subalternes de la nation. Cette formation politique a aussi pour fonction de diriger et d'organiser les forces opposées à la bourgeoisie nationale. Gramsci était, tout comme Bakounine, critique du nationalisme bourgeois chauvin

¹³⁶ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 9, *op.cit.*, p.449.

¹³⁷ *Ibid.*, p.496-497.

qui ne bénéficie qu'à la classe nationale dominante. Ces deux penseurs voyaient qu'il y avait néanmoins lieu de concilier le nationalisme des masses populaires avec l'internationalisme.

Le patriotisme bourgeois n'est à mes yeux qu'une passion mesquine, très étroite, très intéressée surtout, et foncièrement anti-humaine, n'ayant pour objet que la conservation et la puissance de l'État national, c'est-à-dire le maintien de tous les privilèges des exploités au milieu d'une nation [...] Les masses populaires de tous les pays aiment profondément leur patrie; mais c'est un amour naturel, réel; le patriotisme politique, l'amour de l'État, n'est pas l'expression juste de ce fait, mais une expression dénaturée, au moyen d'une abstraction mensongère, et toujours au profit d'une minorité exploitante.¹³⁸

De son côté, Gramsci note que le parti présente une avancée sur l'idéologie syndicale car il permet de dépasser la phase primitive de la conscience de classe « Avec et dans le parti politique les éléments d'un groupe social dépassent ce moment économique-corporatif de leur développement historique et ils deviennent les agents d'activités générales, de caractère national et international.¹³⁹ » Mais ce qui doit primer dans le parti politique n'est pas uniquement l'organisation disciplinée des masses sous la conduite d'un État-major autoritaire mais plutôt le contact vivant entre le Parti communiste national et le peuple-nation qui cherche à s'émanciper économiquement et politiquement. Comme le souligne André Tosel, cette volonté de conceptualiser la lutte sociale à l'intérieur du cadre national ne veut pas dire que Gramsci ne se préoccupait pas de l'aspect international de l'émancipation des classes subalternes.

En définitive, la valeur instrumentale de la philosophie de la *praxis* se mesure à sa capacité à interroger le destin de la modernité capitaliste, à démontrer sous la force colossale de ses mécanismes de production et d'intégration sa fragilité grandissante et à rechercher passionnément une alternative fondée sur les forces du travail et leur organisation internationale. Ce dernier point mérite d'être précisé, car il est devenu central. Gramsci n'a jamais séparé le point de vue national, réinterprété en national-populaire, du point de vue international. Son interrogation inquiète sur les limites de la puissance d'assimilation des classes dirigeantes confrontées aux effets désassimilateurs des mécanismes de domination est liée à la proposition d'un nouveau cosmopolitisme unissant reconnaissance des nations et libération des forces internationales du travail et de la culture.¹⁴⁰

En outre, Gramsci n'a de cesse de signaler que « Ce qui importe, c'est qu'on recherche un lien avec le peuple, avec la nation, que l'on considère comme nécessaire non une unité servile, due à l'obéissance

¹³⁸ Bakounine, *Théorie générale de la révolution*, op.cit., p.304.

¹³⁹ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 12, Paris, Gallimard, 1978, p.319.

¹⁴⁰ Tosel, op.cit., p.108.

passive, mais une unité active, vivante, quel que soit le contenu de cette vie.¹⁴¹ » Il s'agit pour lui de mettre de l'avant un projet libertaire diamétralement opposé au fascisme qui, lui, privilégie la soumission totale des masses. Gramsci va même jusqu'à imputer, en partie, la dégénérescence du marxisme dans les pays au capitalisme avancé au manque de solidarité avec le peuple et à établir un parallèle historique entre les ratés de la Réforme protestante et les échecs du marxisme en Europe occidentale. Les intellectuels marxistes n'ont pas toujours déployé l'effort nécessaire pour créer un lien organique avec le peuple sous la bannière de la philosophie de la *praxis*,

Quelque chose de semblable est arrivé jusqu'ici pour la philosophie de la *praxis*; les grands intellectuels formés sur son terrain, outre qu'ils étaient peu nombreux, n'étaient pas liés au peuple : loin de surgir du peuple, ils furent l'expression des classes intermédiaires traditionnelles, auxquelles ils retourneront dans les grands « tournants » historiques; d'autres restèrent, mais pour soumettre la conception nouvelle à une révision systématique, non pour en favoriser le développement autonome.¹⁴²

Les jacobins, note Gramsci, ont joué un rôle fondamental dans la lutte révolutionnaire menée par la bourgeoisie en France au 18^e siècle. Une des raisons de l'admiration que leur voue Gramsci c'est qu'ils ont su se lier organiquement au peuple et forger l'État-nation moderne français. L'a-historicisme de certains analystes les a portés à ne voir que du fanatisme dans les formules jacobines. Mais ces critiques ne comprennent pas que les préceptes révolutionnaires des jacobins étaient beaucoup plus adéquats pour l'époque et bien taillés sur mesures pour répondre aux besoins des masses. Ce n'est donc pas les solutions politiques particulières des jacobins qui ont l'attrait de prédilection de Gramsci, mais leur manière réaliste de se conformer aux aspirations du peuple français dans un contexte historique bien déterminé.

Les jacobins, il faut insister là-dessus contre un courant tendancieux et au fond anti-historique, furent des réalistes à la Machiavel et non des abstrauteurs. Ils étaient persuadés de la vérité absolue des formules sur l'égalité, la fraternité, la liberté et, ce qui est plus important, les grandes masses populaires que les jacobins suscitaient et amenaient à la lutte étaient persuadées elles aussi de cette vérité.¹⁴³

Le manque de lien organique entre les intellectuels et le peuple-nation, si caractéristique de l'Italie, selon Gramsci, se reflète, même dans la littérature nationale. Contrairement à Dostoïevski en Russie, les écrivains italiens avaient une attitude paternaliste et dédaigneuse envers le peuple et les "humbles" qui

¹⁴¹ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 14, Paris, Gallimard, 1990, p.94.

¹⁴² Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 16, Paris, Gallimard, 1990, p.213.

¹⁴³ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 18, Paris, Gallimard, 1990, p.74.

étaient vus par eux comme des êtres insignifiants ayant toujours existé dans la misère, sans espoir de changement de fortune

Cette expression – « les humbles » - est caractéristique de l'attitude traditionnelle des Italiens vis-à-vis du peuple, et permet de comprendre la signification de la « littérature pour les humbles » Il ne s'agit pas du rapport impliqué dans l'expression dostoïevskienne « humiliés et offensés ». Chez Dostoïevski, il y a un puissant sentiment national-populaire, à savoir la conscience d'une mission des intellectuels auprès du peuple, qui peut être « objectivement » constitué par des « humbles », mais qui doit être libéré de cette « humilité », transformé, régénéré.¹⁴⁴

Donc pour Gramsci, ce qu'il y a de plus important pour revigorer l'internationalisme à l'époque contemporaine n'est pas tant la répétition de slogans révolutionnaires abstraits, que la création d'un rapport organique entre les intellectuels et le peuple-nation. Tant que les marxistes s'abstiennent de "sentir" les problèmes du prolétariat et des autres classes subalternes, ils ne pourront pas changer l'ordre social hégémonique de la bourgeoisie. Il y a sur ce point une claire similitude avec la pensée libertaire qui ne s'intéresse pas à faire une analyse froide de la situation sociale, mais privilégie l'engagement des intellectuels corps et âme avec les classes subalternes dans la lutte émancipatrice.

6. La démocratie directe des classes subalternes impulsée de bas en haut

Gramsci définit parfois le marxisme comme étant un immanentisme et un historicisme absolu, mais il n'était pas sans savoir, qu'historiquement, les philosophies immanentistes n'arrivaient pas à se lier organiquement aux classes subalternes et finissaient par exprimer une vision élitiste coupée de la réalité des masses et incapable de changer le monde. Il est à noter qu'une des solutions que propose Gramsci pour résoudre ce paradoxe consistait à ne plus tenir compte de cette connotation passéiste de l'immanentisme.

La faiblesse des philosophies immanentistes a résidé en général dans leur incapacité justement à créer une idéologie unique entre le « bas et le haut », entre la masse et les intellectuels [...] On veut modifier le sens commun, créer un « nouveau sens commun ». Voilà pourquoi il est absolument nécessaire de tenir compte des « simples ».¹⁴⁵

Seule une philosophie démocratique de la *praxis* en lien étroit avec les classes subalternes et les "simples" peut éviter de se dégrader en une autre théorie intellectuelle qui vogue dans l'abstrait pour s'être sevrée des masses. En particulier, la philosophie de la *praxis* est diamétralement opposée au catholicisme qui

¹⁴⁴ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 21, Paris, Gallimard, 1991, p.151-152.

¹⁴⁵ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 8, *op.cit.*, 1983, p.379-380.

cherche à imposer une stricte hiérarchie de haut en bas. Sans tomber dans le spontanéisme ni professer une foi aveugle dans les capacités des masses à trouver elles-mêmes les solutions à tous leurs problèmes, Gramsci considère absolument nécessaire de trouver aux problèmes des classes subalternes, une solution qui ne soit pas bureaucratique, mais démocratique et en perpétuelle évolution,

L'« organicité » ne peut exister que dans le centralisme démocratique qui est, pour ainsi dire, un « centralisme » en mouvement, c'est-à-dire une adéquation permanente de l'organisation au mouvement réel, une régulation des poussées d'en-bas par les commandements d'en-haut, l'insertion permanente des éléments qui surgissent des profondeurs de la masse dans le cadre solide de l'appareil de direction qui assure la continuité et l'accumulation régulière des expériences; ce centralisme est « organique » parce qu'il tient compte du mouvement, qui est la façon organique dont la réalité historique se révèle.¹⁴⁶

La nouvelle ère historique ouverte par le capitalisme, combinée à l'apparition de la philosophie de la *praxis*, rend nécessaire la transformation de l'intellectuel en philosophe démocratique. Ce nouveau type de philosophe cesse de se prendre pour l'incarnation des idées transcendantes valides en tout temps et tout lieu. Si l'on accepte que tous les hommes sont en quelque sorte des philosophes, c'est-à-dire des êtres qui réfléchissent et qui ont une conception du monde, seul le philosophe démocratique qui se met à l'écoute des autres est habilité à dissiper l'hétérogénéité colportée par le sens commun

... car ce n'est que là où existe cette condition politique, [liberté de pensée, liberté d'expression] que se réalise le rapport de maître-disciple au sens décrit plus haut et qu'en fait se réalise « historiquement » un nouveau type de philosophe, que l'on peut appeler « philosophe démocratique », c'est-à-dire un philosophe convaincu que sa personnalité ne se limite pas à sa personne physique, mais qu'elle est un rapport social actif qui modifie le milieu culturel.¹⁴⁷

On s'explique dès lors, qu'à la différence du marxisme préconisé par Gramsci, la pensée idéaliste italienne au 19^e et au début du 20^e siècle ne soit pas parvenue à se "démocratiser" ni à réaliser l'unité de la science et de la vie. S'inspirant de la 11^e Thèse sur Feuerbach de Marx, Gramsci affirme que c'est seulement en se liant organiquement aux masses que l'intellectuel peut réellement développer un rapport révolutionnaire fécond. Poser des questions théoriques pures sans les rapporter à la vie active des hommes se situe en deçà de la synthèse marxiste qui cherche à dépasser les antinomies de l'idéalisme et du

¹⁴⁶ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 13, *op.cit.*, p.429-430.

¹⁴⁷ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 10, *op.cit.*, p.130-131.

matérialisme vulgaire. Le penseur démocratique se reconnaît à sa manière d'articuler intimement sa problématique théorique aux besoins pratiques des masses,

Lorsque le « penseur » se contente de sa propre pensée « subjectivement » libre, c'est-à-dire abstraitement libre, il tombe aujourd'hui dans le ridicule : l'unité de la science et de la vie est une unité active, et c'est là seulement que se réalise la liberté de pensée : c'est ce rapport maître-élève, philosophe-milieu culturel dans lequel agir et duquel tirer les problèmes qu'il faut inéluctablement penser et résoudre; c'est le rapport philosophie histoire.¹⁴⁸

Il s'ensuit que pour Gramsci, le rapport éducatif entre les intellectuels et les masses constitue la clé de voûte de la dichotomie théorie/pratique. Une philosophie de la *praxis* organiquement liée aux classes subalternes n'engendre pas d'office une hiérarchie bureaucratique séparant artificiellement les aspirations démocratiques du peuple des solutions conçues par ses dirigeants. À l'encontre des autres philosophies qui consacrent la division de la société en classes sociales antagoniques la philosophie de la *praxis* ne dresse pas de barrière insurmontable entre dirigeants et dirigés,

D'autre part on n'aurait pu avoir une organicité de la pensée et une solidarité de la culture que si entre les intellectuels et les simples, il y avait eu la même unité qui doit s'exercer entre la théorie et la pratique, c'est-à-dire si les intellectuels avaient été organiquement les intellectuels de ces masses, si en d'autres termes, ils avaient élaboré et rendu cohérents les principes et les problèmes que les masses posaient dans leur activité pratique, constituant ainsi un bloc culturel et social.¹⁴⁹

Gramsci fait même allusion au caractère "tendanciel de philosophie de masse" du marxisme qui fait en sorte que cette philosophie prend souvent la forme d'une polémique virulente avec les philosophies idéalistes et élitistes des groupes dominants. Mais, en dépit de l'épreuve de force qu'il engage avec les systèmes philosophiques du passé, Gramsci rappelle constamment que pour la philosophie de la *praxis*, l'important n'est pas le débat philosophique pur mais plutôt le nouvel éventail de questions qu'il soulève pour tous, « le point de départ doit toujours être le sens commun, qui est spontanément la philosophie des foules et qu'il s'agit de rendre idéologiquement homogène.¹⁵⁰ » Seule une transformation à base d'homogénéisation du sens commun rend possible la transition vers une société plus démocratique.

À l'instar de Marx, il estime que les variations économiques sont insuffisantes pour produire des changements significatifs et en attribue partiellement la cause à l'évolution des croyances populaires,

¹⁴⁸ *Ibid.*, p.130-131.

¹⁴⁹ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 11, *op.cit.*, p.182.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p.196-197.

Gramsci s'explique le passage du capitalisme à la société réglée, en soumettant les nouvelles croyances au test de leur capacité à susciter la lutte révolutionnaire des masses.

L'allusion au sens commun et à la solidité des croyances se trouve souvent chez Marx. Mais il s'agit dans ce cas-là pour lui de se référer non pas à la validité du contenu de telle ou telle croyance, mais bien précisément à leur solidité formelle et par conséquent à ce qu'elles ont d'impératif quand elles produisent des normes de conduite. Dans ces références se trouve même implicitement l'affirmation de nouvelles croyances populaires, c'est-à-dire d'un nouveau sens commun, et par conséquent d'une nouvelle culture et d'une nouvelle philosophie, qui enfoncent leurs racines dans la conscience populaire avec la même solidité et le même caractère impératif que les croyances traditionnelles.¹⁵¹

Nouvelle culture et conscience populaire capables de défaire les croyances traditionnelles, voilà deux éléments majeurs d'une façon démocratique d'envisager la politique que le marxisme est censé promouvoir auprès des masses. Toutefois Gramsci rejette la conception élitiste du volontariat qui promeut exclusivement, comme le fait la tradition philosophique classique, l'initiative des "meilleurs". Le volontariat élitiste condamne les masses à la passivité et à l'inaction politique en renforçant l'indifférence des masses à l'endroit de la philosophie de la *praxis*. Pour qu'il ne soit pas complètement dépassé par les événements, l'intellectuel aurait avantage à se mettre au service des intérêts du peuple et à favoriser la participation directe des subalternes aux enjeux qui les affectent :

La fonction des grands intellectuels, si elle se maintient intacte, trouve toutefois un milieu beaucoup plus difficile pour s'affirmer et se développer : le grand intellectuel doit, lui aussi, se plonger dans la vie pratique, devenir un organisateur des aspects pratiques de la culture, s'il veut continuer à diriger; il doit se démocratiser, être plus actuel : l'homme de la Renaissance n'est plus possible dans le monde moderne, quand des masses humaines toujours plus considérables participent activement et directement à l'histoire.¹⁵²

D'ailleurs même si Gramsci n'offre pas dans ses *Cahiers* une définition précise d'un système de démocratie directe il est clair qu'il rejette explicitement toute forme d'autoritarisme aveugle qui ne fait que passer ses diktats aux masses. Même s'il arrive à Gramsci de vanter les mérites de la discipline dans la lutte révolutionnaire, il ne le fait jamais au détriment de la liberté et, à l'instar des penseurs libertaires, il ne bradait jamais la liberté politique des masses sous prétexte d'assurer l'efficacité du mouvement révolutionnaire, mais favorisait plutôt un certain équilibre entre la discipline et la spontanéité libre.

¹⁵¹ *Ibid.*, p.199.

¹⁵² Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 6, *op.cit.*, p.16-17.

Comment la discipline doit-elle être entendue, si par ce mot on entend un rapport continu et permanent entre gouvernants et gouvernés qui réalise une unité collective? Non pas certes comme une prise d'ordres passive et servile, comme l'exécution d'une consigne... mais comme une assimilation consciente et lucide de la directive à réaliser [...] La discipline n'annule donc pas la personnalité ni la liberté : la question de la « personnalité et de la liberté » se pose non pas à cause de la discipline, mais à cause de l'« origine du pouvoir qui ordonne la discipline ». Si cette origine est « démocratique », c'est-à-dire si l'autorité est une fonction technique spécialisée et non un « arbitraire » ou un ordre extrinsèque et extérieur, la discipline est un élément nécessaire démocratique, de liberté.¹⁵³

Inhérente aux directives émanant de la volonté populaire des masses dans le but de réaliser la révolution prolétarienne, la discipline, affirme Gramsci, n'est non seulement nécessaire mais bénéfique tant qu'elle ne dégénère pas en autoritarisme.

7. Favoriser la contribution participative des minorités actives, pourvu qu'elles soient liées organiquement aux classes subalternes

Dans son livre sur Gramsci, Sue Golding¹⁵⁴ remarque qu'il s'est mis à l'affût d'une formule politique qui pourrait mener à une démocratie post-libérale et souligne qu'il s'employait à consolider les liens entre intellectuels et classes subalternes afin de forger une volonté nationale-populaire. Ce n'est qu'une fois cette volonté organiquement intégrée au bloc porteur de progrès historique que les classes subalternes parviennent à s'affranchir des carcans imposés par le capitalisme.

Indeed, it would not be overstating the case to say that, in Gramsci's prison notebooks, we are given a series of vital and challenging concepts, which, taken together, begin to articulate the basis for what has come to be known as a 'post'-liberal democracy. His is a theory about democracy that incorporates the central premiss that society, and indeed 'the people', must be understood not simply as entailing a specific historicity – without a natural order or essence – but as necessarily born out of and sustained by an open, creative, and immanent intellectual as well as prático-political 'will'. His theory takes this 'will', itself diversified and fractured, as both the ground and the horizon – as both the 'is' and the 'ought' – of a democratic possibility.¹⁵⁵

¹⁵³ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 14, *op.cit.*, p.62-63.

¹⁵⁴ Sue Golding, *Gramsci's Democratic Theory, Contributions to a Post-Liberal Democracy*, Toronto, University of Toronto Press, 1992.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p.XII.

Selon Golding, le changement social préconisé par Gramsci nécessite donc plus qu'un simple développement économique. La superstructure se transforme et les changements majeurs deviennent effectivement possibles si et seulement si la classe sociale fondamentale et ses intellectuels commencent à comprendre les contradictions inhérentes à l'ancienne société et se mettent à formuler de nouvelles solutions au malaise social. Gramsci ajoute que, sans un lien organique entre la classe porteuse d'avenir et d'idées nouvelles, il y a risque de blocage. C'est que les transformations purement économiques qui engendrent des crises financières ne sont pas suffisantes à elles seules pour transformer l'ordre politique. Il incombe donc à la minorité active de développer de façon plus cohérente les solutions pratiques pour que les masses prennent pleinement conscience de leur condition d'exploitées et deviennent avides de changement,

D'autre part on n'aurait pu avoir une organicité de la pensée et une solidarité de la culture que si entre les intellectuels et les simples, il y avait eu la même unité qui doit s'exercer entre la théorie et la pratique, c'est-à-dire si les intellectuels avaient été organiquement les intellectuels de ces masses, si en d'autres termes, ils avaient élaboré et rendu cohérents les principes et les problèmes que les masses posaient dans leur activité pratique, constituant ainsi un bloc culturel et social.¹⁵⁶

De surcroît Gramsci note que la classe fondamentale ne réussit à développer son autoconscience que par un processus long et ardu qui passe nécessairement par le recrutement d'un certain nombre d'intellectuels organiques qui la guident dans sa lutte contre les forces adverses. La bourgeoisie, par exemple, n'a pas simplement pris le pouvoir une fois qu'elle a tenu économiquement le haut du pavé. Elle a dû au préalable élaborer une idéologie susceptible de lui procurer ne serait-ce que le consensus passif des autres classes. Pour ce faire, la bourgeoisie a notamment échafaudé une nouvelle vision du monde jugée supérieure à l'ancienne, mieux adaptée à la nouvelle structure économique et capable de rallier une masse critique d'intellectuels à sa cause.

Historiquement, l'autoconscience signifie la création d'une avant-garde d'intellectuels; une « masse » ne se « détache » pas et ne devient pas « indépendante » sans organisation; et il n'y a pas d'organisation sans intellectuels, sans organisateurs et sans dirigeants. Mais ce processus de création des intellectuels est long et difficile, comme nous l'avons déjà signalé [...] Une situation historique nouvelle crée une nouvelle superstructure idéologique dont les représentants (les intellectuels) doivent eux aussi se concevoir comme de « nouveaux intellectuels », provenant d'une

¹⁵⁶ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 11, *op. cit.*, p.182.

nouvelle situation et non comme la continuation des intellectuels précédents.¹⁵⁷

Nonobstant la défaite essuyée par le mouvement ouvrier et la montée du fascisme, Gramsci continuait à croire, affirme Golding, que la classe ouvrière reste toujours le seul acteur ayant le potentiel de diriger les forces subalternes. La science et l'art politiques de Gramsci consistent à éviter les excès du déterminisme vulgaire et de l'utopie qui tenaient peu compte de la situation économique et des forces sociales engagées dans une lutte à finir contre l'injustice. Selon Golding, Gramsci visait à identifier correctement le devoir-être dans le mouvement social lui-même en vue de promouvoir le front commun des forces politiques progressistes, le seul capable de réaliser l'émancipation des masses populaires,

By entailing conceptual space for both the 'ought' and the 'is' this historically and politically nuanced concept of the will became, for Gramsci, a systematic attempt at articulating the importance and fluidity of the structure or terrain as, itself, a 'ground' – a fracture, diverse, i.e., discursively ontological 'ground' – of social ethicality. It also became a systematic attempt at articulating theoretically and practically, the way in which direct participation could and must contribute to making the 'impossible' real.¹⁵⁸

À la fois critique de la vision orthodoxe du marxisme voulant que la conscience révolutionnaire et la science soient importées de l'extérieur par des penseurs issus de la classe bourgeoise et de la vision passive selon laquelle les intellectuels engagés n'ont qu'à soutenir le mouvement spontané des masses, peu importe sa direction. Gramsci tout comme Bakounine et Kropotkine, soutenait qu'il incombait aux intellectuels organiques des classes subalternes de participer activement et ouvertement au mouvement visant à renverser la domination bourgeoise.

D'après Golding toute la dialectique révolutionnaire de Gramsci repose sur ce va-et-vient constant entre le mouvement spontané des masses et la direction éthico-politique des intellectuels organiques. Gramsci formulait donc une nouvelle vision démocratique qui serait différente du modèle libéral bourgeois, en ce qu'elle rescinde les subdivisions binaires

He did this, in part, by suggesting, that what was at stake in creating a democracy was making sure that the political system itself reflected an ongoing – that is to say, fluid – 'organic unity' between the intellectuals and the people-nation, between leaders and led, between 'theory and practice' and so forth. Moreover, he stressed that this 'organic unity', in

¹⁵⁷ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 8, *op.cit.*, p.353-354.

¹⁵⁸ Golding, *op.cit.*, p.76.

order to be 'truly representative', must itself be based on, and fundamentally expressive of, the will of the people.¹⁵⁹

Dans le capitalisme développé, les classes subalternes ont de la difficulté à produire d'une façon systématique une idéologie qui soit cohérente. Leurs intellectuels, même en petit nombre, sont longs à former et, pis encore, se font souvent récupérer par l'idéologie dominante. Selon Gramsci « Les classes inférieures, étant historiquement sur la défensive, ne peuvent acquérir une conscience de soi que négativement, à travers la conscience de la personnalité et des limites de classe de l'adversaire.¹⁶⁰ » En ce qui concerne Todd May, il note, dans son livre sur le poststructuralisme¹⁶¹ que certaines perceptions particulièrement lucides de la tradition marxiste avaient fait état, dès la première moitié du 20^e siècle, des impairs à la fois du libéralisme et du marxisme autoritaire. May exprime une certaine admiration pour Gramsci et Lukács pour les efforts qu'ils ont déployés afin de sortir de l'impasse théorique et politique dans laquelle se retrouvait alors le marxisme. Il les considère, en plus, comme les précurseurs de l'École de Francfort,

The most trenchant analyses of this contradiction between essence and appearance, which prevents the realization of a unity between what is and what ought to be, have been offered by the Critical Theorists, especially Theodor Adorno and Max Horkheimer. Discussions of what has prevented the anticipated revolution from occurring were hardly inaugurated by the Critical Theorists. Gramsci's analysis of hegemony and Lukács's writings on reification and commodification are theories of bourgeois dominance and routes to worker liberation.¹⁶²

Il y a lieu de rappeler cependant que la description faite par Gramsci de l'hégémonie bourgeoise correspond quasiment à celle développée par Kropotkine. Les deux philosophes en tirent à peu près les mêmes conclusions. La bourgeoisie ne règne pas en classe dominante uniquement parce qu'elle possède les moyens de production et qu'elle exploite les travailleurs, mais surtout en raison de son contrôle de la société qu'elle dirige par le biais de son idéologie et de ses institutions qui exercent une hégémonie sur l'ensemble des groupes subalternes. Tout comme Gramsci, Kropotkine définit la force de la bourgeoisie comme étant en grande partie tributaire de sa direction.

La bourgeoisie est une force, non seulement parce qu'elle possède la richesse, mais surtout parce qu'elle a mis à profit le loisir que lui donnait la richesse pour s'instruire dans l'art de gouverner et pour élaborer une science qui sert à justifier la domination. Elle sait ce

¹⁵⁹ *Ibid.*, p.77.

¹⁶⁰ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 3, *op.cit.*, p.289.

¹⁶¹ Todd May, *The Political Philosophy of Poststructuralist Anarchism*, Pennsylvania, University of Pennsylvania Press, 1994.

¹⁶² *Ibid.*, p.23-24.

qu'elle veut, elle sait ce qu'il faut pour que son idéal de société se maintienne; et tant que le travailleur ne saura pas, lui aussi, ce qu'il faut, et comment y arriver, il devra rester esclave de celui qui sait.¹⁶³

Quant à Kropotkine, il avance que l'amélioration de la condition ouvrière passe par un lien organique entre les masses et ses intellectuels pour former un nouveau bloc historique qui remplace l'ancien en voie de désagrégation. Il s'agit, pour reprendre les termes de Gramsci, d'une transformation où les sentiments et les passions passent à un niveau supérieur de compréhension. Ceux qui ne savent pas, les ouvriers exploités et les autres groupes subalternes, découvrent les raisons objectives qui les maintiennent dans la misère et l'exclusion. Il se forme, par la suite, une adhésion organique entre la minorité active qui formule plus explicitement les griefs de la classe à laquelle elle est liée et le mouvement spontané des masses qui s'éduquent et qui sont décidées à mener la révolution jusqu'au bout,

L'erreur de l'intellectuel consiste à croire qu'il puisse « savoir » sans comprendre, et spécialement sans sentir, et sans être passionné [...] c'est-à-dire sans sentir les passions élémentaires du peuple, en les comprenant, et donc les expliquant et les justifiant dans la situation historique déterminée, et en les rattachant dialectiquement aux lois de l'histoire, à une conception supérieure du monde élaborée scientifiquement et d'une façon cohérente : le « savoir »; on ne fait pas de politique-histoire sans cette passion, c'est-à-dire sans ce lien sentimental entre les intellectuels et le peuple-nation [...] Si le rapport entre les intellectuels et le peuple-nation, entre les dirigeants et les dirigés, les gouvernants et les gouvernés, est fourni par une adhésion organique, dans laquelle le sentiment-passion devient compréhension, et de là savoir (non pas mécaniquement, mais de façon vivante), alors et alors seulement il s'agit d'un rapport de représentation, et se produit l'échange des éléments individuels entre gouvernés et gouvernants, dirigés et dirigeants, c'est-à-dire se réalise la vie de l'ensemble qui seule est la force sociale, se crée le « bloc historique ».¹⁶⁴

Ce long passage explique de la façon la plus explicite la vision du rapport entre la minorité active et le peuple-nation. Sans cet échange bénéfique aux deux parties concernées, l'émancipation des classes subalternes est bloquée. Sue Golding résume bien cet aspect de la pensée politique de Gramsci lorsqu'elle affirme que dans ses *Cahiers de prison*, il n'assignait pas au Parti de diriger de manière autoritaire le mouvement révolutionnaire. Il privilégiait plutôt le double rôle d'éducateur et de rassembleur en vue d'attiser la volonté collective nationale-populaire et de l'orienter vers la tâche de renverser les forces réactionnaires dominantes.

¹⁶³ Kropotkine, *Œuvres, op.cit.*, p.283.

¹⁶⁴ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 11, *op.cit.*, p.300.

To put it in strategic terms directly, this task, this hegemonic struggle, was precisely the task of creating a collective will, a will that would become an organized, unified – above all, organic – expression or constitutive unity of the people. Moreover, it was a task, as we shall discuss in greater detail, below, that fell primarily to the political party acting as an ‘organic’ intellectual [...] But the notion of ‘party’ for Gramsci was not the usual vanguardist concept. It was to be understood, first and foremost, as an ‘organic intellectual’, i.e., as precisely that organism that was able to present or bring into existence, to codify or make more ‘coherent’, a world-view in a way that would be ‘directive and organizational, i.e., educative, i.e., intellectual.’¹⁶⁵

Fort de sa théorisation de l’hégémonie et du rôle qu’il assigne aux intellectuels organiques, Gramsci a su de surcroît, affirme May, dépasser en matière de pouvoir certaines limites théoriques inhérentes à la fois au marxisme et à l’anarchisme classiques. En outre il a attribué au pouvoir un rôle productif qui s’ajoute à celui de son recours à la coercition. Mais abstraction faite de cet ajout, nous retenons surtout le rapprochement qu’il fait entre marxisme et anarchisme qui corrobore le choix de notre grille de lecture.

Power, as we have seen, constitutes for the anarchists a suppressive force. The image of power with which anarchism operates is that of a weight, pressing down – and at times destroying – the actions, events and desires with which it comes into contact. This image is common not only to Proudhon, Bakunin, Kropotkin, and the nineteenth-century anarchists generally, but to contemporary anarchists as well. It is an assumption about power that anarchism shares with liberal social theory, which sees power as a set of restraints-upon-action, prescribed primarily by the state and whose justice depends upon the democratic status of that state. Marxism, too, is oriented for the most part by the assumption that power is suppressive, although the work of Antonio Gramsci on hegemony and of contemporary Marxists like Nicos Poulantzas suggests that Marxism is compatible with an interpretation of power that sees it as productive as well as suppressive.¹⁶⁶

L’association du concept gramscien à la notion du pouvoir considéré à la fois comme productif aussi bien que répressif, rapprocherait Gramsci de penseurs comme Foucault et d’autres théoriciens qui ont des affinités libertaires.

8. *Formuler des solutions de masse à la révolution sociale*

Gramsci rejetait l’idée voulant que les transformations sociales majeures puissent s’opérer par des petits groupes d’individus isolés, d’autant plus que les masses, à l’ère moderne, avaient fait irruption dans la politique et l’histoire. À l’instar des anarchistes, Gramsci soutenait, par contre, que la seule façon de

¹⁶⁵ Golding, *op.cit.*, p.110-111.

¹⁶⁶ May, *op.cit.*, p.61.

mettre fin à l'exploitation capitaliste passait par un mouvement de masse. D'ailleurs dès ses premiers *Cahiers*, il affirmait que Marx avait un avantage sur Hegel en ce qui a trait au rôle décisif des masses dans la transformation du monde « Marx ne pouvait pas avoir des expériences historiques supérieures à celles de Hegel (du moins de très supérieures) mais il avait le sens des masses, grâce à son activité de journaliste et d'agitateur.¹⁶⁷ » Ce "sens des masses" est primordial pour Gramsci. L'intellectuel révolutionnaire ne peut se passer de la collaboration avec des milliers de personnes. Gramsci revenait souvent à la question de la direction révolutionnaire dont les conséquences sur la stratégie qu'il proposait ne lui échappaient pas. Une des clés pour s'assurer que les masses approuvent les directives de leurs chefs, par conviction, était la création au sein du parti révolutionnaire d'un groupe intermédiaire qui interviendrait en tant que médiateur en cas de désaccord entre dirigeants et dirigés,

La solution du problème [du rapport organique entre les intellectuels et les masses], qui se complique justement du fait que dans les partis progressistes les intellectuels ont une fonction importante, peut se trouver dans la formation entre les chefs et les masses d'une couche moyenne, la plus nombreuse possible, qui crée un équilibre interdisant aux chefs de dévier dans les moments de crise radicale et élevant de plus en plus la masse.¹⁶⁸

D'ailleurs Gramsci note qu'une crise organique apparaît dans les États modernes justement chaque fois que la classe dominante cesse d'être dirigeante par dégradation de son hégémonie. C'est à ces moments que les forces progressistes tentent un ultime effort pour se rallier les masses à la cause révolutionnaire. Il y aurait alors avantage, recommande Gramsci, de recourir à une guerre de position en occupant les parcelles de territoires politiques et idéologiques, qui ont échappé aux mains de la classe dominante, ou en voie de l'être. D'ailleurs Gramsci voit d'un bon œil la crise d'"autorité" dans les États à société civile développée, justement parce que dans ce contexte le matérialisme historique, en tant qu'idéologie de masse, a plus de chance de gagner du terrain auprès des subalternes,

L'aspect de la crise moderne que l'on déplore comme une « vague de matérialisme » est lié à ce que l'on appelle « crise d'autorité ». Si la classe dominante a perdu le consentement, c'est-à-dire si elle n'est plus « dirigeante », mais seulement « dominante », et seulement détentrice d'une pure force de coercition, cela signifie précisément que les grandes masses se sont détachées des idéologies traditionnelles, qu'elles ne croient plus à ce en quoi elles croyaient auparavant [...] Ceci permet également de conclure que se forment les conditions les plus favorables pour une expansion inouïe du matérialisme historique. C'est la pauvreté initiale elle-même, que le

¹⁶⁷ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 1, Paris, Gallimard, 1996, p.89.

¹⁶⁸ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 2, Paris, Gallimard, 1996, p.218.

matérialisme historique ne peut pas ne pas avoir comme théorie diffuse de masse, qui renforcera son expansion.¹⁶⁹

Il n'existe pas, de l'avis de Gramsci, d'incompatibilité entre la philosophie de la *praxis* et le mouvement spontané des masses. Que le marxisme traîne de la patte ou qu'il devance l'action instinctive des classes subalternes, théorie et pratique finissent par fusionner au profit de la cause révolutionnaire. Car selon Gramsci la philosophie de la *praxis* présuppose l'unité entre la direction consciente et la spontanéité et se distingue en étant réellement une politique de masses et non simplement "se réclamant des masses" :

À ce propos, une question théorique fondamentale se pose : la théorie moderne peut-elle être en opposition avec les sentiments « spontanés » de la masse? (Spontanés dans le sens qu'ils ne sont pas dus à une activité systématique de la part d'un groupe dirigeant déjà conscient, mais se sont formés à travers l'expérience quotidienne, éclairée par le « sens commun », c'est-à-dire la conception du monde traditionnelle et populaire, ce que d'une façon très terre à terre on nomme « instinct » et qui n'est lui aussi qu'une acquisition historique primitive et élémentaire.) Non, elle ne peut pas être en opposition avec eux : il y a entre eux une différence « quantitative », de degré, non de qualité : une réduction, pour ainsi dire réciproque, devrait être possible, un passage des uns à l'autre et vice versa.¹⁷⁰

Par la guerre de position qu'il préconise, Gramsci entend que ceux qui dirigent la lutte contre le réseau de tranchées de la classe adverse s'assurent en premier lieu de gagner l'appui des masses à leur cause. Quant à sa définition même de ce que représente le marxisme dans le monde moderne, Gramsci fait de la philosophie de la *praxis* une question de collectivité, faute de quoi les masses ne pourront s'acquitter de leur tâche qui consiste à redresser les torts infligés aux classes subalternes dans le monde contemporain. Mais, au préalable, Gramsci décide de servir à Croce le même traitement radical que Marx a réservé à Hegel, c'est-à-dire de le remettre sur ses pieds.

Il faut, autrement dit, opérer pour la conception philosophique de Croce la même réduction que celle que les premiers théoriciens de la philosophie de la *praxis* ont opérée pour la conception hégélienne [...] C'est là la seule manière historiquement féconde de provoquer une reprise adéquate de la philosophie de la *praxis*, d'élever cette conception, qui s'est « vulgarisée » à cause des nécessités de la vie pratique immédiate, au niveau qu'elle doit atteindre pour résoudre les tâches plus complexes que propose l'évolution actuelle de la lutte : la création d'une nouvelle culture intégrale ayant les caractéristiques de masse de la Réforme protestante et de la philosophie des lumières françaises, et les caractères du classicisme de la culture grecque et de la Renaissance italienne, une culture qui,

¹⁶⁹ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 3, *op.cit.*, p.283.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p.295.

pour reprendre les termes de Carducci, synthétise Maximilien Robespierre et Emmanuel Kant, la politique et la philosophie dans une unité dialectique intrinsèque et liée non seulement à un groupe social français ou allemand, mais européen et mondial.¹⁷¹

Bakounine était lui aussi convaincu que dans le monde moderne, la révolution ne constitue pas une préoccupation foncièrement locale. Avec le développement du capitalisme et de l'État moderne, il est de mise de mener une action à l'échelle de la planète capable de mobiliser des milliers et même des millions d'individus. Tout comme Bakounine, Gramsci soutient que l'intellectuel organique s'intéresse particulièrement à régler les problèmes concrets des masses exploitées. Ce n'est qu'en discutant directement avec le peuple que l'émancipation devient possible. Bakounine remarque que l'ère des individus charismatiques ne peut conduire à une véritable libération,

Tout frère international doit avoir compris que le temps des personnalités dominantes est passé. La domination des personnes était parfaitement naturelle et logique dans les révolutions politiques, puisque toute révolution politique ne peut avoir d'autre objet que de remplacer une domination par une autre. Elle est absolument déplacée et doit devenir impossible dans la révolution sociale qui, ayant pour objet unique l'émancipation intégrale et réelle des masses, doit détruire dans sa racine même aussi bien que dans toutes ses conséquences le principe même de l'autorité. Dans la révolution sociale, il ne peut y avoir plus de place que pour la pensée et pour l'activité collective.¹⁷²

Gramsci mettra plus tard en garde le prolétariat contre le détournement de l'espoir collectif de l'émancipation des masses vers le culte de la personnalité qu'instaurera Mussolini. Au terme de cette analyse, nous croyons avoir établi la conformité des écrits de Gramsci aux huit critères de Guérin et, partant, justifier notre choix de lecture marxiste-libertaire. En cours de route nous avons relevé la correspondance entre cette grille et l'actualité de Gramsci que nous traiterons plus en détail dans le chapitre suivant.

¹⁷¹ Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 10, *op.cit.*, p.39-40.

¹⁷² Bakounine, *op.cit.*, p.345.

Chapitre X - Actualité de Gramsci dans les débats contemporains

Le lien entre l'actualité de Gramsci et son marxisme-libertaire ne semble pas aller de soi. Pourtant, l'évolution des mentalités a rendu caduc le concept de dictature du prolétariat au profit d'un marxisme exempt du culte de la personnalité et des purges à la Staline, d'un marxisme respectueux de la liberté individuelle et de la participation collective. La chute du Mur de Berlin a fait perdre beaucoup de plumes au marxisme autoritaire, d'où l'intérêt renforcé de ne retenir de l'enseignement de Gramsci que son penchant libertaire, bien qu'il ne soit pas exclusif à sa réflexion.

D'ailleurs, plusieurs penseurs contemporains ont souligné que les concepts de Gramsci à coloration libertaire répondent on ne peut mieux aux questions soulevées entre autres par la mondialisation des nouveaux mouvements sociaux. De surcroît, la nouvelle mouvance anarchiste, qui n'a cessé de s'affirmer en tant que mouvement social et politique, rend plausible l'association du penchant libertaire de Gramsci aux préoccupations d'aujourd'hui. En outre, les nombreuses recherches actuelles sur Gramsci semblent privilégier l'ouverture d'esprit du penseur sarde au détriment de son attachement au rigorisme. Pour toutes ces raisons, l'ajout d'un chapitre sur l'actualité de Gramsci s'avère pertinent du fait des liens qui existent entre ces deux dimensions.

Dans cette perspective, l'actualité de Gramsci dérive comme corollaire de la grille de lecture marxiste-libertaire, car comme nous l'avons déjà fait remarquer à plusieurs reprises, les exégètes qui soutiennent la dimension libertaire du marxisme gramscien sont les premiers à avoir attesté la pérennité de sa pensée. Dans ce chapitre, nous ajoutons à titre indicatif un certain nombre de théoriciens et de chercheurs qui, provenant de disciplines variées, concourent dans le même sens, en tant que continuateurs de Gramsci ou qui s'en inspirent dans le traitement de questions actuelles. En tête de liste des tributaires de la pensée gramscienne, mentionnons Edward Saïd, le spécialiste de l'orientalisme; Robert W. Cox, Mark Rupert et William Robinson, théoriciens des relations internationales; Raymond Williams, spécialiste de langue et de littérature anglaises. Ajoutons à ceux-là les chercheurs qui ont réservé à Gramsci une place de choix dans les débats actuels ou qui n'ont pas hésité à pallier l'aspect fragmentaire de ses écrits pour en dégager les traits universels. Parmi eux, se signalent en particulier, Ernesto Laclau et Chantale Mouffe qui ont mis à l'ordre du jour la conceptualisation gramscienne en y relevant les emprunts des nouveaux mouvements sociaux afin de faire valoir leurs revendications (féministes, écologistes, antiracistes, etc.) Quant à Renate Holub, elle examine l'actualité de Gramsci d'un point de vue post-moderne. Dans cette perspective elle dissocie la forme du contenu en spécifiant que la forme est pérenne tandis que le contenu s'inscrit dans le contexte historique.

Edward Saïd

En premier lieu, il appert que Gramsci occupe une place de choix dans au moins deux livres d'Edward Saïd, nommément *Orientalism* et *Culture and Imperialism*, où l'auteur reconnaît que son œuvre est grandement tributaire des écrits du penseur sarde. En effet, Saïd reprend à son compte plusieurs observations faites par Gramsci, telles que la distinction entre société civile et société politique, le concept d'hégémonie qu'il juge essentiel pour comprendre la culture occidentale et tout indiqué à étoffer sa vision de l'orientalisme, car d'après lui :

... certain cultural forms predominate over others, just as certain ideas are more influential than others; the form of this cultural leadership is what Gramsci has identified as *hegemony* [...] or the result of cultural hegemony at work, that gives Orientalism the durability and the strength I have been speaking about.¹

Saïd sait gré à Gramsci de l'avoir initié à cette forme déviante qu'exerce la classe dominante et l'a porté à en soutenir l'irrecevabilité, pour vice de forme et de contenu des thèses que portent sur l'Orient certains penseurs occidentaux.

De surcroît, Saïd décèle à des degrés divers chez Gramsci, Foucault et Raymond Williams, des affinités entre culture et hégémonie qui sont fécondes, pourvu que soit tenu compte de la dimension personnelle. Tout en rappelant que Gramsci soulève la question de la conscience de ce qu'est l'être humain, Saïd note que l'œuvre gramscienne fait état de la multitude de traces qu'imprime sur l'individu le processus historique et suggère d'en dresser l'inventaire. Conformément à cette consigne, Saïd s'auto-analyse en vue de relever les empreintes qui ont marqué son itinéraire intellectuel. Il découvre qu'il a fibres et racines sur au moins trois continents, ce qui l'habilite à jouer le rôle d'arbitre dans le débat interculturel :

... these countries [Palestine, Britain, France, the United States] are the three in whose orbits I was born, grew up, and now live. Although I feel at home in them, I have remained, as a native from the Arab and Muslim world, someone who also belongs to the other side. This has enabled me in a sense to live on both sides, and to try to mediate between them.²

N'était-ce de l'influence de Gramsci sur lui, Saïd n'aurait probablement pas entrepris l'œuvre colossale qui a marqué son époque. C'est donc à travers ses continuateurs qui reconnaissent cette dette envers lui que Gramsci s'impose comme un penseur actuel. D'ailleurs Saïd note que :

¹ Edward Saïd, *Orientalism*, New York, Vintage Books Edition, 1979, p.7.

² Edward Saïd, *Culture and Imperialism*, New York, Vintage Books Edition, 1994, p. XXIII de l'introduction.

Whether what I have achieved is the inventory prescribed by Gramsci is not for me to judge, although I have felt it important to be conscious of trying to produce one. Along the way, as severely and as rationally as I have been able, I have tried to maintain a critical consciousness, as well as employing those instruments of historical humanistic, and cultural research.³

La sincérité de cet aveu, à ne pas en douter, illustre la pérennité de la pensée de Gramsci et montre que cette réflexion, du fait d'avoir eu, une génération plus tard, un continuateur de taille en la personne de Saïd, va au-delà de l'époque de sa production. Cela n'autorise pas à nier l'historicité soutenue par Gramsci et adoptée par Saïd qui déclare, à l'instar de son mentor,

I do not believe that authors are mechanically determined by ideology, class or economic history, but are, I also believe, very much in the history of their societies, shaping and shaped by that history.⁴

Dans son *Culture and Imperialism*, Edward Saïd est convaincu d'être habileté à traiter d'une problématique qui engage principalement l'Occident, bien qu'il ne soit pas un occidental de souche. Pour défendre son point de vue, Saïd s'appuie sur une observation faite par Gramsci à l'effet que toute exclusion en matière de réflexion n'est pas de mise et en conclut que tout chercheur bien intentionné a droit de s'acquitter de la tâche de son choix, peu importe son appartenance à une ethnie, une religion, ou un sexe donnés, pourvu qu'il vise par son projet à déplacer les bornes de l'inconnu :

If one believes with Gramsci that an intellectual vocation is socially possible as well as desirable, then it is an inadmissible contradiction at the same time to build analyses of historical experience around exclusions, exclusions that stipulate, for instance, that only women can understand feminine experience, only Jews can understand Jewish suffering, only formerly colonial subjects can understand colonial experience.⁵

Le sceau d'approbation de Gramsci en cette matière déborde le contexte historique où il a été formulé et Saïd s'en sert pour justifier des recherches utiles à l'humanité, telles que la découverte du sanskrit par les grammairiens allemands et français, des épopées indiennes par des poètes anglais, du soufisme par des penseurs européens et américains. Toutefois Edward Saïd nous rappelle que Gramsci nous met en garde contre le colonialisme et l'activité impérialiste, « revision has overtaken the massive edifice of Western empire, challenging it, to use Gramsci's vivid metaphor, in a mutual siege.⁶ » Entre le mouvement de libération de l'Irlande par Yeats et le traitement que consacre Gramsci à l'impérialisme, Saïd n'hésite pas

³ Saïd, *Orientalism*, *op.cit.*, p.26.

⁴ Saïd, *Culture and Imperialism*, *op.cit.*, p. XXII de l'introduction.

⁵ *Ibid.*, p.31.

⁶ *Ibid.*, p.195

à souligner la supériorité de la réflexion de ce dernier. Il ajoute que la perception prophétique de Yeats bien qu'elle allie la raison à la politique dans le contexte de décolonisation et qu'elle souligne le besoin d'un équilibre entre violence et organisation, s'inscrit néanmoins en deçà de la vision gramscienne qui prévoit une période de transition avant la réalisation d'un nouvel ordre politique doté d'une hégémonie morale. Faute de quoi les peuples décolonisés auraient souffert en vain. Toutefois, Saïd atténue un tant soit peu sa prise de position initiale en notant que

The essential Yeatsian themes sound through the earlier and later literary work: the problem of assuring the marriage of knowledge to power, of understanding violence, interestingly they are also sounded in Gramsci's roughly contemporary work, undertaken and elaborated in a different context.⁷

Après ce rapprochement entre deux réflexions produites dans des contextes différents, Saïd procède à faire la distinction entre colonialisme et impérialisme, caractérisant ce dernier par l'absence de contrôle politique, bien que les effets de la domination persistent « Accompanied by cultural hegemony – the force of ruling and, as Gramsci calls them, directive (*dirigente*) ideas – emanating from the West and exerting power over the peripheral world, has sustained it.⁸ » Saïd conclut que Gramsci a le mérite d'avoir distingué la domination de la direction. Toujours opérationnelle, une telle distinction atteste que l'analyse gramscienne sert encore à la compréhension de phénomènes se produisant dans le cadre spatio-temporel actuel et, partant, plaide en faveur de son actualité.

Raymond Williams

Abondant dans le même sens que Saïd, Raymond Williams tire des conclusions quasi identiques concernant l'actualité de Gramsci. Issu d'une famille d'ouvriers, Raymond Williams éprouve une affinité instinctive avec le marxisme qu'il considère compatible avec la culture. Tôt dans sa carrière, il sent le besoin d'explorer le matérialisme historique et tend à se familiariser avec les théoriciens/praticiens qui ont traité du marxisme tels que Lukács, Sartre, Goldman et Althusser. Chemin faisant, la préférence marquée de Williams pour l'École de Francfort s'affirme davantage, notamment en ce qui a trait aux travaux de Walter Benjamin. Mais parallèlement à ce groupe prestigieux qui constitue sa source d'inspiration, il souligne « the extraordinarily original work of Antonio Gramsci.⁹ » Les raisons pour lesquelles Williams porte un jugement si favorable à l'endroit de Gramsci restent peu développées. Il se peut qu'il ait apprécié l'élaboration faite par Gramsci des concepts de culture, de langue et de littérature

⁷ *Ibid.*, p.236-237.

⁸ *Ibid.*, p.249.

⁹ Raymond Williams, *Marxism and Literature*, Oxford, University Press, 1977, p.4.

que Williams tient à cœur. En plus, Williams se sent tributaire de la philosophie de la *praxis* telle qu'illustrée par Gramsci et note que son ouvrage s'y conforme

While this book [*Marxism and Literature*] is almost wholly theoretical, every position in it was developed from the detailed practical work that I have previously undertaken, and from the consequent interaction with other, including implicit, modes of theoretical assumption and argument.¹⁰

Ce rapprochement plausible plaide assurément en faveur de la pérennité de la pensée gramscienne, bien que Williams ne le dise qu'à demi-mot. Il note toutefois que par une soi-disant objectivité abstraite, le déterminisme, désigné sous l'appellation d'économisme, fut imputé à tort au marxisme. Le flou des termes utilisés par Marx est en partie responsable de cette méprise, affirme Williams, surtout que l'auteur du *Capital* n'excluait pas la possibilité d'établir de nouveaux rapports sociaux pourvu que le mode de production en vienne à être dépassé sur le plan pratique. Ayant pressenti les insuffisances de l'économisme, Raymond Williams s'inspire de Gramsci, sans pour autant lui en savoir gré, pour affirmer que :

Any categorical objectification of determined or overdetermined structures is a repetition of the basic error of "economism" at a more serious level, since it now offers to subsume (at times with a certain arrogance) all lived, practical and unevenly formed and formative experience.¹¹

Bien versé dans la pensée de Gramsci, Raymond Williams ne jugeait pas utile de citer des extraits des *Cahiers* à l'appui de son interprétation, se fiant sur l'intelligence du lecteur averti. À cet effet, il se contentait de se référer aux écrits de Gramsci pour indiquer que la ressemblance de sa prise de position avec celle de Croce ne reflétait pas une simple association d'idées, car Gramsci donnait son aval au trait spéculatif de la réflexion crocienne qui pouvait servir d'outil pour l'action. La pensée de Croce, selon Gramsci, pouvait être retraduite en un langage compatible avec la philosophie de la *praxis*,

Bien qu'elle se présente comme un dépassement de la philosophie de la *praxis*, elle [la pensée historiographique de Croce] représente essentiellement une réaction contre l'« économisme » et le mécanisme fataliste. Le critère d'après lequel il faut critiquer et évaluer une pensée, non pour ce qu'elle prétend être, mais pour ce qu'elle est réellement et pour la façon dont elle se manifeste dans les œuvres historiques, est valable pour Croce aussi. Pour la philosophie de la *praxis*, la méthode spéculative elle-même n'est pas une futilité puisqu'elle s'est avérée féconde en « instruments » intellectuels que la philosophie de la *praxis* a

¹⁰ *Ibid.*, p.8.

¹¹ *Ibid.*, p.88-89.

su intégrer (la dialectique, par exemple.) La pensée de Croce doit donc être appréciée pour sa valeur instrumentale.¹²

Mais c'est notamment à l'occasion de la présentation du concept d'hégémonie que Raymond Williams confirme spécifiquement l'actualité de Gramsci. À l'origine, dit-il, la notion de domination s'appliquait principalement aux relations interétatiques, mais le marxisme en a étendu le sens aux relations entre classes sociales. Gramsci établit un rapport de somme zéro entre ses deux volets, c'est-à-dire, à un taux élevé de consentement correspond un recours minimal de l'État à la coercition et vice versa. Ainsi Williams note que même si Gramsci a rédigé ses *Cahiers* dans des conditions peu favorables, la valeur de ses concepts avait subi le test du temps,

Hegemony then acquired a further significant sense in the work of Antonio Gramsci, carried out under great difficulties in a Fascist prison between 1927 and 1935. Much is still uncertain in Gramsci's use of the concept but his work is one of the major turning points in Marxist cultural theory.¹³

Le tournant capital dont il est question ici se rapporte à la propension de Gramsci à entrecroiser les forces économiques, politiques, sociales et culturelles. Dans cette perspective, les hommes tentent de transformer leurs conditions de vie tout en subissant les effets de ces forces. Contre l'hégémonie de la classe dirigeante, il est tout indiqué que le prolétariat élabore une contre-hégémonie libératrice qui tienne compte des intérêts des classes subalternes alliées. En somme, Williams savait gré à Gramsci d'avoir œuvré pour le changement tout en rappelant que la lutte se menait à armes inégales

In any actual society there are specific inequalities in means and therefore in capacity to realize this process [of defining and shaping their lives]. In class society there are primarily inequalities between classes. Gramsci therefore introduced the necessary recognition of dominance and subordination in what has still, however, to be recognized as a whole process.¹⁴

En raison de la conception gramscienne portant sur la globalité du processus de transformation, Williams s'autorise à déclarer que l'hégémonie préconisée par Gramsci dépasse le stade de l'idéologie. En fait, Gramsci considère que la classe dominante impose ses valeurs aux subalternes qui les adoptent souvent à contrecœur croyant ne pas avoir d'autre choix, mais sachant instinctivement qu'elles ne correspondent pas à leurs intérêts. D'où la double conscience de classe qui tiraille les masses exploitées entre deux pôles d'attraction. Mais au fur et à mesure que ces masses se familiarisent, par le biais de l'éducation, avec le

¹² Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 10, Paris, Gallimard, 1978, p.19.

¹³ Williams, *op.cit.*, p.108.

¹⁴ *Ibid.*, p.108.

concept gramscien d'hégémonie, elles courent la chance de développer une conscience critique d'appartenance de classe. C'est que ce concept correspond plus étroitement à l'organisation sociale qui existe dans les sociétés où prévaut la démocratie représentative. Williams en conclut que la solution de rechange préconisée par Gramsci constitue la pierre angulaire du processus révolutionnaire, d'autant plus qu'elle prescrit une impulsion de bas en haut

If the pressures and the limits of a given form of domination are to this extent experienced and in practice *internalized*, the whole question of class rule, and of opposition to it, is transformed. Gramsci's emphasis on the creation of an alternative hegemony, by the practical connection of many different forms of struggle, including those not easily recognizable as and indeed not primarily 'political' and 'economic', thus leads to a much more profound and more active sense of revolutionary activity in a highly developed society than the persistently abstract models derived from very different historical situations [...] For Gramsci [the sources of any alternative hegemony] spring from the working class, but not this class as an ideal or abstract construction. What he sees rather, is a working people which has, precisely to become a class, and a potentially hegemonic class, against the pressures and limits of an existing and powerful hegemony.¹⁵

Toutefois Williams estime que le concept d'hégémonie, exception faite de sa version gramscienne, risque de virer en une abstraction globalisante et, partant, de s'assimiler à une idéologie. Le concept gramscien évite un tel dérapage en s'inscrivant en faux contre le statu quo. Williams a donc raison d'admettre que le dynamisme conceptuel protège la notion gramscienne d'hégémonie contre les invectives de ses détracteurs.

La notion marxiste de base et de superstructure n'offre pas, selon Williams, des solutions de rechange au statu quo. Pour cette raison, il choisit d'englober dans une vision holistique le concept d'hégémonie, tel que formulé par Gramsci. Le cas échéant, il s'autorise à reconnaître le mérite de l'auteur des *Cahiers de prison* qui a su mettre l'accent sur une formule applicable aux temps modernes et développer le concept d'hégémonie pour qu'il englobe l'ensemble des rapports sociaux.

It is Gramsci's great contribution to have emphasized hegemony, and also to have understood it at a depth which is, I think, rare. For hegemony supposes the existence of something which is truly total, which is not merely secondary or superstructural, like the weak sense of ideology, but which is lived at such a depth, which saturates the society

¹⁵ *Ibid.*, p.110-111 (souligné dans le texte).

to such an extent, and which, as Gramsci put it, even constitutes the substance and limit of common sense.¹⁶

En outre, dans sa présentation du concept gramscien d'hégémonie, Williams met l'accent sur les éléments qui ne sont pas coulés dans le ciment et qui, par conséquent, se prêtent au renouvellement. Sa démarche invite à la création d'un modèle théorique de ce concept qui tienne compte de l'existence d'un ensemble de valeurs dominantes et fortement organisées, mais susceptibles d'évoluer en fonction du processus social dont elles dépendent. Toutefois, pour mettre en évidence l'actualité du concept gramscien d'hégémonie, il est indispensable, note Williams, d'y pratiquer un certain éclectisme et de procéder à son adaptation au goût du jour :

The way in which from a whole possible area of past and present, certain meanings and practices are chosen for emphasis, certain other meanings and practices are neglected and excluded. Even more crucially, some of these meanings and practices are reinterpreted, diluted or put into forms which support or at least do not contradict other elements within the effective dominant culture.¹⁷

En d'autres termes, l'actualité de Gramsci, selon Williams, ne signifie pas que le penseur italien a prévu l'évolution de la société et a prescrit un remède à chacune de ses crises. Il aurait plutôt légué des formules qui s'adapteraient au changement, si la postérité se laissait guider par leur esprit plutôt que par leur lettre. À titre d'exemple, son concept d'hégémonie vise à fournir au prolétariat les outils nécessaires à son émancipation dans un cadre historique bien déterminé. Williams suggère que dans d'autres formes de conflits, impliquant, par exemple, des intérêts non essentiellement économiques (féminisme, pacifisme, écologisme, etc.), il serait avantageux aux militants des nouveaux mouvements sociaux d'œuvrer à la création de contre-hégémonies pour éviter le piège de l'exclusion que leur tend le groupe dominant. La doctrine gramscienne est donc susceptible d'offrir des réponses à la majorité des questions ponctuelles tout aussi bien qu'aux problèmes mondiaux qui se posent de nos jours.

Robert W. Cox

En ce qui concerne Robert W. Cox; il conviendrait de souligner que l'historicisme dont il se réclame repose sur deux prémisses : ne pas rejeter sans discrimination tous les acquis du passé; ne pas appliquer tels quels des concepts ayant fait jadis leur preuve, mais qui ne correspondent plus aux enjeux de l'heure compte tenu de l'évolution de la société. À titre indicatif Cox note que, « class might have explained conflict and change in the early industrial past but have become irrelevant in more recent

¹⁶ Raymond Williams, *Culture and Materialism*, Londres, Verso, 2005 (1980), p.37.

¹⁷ *Ibid.*, p.39.

times.¹⁸ » Une page plus loin, il nuance sa pensée à ce sujet en l'alignant sur la philosophie de la *praxis* préconisée par Gramsci :

The classical [Marxist] tradition remains valid. But past definitions of class that had some basis in mid-nineteenth century European societies cannot just be taken over and applied mechanically and uncritically to a late twentieth century world that manifests a great diversity of social class situations. In order that class analysis again become a valid and useful tool for understanding society in such a way as to be able to change it, a fresh approach to the dynamics of class formation is necessary.¹⁹

Développant sa théorie, Cox fait sienne la conception gramscienne de la double conscience de classe attribuée aux subalternes et note qu'à l'instar d'autres néo-marxistes éclairés, Gramsci avait assigné au Parti (le *Prince Moderne*) un rôle de guide dans la conscientisation des ouvriers à leur appartenance de classe. Cox précise, en outre, que la théorie gramscienne s'avère supérieure à celle de ses émules du fait qu'elle ôte aux cadres dirigeants le privilège d'agir sans tenir compte des objectifs formulés par la base. Mais comme la forme inachevée des écrits de Gramsci les prête plus aisément à une multitude d'interprétations, il y aurait avantage à en faire le tri entre le bon grain et l'ivraie :

They [les écrits] contain flashes of insight, many of which are not fully developed. What follows may be considered by some readers as developments of Gramsci's thought rather than propositions directly attributable to him in a literal sense. I am more concerned with following his inspiration than with textual exegesis.²⁰

Grosso modo, Cox fait état de deux interprétations principales de Gramsci. La première qui émane du marxisme anti-humaniste et met l'accent sur le caractère scientifique de la théorie de Marx²¹ : elle est à rejeter, en partie parce qu'elle fut longtemps influencée par le structuralisme d'Althusser lequel est incompatible avec l'historicisme de Gramsci. Peter Thomas offre une explication de ce qui sépare le projet théorique d'Althusser de celui de Gramsci :

The critique of the Gramscian notion of 'conceptions of the world' led Althusser to the formulation of the famous science/ideology distinction, his 'historicized' version of the Platonic opposition of *doxa* and *episteme* [...] Althusserianism's famous (or notorious) rigorously theoretical anti-humanism and rejection of any philosophy of self-consciousness took a

¹⁸ Robert W. Cox, *Production, Power and World Order*, New York, Columbia University Press, 1987, p.2.

¹⁹ *Ibid.*, p.3-4.

²⁰ *Ibid.*, p.408, note 9.

²¹ Cf., Robert W. Cox, « Social Forces, States and World Orders: Beyond International Relations Theory », *Millennium - Journal of International Studies*, vol.10, no 2, 1981, p.133.

sharper focus in the critique of Gramsci's depiction of the philosophy of *praxis* as an inheritance and transformation of the humanist project.²²

Cox préfère de toute évidence la seconde interprétation qui inscrit Gramsci dans la lignée de Machiavel et de Croce en passant par Georges Sorel²³. Mais à l'encontre des critiques qui en veulent au manque de systématisation qui caractérise l'œuvre gramscienne, Cox y voit un atout qui rend plus aisée son adaptation aux questions actuelles. Qui plus est, Cox considère que le mélange de coercition et de consentement qui définit l'hégémonie n'est pas associé à un État historiquement déterminé et, partant, est dénué de contenu. En tant que tel, il est susceptible d'épouser une variété de significations qui correspondent aux phases successives de l'évolution de la configuration sociétale.

[T]he nature of a state is being transformed by the decomposition of an erstwhile established historic bloc and its displacement by a new one. The general concept of the state [...] is content empty. As soon as states are recognized as having content they become particularized and differentiated.²⁴

Mais afin d'éclairer davantage le point de vue de Gramsci au sujet de la substitution d'un bloc historique à un autre, Cox tend à nuancer ses propos en précisant que Gramsci envisage une étape de transition où les structures de jadis tardent à se dissiper pour laisser le champ libre aux solutions de rechange. D'où la tension qui s'installe entre une hégémonie contestable qui refuse de céder sa place à une contre-hégémonie émergente, qui s'accompagne souvent d'une crise de confiance des dirigés à l'endroit de leurs dirigeants

In such a situation, old and new social forces coexisted, but the old ones had become detached from the political organization that had formerly represented them, and the new ones had not yet produced organizations or "organic" intellectuals who could lead them effectively and bring them into coalescence with existing social forces to form a new hegemonic bloc. Two outcomes are possible in an organic crisis: either the constitution of a new hegemony or Caesarism, i.e., the freezing of unresolved contradictions.²⁵

Il va sans dire que, en l'absence de tout déterminisme, c'est le caractère incertain de l'issue de la crise qui donne à la réflexion gramscienne sa pérennité, puisque, sans la bonne volonté et l'agir des humains, il y a peu de chance aujourd'hui comme hier de transformer la vie. En particulier, Cox vante les mérites de

²² Peter D. Thomas, *The Gramscian Moment, Philosophy, Hegemony and Marxism*, Chicago, Haymarket books, 2010, p.9-10.

²³ Cf., Robert W. Cox, « Gramsci, Hegemony and International Relations: An Essay in Method », *Millennium - Journal of International Studies*, vol.12, no 2, 1983, p.167.

²⁴ Cox, *op.cit.*, p.409, note 10.

²⁵ *Ibid.*, p.273.

l'analyse que fait Gramsci du fascisme italien l'apparentant à un césarisme plutôt qu'à une révolution du fait qu'il consolide le pouvoir de la classe déjà dominante y compris les oisifs rentiers du « Mezzogiorno ». Le corporatisme fasciste constitue une modernisation à rebours qui, au lieu de résoudre les contradictions du capitalisme, ne fait que les reléguer par la force au second plan. Mais Cox réserve une appréciation mitigée de l'occupation des usines en Italie (1919-1920) par les travailleurs, alléguant qu'elle a eu pour effet d'épouvanter la bourgeoisie industrielle à tel point qu'elle se rangea massivement du côté fasciste.

Toujours est-il que la crise d'hégémonie qui affecte les blocs historiques débouche sur une variété de régimes possibles dont le fascisme ou le parlementarisme stationnaire,

The bourgeoisie has either not attained or is in danger of losing its hegemony, and no counterhegemonic power based in the working class is able to displace it. This is a situation that [...] Gramsci suggested is ripe for Caesarism. But he was quick to add that the charismatic man of destiny is only one form of Caesarism. Another form, which perhaps strains the roots of the word but not the concept as Gramsci presented it, is a parliamentary type of equilibrium between balanced but opposing social forces.²⁶

Si Cox s'attarde à explorer le point de vue bien fondé de Gramsci sur le fascisme, c'est que l'analyse gramscienne de ce phénomène, a passé le test du temps et garde toujours sa pleine valeur.

Faisant du bloc historique une composante constitutive de l'État, Cox soutient que la crise qui a frappé les pays capitalistes avancés au dernier tiers du 20^e siècle a débouché sur une montée du patriotisme pour étayer le projet hyperlibéral dont le succès dépendait de la disponibilité de ce que Gramsci appelait des « intellectuels organiques ». À titre indicatif, les États-Unis, pour faire face au Krach financier de 1929, ont eu recours à des mesures contestables mais qui n'ont pas suscité d'objection majeure parce qu'elles ont été imposées par un président charismatique. Cox en conclut que ce phénomène « in Gramscian terms, [décrit] an unresolved crisis of representation, given a transitory stability through caesarism.²⁷ »

De cette façon, Cox illustre par l'exemple la pertinence des concepts clés de Gramsci qu'il considère aptes à jeter un éclairage sur des situations au-delà du cadre spatio-temporel de leur formulation. Utilisées à bon escient, certaines métaphores gramsciennes s'avèrent d'une grande utilité

²⁶ *Ibid.*, p.195, Cox ajoute que Gramsci considère que le gouvernement de MacDonald en 1931 est une forme de césarisme sans César et que les gouvernements italiens successifs d'octobre 1922 à 1924 représentent une gradation de césarismes, (Cf., note 69, p.434.)

²⁷ *Ibid.*, p.446, note 30.

même à l'heure actuelle. Toutefois Cox émet une réserve quant au rôle assigné par Gramsci à l'éducation comme facteur de développement d'une conscience de classe, pour la simple raison que les relations de production changent au fil des ans. L'emploi tend de plus en plus à être précaire ou à temps partiel, ce qui ne favorise plus l'épanouissement d'un sentiment d'appartenance de classe. Bien que Gramsci ait souligné à maintes reprises l'importance de la lutte des classes, Cox rappelle qu'il laissait souvent entendre que ses affirmations sont à être prises avec un grain de sel. En plus, Cox a bien indiqué tout au long de son plaidoyer en faveur de la pertinence de Gramsci qu'il faut privilégier l'esprit plutôt que la lettre de son discours. La réserve qu'il émet en cette occasion ne représente donc qu'une parenthèse, voire une exception qui ne fait que confirmer la règle.

Cependant, Cox n'hésite pas à se référer à une prémisse du concept gramscien d'hégémonie voulant que la classe hégémonique ait intérêt à concéder à ses subalternes certains avantages qui ne mettent pas en cause son autorité, et ce en vue d'obtenir leur consentement. En fait, cette stratégie a été appliquée dans les pays industriels avancés dès la fin du 19^e siècle et ne cesse de se manifester jusqu'à nos jours par la participation des représentants de la classe ouvrière aux décisions concernant la production pavant ainsi la voie à l'institutionnalisation des conflits de travail entre employeurs et employés.

Mark Rupert

Quant à Mark Rupert de *Producing Hegemony*²⁸, il met lui aussi en relief l'interdépendance des liens internationaux avec la politique régionale dans le dernier tiers du 20^e siècle aux États-Unis²⁹. Dans cette optique, l'auteur tient à signaler les insuffisances du néoréalisme et de la théorie du système monde. Rupert s'est servi des concepts de bloc historique et d'hégémonie pour contrecarrer ces deux écoles de pensée de facture plutôt statique et a-historique. D'entrée de jeu, Rupert s'inspirant de la lecture gramscienne de Marx, annonce son intention de critiquer les idéologies qui excluent les bases sociales de l'État : « In the paragraphs which follow, I amplify this critique of neorealism, drawing upon insights which derive from the Marxian-Gramscian perspective.³⁰ » Par la suite, Rupert fait valoir, à l'appui de son option, que déjà dans les années 1980, certains chercheurs avaient lancé des projets en vue de trouver des solutions de rechange aux approches traditionnelles, par trop limitées. Mettant sur un pied d'égalité Marx et Gramsci les nouveaux travaux de recherche leur attribuent le mérite d'avoir fait avancer la connaissance en matière d'épistémologie dans les sciences sociales :

²⁸ Mark Rupert, *Producing Hegemony*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.

²⁹ Cf., Mark Rupert, « Producing Hegemony: State/Society Relations and the Politics of Productivity in the United States, *International Studies Quarterly*, vol. 34, no 4, décembre 1990, p.432.

³⁰ Rupert, *op.cit.*, p.6.

[...] these pioneering Gramscian analyses represent a “progressive” development in both a scientific and a political sense [...] such an alternative vision of IPE [International Political Economy] is based upon an interpretation of the classical work of Karl Marx and Antonio Gramsci.³¹

Conséquemment, la formulation explicite de l'ontologie gramscienne, affirme Mark Rupert, s'est avérée d'une grande utilité pour la recherche de solutions de rechange à la crise qui affecte les relations internationales d'aujourd'hui³². En plus Rupert commente la philosophie de la *praxis* de Gramsci, où théorie et pratique fusionnent, la jugeant très prometteuse en ce qui a trait à la saisie de la façon dont le monde capitaliste se reproduit et en conclut que les écrits gramsciens ne cessent d'orienter les études portant, entre autres, sur l'hégémonie et la politique économique internationale :

Prominent among these [solutions de rechange] are Gramscian inspired approaches to the analysis of IPE [International Political economy]. The pioneering work of Robert Cox has been followed by major contributions aimed at applying insights of Gramsci to analysis of the postwar hegemony.³³

Ainsi compte tenu de son legs indispensable à la résolution des enjeux actuels, Gramsci s'affirme comme penseur pérenne et, la plupart du temps, incontournable. Il persiste encore une lacune à combler : c'est que les récentes recherches n'ont pas suffisamment explicité le lien indissoluble entre Gramsci et Marx ou caractérisé la vision de la vie sociale qu'ils auraient partagée. Rupert s'engage donc dans son livre à rectifier le tir, en se basant sur l' "entfrembung" de Marx.

Il ressort que le phénomène d'aliénation c'est-à-dire l'état de l'individu qui cesse de s'appartenir par suite de conditions extérieures (économiques, politiques, religieuses), a été reformulé par Gramsci. En se basant sur le nouveau concept qui en a émané, Rupert tente d'identifier le rôle aliénant que joue le système de production et la division internationale du travail dans la vision marxiste de Gramsci,

Which allows us to understand the historical construction of these relations without *a priori* reducing one to the other. Viewed from such a Marxian-Gramscian perspective, understood as relations of *alienation* historically constructed among political communities.³⁴

En outre, Rupert juge que le legs le plus important de Gramsci a trait à l'approche pratique qu'il a consacrée à l'enquête sociale, considérée en tant que processus d'autocréation. De nos jours, on reconnaît

³¹ *Ibid.*, p.10-11.

³² Cf., Mark Rupert, « Globalising common sense: a Marxian-Gramscian (re-)vision of the politics of governance/resistance », *Review of International Studies*, vol. 29, 2003, p.181-183.

³³ Rupert, *op.cit.*, p.14.

³⁴ *Ibid.*, p.15.

à Gramsci sa critique bien fondée du système de production capitaliste et on lui sait gré d'avoir reformulé la conceptualisation de l'être humain comme produit social en mutation et historiquement déterminé. Cependant, plutôt que d'établir l'actualité des discours gramscien et marxien à partir de leur code de signification respectif, il serait plus plausible, affirme Rupert, de procéder à la reconstruction de leurs écrits selon un idéal-type de grilles de lecture croisées où Marx est interprété en fonction de Gramsci et vice-versa,

... which is explicitly motivated by particular interests in the *present* [...] to provide a basis on which to pose the central question [...] how might a vision of Marxian tradition (viewed here through what might be called a Gramscian reading of Marx and a Marxian reading of Gramsci) inform a critical understanding of IPE at *the end of the twentieth century*?³⁵

Les deux expressions clés dans cette citation, à savoir, « the present » et « the end of the twentieth century » indiquent que la construction de l'actualité des écrits de Gramsci est faisable à condition qu'on sache découvrir leur pertinence bien au-delà du temps de leur production. À cette fin, l'interprétation superficielle du discours gramscien reste en deçà du but qui ne serait atteint qu'en tenant compte du niveau latent.

Encore faut-il que le projet de construction de l'actualité de Gramsci ne s'éparpille pas dans les méandres des thèmes qu'il a traités. À cet effet, Rupert ne retient principalement que trois concepts, en l'occurrence la philosophie de la *praxis*, l'hégémonie et le bloc historique, en vue de montrer qu'ils occupent toujours une place prépondérante dans les récentes recherches en matière de science politique. Rupert signale à ce propos que le courant néomarxiste au tournant du 20^e siècle a fusionné la théorie et la pratique, rejeté le déterminisme positiviste en faveur de l'historicisme et fait la distinction entre l'Est et l'Ouest.

Explicitly preoccupied with the unification of theory and practice, Gramsci reconstructed Marx's radicalized social ontology, and developed within the context of this reactivated "philosophy of *praxis*" an understanding of revolutionary political action in the advanced capitalism of the twentieth-century West. Integral to this project was a "dual perspective" on social politics encompassing state and society, coercive and consensual forms of power.³⁶

Toutefois, Rupert note une certaine divergence entre les concepts employés par ces deux penseurs en ce qui a trait aux notions d'État intégral, de société civile et de société politique. Chez Gramsci la transformation de ces notions s'opère surtout à travers le prisme de la guerre de position et la construction

³⁵ *Ibid.*, p. 17 (C'est nous qui soulignons).

³⁶ *Ibid.*, p.25.

d'une contre-hégémonie. Aussi, Rupert souligne que la pensée de Gramsci est tout indiquée pour comprendre et analyser la situation politique de la fin du 20^e siècle.

À l'appui de son point de vue, Rupert souligne le rôle actif qu'assigne Gramsci à l'être humain, engagé qu'il est dans le processus de création de ses rapports avec la société et doté d'une volonté d'agir en ce sens. Déterminé historiquement dans la dichotomie synchronique entre "ce qui est" et "ce qui devrait être", le processus en question s'avère susceptible de favoriser l'éclosion des changements souhaités. Dès lors, il est possible de supposer que Gramsci ait reconnu la disparité dans le développement de la société civile entre l'Est et l'Ouest aux premières décennies du 20^e siècle et, que contrairement à Marx, il ait accordé une importance capitale à l'idéologie conçue comme arme dans le combat révolutionnaire. De là à soutenir le penchant libertaire de Gramsci, il n'y avait qu'un pas vite franchi par Rupert, en faisant valoir l'attachement de Gramsci à la participation des masses aux prises de décisions et à leur consentement actif aux mesures proposées par leurs dirigeants.

Gramsci's radical politics envisions a comprehensive transformation of social reality through the creation of an effective counter-culture, an alternative worldview and a new form of political organization in whose participatory and consensual practices that world view is concretely realized.³⁷

Rupert corrobore ici la thèse voulant que l'actualité de la vision gramscienne va de pair avec son attrait de prédilection pour un marxisme libertaire, soit une philosophie de l'action qui favorise des organisations politiques participatives plus libres et plus égalitaires.

Ayant observé que les masses s'alignaient sur l'idéologie de la classe dominante, tout en s'y opposant parfois par des actions spontanées, Gramsci voit dans l'éducation une solution à leur comportement contradictoire et un moyen de les habiliter à agir intelligemment et activement à la transformation de leur condition de vie. Bien formées, les masses prolétariennes finissent par disposer d'atouts favorables à la formation d'un nouveau bloc historique en vue de forger des

... state-society relations through organically related processes of political, economic and cultural change. Gramsci's concept of historic bloc holds the potential to bridge the structured separations of state-society and politics-economics in capitalist social formations, insofar as the ideological leadership of the working class can unify various groups subordinated under capitalism and provide a measure of coherence to their apparently disparate social practices.³⁸

³⁷ *Ibid.*, p.28.

³⁸ *Ibid.*, p.29.

Toutefois, Rupert est d'avis que le but ultime de Gramsci est d'aboutir à la création d'une société où la séparation, de facture bourgeoise, entre dominants et dominés n'a plus sa raison d'être. Le cas échéant, la philosophie de la *praxis* serait dépassée, étant donné que la lutte des classes aurait cédé sa place à l'effort concerté de tout le monde en vue du bien-être général.

Ultimately, the political party of the philosophy of *praxis* will be self-liquidating insofar as it succeeds in helping the masses to become masters of their own collective destiny, and hence eliminates the need for leadership organized in a political party, or for a specialized coercive state.³⁹

Plus spécifiquement, Gramsci a établi des rapports entre les niveaux international et national faisant du dernier niveau le point de départ et du premier, le point d'aboutissement. Cette optique s'avère, selon Rupert, d'une grande utilité au dénouement de la crise courante de l'économie politique internationale. Toutefois il s'inscrit en faux contre l'interprétation des rapports de succession chronologique comme une relation de cause à effet qui ferait à tort de Gramsci un héraut du déterminisme alors que l'esprit et la lettre de ses écrits rejettent toute considération mécaniste. A cet effet, Rupert rectifie le tir en proposant une solution de rechange assez plausible :

Instead, Gramsci is arguing that a dialectical approach must understand international politics from the perspective of the production and reproduction of social life [...] Gramsci reminds us that "It is also necessary to take into account that international relations intertwine with these internal relations of nation-states, creating new, unique and historically concrete action."⁴⁰

Rupert rapporte en outre que du point de vue de Gramsci, c'est la configuration des dichotomies qui attise la rivalité entre les États au sujet des relations qu'ils entretiennent entre capital et main-d'œuvre. Il s'ensuit que le déchiffrement du processus d'objectivation capitaliste aide à saisir la réalité sociale une fois débarrassée de ses résidus aliénants. Toutefois, sans l'apport fécond de Gramsci en ce qui a trait à la non étanchéité des frontières étatiques, la question des pratiques de transformation au niveau global reste entière :

Gramsci's novel theoretical contribution may help us to conceptualize this difficult problem [de portée globale] in new and engaging ways; for Gramsci's emancipatory project, his notion of civil society and of the hegemony which may be constructed in that site, are not necessarily circumscribed by the boundaries of nations states [...] Thus, for Gramsci, transformative practice need not stop at the border of the state, for the

³⁹ *Ibid.*, p.30-31.

⁴⁰ *Ibid.*, p.34.

state itself is being transformed as the new hegemony is being constructed and new ways of organizing social relations are being learned.⁴¹

Gramsci serait donc en faveur d'internationaliser la notion élargie de l'État et de mettre en relief le développement outre-frontières de la société civile et de l'hégémonie. Dans cette perspective, il suffit de les adapter aux exigences de la situation politique post-deuxième Guerre mondiale. La faisabilité de telles modifications atteste, à ne pas en douter, la pérennité du discours gramscien.

William Robinson

Quant à William Robinson⁴² il centre son ouvrage sur la distinction entre globalisation et économie-monde, traitant ainsi d'un sujet on ne peut plus actuel. Le rapport d'échange de biens et de service couplés à des transferts de plus en plus importants entre États-nations a, dit-il, cédé la place à l'émergence d'un système globalisant. Il n'est pas dans notre intention de débattre en long et en large du bien-fondé de sa théorie portant sur les diverses phases du capitalisme, mais plutôt d'en relever les multiples références à Gramsci dont la réflexion politique, conjuguée aux phénomènes caractéristiques de la modernité, sert à déplacer, selon lui, les bornes de l'inconnu en matière de globalisation. Robinson définit les paramètres de sa thèse en ces termes

My theory of global class formation emphasizes three dimensions: transnational production and capital integration; national and transnational capitalist class fractionation; and the Gramscian concepts of hegemony and historic blocs to explain how class groups construct and contest social orders and political projects.⁴³

En adepte de l'historicisme, Robinson inscrit la formation sociale préconisée par Gramsci dans le cadre des limites de l'État-nation. Il ne souscrit donc pas à la réduction des écrits gramsciens du début du 20^e siècle à une simple base théorique de la formation sociale globale telles que formulée par l'École italienne des relations internationales.

Qui plus est, Robinson note qu'au tournant du 20^e siècle, la recrudescence des études consacrées à l'œuvre de Gramsci a eu pour effet de positionner ses concepts d'hégémonie et de bloc historique au cœur des travaux de recherche en cours. Les analystes mettaient notamment l'accent, affirme Robinson, sur les aspects théoriques et pratiques des sciences sociales en s'appuyant sur la conception de Gramsci voulant que les échanges entre sociétés distinctes constituent la base des relations internationales. Les néo-

⁴¹ *Ibid.*, p.36.

⁴² William Robinson, *A Theory of Global Capitalism*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2004.

⁴³ *Ibid.*, p.35.

gramsciens, en particulier, se rendirent alors compte que Gramsci articulait la structure sociale sur la notion de société civile et le principe de l'élargissement du concept d'État. Ils en déduisirent que toute modification affectant une société donnée se répercutait sur les rapports transnationaux et vice-versa. Le regain d'intérêt manifesté à l'endroit de Gramsci, note Robinson, reflète le potentiel de sa pensée à ouvrir d'autres pistes de recherche jusqu'alors insoupçonnées :

Such Gramscian concepts as hegemony and historic blocs have opened up new directions in research in such areas as political sociology, international relations, cultural studies, and history and development and are tremendously useful for comprehending emerged transnational phenomena.⁴⁴

Tout en vantant les mérites de Gramsci, Robinson prend soin d'indiquer que la transposition automatique de ses concepts n'est pas une formule magique par laquelle on prétend tout résoudre. L'essentiel est, qu'en trois quarts de siècle, les rapports de production ont changé de fond en comble sans pour autant affecter la vision féconde de Gramsci qui, à l'encontre de l'idéologie libérale, rejette la séparation illusoire de l'économie et de la politique pour en faire deux disciplines interreliées.

The separation of the economic and the political under capitalism is taken as natural or organic of liberal ideology and has been given historical and theoretical treatment in the works of Marx, Polanyi, Poulantzas, and Gramsci among others. The formal or apparent separation of the political and economic spheres of a larger social totality under capitalism is not real; it is illusory [...] In Gramsci's formula, the state becomes the "integral" or "extended" state, encompassing political as well as civil society, aimed at overcoming the illusory dualism of the political and the economic.⁴⁵

Il importe de préciser que pour Robinson, la notion d'État, dans le langage gramscien, englobe la société civile et la société politique et qu'en raison de leur amalgame il n'y aurait pas lieu de faire la scission entre économie et politique. Il ajoute que Gramsci fustige la conception libérale faisant de l'État un absolu rationnel, un en-soi, qui mène tout droit à un fétichisme réificateur. L'interprétation adéquate que donne Robinson du concept gramscien d'hégémonie fait ressortir les deux volets de cette notion, à savoir, la coercition et le consentement qui caractérisent l'appareil étatique. Or, par extrapolation, Robinson montre que non seulement l'hégémonie s'applique au niveau des sociétés prises individuellement, mais s'impose en tant que seule forme susceptible d'assurer l'ordre et la stabilité du processus capitaliste de globalisation.

⁴⁴ *Ibid.*, p.73-74.

⁴⁵ *Ibid.*, note infrapaginale, p.96.

À cet effet, Robinson s'aligne sur les continuateurs de Gramsci, tel que Peter Thomas, qui s'entendent pour signaler l'incompatibilité de l'hégémonie avec les régimes dictatoriaux⁴⁶. Qui plus est, l'hégémonie lui paraît un concept tout indiqué et de grande utilité pour déchiffrer les enjeux émergeant à une époque où le capitalisme entre dans la phase de globalisation. Robinson admet en plus s'être inspiré du concept gramscien d'hégémonie pour identifier la fraction capitaliste dominante à partir du dernier tiers du 20^e siècle.

Gramsci's theory of hegemony is tremendously useful in helping us understand the dynamics and contradictions of global capitalism and possible alternative futures [...] I have drawn on Gramsci's concept of hegemony. I argued, for instance, that from the 1970s on, the hegemonic fraction of capital on world scale, meaning that it became that fraction of capital that came to predominate.⁴⁷

De surcroît, Robinson note qu'un bloc historique hégémonique articulé autour du concept d'État transnational est en voie de formation. En raison de cette évolution tributaire de Gramsci, Robinson juge que la perspective d'une contre-hégémonie serait, en la circonstance, tout à fait à l'ordre du jour.

Selon Robinson, il appartient aux mouvements sociaux de mener l'offensive contre une hégémonie capitaliste de plus en plus envahissante. Mais en raison de leur fractionnement, ces mouvements sont désavantagés. Robinson tire profit des préceptes gramsciens de l'extension de la conscience au niveau international. Se référant à l'impulsion par le bas dont l'élan se confirme, Robinson juge que l'adaptation de ce volet de l'enseignement du penseur sarde est compatible avec les préoccupations de l'heure.

Strategies of forcing local change and forcing global change are mutually reinforcing and dependent on each other. They must be twin dimensions of counterhegemony [...] The real prospect for counterhegemonic social change in the age of globalization is a globalization from below movement that seeks to challenge the power of the global elite by accumulating counterhegemonic forces beyond national and regional borders, to challenge that power from within an expanding transnational civil society.⁴⁸

⁴⁶ Cf., Thomas, *op.cit.*, où l'auteur signale que la plupart des exégètes de Gramsci ont une conception généralement libertaire et démocratique du concept gramscien d'hégémonie « [T]his involves forging coalitions based upon negotiation and compromise between different interest groups. Hegemony is, here, understood 'from below', as, at least tendentially, democratic [...] This is perhaps the most widespread interpretation, at least as far as the appropriation and extension of Gramsci's thought for contemporary leftist political strategy is concerned », p.161, note 4.

⁴⁷ Robinson, *op.cit.*, p.161-162.

⁴⁸ *Ibid.*, p.176-177.

En conclusion, nous estimons que Robinson présente plusieurs arguments qui justifient notre position sur l'actualité de Gramsci.

Ernesto Laclau et Chantal Mouffe

Quant à Laclau et Mouffe, ils font état dans leur préface de la deuxième édition de *Hegemony and Socialist Strategy*⁴⁹ des grands changements qui se sont produits sur la scène politique mondiale (fin de la Guerre froide, effondrement de l'Union soviétique, chute du Mur de Berlin, etc.) après 1985, date de la première publication. Depuis lors, les grands débats de la gauche prirent conséquemment une autre tournure en s'articulant principalement sur les nouveaux mouvements sociaux, le multiculturalisme et la mondialisation. En raison de ces nouvelles orientations qui font l'objet de leur analyse, Laclau et Mouffe jugent tout indiqué de leur appliquer une grille de lecture qu'ils qualifient de gramscienne, affirmant du même coup l'actualité du penseur sarde. À cet effet, ils avancent :

[T]hat we see the theoretical perspective developed then – rooted as it was in the Gramscian matrix and in the centrality of the category of hegemony – as a far more adequate approach to contemporary issues than the intellectual apparatus which has often accompanied recent discussions⁵⁰

En fait, Laclau et Mouffe comptent se servir de la contribution conceptuelle de Gramsci, notamment celle découlant de son concept d'hégémonie, comme outil indispensable dans l'analyse des enjeux actuels, « Gramsci's writing from the Mussolinian jails, can be quoted as a new departure producing a new arsenal of concepts [...] which are the starting point of our reflections in *Hegemony and Socialist Strategy*.⁵¹ » Se fondant sur l'affirmation de Gramsci voulant que l'issue de l'action politique ne soit pas prévisible ni déterminée de façon mécaniste, Laclau et Mouffe s'autorisent à considérer le concept gramscien d'hégémonie comme faisant partie intégrante de la subjectivité des acteurs historiques. Appliquée aux événements politiques majeurs qui se sont produits vers la fin du 20^e siècle, à la suite des revers de fortune de l'Union soviétique, cette interprétation s'inscrit en faux contre la volte-face de la gauche qui a vite fait de d'occulter l'antagonisme opposant jadis Gramsci à Staline⁵². Laclau et Mouffe proposent une solution de rechange qui consiste à ressusciter l'appel lancé par Gramsci à tous les progressistes à serrer

⁴⁹ Ernesto Laclau et Chantal Mouffe, *Hegemony and Socialist Strategy*, Londres, Verso, 2001.

⁵⁰ *Ibid.*, p.VIII.

⁵¹ *Ibid.*, p.IX.

⁵² Cf., Thomas, *op.cit.*, où l'auteur signale la critique originale de Gramsci de la position de Staline « In other words, Gramsci champions neither what later came to be described as Stalinism or Trotskyism, but the reproposal of the 'last' Lenin's concept of hegemony as a possible dialectical third path through the impasse between socialism in one country and a 'uprooted' internationalist opposition in exile – a third path aimed precisely against Stalin's attempted reduction of hegemony solely to its prerevolutionary meaning. », p.213-214.

les rangs dans l'adversité et à œuvrer à la formation d'une contre hégémonie. De la sorte, la pensée de Gramsci est susceptible de jouer un rôle important dans l'ajustement du tir de la gauche actuelle. À cet effet, Laclau et Mouffe notent :

One also needs to know for what one is fighting, what kind of society one wants to establish. This requires from the Left an adequate grasp of the nature of power relations, and the dynamics of politics. What is at stake is the building of a new hegemony.⁵³

À défaut de se mettre au diapason des groupes tels que les féministes, les écologistes, les exclus et autres laissés-pour-compte aux prises avec des conflits sectoriels, la théorie et la pratique de la gauche risquent, historicisme oblige, de devenir futiles. Toutefois, Laclau et Mouffe ne visent pas à faire table rase du legs de Gramsci puisqu'ils tiennent à récupérer certains de ses concepts qu'ils jugent adaptables aux paradigmes actuels. À titre indicatif, le concept d'hégémonie se prête, selon eux, à une refonte pour faire ressortir son actualité :

[W]ill provide us with an *anchorage* from which contemporary social struggles are *thinkable* in their specificity, as well as permitting us to outline a new politics of the Left based upon the project of a radical democracy [...] [W]e have constructed a concept of hegemony which, in our view, may be a useful instrument in the struggle for a radical, libertarian and plural democracy. Here the reference to Gramsci, though partially critical, is of capital importance.⁵⁴

Cette citation appelle plusieurs remarques: elle souligne le potentiel du concept gramscien d'hégémonie qui se prête, moyennant son élargissement, au dénouement des crises courantes et à venir; met en évidence sa pertinence en tant qu'outil au service du mouvement libertaire et ainsi tisse des liens entre l'actualité de la pensée de Gramsci et la notion universelle de pluralisme démocratique.

En outre, Laclau et Mouffe s'en prennent aux critiques qui ont tenté de nier l'originalité de Gramsci et, partant, son actualité. Ils dénoncent aussi les rapprochements incongrus entre le concept gramscien de guerre de position et celui de guerre d'attrition avancée par Kautsky. Pourtant, affirment Laclau et Mouffe, la divergence entre les deux genres de guerre est criante. Le concept gramscien a un caractère révolutionnaire⁵⁵ et non mécanique qui est « [I]ncompatible with the idea of a linear,

⁵³ Laclau et Mouffe, *op.cit.*, p.XIX.

⁵⁴ *Ibid.*, p.3-4.

⁵⁵ Dominique Grisoni et Robert Maggiori (dir.), assimilent la guerre de position au « (travail du parti qui doit gagner l'appui de l'ensemble des forces populaires...) : ici se situe, après la prise de la société civile, le renversement violent de la société politique qui parachève la prise du pouvoir par le prolétariat », *Lire Gramsci*, Paris, Éditions universitaires, 1973, p.245.

predetermined development and, above all, with the preconstituted character of Kautskian subjects.⁵⁶ » En outre, il n'y a pas lieu même sous prétexte de la rupture observée chez Gramsci et Plekhanov entre économie et politique, de soutenir la similarité de leurs points de vue en cette matière, pour la simple raison que Gramsci s'inscrit en faux contre le marxisme dit « orthodoxe » de Plekhanov prônant un déterminisme mécaniste désuet.

Quant à la soi-disant convergence des points de vue de Gramsci et de Bernstein, elle ne tient pas la route parce qu'elle sous-estime les limitations de la position de Bernstein alors que Gramsci a su surmonter les siennes. Et plutôt que de parler de l'influence de Sorel ou de Lénine sur Gramsci, il conviendrait, affirment Laclau et Mouffe, de reconnaître le mérite de celui-ci d'être le seul à avoir rapproché le syndicaliste anarchisant du fondateur de l'État soviétique : « Only with Gramsci did the two traditions converge in the concept of "historical bloc", where the concept of hegemony derived from Leninism meet with the concept of "bloc" derived from Sorel.⁵⁷ » Dans un autre ordre d'idées, Laclau et Mouffe font état d'une appréciation critique de Gramsci qui a donné lieu à deux grilles de lectures complémentaires : l'une faisait de lui un stratège du développement inégal des sociétés européennes; l'autre, un théoricien/praticien de la révolution à l'Ouest où la société civile était plus avancée qu'à l'Est. Vue sous l'angle de l'innovation gramscienne, la double interprétation s'explique par le fait qu'elle sait gré au penseur sarde d'avoir fait d'une pierre deux coups, se hissant ainsi au-dessus de la mêlée

More than any theorician of his time, Gramsci broadened the terrain of political recomposition and hegemony while offering a theorization of the hegemonic link, which clearly went beyond the Leninist category of "class alliance". [...] The Gramscian categories applied equally to both cases [société avancée/société périphérique sous-développée]. Their relevance should therefore be situated at the level of general theory of Marxism.⁵⁸

Récusant la soi-disant affiliation léniniste de Gramsci, Laclau et Mouffe notent qu'il y a chez ce dernier un dépassement du concept d'hégémonie au-delà de la simple alliance de classes, conçue par Lénine. Avec le temps et dans l'isolement carcéral, Gramsci bonifie son concept en lui greffant une dimension intellectuelle et morale et en l'identifiant à la "volonté collective" qui, par le biais de l'idéologie, débouche sur le "bloc historique". Laclau et Mouffe ajoutent, pour marquer l'écart qui se creuse entre ces deux penseurs, que

⁵⁶ Laclau et Mouffe, *op.cit.*, p.23.

⁵⁷ *Ibid.*, p.42.

⁵⁸ *Ibid.*, p.66.

All these are new concepts having an effect of displacement with regard to the Leninist perspective : the relational specificity of the hegemonic link is no longer concealed, but on the contrary becomes entirely visible and theorized [...] At the same time, ideology is signaled as the precise terrain on which these relations are constituted.⁵⁹

Il s'ensuit que Gramsci se démarque de l'orthodoxie marxiste-léniniste, ne serait-ce que par sa démocratisation des pratiques politiques et son introduction du principe de la diversité. Il se distingue aussi des autres marxistes "occidentaux" (selon la terminologie de Perry Anderson), tels que Karl Korsch et Georg Lukács. Par le soin que Gramsci prend de ne pas réduire la lutte sociale uniquement à une question de conflits de classes il dépasse, par sa stratégie de guerre de position, l'anarcho-syndicaliste Sorel dont la vision mythique et multiforme ne servait qu'à évoquer les dissensions intestines de la société,

Successive versions of this myth [de Sorel] sought to secure a radical line of partition within society, and never to construct, through a hegemonic reorganization, a new legal state. The idea of a "war of position" would have been radically alien to Sorel's perspective."⁶⁰

Qui plus est, en faisant table rase de l'a-priori essentialiste des idéologies au profit de leur caractère matérialiste, Gramsci articule l'identité sociale sur les diverses formations ou "blocs". Cela présuppose un équilibre instable des forces antagonistes en présence. La saisie du sens donné par Gramsci à la crise organique ne saurait se matérialiser cependant sans forcer un tant soit peu la note en surestimant la conjoncture

A social and political space relatively unified through the instituting of nodal points and the constitution of tendentially relational identities is what Gramsci called a historical bloc. The type of link joining the different elements [...] coincides with our concept of discursive formation.⁶¹

En d'autres termes, le "bloc historique" résulte d'un processus de fusion d'éléments socio-politiques interdépendants. L'avance de Gramsci sur nombre de ses contemporains et de ses prédécesseurs réside dans sa formulation d'une vision originale où le sens du mot "peuple" n'est pas donné d'office mais reste à construire en l'articulant sur la dimension politique dans un cadre spatio-temporel donné. Pour Laclau et Mouffe, il serait plus approprié de restreindre le sens des "luttres démocratiques" à celles impliquant une pluralité d'espaces politiques; et de réserver l'appellation "luttres" aux situations où le discours reflète la

⁵⁹ *Ibid.*, p.67.

⁶⁰ *Ibid.*, p.171.

⁶¹ *Ibid.*, p.136.

division d'un espace politique unique en deux champs opposés⁶². Toutefois ils ne cachent pas leur attrait aux luttes démocratiques en faisant valoir l'adéquation de quantité d'éléments de la production gramscienne d'alors au traitement des enjeux d'aujourd'hui :

Once again radicalizing certain of Gramsci's concepts, we find the theoretical instruments which allow us to redimension the revolutionary act itself [...] The multiplication of political spaces and the preventing of the concentration of power in one point are, then, preconditions of every truly democratic transformation of society.⁶³

Renate Holub

Les tentatives fructueuses pour sortir des sentiers battus dans l'appréciation de Gramsci mettent souvent en relief des aspects de son œuvre jusque-là négligés ou carrément laissés de côté. Renate Holub⁶⁴ se distingue dans ce domaine en établissant des ponts entre Gramsci en tant que critique littéraire (notamment théâtral) et comme théoricien politique. Pour approfondir l'esthétique de Gramsci, elle fait état de ses convergences et de ses divergences avec d'autres penseurs tels que Georg Lukács, Bertold Brecht et certains membres de l'École de Francfort.

Les affinités qu'elle observe entre Lukács et Gramsci ne touchent que leur apport à la promotion du marxisme dans la période d'après la Révolution d'octobre. Tous les deux s'expliquent mal l'échec du prolétariat, pourtant plus développé à l'Ouest, dans ses tentatives de supplanter le capitalisme dont les signes de décrépitude sont visibles.⁶⁵ Ils s'en prennent, chacun à sa manière, au positivisme affiché par la deuxième Internationale qui reflète une vision tronquée de l'histoire et colporte des dogmes irrecevables. Par contraste, Gramsci a le mérite d'avoir développé les concepts d'hégémonie et de contre-hégémonie, d'intellectuel traditionnel et d'intellectuel organique, d'État, de société civile et de société politique. Toutes ces notions peuvent servir à éclairer l'actualité politique.

Toutefois Holub signale que Gramsci s'inscrit en faux contre le réalisme de Lukács, en se rangeant plutôt du côté des modernistes. D'ailleurs, Holub note que l'écart entre Gramsci et Lukács

⁶² À ce stade-ci, tout en reconnaissant l'apport méritoire de Gramsci, Laclau et Mouffe lui faussent compagnie en ce qui a trait aux sujets hégémoniques constitués sur le plan de classes et aux formulations sociales qui se structurent autour d'un centre hégémonique.

⁶³ Laclau et Mouffe, *op. cit.*, p.178.

⁶⁴ Renate Holub, *Antonio Gramsci, Beyond Marxism and Postmodernism*, Londres et New York, Routledge, 1992.

⁶⁵ Maria-Antonietta Macchiochi explique les limites de la compréhension qu'avait Gramsci de l'économie capitaliste à l'ère impérialiste, « Les limites de l'analyse gramscienne du fascisme résident dans les fausses idées économiques partagées par tous les marxistes de l'époque, sur le capitalisme qui est vu comme "agonisant"; elles résident encore dans l'incapacité de saisir [...] la possibilité de "rationalisation partielle" que le capitalisme contenait en lui », in *Pour Gramsci*, Paris, Éditions du Seuil, 1974, p.74.

s'élargit dans leur analyse du discours. Ce dernier n'envisage que le moment de sa production alors que le premier considère d'égale importance le volet de la réception. Par ailleurs, Holub inscrit la théorie critique de Gramsci dans un cadre pragmatique et en déduit que le philosophe sarde, « exceeds many concerns of received Marxism.⁶⁶ »

De sa lecture attentive des *Cahiers de prison*, Holub en vient à affirmer que la théorie critique développée par Gramsci a plusieurs points communs avec celle élaborée par l'École de Francfort, notamment en ce qui a trait à l'accent mis sur les effets de la rationalisation et de la technologie sur la vie moderne. La plausibilité de ce rapprochement, affirme Holub, tient à une allégeance marxiste commune, mais que certains exégètes ont omis d'en tenir compte, à l'exception d'une poignée de critiques, dont Alfred Schmidt, qui considère, à juste titre, que « Gramsci operates in the same theoretical, epistemological, critical sphere, as far as the "objective content" of his work is concerned, as the critical theory of the 1930s: of Horkheimer and Adorno, and of Marcuse.⁶⁷ » Gramsci a donc le mérite, n'en déplaise à ses détracteurs, d'être un précurseur de la théorie critique et d'avoir inspiré nombre des théoriciens dont Michel Foucault, en France; Raymond Williams en Angleterre, qui lui est tributaire pour la "structure du sentiment", certains membres de l'École de Francfort, en Allemagne, qui lui doivent beaucoup pour son concept d'hégémonie sociale et culturelle. La recherche en Italie persiste à ne voir en Gramsci que le théoricien et l'activiste marxiste, mais cela n'a pas diminué sa renommée mondiale ni son actualité qui restent solidement établies⁶⁸.

En termes pragmatiques, Holub fait état de l'utilité, ici et maintenant, de la majorité des idées et des concepts formulés par Gramsci se contentant de faire allusion, à titre d'exemple à l'apport des notions de société civile et de société politique aux mouvements féministes modernes et aux nouvelles théories relatives au pouvoir. Par contre ce que Holub néglige de rappeler est la différence fondamentale qu'André Tosel souligne entre le pessimisme généralisé de l'École de Francfort durant les années 1930 et l'approche plus constructive de Gramsci dans ses *Cahiers de prison*,

Gramsci ne perd pas courage là où d'autres marxistes, comme ceux de l'École de Francfort (Adorno, Horkheimer) qui, à la même époque, procèdent à la liquidation de toute l'histoire devenue pure « domination » de la même raison instrumentale. Se situant à la hauteur des penseurs qui

⁶⁶ Holub, *op.cit.*, p.10.

⁶⁷ *Ibid.*, p.13.

⁶⁸ Cf., Thomas, *op.cit.*, Thomas va jusqu'à dire que Gramsci est plus étudié et utilisé dans les cercles académiques que n'importe quel autre penseur marxiste, « Arguably Gramsci is today a more popular theorist in mainstream academic debates than any other thinker from the Marxist tradition, Marx and Engels themselves not excluded », p.199.

œuvrent à la reprise de cette histoire en éliminant la perspective d'une hégémonie des producteurs, il [Gramsci] prend au sérieux leurs raisons et analyse les dernières transformations économiques et sociales comme le productivisme fordiste et l'américanisme.⁶⁹

Cependant, Holub est reconnaissante à Gramsci d'avoir soulevé à plusieurs reprises, dans les *Cahiers de prison*, l'effet de l'avancement technologique sur la modernisation de la société et d'avoir esquissé une théorie critique de facture sémiotique, qui relie le signal à la perception. En cela, dit-elle, il fait cavalier seul parmi ses contemporains. Toutefois, elle s'explique mal que certaines recherches aient péché par omission de l'essentiel, ne mettant l'accent que sur des aspects secondaires de sa pensée: « [T]his aspect of Gramsci's critical theory has often been marginalized, and sometimes even eliminated, in those studies that either emphasize his place in the history of western Marxism, or examine his conceptual apparatus in the context of political and social theory.⁷⁰ » Pour traiter de la pensée gramscienne, très féconde bien que fort complexe, il est primordial, affirme Holub, de rétablir l'équilibre dans l'analyse en ne perdant pas de vue l'importance qu'accorde Gramsci aux considérations linguistiques inscrites dans le cadre d'une liberté de mouvement. L'énonciation libre joue un rôle important dans la transformation des conditions de vie des travailleurs en les aidant à forger, entre autres, une contre hégémonie qui supplantera la domination capitaliste.

Bien que Holub situe la réflexion gramscienne dans le contexte de sa production et soutient que les solutions qu'il propose correspondent aux problèmes de son époque, il n'en demeure pas moins vrai que les structures de ses propositions se prêtent à une transposition à l'ère actuelle. Si, par exemple, son concept d'intellectuel tient compte des rapports de force en vigueur dans l'Italie des années 1920 et 1930 lors de la montée du fascisme, il serait possible, moyennant quelques ajustements pragmatiques d'élargir sa structure conceptuelle en vue d'adapter les solutions qu'il propose. Ainsi par le truchement de la distinction entre fond et forme, la reconstruction cesse d'être une voie a-historiciste pour palier la fragmentation conceptuelle, en ne touchant que le volet analytico-synthétique « [T]o meet our political challenges and to experiment with analytical and theoretical framework that respond to relations of power in our place and our time.⁷¹ » Étant donné qu'entre le début du 20^e siècle et sa fin, les formes de l'industrialisation ont donné une large place à l'informatisation, certains critiques seraient portés à considérer désuète la conception de Gramsci parce qu'elle ne tient pas compte de cette transformation qualitative du travail. Cependant Holub admet que la théorie critique de Gramsci peut encore contribuer à formuler un nouveau modèle dialogique qu'elle désigne par l'expression "pragmatisme différentiel" et qui

⁶⁹ André Tosel, *Le marxisme du vingtième siècle*, Paris, Éditions Syllepse, 2009, p.104.

⁷⁰ Holub, *op.cit.*, p.20.

⁷¹ *Ibid.*, p.23.

s'avère tout indiqué pour relever les défis actuels. Les continuateurs de Gramsci sont la preuve vivante de son actualité au même titre que les nombreux témoignages auxquels nous consacrons le deuxième volet de ce chapitre.

Pour la plupart, les néo-marxistes n'ont pas échappé à l'influence qu'a exercée Gramsci sur eux, notamment par le biais de sa théorie de l'État. En leur qualité de disciples, ils ont pris à leur compte ses propos voulant que la classe dominante tienne à conserver, à tout prix, son hégémonie non seulement au sein la société civile mais aussi dans l'appareil de l'État. Qu'il s'agisse de Nicos Poulantzas, de Ralph Miliband, de Bob Jessop, d'Ellen Wood et d'Antonio Negri vu par Marcia Landy pour ne nommer que quelques-uns de ceux qui rendent hommage à Gramsci pour avoir été un pionnier de la démystification du pouvoir de classe dans le capitalisme avancé qui est au centre des débats actuels.

Qui plus est, nombre de libertaires et de marxistes se sont intéressés à traiter de la capacité de l'État capitaliste à se faire obéir la plupart du temps par ses citoyens, des sources de sa légitimité populaire ainsi que des moyens dont disposent les révolutionnaires pour détruire cet appareil répressif de classe. Gramsci a guidé leurs pas en stipulant dans ses *Cahiers de prison*, que l'État moderne est plus qu'un simple outil dont s'est dotée la bourgeoisie pour légitimer sa domination et son exploitation de la classe subalterne. L'État⁷², selon Gramsci, ne se réduit donc pas à un simple appareil de répression, mais joue un rôle significatif dans l'obtention du consensus actif ou passif des masses, « car il faut noter qu'il entre dans la notion générale d'État des éléments qu'il faut rattacher à la notion de société civile (en ce sens, pourrait-on dire, qu'État = société politique + société civile, c'est-à-dire une hégémonie cuirassée de coercition).⁷³ » C'est en partie à partir de cette définition que Nicos Poulantzas développera sa propre théorie de l'État.

Nicos Poulantzas

Né à Athènes en 1936 et s'inspirant de Gramsci, Nicos Poulantzas, l'un des marxistes les plus originaux de la deuxième moitié du vingtième siècle, affirme que l'État doit être vu comme la condensation matérielle des rapports de forces qui traversent la société. Voulant élucider les relations complexes et interdépendantes qui se forment entre le pouvoir politique, les classes sociales et l'État, Poulantzas considère que l'État, tel que conçu par l'idéologie libérale n'est pas vraiment ce qu'il prétend

⁷² Grisoni et Maggiori, *op.cit.*, définissent la notion gramscienne d'État en ces termes, « L'État remplit une fonction de domination – propre à la société politique – qui vise à soumettre les classes subalternes, et une fonction hégémonique – propre à la société civile – qui vise à obtenir le consensus et l'adhésion des classes subalternes », p.177.

⁷³ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Cahier 6, Paris, Gallimard, 1983, p.83.

être. Il est faussement présenté comme une entité politique fondée sur le bien commun, se situant au-dessus et en dehors de la lutte de classes. Selon Poulantzas, c'est seulement dans l'interaction dialectique entre la base et la superstructure que l'on peut comprendre l'autonomie relative de l'État.

L'État correspond aux intérêts de la classe dominante dans la mesure où ces intérêts sont eux-mêmes structurés à l'intérieur d'un lieu objectif constitué par l'unité d'un ensemble - la base -, qui fait qu'il y ait une ou certaines classes dominantes, qu'il y ait un État donné et que cet État corresponde aux intérêts de la classe ou fraction dominante. Cette correspondance, et bien que l'État ne soit nullement le « produit » de ces classes, n'est pas elle-même due au hasard d'une quelconque ruse de la Raison; et cela parce que l'État, tout en possédant une réalité objective propre, est constitué à partir du même lieu où sont situés la lutte des classes et les rapports d'exploitation et de domination.⁷⁴

L'État serait plutôt vu comme un agent de gestion, relativement autonome, qui intervient dans l'organisation sociale du champ politique sous la direction de la fraction hégémonique de la classe dominante. Même si l'État capitaliste se trouve toujours traversé de part en part par la lutte de classes, il ne joue pas, selon Poulantzas, un rôle neutre dans les rapports sociaux qui traversent la société civile bourgeoise :

Le concept de pouvoir a comme lieu de constitution le champ des pratiques de classe [...] On peut ainsi déjà tirer certaines conclusions en ce qui concerne le problème des rapports entre le pouvoir et les classes sociales. Les rapports des classes sont des rapports de pouvoir. Les concepts de classe et de pouvoir sont apparentés dans la mesure où ils ont comme lieu de constitution le champ circonscrit par les rapports sociaux.⁷⁵

Fort de l'hégémonie bourgeoise, le capitalisme subvertit en effet la démocratie représentative, c'est-à-dire un des moyens politiques, poussant l'esprit d'obéissance passive des couches subalternes jusqu'à la soumission aveugle. Sans réfuter les libertés politiques individuelles, ni la liberté d'expression, la fraction hégémonique de la bourgeoisie accapare le pouvoir politique. L'État se présente comme étant d'abord et avant tout le gardien de la nation et de son unité. Poulantzas admet l'existence d'un rapport entre classes sociales et pouvoir mais souligne qu'il ne s'agit pas d'un rapport simple et unilatéral. Résultant des luttes entre les différentes classes sociales, le pouvoir prend diverses formes selon la configuration spécifique des forces en présence en un lieu et à un moment donnés. Dans cette optique, Poulantzas considère

⁷⁴ Nicos Poulantzas, *Repères, Hier et aujourd'hui, textes sur l'État*, Paris, François Maspero, 1980, p.43.

⁷⁵ Nicos Poulantzas, *Pouvoir Politique et classes sociales dans l'État capitaliste*, Paris, François Maspero, 1968, p.104-105.

Gramsci comme l'un des premiers marxistes à comprendre la complexité des rapports entre les classes sociales, le pouvoir et l'État.

Bref, pas plus que les structures ou les pratiques, les rapports de pouvoir ne constituent une totalité expressive simple, mais des rapports complexes et décalés déterminés, en dernière instance, par le pouvoir économique : les pouvoirs politique ou idéologique ne sont pas la simple expression du pouvoir économique. On peut citer de nombreux exemples où une classe peut être économiquement dominante sans être politiquement dominante, idéologiquement dominante sans l'être économiquement ou politiquement.⁷⁶

S'auto-proclamant démocratique et légitime, l'État s'arroge le droit de représenter les intérêts du peuple qu'il gouverne, d'agir en son nom pour récompenser ceux qui s'y soumettent de gré ou de force et de punir les récalcitrants en les accusant de perturber la paix sociale et la sécurité. En somme, l'État se présente auprès du peuple comme le gardien de la nation et de son unité. Pour bien saisir le concept d'hégémonie, Poulantzas sait gré à Gramsci d'avoir réhabilité cette notion au profit du concept de "dictature du prolétariat" :

C'est dans ce contexte précis que j'emploierai le concept d'hégémonie : ce concept a pour champ la lutte politique des classes dans une formation capitaliste, en recouvrant, plus particulièrement, les pratiques politiques des classes dominantes dans ces formations. On pourra dire, ainsi, en localisant le rapport de l'État capitaliste et des classes politiquement dominantes, que cet État est un État à direction hégémonique de classe. Ce concept a été produit par Gramsci. Il est vrai, d'une part, qu'il reste chez lui à l'état pratique et, d'autre part, que, présentant chez lui un champ d'application très vaste, il reste trop vague.⁷⁷

Selon Poulantzas, la légitimité de l'État capitaliste n'est plus fondée sur le droit divin, comme l'État absolutiste, mais sur la prémisse qu'il est la représentation collective de l'association politique d'individus formellement libres et égaux. D'après Poulantzas, la bourgeoisie devait nécessairement, comme le mentionnait déjà Gramsci dans ses *Cahiers*, élargir la base populaire sur laquelle reposaient sa domination et sa direction politique pour se prévaloir du soutien populaire.

Le pouvoir de l'État constitue une unité propre, dans la mesure où ses institutions sont organisées comme constitutives de l'unité du peuple et

⁷⁶ *Ibid.*, p.121. Dans la note infrapaginale correspondant à ce passage, Poulantzas donne un exemple pour démontrer la validité de sa thèse : « Cas classique de la bourgeoisie en Angleterre avant 1688. Elle est la classe économiquement dominante, l'aristocratie foncière restant la classe politiquement dominante, en dépit de la révolution de 1640 : en 1688, la bourgeoisie anglaise sans devenir la classe hégémonique [...], entre pourtant dans le bloc au pouvoir, son hégémonie s'y affirmant plus tard » Cf., *Ibid.*, p.121, note 20, (soulignés dans le texte).

⁷⁷ *Ibid.*, p.147.

de la nation. L'État, établi comme lieu de l' « universel », de la volonté générale et de l'intérêt général, du public, est censé représenter non pas tels ou tels intérêts privés et constellations économico-sociales, ou leur somme, mais l'ensemble politique unitaire du peuple-nation.⁷⁸

L'État tire donc sa raison d'être, du point de vue juridique et idéologique, de son statut compris en principe comme extension de celui des citoyens, libres et égaux. Cela donne l'impression qu'il agit en vue d'unifier et de dépasser les luttes de classes, mais la réalité est tout autre. Le double jeu auquel l'État capitaliste se prête consiste à mener une stratégie subtile qui permet à la bourgeoisie de maintenir son système d'exploitation, tout en favorisant l'organisation politique des classes dominantes :

Ainsi, cette autonomie relative de l'État capitaliste découle de sa fonction proprement politique à l'égard des diverses classes d'une formation dominée par le mode capitaliste de production, et plus précisément : a) De sa fonction de facteur d'organisation politique des classes dominantes incapables, le plus souvent, en raison de l'isolement des rapports sociaux économiques, du fractionnement en fractions de la classe bourgeoise, etc., de s'ériger par leurs propres moyens au niveau hégémonique à l'égard des classes dominées.⁷⁹

De son côté, la classe ouvrière ainsi que les autres classes subalternes se comportent d'une façon parfois erratique vis-à-vis la classe qui possède les moyens de production. Subissant l'hégémonie idéologique des riches et puissants, les opprimés pensent à tort qu'ils ne peuvent s'organiser qu'à l'ombre d'une classe dominante et sentent par conséquent l'obligation de collaborer à consolider son emprise. Mais ces mêmes dominés n'aspirent qu'à briser leurs carcans et il est de leur devoir de se soulever contre l'autorité de la classe qui les assujettit. Ils n'ont donc d'autre choix que de déstabiliser le pouvoir. Poulantzas résume ce paradoxe en ces termes :

De sa fonction [de l'État capitaliste] de facteur de désorganisation politique, c'est-à-dire d'empêchement d'organisation en parti politique « autonome » de la classe ouvrière. L'organisation politique de la classe ouvrière, sa lutte politique, est un facteur qui nécessite, mais qui conjointement empêche l'organisation hégémonique des classes dominantes. Dans ce cas, l'État organise politiquement ces dernières tout en s'occupant, conjointement, de désorganiser politiquement la classe ouvrière.⁸⁰

Il incombe donc à l'État, compte tenu de l'écart entre la sphère privée et la sphère publique, de jouer un double rôle qui consiste en premier lieu à diviser les classes subalternes et à faire le rapprochement entre

⁷⁸ *Ibid.*, p.303.

⁷⁹ *Ibid.*, p.313.

⁸⁰ *Ibid.*, p.313.

les fractions des classes dominantes. La notion de "citoyen", au sens moderne, fondée sur une morale individuelle devient, dans ce cas, constitutive d'un pouvoir légal et universel : les individus dans la société civile sont formellement libres et égaux entre eux, comme le sont les citoyens face au pouvoir politique.

L'État revêt la forme « laïque » d'une réglementation normative abstraite des rapports entre individus-volontés engagés dans les échanges et la concurrence, la fonction objective d'établir le cadre formel de cohésion externe d'un champ pratique de rencontres concurrentielles et échangistes à la société civile fractionnée en une multiplicité de centres de « volontés » autonomisées. L'État établit ainsi un « ordre » à l'anarchie des rapports individuels, ordre qui a une double fonction objective : à la fois celle de préserver et de maintenir en vue de son fonctionnement à l'intérieur d'un mode de production capitaliste-échangiste.⁸¹

En deuxième lieu, l'État tente, au niveau idéologico-politique, de consolider l'unité du peuple-nation. Ce second rôle vient servir le premier et permet de masquer le caractère de classe inhérent à l'État capitaliste. Puisqu'il ne peut afficher ouvertement son rôle de désorganisateur politique de la classe ouvrière, sans risquer de mettre en péril sa légitimité populaire, l'État cherche toujours à paraître comme le défenseur de l'intérêt général de la société, comme le représentant du bien commun. Selon Poulantzas l'État ressent le besoin de maintenir une certaine autonomie par rapport aux classes dominantes pour pouvoir réagir à toute crise politique qui remettrait en cause l'hégémonie de la fraction dirigeante. C'est par cette autonomie relative que l'État sera en mesure d'assurer le maintien de l'hégémonie bourgeoise et de diviser la classe ouvrière. Curieusement, l'hégémonie politique de la bourgeoisie dépend de l'autonomie que prend l'État vis-à-vis d'elle. Afin d'accroître sa marge de manœuvre, l'État s'octroie une autonomie relative par rapport aux classes dominantes.

Quel est, dans ce contexte, le rôle qui incombe à l'État capitaliste de classe? On peut dire qu'il prend en quelque sorte en charge l'intérêt politique de la bourgeoisie, qu'il réalise pour son compte la fonction d'hégémonie politique que celle-ci ne peut remplir [...] Cette autonomie relative lui permet précisément d'intervenir, non seulement en vue de réalisations de compromis à l'égard des classes dominées, qui, à la longue, s'avèrent utiles pour les intérêts économiques mêmes des classes et des fractions dominantes, mais aussi d'intervenir, suivant la conjoncture concrète, contre les intérêts à long terme de telle ou telle fraction de la classe dominante : compromis et sacrifices parfois nécessaires à la réalisation de leur intérêt politique de classe.⁸²

⁸¹ Poulantzas, *Repères, Hier et aujourd'hui, textes sur l'État, op.cit.*, p.52.

⁸² Poulantzas, *Pouvoir Politique et classes sociales dans l'État capitaliste, op.cit.*, p.310.

Dans le but ultime de réaliser sa fonction, l'État a intérêt à persuader, par le biais d'un artifice idéologique complexe, certaines classes dominées que les compromis qu'il leur propose correspondent à leurs intérêts politiques. Il est avant tout crucial de se rappeler, « que l'État capitaliste ne s'écarte pas, dans ces limites précises, d'un seul pas des intérêts politiques de la bourgeoisie.⁸³ » Sa soi-disant autonomie permet à l'État de mieux servir, à long terme, les intérêts de la fraction hégémonique de la classe dominante.

En outre, l'autonomie relative de l'État ne prend forme que dans un cadre institutionnel. Dans cette perspective Poulantzas affirme que « la lutte politique des classes dominées peut s'y manifester, même sans avoir atteint le seuil d'un équilibre des forces sociales.⁸⁴ » L'État capitaliste tire donc sa raison d'être de la différenciation de classes masquée aux yeux de la vaste majorité de la population afin de la convaincre qu'il sert l'intérêt général plutôt que les intérêts de l'ensemble des classes dirigeantes. Dans ses ouvrages subséquents, Poulantzas n'a de cesse de s'inspirer de notions gramsciennes en matière de pouvoir politique et d'État capitaliste. Faisant le point sur les sources d'inspiration qui ont orienté sa carrière d'intellectuel engagé, Poulantzas spécifie que la lecture de l'œuvre de Gramsci l'a souvent porté à être en situation d'attraction/répulsion avec Louis Althusser, qui a pourtant exercé une influence importante sur ses propres écrits,

C'est alors [1964-65] que j'ai découvert l'œuvre de Gramsci grâce à *Critica marxista*, qui était la revue marxiste la plus importante à l'époque. J'ai aussi commencé à travailler avec Althusser alors que j'étais encore influencé (je le suis d'ailleurs toujours) par Gramsci, ce qui, d'emblée, fut simultanément un point d'accord et de désaccord avec Althusser.⁸⁵

Commentant les pratiques les plus en vogue dans les pays capitalistes modernes, Poulantzas note que beaucoup d'efforts ont été déployés afin de théoriser l'autonomie relative du politique par rapport à l'économique. Or, les premières tentatives dans ce sens ce sont avérées peu fructueuses parce qu'elles ont négligé de se servir à bon escient du concept gramscien d'hégémonie. Pourtant ce concept représente la clé de voûte qui met à nu le dévouement de l'État au service des intérêts de la classe bourgeoise. Qui plus est, l'État se soumet aux directives de sa faction hégémonique tout en se présentant comme agent au service du bien commun. Poulantzas rappelle qu'un changement historique majeur différencie le mode de production capitaliste des modes précédents et qu'à l'époque féodale, la classe dominante s'arrogeait le droit de veiller directement à ses intérêts en les associant à son pouvoir politique,

⁸³ *Ibid.*, p.311.

⁸⁴ *Ibid.*, p.315.

⁸⁵ Nicos Poulantzas, *Repères, Hier et aujourd'hui, textes sur l'État, op.cit.*, p.12.

Dans les sociétés esclavagistes et féodales, les producteurs étaient immédiatement subordonnés par des liens « naturels » qui, de ce fait revêtaient en tant que tels un caractère « public », bref les rapports d'exploitation revêtaient globalement un caractère mixte, économique-social et politique.⁸⁶

Selon Poulantzas, Marx et plus encore Gramsci, ont bien perçu certaines conséquences de la distinction établie entre la société civile et la société politique. En effet, l'État et le pouvoir étatique à l'ère de la domination bourgeoise n'avaient plus besoin de reposer sur des principes religieux ou mystiques, mais plutôt tirer profit d'un concept d'hégémonie à base individualiste et rationaliste. Les membres des classes subalternes aussi bien que ceux de la classe dominante subissaient l'effet idéologique de ce changement en se conformant à l'idée selon laquelle l'État servait les intérêts de l'ensemble de la société et non seulement d'un groupe privilégié, à l'exclusion des autres groupes. La hiérarchie stricte des formations sociales précapitalistes cédait la place progressivement à l'individualisme libéral et à la possibilité d'une certaine mobilité sociale. Par contre, bien qu'il soit difficile de le détecter au niveau politique, le pouvoir des classes dominantes n'en demeure pas moins réel. La remise en question du pouvoir de la classe dominante et de l'État capitaliste actuel passe donc nécessairement, selon Poulantzas, par une critique radicale du soi-disant caractère « universel » du pouvoir étatique moderne,

L'État moderne se présente comme incarnant *l'intérêt général* de toute la société, comme substantialisant la volonté de ce « corps politique » que serait la « nation » : il revêt ainsi cette particularité fondamentale par rapport aux autres types d'État, à savoir celle de se présenter comme la sphère de l'universel et du général, celle de libérer les individus-personnes politiques des hiérarchies naturelles qui entravent leur intégration à une communauté « universelle », et cela dans la mesure où il a comme fonction objective d'établir un ordre d'unification à la société échangiste molécularisée.⁸⁷

Pourtant, l'État moderne camoufle généralement assez bien son parti pris en faveur des intérêts de la fraction hégémonique et donne l'impression de repousser tout assujettissement à la classe dominante. S'inspirant encore une fois directement de Gramsci, Poulantzas soutient que l'hégémonie permet de mobiliser toutes les potentialités nationales,

L'État moderne correspond par contre aux intérêts proprement politiques des classes hégémoniques; les intérêts économique-sociaux de ces classes, dans leur rapport aux institutions objectives « universalisantes » de cet

⁸⁶ *Ibid.*, p.50.

⁸⁷ *Ibid.*, p.53.

État, « sont conçus et présentés comme la force motrice d'une expansion universelle, d'un développement de toutes les énergies « nationales ». ⁸⁸

Quelques années plus tard, dans son dernier ouvrage, Poulantzas reprend la question de l'État en essayant d'y intégrer des éléments tirés de Gramsci, de Michel Foucault et de Gilles Deleuze. Il s'intéressait particulièrement aux rapports de force qui existent entre l'État et les différentes classes de la société ainsi qu'à la notion de pouvoir comme forme de cristallisation de ces rapports. Selon Poulantzas, toute la théorie politique du 20^e siècle s'articulait autour des diverses tentatives de comprendre le rapport exact entre les classes, le pouvoir politique et l'État, faisant du fondement économique la pierre angulaire de tout l'édifice social dont les tiraillements causés par des centres d'intérêts divergents lui conféraient une dynamique indéniable,

Pour ne pas se perdre dans les dédales et les labyrinthes, il faut tenir le fil : le fondement de l'ossature matérielle de l'État et du pouvoir, c'est dans les rapports de production et la division sociale du travail qu'il faut le chercher, mais non au sens où on les entend habituellement, non pas au sens où on a fini par les entendre. Il ne s'agit pas là d'une structure économique d'où les classes, les pouvoirs et les luttes seraient absentes. ⁸⁹

À ce stade de sa réflexion, Poulantzas s'interroge surtout sur les conditions de reproduction, de transformation et de la survie du capitalisme au sein de l'État, dans la deuxième moitié du 20^e siècle. D'entrée de jeu, il nous met en garde contre le piège de considérer l'État comme une entité purement extérieure à la classe dominée ou aux luttes populaires qui ont lieu dans la société civile. En effet, il ne s'agit pas pour lui, d'inscrire l'État dans un cadre exogène mais de savoir gré à Gramsci pour avoir tracé la voie par l'élargissement des concepts d'État et d'intellectuel, dont il s'est servi comme base de ses propres recherches sur la question du pouvoir,

C'est la monopolisation permanente du savoir de l'État-savant-locuteur, de la part de ses appareils et de ses agents, qui détermine également les fonctions d'organisation et de direction de l'État, fonction centralisées dans leur séparation spécifique des masses : figure du travail intellectuel (savoir-pouvoir) matérialisé dans des appareils, face au travail manuel polarisé tendanciellement dans des masses populaires séparées et exclues de ces fonctions organisationnelles. Il est également évident qu'une série d'institutions de la démocratie représentative, dite indirecte (partis politiques, parlements, etc.), bref du rapport État-masses, relèvent du même mécanisme. Ce qu'avait pressenti Gramsci, qui voyait dans le rôle

⁸⁸ *Ibid.*, p.54. De plus dans une note infrapaginale correspondant à ce passage de son texte, Poulantzas reconnaît encore une fois sa dette à l'endroit de Gramsci « En ce qui concerne l'hégémonie, les *Œuvres choisies* (Ed. Sociales), malgré leur caractère sélectif et limité, fournissent l'essentiel des textes de Gramsci qui fondent nos analyses. », p.54, note 7.

⁸⁹ Nicos, Poulantzas, *L'État, le pouvoir, le socialisme*, Paris, P.U.F., 1981 (1978), p.15.

général d'organisation de l'État capitaliste la réalisation par excellence d'un travail intellectuel séparé de façon caractéristique du travail manuel.⁹⁰

L'État intervient, en réalité, en tant que partie prenante dans les luttes de classes qui d'ailleurs le submergent et modèlent ses appareils de pouvoir dans la mesure où elles sont « d'ores et déjà inscrites dans la trame de l'État dont elles dessinent la configuration stratégique.⁹¹ » Selon lui, de façon générale, l'appareil étatique représente le lieu où les rapports de force prennent du sens et deviennent, de ce fait, saisissables,

Ainsi la charpente matérielle de l'État dans sa relation aux rapports de production, son organisation hiérarchique-bureaucratique, reproduction en son sein de la division sociale du travail, traduisent la présence spécifique, dans sa structure, des classes dominées et de leur lutte.⁹²

C'est par le truchement de son appareil que l'État capitaliste reproduit le rapport de domination de classe qui repose majoritairement sur le consentement plutôt que sur la coercition comme l'expliquait déjà Gramsci dans ses *Cahiers de prison*. Le pouvoir de persuasion contribue lui aussi à appuyer les politiques de désagrégation menées par l'État. S'inspirant de Gramsci et critiquant Foucault et Deleuze au passage, Poulantzas affirme que c'est à travers l'ensemble des appareils d'hégémonie que l'on peut mieux saisir le pouvoir de la classe dominante.

Le pouvoir n'est absolument pas réduit ou identifié à l'État ainsi encore que Foucault et Deleuze le disent du marxisme [...] Les rapports de pouvoir, comme c'est le cas pour la division sociale du travail et la lutte des classes, débordent de loin l'État. Ils débordent l'État, même si l'on abandonne une définition juridique et étroite de l'État qui reste étonnamment présente chez Foucault ou Deleuze. L'ensemble des appareils d'hégémonie, même juridiquement privés, font partie de l'État (appareils idéologiques, culturels, églises, etc.), alors que pour Foucault et Deleuze l'État reste toujours limité à son seul noyau public (armée, police, prison, tribunaux, etc.).⁹³

En agissant comme désorganisateur des classes subalternes, l'État associe la "petite bourgeoisie" et d'autres classes populaires pour en faire une importante base de soutien politique. Pour mieux asseoir son autorité sur l'ensemble des exclus, l'appareil étatique s'arrange pour amadouer la classe dominée en donnant l'impression de s'intéresser à ses revendications. Mais en réalité, l'État se comporte en hypocrite pour mieux servir la classe dominante en lui signifiant que ses prises de décision « n'ont pas pour simple

⁹⁰ *Ibid.*, p.62.

⁹¹ *Ibid.*, p.154.

⁹² *Ibid.*, p.155.

⁹³ *Ibid.*, p.40-41.

objectif d'affronter, dans un face à face, les classes dominées, mais de maintenir et de reproduire au sein de l'État le rapport domination-subordination.⁹⁴ » Cependant l'ampleur grandissante des luttes de classe risque d'affecter l'État à moins que la classe dominante, dans la société capitaliste avancée, ne prenne les mesures qu'elle juge nécessaires pour barrer la route du pouvoir aux classes subalternes. C'est pour cela que Poulantzas impute à l'État la responsabilité du maintien de l'ordre, en usant la force si nécessaire, lorsque les luttes de classe remettent en question l'hégémonie de la classe dominante,

Cette fonction d'« ordre » de l'État hégémonique est d'ailleurs manifeste également envers l'ensemble de la société; en tant que telle, cependant, elle est intégrée dans le rôle de l'État à l'égard des fractions dominantes. Elle réside aussi bien dans les fonctions de la police, de l'armée, etc., [...] La fonction ainsi nommée d'« ordre social » de ces activités étatiques réside précisément dans le fait qu'elles rendent plus supportable l'ensemble du système à l'égard des classes dominées.⁹⁵

Ce point observé par Poulantzas est à la base de la stratégie de guerre de position que propose Gramsci dans le but de conquérir les multiples lignes de défense érigées par la société civile contre l'assaut des révolutionnaires. À propos des casemates qui protègent l'État, Poulantzas observe que « l'unité des pouvoirs d'État des classes dominantes, qui, selon Gramsci, déplacent le centre de pouvoir réel d'un appareil à l'autre aussitôt que le rapport de force au sein de l'un d'eux semble vaciller du côté des masses populaires.⁹⁶ » Ce phénomène constitue un obstacle majeur qui réduit les chances de succès de tout soulèvement prématuré contre l'ordre établi. Grâce à l'exercice d'une hégémonie bien orchestrée, un mélange bien dosé de consentement et de coercition, la classe dominante a moins besoin de recourir à la force pour réprimer le mécontentement populaire des masses. L'hégémonie, telle que comprise par Gramsci, peut et se concrétise souvent par des concessions matérielles réelles en faveur des classes subalternes. Poulantzas remarque d'ailleurs que même un régime aussi répugnant que le fascisme ne peut reposer ni sur la force brute ni sur l'idéologie pure, ce qui irait à l'encontre du matérialisme historique. Une forme d'hégémonie politique (qui s'est manifestée par des politiques concrètes) a joué un rôle dans la légitimation de ce genre de régime autoritaire, mais le même principe s'applique aujourd'hui dans nos régimes capitalistes-démocratiques.

[L]e rapport des masses au pouvoir et à l'État, dans ce qu'on désigne notamment comme consensus, possède toujours un substrat matériel. Entre autres parce que l'État, travaillant à l'hégémonie de classe, agit dans le champ d'un équilibre instable de compromis entre les classes dominantes et les classes dominées. L'État assume ainsi en permanence

⁹⁴ *Ibid.*, p.157.

⁹⁵ Poulantzas, *Repères, Hier et aujourd'hui, textes sur l'État, op.cit.*, p.104-105.

⁹⁶ Poulantzas, *L'État, le pouvoir, le socialisme, op.cit.*, p.157.

une série de mesures matérielles positives à l'égard des masses populaires, même si ces mesures constituent des concessions, imposées par la lutte des classes dominées. C'est là un fait essentiel, et l'on ne saurait rendre compte de la matérialité du rapport entre l'État et les masses populaires si on le réduisait au couple répression-idéologie⁹⁷.

Pareil à la tour de Pise, le rapport entre dominant et dominé penche toujours du même côté, celui du statu quo en faveur de la classe dominante. Ainsi la classe ouvrière serait condamnée à essuyer pour encore longtemps échecs et vexations à moins de prendre sérieusement en main sa propre destinée et s'apprêter à mener une lutte bien planifiée,

Les classes populaires ont toujours été présentes dans l'État, sans que cela n'ait jamais changé quelque chose au noyau dur de cet État. L'action des masses populaires au sein de l'État est la condition nécessaire de cette transformation, mais ne saurait suffire.⁹⁸

Considérant cette situation comme désespérée, Poulantzas est porté à faire l'analyse de l'État et des luttes politiques selon une théorie relationnelle du pouvoir. Son raisonnement s'appuie sur certains arguments avancés par Michel Foucault qui définit le pouvoir en fonction de la capacité de certaines classes de satisfaire leurs intérêts spécifiques. En fait la poursuite des intérêts de la classe dominante s'oppose à celle des classes subalternes et le pouvoir correspond au rang qu'une classe occupe dans chacune des sphères économiques, politiques et idéologiques qui sont d'ailleurs interdépendantes. Le pouvoir dépend aussi des stratégies que toute classe emploie pour arriver à ses fins. En réalité, l'État n'a pas de pouvoir en soi et il ne cherche jamais à combler ses propres intérêts en dehors de la lutte des classes. Il n'est pas non plus, selon Poulantzas, un simple instrument manipulable à volonté par la classe dominante,

L'État n'est ni le dépositaire instrumental (objet) d'un pouvoir-essence que la classe dominante détiendrait, ni un sujet possédant autant de quantité de pouvoir qu'il en enlèverait dans un face à face, aux classes [...] C'est un lieu et un centre d'exercice de pouvoir, mais qui ne possède pas de pouvoir propre.⁹⁹

Le pouvoir serait alors fonction du système relationnel de places matérielles qu'occupent les différents agents. Ce processus complexe sous-tend les rapports de classes qui sont ancrés dans l'État et qui le traversent de part en part. La relation inégalitaire de rapports de forces investit le pouvoir de fondements précis au sein de l'État

⁹⁷ *Ibid.*, p.34.

⁹⁸ *Ibid.*, p.157.

⁹⁹ *Ibid.*, p.162.

Le pouvoir a toujours un fondement précis; dans le cas d'une division des classes et quant à leur lutte : a/ l'exploitation, l'extraction de plus-value dans le capitalisme; b/ la place des classes dans les divers appareils et dispositifs du pouvoir, et pas seulement dans l'État : place qui est essentielle dans l'organisation des appareils hors État eux-mêmes; c/l'appareil d'État qui, s'il n'inclut certes pas l'ensemble des appareils et dispositifs du pouvoir, ne reste pas pour autant étanche à ceux qui se situent en dehors de son espace propre.¹⁰⁰

Le champ relationnel du pouvoir en ce qui a trait aux classes dépend en fait de la distribution des places le long de la division sociale du travail, elle-même déterminée, en partie, par l'exploitation de la classe ouvrière. Mais selon Poulantzas, (et c'est là où il diverge avec la pensée de Foucault, et que selon nous, s'aligne plutôt sur Gramsci), cette relation de pouvoir entraîne nécessairement des résistances récurrentes de la part des classes subalternes, qui doivent faire, elles-mêmes l'objet de réflexions. Qu'elles soient internes ou externes ces luttes ont la capacité de subvertir le pouvoir de l'État. En effet selon Poulantzas,

Les luttes qui se situent en deçà ou au-delà du terrain de l'État ne se localisent pas pour autant dans un hors lieu absolu du pouvoir et ont par ailleurs, elles aussi, en raison de l'enchaînement complexe de l'État avec l'ensemble des dispositifs du pouvoir, des effets dans l'État.¹⁰¹

Nous constatons donc à la fin de cet exposé de l'œuvre de Nicos Poulantzas, qu'il puise abondamment dans les écrits de Gramsci pour tirer ses propres conclusions concernant l'État et le pouvoir politique dans le monde contemporain.

Ralph Miliband

Dans une perspective quelque peu différente de celle de Poulantzas, laquelle est influencée par le structuralisme d'Althusser, Ralph Miliband soutient l'idée de l'actualité de la pensée politique de Gramsci. Dans son ouvrage classique sur l'État capitaliste¹⁰² Miliband tente, à l'instar de Poulantzas, de résoudre le problème de la démythification de l'idéologie du pluralisme sis au centre des préoccupations de la sociologie moderne. Selon lui, la démocratie libérale avait minimisé, voire avait complètement gommé cette sociologie idéologique en jugeant caduc le phénomène de la lutte des classes. Une des raisons du succès de cette optique s'explique par la sclérose du marxisme-léninisme qui s'obstinait à ne considérer l'État capitaliste que comme un instrument de coercition de la classe dominante. Toutefois, à

¹⁰⁰ *Ibid.*, p.163.

¹⁰¹ *Ibid.*, p.166.

¹⁰² Ralph Miliband, *l'État dans la société capitaliste, analyse du système de pouvoir occidental*, Paris, Maspero, 1973 (1969).

l'instar de Poulantzas, Miliband reconnaît en Gramsci l'instigateur de la dissociation du marxisme d'une perception mal fondée de l'État dans les pays capitalistes avancés.

Pour la plupart, les marxistes se sont toujours contentés de cette thèse comme plus ou moins évidente [l'État comme instrument de coercition]; et d'adopter en guise de texte central sur l'État, *L'État et la révolution* de Lénine, maintenant vieux d'un demi-siècle et qui n'était pour l'essentiel qu'une redite et une reformulation plus élaborée de la vision centrale de l'État d'après Marx et Engels [...] Depuis, la seule contribution marxiste importante à la théorie de l'État a été celle d'Antonio Gramsci, dont les remarquables notes n'ont été reconnues à leur juste valeur hors d'Italie que depuis peu. À cette exception près, les marxistes n'ont guère tenté d'aborder la question de l'État à la lumière de la réalité concrète d'ordre socio-économique aussi bien que politique et culturelle des sociétés capitalistes actuelles.¹⁰³

Alors que Poulantzas s'intéresse à l'État en tant qu'un ensemble de rapports de pouvoir, Miliband, quant à lui, conçoit l'État moderne comme composé d'institutions qui forment le système étatique de classe et dont les postes de commande sont occupés par des individus issus des classes dominantes.

A une époque où l'on parle tant de démocratie, d'égalité, de mobilité sociale, de disparition des classes et ainsi de suite, un fait demeure essentiel : la grande majorité des citoyens et citoyennes des pays capitalistes avancés sont gouvernés, représentés, administrés, jugés, menés à la guerre par des individus issus de classes relativement distantes et, sur le plan économique et social, supérieures.¹⁰⁴

Miliband s'explique donc mal que l'ordre social capitaliste d'après la Deuxième Guerre mondiale soit à son zénith dans les pays capitalistes avancés. C'est un phénomène que marxistes et libertaires cherchent tous deux à démystifier. Le multipartisme et le pluralisme sous-tendent en réalité un consensus politique de la classe dominante qui utilise toutes les ressources qu'elle a à sa disposition pour faire en sorte de préserver ses privilèges économiques. De plus Miliband remarque que l'élite de la classe politique assure la défense de l'ordre social capitaliste et que l'hégémonie politique de la classe dominante, tout en faisant la promotion d'un simulacre de mesures démocratiques, sert à maintenir coûte que coûte les partis et les mouvements de gauche en dehors du pouvoir politique,

Autrement dit, les gouvernements, quelle que soit leur coloration politique, attachent une importance profonde au fait que le « processus démocratique » puisse fonctionner à l'intérieur d'un cadre dans lequel l'opposition de gauche doit jouer un rôle aussi faible que possible. Il ne s'agit pas de savoir si les gouvernements doivent ou non être neutres par

¹⁰³ *Ibid.*, p.14-15.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p.81.

rapport aux idéologies, partis et groupes conservateurs et anticonservateurs. Nulle réponse à cette question n'est possible si l'on pose ainsi le problème. Nous prétendons que les gouvernements des pays capitalistes avancés n'ont jamais eu une telle neutralité, qu'ils ont pour l'essentiel utilisé le pouvoir d'État en faveur des forces conservatrices, contre les forces qui s'opposent à celles-ci.¹⁰⁵

D'après Miliband, l'État capitaliste actuel joue un rôle de dressage des individus citoyens, c'est-à-dire sollicite le consentement de la majorité de la population aux pratiques du système politique libéral. La bourgeoisie se sert de la presse et d'autres formes de communication pour influencer les masses en sa faveur, sans négliger pour autant de se servir des instruments de l'État en vue de parvenir à ses fins. Encore une fois, Gramsci a le mérite d'avoir pavé la voie aux recherches portant sur l'hégémonie capitaliste dans la société civile et identifié le rôle régulateur de l'État.

Le deuxième point préliminaire qu'il faut préciser concerne le rôle de l'État dans le processus de « socialisation politique ». Rappelons que Gramsci considérait l'établissement et la perpétuation de l'hégémonie comme la tâche principale des classes dominantes et des institutions culturelles qu'elles contrôlent; en ce sens, l'hégémonie est le produit de la « société civile », l'État se contentant d'assurer l'équilibre nécessaire entre coercition et consentement. À ce jour, cette position, pour l'essentiel, est inchangé : la « fabrication du consentement » dans la société capitaliste demeure largement une affaire privée et officieuse, qui reste en fait principalement du ressort de l'entreprise privée.¹⁰⁶

Par contre, une page plus loin, Miliband note que, depuis la fin des années 1960, l'État libéral a joué un plus grand rôle dans la "socialisation politique" qu'à l'époque de Gramsci. Le système éducatif et la contribution des intellectuels dans les sphères privée et publique ont cessé de consolider l'hégémonie bourgeoise. S'inspirant des *Cahiers de prison* de Gramsci, Miliband considère la lutte des classes comme étant plus qu'une simple lutte économique et, dans son livre sur la théorie politique¹⁰⁷ en vient à affirmer que,

The distinction between various forms and levels of class conflict is certainly not artificial. But it is nevertheless a misconception to ascribe such labels as 'economic' or 'ideological' to this or that form of conflict. For any event in class conflict, large or small, includes and expresses all manifestations of social life, and is in this sense an economic, cultural/ideological, social, and political phenomenon.¹⁰⁸

¹⁰⁵ *Ibid.*, p.98.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p.205.

¹⁰⁷ Ralph Miliband, *Marxism and Politics*, Oxford, Oxford University Press, 1986 (1977).

¹⁰⁸ *Ibid.*, p.28-29.

Plus particulièrement, dans le chapitre sur la légitimation de l'ordre social capitaliste, Miliband souligne que le marxisme classique met l'accent sur la dimension économique plutôt que sur le volet politique de la lutte des classes. Miliband ajoute que ce traitement des phénomènes de nature économique propre à l'exploitation capitaliste des travailleurs fait en sorte que le marxisme n'a pas suffisamment théorisé les aspects idéologiques qui cimentent le pouvoir social de la bourgeoisie dans les pays capitalistes avancés. Miliband remarque toutefois que Gramsci est l'une des premières exceptions à cette règle dans le camp marxiste et, qu'à ce titre, plusieurs de ses vues répondent aux besoins d'aujourd'hui

... I noted that the classical Marxist writers had been well aware of the importance of tradition in shaping the consciousness of the working class – in shaping it, of course, in ways which made much more difficult a 'radical rupture' with the established order. But it is also necessary to note that classical Marxism did not really make very much of this phenomenon and that, with the signal exception of Gramsci, it did not seriously try to theorize, or even identify, the many different ways in which the shaping of consciousness contributed to the stabilization and legitimation of capitalism.¹⁰⁹

L'analyse marxiste serait mal avisée de négliger le domaine de la superstructure. Le sens commun des classes subalternes est imbu de notions qui sont répandues dans la société. Secondé par la bourgeoisie et ses intellectuels organiques, l'État ne s'intéresse qu'à promouvoir l'idéologie de la classe dominante. D'ailleurs une critique récurrente des libertaires à l'endroit du marxisme consiste à mettre en cause la préséance du facteur économique au détriment du facteur politique. Justement ce n'est pas le cas chez Gramsci qui s'en prend dans ses écrits à la superstructure politique et idéologique de la société capitaliste et à son rôle dans le maintien du statu quo. À ce propos, Miliband note que Gramsci fut le premier à mettre l'accent sur l'importance du domaine idéologico-culturel et son impact sur la lutte des classes dans les États capitalistes développés. Bien que s'intéressant primordialement à démystifier l'impact du catholicisme sur l'idéologie des masses, l'analyse de Gramsci s'étend, à toutes fins pratiques, à la production culturelle qui, selon Miliband, s'avère très pertinente même de nos jours,

A substantial part of Gramsci's concern with popular culture and with the degree to which it was permeated by a conservative 'common sense' had to do with the hold of religion upon the people, and with the need for Marxists to diffuse their own alternative 'common sense' as part of the battle for 'hegemony'. Religion was by no means the only part of the 'superstructure' with which he was concerned; but it was this which, in relation to popular culture, preoccupied him most [...] Gramsci was exceptional in his stress on the importance that must be attached to every artifact of this production [idéologico-culturelle], however trivial; and his

¹⁰⁹ *Ibid.*, p.43.

insistence that the struggle for 'hegemony' must be waged at every level, and include every single level of the 'superstructure'.¹¹⁰

Selon Miliband, les transformations sociales sont rarement globales et plusieurs de leurs aspects ne sont pas affectés par le changement de telle sorte que les concepts gramsciens ayant trait aux rapports de force gardent leur pertinence bien après le moment de leur élaboration. Dans un de ses derniers ouvrages, Miliband souligne que la notion d'hégémonie, telle que développée par Gramsci, a possiblement changé au cours du 20^e siècle. Pour Gramsci, l'hégémonie désignait surtout la capacité de la classe dominante à produire un consentement actif des classes subalternes, tandis que Miliband croit qu'elle sert plutôt à désigner une certaine forme de résignation de la part de ces derniers face au statu quo capitaliste.

Mere acceptance, with a resigned sense that not much is possible by way of pressure and challenge, allied to a sense that, however unsatisfactory things may be, any alternative would be at least as bad and probably a great deal worse, will do almost as well. For such sentiments, preferably deeply interiorised, make for passivity rather than activism, submission rather than rebellion, a disbelief that radical alternatives are possible. It is in this light that the notion of 'hegemony' is nowadays best understood. Gramsci used the term in a much stronger sense to denote the capacity of dominant classes to disseminate their values and ideas throughout society, and thus to persuade the subordinate class to conceive the world in their own, bourgeois terms. No doubt, hegemony did in the early decades of the twentieth century have something of that nature; and in some measure it still has.¹¹¹

Cette explication du fonctionnement de l'hégémonie à notre époque démontre encore une fois que, malgré la distance historique qui nous sépare de Gramsci, ses idées sont adaptables à de nouvelles circonstances et ont une pérennité clairement démontrable.

Bob Jessop

Quant à Jessop, il partage l'opinion de ses prédécesseurs en ce qui a trait à la pérennité de Gramsci. Le tour d'horizon qu'il fait dans son livre sur les théories marxistes de l'État illustre, en particulier, la contribution originale de ceux qu'il nomme les néo-gramsciens. D'après lui, au-delà de son recours occasionnel à la répression, l'État assume la stabilisation relative de l'économie dans le mode de production capitaliste¹¹². Ce double rôle autorise Jessop à soutenir que la méthodologie néo-gramscienne

¹¹⁰ *Ibid.*, p.48-49.

¹¹¹ Ralph Miliband, *Divided Societies, Class Struggle in Contemporary Capitalism*, Oxford, Oxford University Press, 1991 (1989), p.48-49.

¹¹² Dans les pages du *New Left Review*, Poulantzas engage un débat avec Miliband en vue de déterminer en quoi Gramsci pouvait continuer à être utile dans les recherches sur l'État et dans les sciences sociales d'aujourd'hui « I

se révèle utile pour saisir l'impact sur l'État des rapports de force entretenus par les formations sociales en présence,

It is here that the studies of Gramsci and the 'neo-Gramscian' school are most relevant. For these theorists have investigated the dialectic of coercion and consent, the specificity of political and state crises, the institutional mediation of ideological practices and their social effectivity, the nature of popular –democratic antagonisms as well as class struggles, and the problems of revolutionary strategy in advanced capitalism.¹¹³

Jessop sait gré à Gramsci d'avoir été l'un des premiers marxistes à couper court à la divagation consistant à imputer les changements politiques à des causes économiques directes. Les recherches de Gramsci dans le but de fournir une solution de rechange à cette vision erronée l'ont conduit, selon Jessop, à remettre en question la préséance de la structure économique au profit des rapports de force entre les classes sociales et la superstructure. De plus, Gramsci a le mérite d'avoir assigné à l'État un rôle majeur dans le maintien de la stabilité du capitalisme, rejetant du même coup la vision purement instrumentale :

For he depicts the state as a class force which has a vital role in the organisation of class domination, in securing the long-run interests of the bourgeoisie as well as its unification, in facilitating concessions to the subordinate classes, and in securing the active consent of the governed (in parliamentary democracies) or effecting their demobilization (in more despotic forms of state).¹¹⁴

Jessop conclut qu'au-delà de la perception pragmatique de l'État, chère à plusieurs marxistes, Gramsci met surtout l'accent sur le rapport dialectique entre l'État et la société civile et évite l'erreur qui consiste à réduire les phénomènes politiques à un déterminisme de classe. Les subalternes subissent une variété de pressions, y compris les influences directes et indirectes des courants de pensée émanant des classes dominantes. De tout temps les bons outils théoriques s'avèrent indispensables si l'on tient à décortiquer ce mélange complexe de rapports sociaux faisant un tout organique,

think however that, for different reasons we have both [Poulantzas et Miliband] stopped half-way : which was not the case with Gramsci. That is to say, we have ended by considering that ideology only exists in ideas, customs or morals without seeing that ideology can be embodied, in the strong sense, in institutions [...] Here is the thesis I would like to propose: the system of the State is composed of several apparatuses or institutions of which certain have a principally repressive role, in the strong sense, and others a principally ideological role [...] This position is in a certain sense that of Gramsci, although one he did not sufficiently found or develop. » Nicos Poulantzas "The problem of the Capitalist State" cité in *Ideology in Social Science, Readings in Critical Social Theory*, (dir.), Rob Blackburn, Glasgow, Fontana, 1979 (1972), p.250-251.

¹¹³ Bob Jessop, *The Capitalist State, Marxist Theories and Methods*, Oxford, Martin Robertson, 1982, p.142.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 145-146.

Further, since Gramsci refuses to reduce political practice to an automatic effect of class belonging or to identify all political subjects as class subjects, he also examines how political support is established and/or undermined through economic, political, and ideological practices that go beyond the field of class relations to include the whole field of social relations.¹¹⁵

C'est en concédant, parfois via l'État, certaines faveurs aux classes subalternes et en forgeant des alliances de classe que la bourgeoisie parvient à consolider son hégémonie. À long et court termes, l'État se dévoue au service de la fraction dominante de la classe capitaliste, et, moyennant quelques ajustements, il réussit souvent à maintenir le soutien populaire, ce qui lui confère une certaine légitimité auprès des citoyens. Quant à la société civile, elle s'emploie à renforcer l'hégémonie de la classe dominante en présentant la vision du monde la plus susceptible de convaincre les subalternes de l'accepter sans trop protester contre les règles du jeu imposées par la bourgeoisie.

Gramsci also stresses the element of intellectual and moral leadership involved in the constitution and reproduction of a collective will, a 'national popular' outlook, a common world-view which is adequate to the needs of social and economic reproduction. This intellectual and moral leadership is constituted through ethical-political and ideological practices that operate on and through the prevailing system of beliefs, values, common-sense assumptions, and social attitudes to organise popular culture in its broadest sense and adapt it to the needs of the mode of production.¹¹⁶

Par ailleurs, quelques successeurs de Gramsci, en l'occurrence Poulantzas, Laclau et Mouffe, ont approfondi et parfois manipulé les recherches entamées par le penseur sarde, affirme Jessop. Toutefois, il s'en prend au relent essentialiste de certaines analyses de Poulantzas qui accordent un caractère de classe spécifique à tel ou tel parti ou idéologie, tout en négligeant l'ensemble des rapports sociaux dont tenait compte Gramsci :

Poulantzas often ascribes a necessary class belonging to political parties and other apparatuses and/or specific ideologies and also neglects the role of non-class (e.g., gender, ethnic, youth) movements in the struggle for intellectual, moral, and political leadership. Indeed it is symptomatic that Poulantzas himself defines hegemony in terms of structurally-determined political class domination and/or in terms of a polarisation of class positions around an 'unstable equilibrium of compromise' under the leadership of a particular class fraction.¹¹⁷

¹¹⁵ *Ibid.*, p.147.

¹¹⁶ *Ibid.*, p.148.

¹¹⁷ *Ibid.*, p.145-188.

Jessop tente ensuite d'évaluer la contribution des néo-gramsciens Ernesto Laclau et Chantal Mouffe qui se détournent de la politique pour s'intéresser plutôt aux idéologies et à la lutte de classe. D'après Mouffe, Gramsci entrevoyait la possibilité de l'altération des discours idéologiques et estimait que les forces politiques elles-aussi comportent des mélanges qu'on ne peut pas comprendre avec une vision réductrice du marxisme,

Firstly she [Mouffe] argues that Gramsci rejects the view that all political forces are essentially class subjects and suggests instead that political forces are constituted as inter-class (or, better, 'pluriclassiste') collective wills in and through ideological struggle.¹¹⁸

Il s'ensuit, selon Jessop, que Chantal Mouffe ne réduit pas l'hégémonie à la domination idéologique d'une classe sociale sur les autres, c'est-à-dire au fait d'imposer son idéologie à l'ensemble de la société. Elle ne se contente pas d'affirmer qu'il existe chez Gramsci un principe hégémonique qui permette d'articuler diverses idéologies tout en respectant un certain ordre hiérarchique, mais elle cherche à en établir la cause principale,

...how does Gramsci establish the class character of different ideological systems? Here Mouffe undertakes a symptomatic reading of Gramsci's notebooks and suggests that the class unity of the common world-view created through such political, intellectual, and moral leadership derives from its articulation around a value system whose realisation depends on the key role played by the fundamental class at the economic level. It is this value system which constitutes the 'hegemonic principle' permeating the common world-view and endowing it with a distinctive class nature.¹¹⁹

S'étant, par la suite, éloignés du paradigme marxiste qui met l'accent sur les classes sociales et le fonctionnement de l'économie capitaliste, Laclau et Mouffe se sont employés à échafauder une théorie discursive que Jessop considère au-delà des limites de l'acceptable. Attaché aux prémices du matérialisme historique, Gramsci n'aurait jamais souscrit à leur interprétation,

In subsequent studies Laclau and Mouffe attempt to overcome such problems [class reductionism, essentialism, economic determinism] and are now developing a general theory of the discursive constitution of hegemony. They argue that all social relations derive their social character from their discursive constitution: that is, all social practice constitutes itself as such in so far as it produces meaning. This approach has important theoretical implications for the relations between 'levels' and for the analysis of social subjectivity. Firstly, since the discursive is

¹¹⁸ *Ibid.*, p.193-194.

¹¹⁹ *Ibid.*, p.192.

considered to be coextensive with the social and all social relations are thought of as constituted in and through discourse, Laclau and Mouffe reject orthodox Marxist views of 'base-superstructure' relations in which the so-called material base is seen as extra-discursive and the superstructure alone treated as discursive.¹²⁰

Jessop n'impute pas, pour sa part, un caractère purement discursif à la superstructure, s'inscrivant ainsi en faux contre l'interprétation de Laclau et Mouffe.

Ellen Meiksins Wood

Jessop n'est pas le seul à critiquer certaines conclusions de Laclau et Mouffe. Ellen Meiksins Wood se met de la partie pour apporter un point de vue marxiste à la théorie discursive néo-gramscienne. Selon elle, les auteurs susmentionnés développent certaines idées de Gramsci et de Poulantzas jusqu'à un extrême intenable et finissent par rejeter le marxisme et la lutte des classes pour leur substituer les luttes démocratiques-populaires (écologisme, féminisme, lutte antiraciste, etc.) au nom de l'autonomie de l'idéologie et d'un projet flou de démocratie radicale¹²¹. Selon Wood cette théorie prend en partie sa source dans certaines idées de Poulantzas qui en prônant la préséance et l'autonomie du politique, a ouvert la porte aux élaborations théoriques de ses successeurs,

In his theory of the state, establishing the dominance of the political; in his theory of class, displacing exploitation and elevating ideology as a principle determinant (thereby also reducing the working class to a rump diluted in a 'popular alliance'); and in his growing acceptance of 'democracy' as an indeterminate concept joining together capitalist and socialist 'democracy' along a seamless continuum, obscuring the contradictions, antagonisms and class conflicts that stand between capitalism and socialism, Poulantzas anticipated all the major themes of the new 'true' socialism.¹²²

Par contre, Wood s'en prend à Laclau et Mouffe qui, dans leur ouvrage intitulé *Hegemony and Socialist Strategy*, vont au bout de leur conviction au point de couper avec le marxisme, y inclus celui de Gramsci. En lieu et place du concept de classe, ils ne trouvent rien de mieux à suggérer que la notion floue de « peuple ». De plus les luttes socio-économiques ancrées dans la base disparaissent presque entièrement de leur analyse en faveur d'une approche discursive,

The argument begins with a distinction between ideological expressions ('interpellations') that are determined by class contradictions and

¹²⁰ *Ibid.*, p.192.

¹²¹ Ellen Meiksins Wood, « The Uses and Abuses of 'Civil Society' », *The Socialist Register*, 1990, vol. 26, p.75.

¹²² Ellen Meiksins Wood, *The Retreat from Class, A New 'True' Socialism*, Londres, Verso, 1998 (1986), p.46.

struggles, and those that are generated by other kinds of contradictions, especially 'popular-democratic' struggles in which the 'people' (a category that cuts across classes) is counterposed to a dominant 'power bloc', notably in the form of the state [...] Here then is crux of the argument. These detachable, class neutral, popular-democratic 'interpellations' are 'the domain of ideological class struggle par excellence'. Indeed, since a great deal of importance is attached to ideology, these autonomous ideological elements can be said to represent the central arena of class struggle.¹²³

Ainsi, selon Wood, le discursif et l'idéologique absorbent et subsument l'ensemble du domaine social y compris l'infrastructure économique. Par un étrange concours de circonstances, Gramsci qui tentait de formuler une théorie politique marxiste plus sophistiquée s'est fait, selon Wood, récupérer par certains de ses héritiers dont Laclau et Mouffe qui ont rejeté le matérialisme historique en faveur d'une théorie qui omet complètement d'étudier les classes sociales, les contradictions du capitalisme et les luttes politiques entre les classes,

In Hegemony and Socialist Strategy, Laclau and his co-author, Chantal Mouffe, set out to undermine the very foundations of the Marxist view that the working class will be the agent of socialist transformation, and to replace it with a political project whose object is 'radical democracy. And whose subject is a popular alliance constituted not by relations of class, nor indeed by any determinate social relations, but rather by discourse.¹²⁴

Wood affirme aussi que Laclau et Mouffe ont oublié de mentionner que le terme de « démocratie » se référait, à son origine et à plusieurs périodes de l'histoire, aux laissés-pour-compte. Le peuple, sujet démocratique par excellence, est presque invariablement identifié à la plèbe, c'est-à-dire aux subalternes pour reprendre un terme cher à Gramsci « It must be stressed that democracy in its original meaning always had class connotations – referring precisely to the dominance of the people as plebs.¹²⁵ » En négligeant cet aspect important de la démocratie, Laclau et Mouffe occultent justement le caractère de classe de la représentation parlementaire, caractéristique de la bourgeoisie dans les pays capitalistes avancés. Selon Wood, Laclau et Mouffe ne font qu'établir une passerelle entre, d'une part, le structuralisme d'Althusser et la théorie de la dominance de la politique de Poulantzas et, d'autre part, l'indéterminisme des théories poststructuralistes et postmodernes.

Le socialisme, notamment tel que conçu par Gramsci, représente l'aboutissement d'un processus objectif et potentiellement réalisable par la classe ouvrière au sens large du terme. Wood est

¹²³ *Ibid.*, p.50-51.

¹²⁴ *Ibid.*, p.54.

¹²⁵ *Ibid.*, p.67.

complètement d'accord avec l'idée de Gramsci qui consistait à rejeter le déterminisme absolu très en vogue auprès d'une bonne partie des participants à la deuxième Internationale. Mais elle rappelle que bien que certains passages déterministes soient décelables chez des révolutionnaires tels que Rosa Luxemburg, d'ailleurs critiquée un peu sévèrement par Gramsci, il n'en demeure pas moins que les deux marxistes partageaient une même vision du monde dans lequel,

Through the medium of this specific class interest [prolétarien] and this specific capacity [action collective de masse], the universal emancipation of humanity from class exploitation – an objective which in other times and places could never be more than an abstract utopian dream – could be translated into a concrete and immediate political programme.¹²⁶

Le poststructuralisme et le postmodernisme rejettent généralement tout dogmatisme déterministe accolé aux luttes de classes. De son côté, Wood note que les concepts gramsciens sont pertinemment utiles aux luttes de classes d'aujourd'hui, encore faut-il éviter de tomber dans le piège de l'extrémisme théorique qui dénature le sens des propos de Gramsci. À titre d'exemple, Wood mentionne les déformations du sens du terme hégémonie chez certains "néo-gramsciens" anti-libéraux,

If liberal democracy is at the core of capitalist class hegemony, it is presumably the task of socialist political theory to approach liberal-democratic theory 'counter-hegemonically'. How the counter-hegemonic project is conceived, however, very much depends on what one means by 'hegemony'; and there is a way of thinking about 'hegemony' that has the effect of replacing class struggle and its chief protagonist, the working class, by intellectuals and their 'autonomous' activity as the principal agency of revolutionary change. One of the essential premises of this conception (as it appears, for example, in certain recent interpretations of hegemony in which Gramsci's notion is manipulated and grafted on Althusser's theory of ideology) is that the hegemony of the ruling class over subordinate classes is one-sided and *complete*. Such formulae tend to expel *class struggle* from the concept of hegemony.¹²⁷

Wood s'en prend donc à ceux qui dénaturent le concept gramscien d'hégémonie en le dissociant de la lutte des classes.

Negri vu par Marcia Landy

Bien qu'il s'agisse des continuateurs il nous a paru tout indiqué de retenir l'article de Marcia Landy¹²⁸ pour la simple raison qu'elle traite d'un célèbre héritier de la pensée gramscienne, en

¹²⁶ *Ibid.*, p.90.

¹²⁷ *Ibid.*, p.151.

¹²⁸ Marcia Landy, « Gramsci beyond Gramsci: The Writings of Toni Negri », *Boundary*, vol. 21, no 2, été 1994.

l'occurrence Antonio Negri, dont l'œuvre regorge de références, surtout indirectes, aux écrits de son maître à penser. Contrairement aux réformistes, Landy fait état de l'influence qu'a exercée Gramsci sur son acolyte pour ensuite esquisser un parallèle entre les deux penseurs afin de mettre en valeur l'actualité de Gramsci,

My comparison of the two men's writings [les écrits de Gramsci et de Negri] is animated by two major considerations: to rethink the nature of Gramsci's writings for ways they anticipate and contribute to current debates concerning the political nature of modernism and postmodernism; and specifically, to situate this discussion in relation to Negri, whose work helps to validate Gramsci's revolutionary position and to provide an antidote to predominantly reformist readings of Gramsci.¹²⁹

Une autre justification de l'a-propos de la comparaison entre ces deux penseurs est qu'ils ont tous deux été des prisonniers politiques en Italie et ont déployé beaucoup d'efforts intellectuels en vue de comprendre l'État capitaliste au 20^e siècle. Selon Landy, Gramsci aurait été le démystificateur du capitalisme de la première moitié du siècle avec ses analyses du fordisme, alors que Negri serait le penseur du post-fordisme. D'ailleurs Landy indique que ce sont surtout les thèmes majeurs de Gramsci qui l'intéressent dans sa comparaison avec les écrits de Negri,

My discussion of Gramsci in relation to Negri is based particularly on Gramsci's notes concerning Americanism and Fordism, and on his comments on civil society and the state, intellectuals, the party, and work and workers – major arenas of concern in the writings of Negri in his *Marx beyond Marx*, *The Politics of Subversion*, *The Savage Anomaly*, and other selected works.¹³⁰

Qui plus est, Landy note que Gramsci fut toujours d'avis qu'on ne pouvait séparer artificiellement la structure économique de la superstructure idéologico-politique. Il était impossible pour Gramsci de négliger les facteurs culturels et idéologiques qui ont un impact direct sur la lutte des classes. Le changement dans la nature du travail salarié contemporain a nécessairement influé sur la façon de faire de la politique. D'après Landy, Negri a mis à profit les intuitions de Gramsci qu'il a relevées dans ses *Cahiers de prison* en vue d'appréhender les mécanismes de fonctionnement de la politique et de la culture,

In ways only sketched by Gramsci, Negri acknowledges that social life has become pervasively political through the antagonisms generated by new social/economic conditions relating to the new global conditions of

¹²⁹ *Ibid.*, p.64.

¹³⁰ *Ibid.*, p.65.

communications [...] For both thinkers, the notion of clandestinity – transgression and subversion – is central to the undermining of the social in its present forms toward the ends of reincorporating the political into the social.¹³¹

À la différence des pratiques courantes à l'époque de Gramsci, le travail productif n'est plus confiné à l'usine. Les nouvelles technologies ont donné une importance grandissante au travail immatériel dispersé sur des milliers de sites avec des millions de travailleurs collaborant sous l'égide du capital. Tout comme Gramsci cherchait à décortiquer la meilleure façon dont le parti pouvait organiser la volonté dispersée des travailleurs et paysans en Italie, Negri cherchait à esquisser les composantes de l'émancipation à l'ère de la mondialisation capitaliste,

Consonant with his notion of the pervasiveness of the productive process, Negri's reformulation of the theory of value seeks to map – not measure – how the new “social machines” are both productive of value and also capable of making manifest how technology is involved in the expropriation and exploitation of workers, as well as the ways it contains the potential for liberation of the worker.¹³²

Dans ses notes sur l'américanisme et le fordisme Gramsci décrit la propension du corporatisme à prendre, en Europe, des formes plus autoritaires. Chez Gramsci, tout comme chez Negri, il y a similarité des moyens par lesquels les classes exploitées parviennent à sortir de leur passivité et à se rebeller. Landy note que le parti tel que le conçoit Gramsci dans ses *Cahiers de prison* est non seulement de nature très différente du modèle léniniste, mais repose sur une conception éducative et libertaire qui soude les intellectuels organiques aux classes subalternes. En ce sens, le parti mène une stratégie en vue de sortir les masses opprimées de l'étatisme étouffant du fascisme et de consolider les forces progressistes dans la société civile,

The party is not a bureaucratic structure based on an identity of interests. His use of the term welding suggests that the party serves as site for “organic” intellectuals, implying the existence of diverse groups and histories involved in the creation of new alliances and new forms of action. The party assumes the role of the state, but yet the party is not the state nor does it assume the same functions as the state. The party is linked to the resurrection of forms of civil society formerly cannibalized by the state.¹³³

Landy ajoute que Negri partage plusieurs autres points communs avec Gramsci, notamment en ce qui a trait à la nature du parti politique ou d'autres formes d'organisation révolutionnaire. Il est question pour

¹³¹ *Ibid.*, p.67-68.

¹³² *Ibid.*, p.74.

¹³³ *Ibid.*, p.80.

Negri, comme c'était le cas pour Gramsci, d'une organisation qui a pour but de faire de la politique autrement que par des moyens bourgeois ou autoritaires et de liguer les éléments contestataires de la société civile dans le but de faire pencher la balance en faveur des forces progressistes,

Negri's conception of the party, too, has negative connections to the bourgeois political party and to Leninist versions of the party. For him, as for Gramsci, the party is an alternative, and revolutionary, mode of political organization. The party seems more generally aligned with Gramsci's equation of the party with civil society.¹³⁴

Bien que dans ses analyses Negri s'aligne sur une bonne partie des trouvailles de Gramsci, il n'en reste pas moins évident qu'il le devance sur d'autres. En ce qui concerne la guerre de position, Negri semble avouer qu'il ne s'agit peut-être plus de la meilleure façon d'organiser les forces des classes subalternes. S'intéressant à la subjectivité révolutionnaire Negri met l'accent sur l'étude du travailleur socialisé du capitalisme contemporain. D'après Landy, Negri ne fait qu'élargir la doctrine de Gramsci, en vue de l'adapter aux transformations des forces productives et des rapports sociaux,

In Negri's critique of value and description of the new subjectivities at work in contemporary society, he has gone beyond Gramsci in his analysis of the basis and nature of revolutionary change. No longer advocating a war of position but indicating the existence of antagonisms that are generated by both the state and the socialized worker, he sees room to maneuver [...] Negri's perspective on revolution, however, is more global than Gramsci's; the subsumption of society by capital has taken place now on an international level.¹³⁵

Mais Gramsci tout comme Negri, visait à dénoncer les contradictions du capitalisme au-delà de l'aspect économique. Alors que Gramsci s'est préoccupé de la réorganisation du travail qui affectait l'ouvrier entre les deux guerres mondiales, Negri s'est intéressé aux transformations du capitalisme après la victoire des alliés. Il en est ressorti que la problématique de la subjectivité et des nouveaux antagonismes de classes chez Negri a fait sienne la conception historiciste de Gramsci :

If we adopt Negri's argument about the present crisis nature of capital and the production of antagonistic subjectivities, we can see that he has followed in certain significant ways some of the problems advanced by Gramsci: concerns with corporativism, reformism, and the relevance of information and communication. We can also acknowledge a muted dialogue concerning the nature and appropriateness of passive and active revolutionary struggle. From Negri's vantage point, it would seem that

¹³⁴ *Ibid.*, p.82.

¹³⁵ *Ibid.*, p.89-90.

Gramsci's analysis was suited to the particular conjuncture of the 1917-1929 period.¹³⁶

Negri aurait choisi Karl Marx et Gramsci comme modèles à suivre, remarque Landy, qui rappelle que, tout en ayant à sa disposition certaines traductions françaises de Gramsci publiées chez Gallimard, Negri a forgé sa propre personnalité en tant que théoricien et militant. Les transformations dans le capitalisme contemporain le poussèrent dans des directions qui étaient déjà esquissées dans l'œuvre de ses précurseurs,

His analysis [Negri] takes into account the contemporary circulation of capital through the dominance of communication. While he sees as the source of the problem not information technology but the protean forms of capitalism, he does, like Gramsci, locate the creation of new subjectivities. Through his rethinking of the role of intellectuals, his reformulation of the state in relation to civil society, and especially his dissection of power, it seems that he has indeed read "Marx beyond Marx" and that we can read him as "Gramsci beyond Gramsci".¹³⁷

La continuation de Gramsci à travers les écrits de Negri prouve que parfois l'influence d'un auteur va bien au-delà du contexte dans lequel son œuvre fut composée. Landy a écrit son article avant la publication en 2000, de l'*Empire*¹³⁸ de Negri écrit en collaboration avec Michael Hardt. Dans ce livre on peut encore voir l'influence directe de Gramsci notamment en ce qui concerne la notion de traductibilité. Dans ses *Cahiers de prison* Gramsci suggère qu'il doit y avoir un mécanisme intellectuel pour traduire différents courants théoriques avant-gardistes d'une langue à une autre et donnait en exemple la capacité du marxisme à faire une synthèse des rapports entre la pensée politique française, la philosophie idéaliste allemande et la portée mondiale du message émancipateur de la révolution bolchévique. Negri fait écho à Gramsci en signalant que l'anticapitalisme aurait avantage à créer des outils facilitant la traduction des luttes ponctuelles dans un discours compréhensible. Qui plus est, Negri se réfère dans son livre à l'expérience des Conseils d'usine à Turin à laquelle Gramsci a collaboré,

Pour qu'un cycle [révolutionnaire] puisse se constituer, les récepteurs de la nouvelle doivent être capables de « traduire » les événements dans leur propre langue, identifier les luttes comme leurs, et ainsi ajouter un maillon à la chaîne. Dans certains cas, cette « traduction » est assez élaborée [...] Dans d'autres cas, le processus est beaucoup plus direct : ainsi le mouvement des conseils d'usine à Turin (Italie), a été

¹³⁶ *Ibid.*, p.93.

¹³⁷ *Ibid.*, p.97.

¹³⁸ Michael Hardt et Antonio Negri, *Empire*, Paris, Exils, 2000.

immédiatement inspiré par les nouvelles de la victoire des bolchéviques en Russie.¹³⁹

Il n'est pas étonnant que l'attachement de Gramsci à élargir la base de ses préoccupations nationales l'ait conduit à traiter en long et en large de la question du décodage culturel. Cette conclusion ponctuelle, tout comme les autres qui parsèment le travail, non seulement atteste l'actualité de Gramsci, mais associe souvent sa pérennité à sa vision marxiste-libertaire.

Tout au long de ce chapitre consacré à l'actualité de Gramsci, nous avons tenu en premier lieu à concilier sa contextualisation avec le transfert de certains éléments de la réflexion gramscienne qui ont passé, tels quels ou amendés, le test du temps. En deuxième lieu, nous avons tenté d'articuler la pérennité de Gramsci, citations à l'appui, à l'idéal-type marxiste libertaire faisant l'objet du volet principal de la thèse. Ce n'est pas un hasard si la plupart des exégètes qui optent pour le penchant libertaire de Gramsci sont les premiers à souligner la pérennité de sa réflexion. La recrudescence des recherches actuelles consacrées au penseur sarde et les nombreuses attestations de ses continuateurs ont été mis à contribution pour étayer l'articulation de la pensée gramscienne à coloration libertaire.

¹³⁹ *Ibid.*, p.81.

Conclusion

Au terme de notre exposé, il serait opportun de récapituler les points saillants de notre analyse et d'en tirer les conclusions qui s'imposent. Ayant choisi de commencer par faire l'état de la question, nous nous sommes vite aperçu que les appréciations des exégètes étaient diamétralement opposées notamment en ce qui a trait à l'ouverture d'esprit de Gramsci et au pluralisme de sa doctrine. Nous n'avions d'autre choix que de passer leurs jugements de valeur au crible de la critique pour ne retenir que ceux qui résistent à l'examen. Cet exercice nous a convaincu que Gramsci préconisait la participation active des travailleurs aux prises de décision qui les concernent, qu'il soutenait l'impulsion de bas en haut de l'activité révolutionnaire et qu'il prêchait la fusion de la théorie et de la pratique. D'où l'à-propos de l'inscrire dans le sillage d'une conception marxiste-libertaire.

Pour étayer notre point de vue, nous avons pesé le pour et le contre avant de rejeter les conclusions hâtives animées par des partis pris ou l'incompréhension des détracteurs. Citations à l'appui, nous avons mis en relief la critique systématique formulée par Gramsci à l'endroit du fascisme, son rejet de toute forme de révolution passive et de césarisme. Dans cette optique, nous avons dénoncé comme erreur d'interprétation l'allégation voulant que Gramsci soit simplement un Lénine italien et écarté comme non avenues les évaluations incohérentes ou paradoxales qui prétendaient que, sous une apparence trompeuse, Gramsci favorisait un système des plus répressifs.

En scrutant attentivement la vie de Gramsci, son œuvre et un large échantillon des études qui lui ont été consacrées, nous avons mis de l'avant la coloration libertaire de sa réflexion politique et montré que ce filon, peu exploré, traverse ses écrits de part en part. Toutefois, nous avons pris soin d'indiquer, dès le départ, que ce n'était pas l'unique caractéristique de sa réflexion. Nous ne voulions pas tomber dans le piège du réductionnisme et négliger la diversité des commentaires qui ne partagent notre analyse.

Dans notre hypothèse de départ, il y avait un défi que nous n'avons pas hésité à relever : décrire l'aspect libertaire de sa pensée. Mais il était clair pour nous que Gramsci avait subi une multitude d'influences et que sa réflexion n'était pas unidimensionnelle. D'autres chercheurs avant nous ont décortiqué l'un ou l'autre de ses concepts tels que l'intellectuel organique, le bloc historique, l'hégémonie, parfois même avec beaucoup de finesse et nous ne voulions répéter ces analyses. Nous avons préféré nous attarder à l'importance qu'il accordait à la formation des Conseils d'usine, à ses appels répétés aux anarchistes de joindre la cause du prolétariat et à son acharnement à dénigrer la dictature et le fascisme de Mussolini.

D'autres interprétations fallacieuses ont été battues en brèche : le paradoxe qui n'en est pas un et qui a trait à la notion de nécessité considérée incompatible avec celle de liberté. À défaut de faire intervenir la dialectique; nous avons considéré comme une parenthèse dans la carrière politique de Gramsci, le court intermède de sa carrière politique où Gramsci a arboré la ligne dure pour assurer la survie du PCI. Il est vrai qu'il a conseillé de laver le linge sale du parti en famille. Mais il est tout aussi vrai qu'il a permis aux dissidents de s'exprimer librement dans des circonstances difficiles. Le comportement de Gramsci durant cet épisode ne peut être considéré que comme un simple écart de conduite, car il ne représente dans sa carrière politique qu'une petite parenthèse dont il ne faut pas en exagérer la portée.

Par contre, il nous a semblé tout indiqué de souligner, entre autres, le strict code déontologique que Gramsci s'est auto-imposé et l'association de la catharsis au moment ethico-politique, les perches qu'il a tendues à ses frères d'armes anarchistes et libertaires pour les inciter à serrer les rangs, sa synthèse entre spontanéité et organisation révolutionnaire, son programme éducatif destiné au développement de la conscience de classe et la conciliation de l'internationalisme avec la reconnaissance du nationalisme.

En outre l'examen des méthodes présentement en vogue a guidé nos pas vers une forme d'historicisme compatible avec l'esprit qui sous-tend les écrits de Gramsci. Cet historicisme se réclame partiellement de Quentin Skinner qui fait des éléments culturels concomitants à la production d'un discours la clé de voûte de son interprétation. Cependant nous avons bonifié la linéarité de l'historicisme skinnerien qui fait table rase du niveau latent du discours et inscrit la signification dans le cadre du moment de sa production.

Nous nous sommes donc adressé à d'autres théoriciens qui ont élargi et assoupli la notion d'historicisme. Nous sommes tributaire des travaux de Neal Wood et Ellen Wood qui réservent une place importante à la biographie de l'auteur dans la saisie de son discours et qui ne confinent pas cette approche à une dimension sémantique. Joseph Femia nous a aidé à concevoir le contexte en fonction des événements majeurs qui se sont écoulés au moment de la rédaction d'une œuvre donnée en science politique. Bref, notre synthèse des diverses versions d'historicisme a débouché sur une forme qui s'est avérée favorable à l'actualité de Gramsci. Nous avons donc opté pour une approche éclectique dont l'emploi a été au préalable justifié. Il s'agissait de la mise en contexte de la réflexion de Gramsci tout en relevant dans son discours les éléments qui ont passé le test du temps et, partant, illustre l'actualité de sa pensée. Notre contextualisation retenue allait au-delà des considérations sémantiques pour inclure la conjoncture socio-politique.

Mis en garde contre le mythe de cohérence, nous nous sommes abstenus de voir dans les écrits gramsciens une cohérence là où il n'y en avait pas, tout en nous permettant de lire entre les lignes, c'est-à-dire en articulant le sens apparent au sens latent en conformité au fonctionnement normal de la langue en pareil cas. En plus la recherche d'une intention cachée a été mise en veilleuse. Même exprimée, l'intention induit parfois en erreur comme l'illustre l'anecdote racontée par Gramsci et voulant que Christophe Colomb ait entrepris son odyssee pour aller serrer la main du Grand Khan. En lieu et place, il fit une grande découverte.

L'étape suivante de notre démarche consistait à développer la conformité de la grille de lecture marxiste-libertaire de Gramsci à l'idéal-type établi par Daniel Guérin. De prime abord, nous avons procédé à démystifier l'opposition binaire entre marxistes et libertaires, en illustrant la proximité des vues entre Marx, Kropotkine et Malatesta. À titre indicatif la 11^e thèse sur Feuerbach a été retenue parce qu'elle jette, selon Gramsci, une passerelle entre les deux courants de pensée. Chemin faisant, nous avons fait état de l'attachement du penseur sarde à la participation active des masses laborieuses aux prises de décision qui les concernent, à l'inclusion des minorités révolutionnaires à la formation des Conseils d'usine, entre autres, en vue de mettre en évidence son penchant libertaire. D'autres manifestations glanées dans ses éditoriaux journalistiques n'ont fait que confirmer l'attrait de prédilection de Gramsci pour un marxisme épuré de tout relent d'autoritarisme.

La conformité des écrits de jeunesse à l'idéal-type de Guérin a été établie par voie de repérage parce que, à ce stade, le penchant libertaire de Gramsci était en phase de consolidation. Par exemple, chaque fois qu'il est question d'améliorer les conditions de vie des subalternes, nous relevons dans l'expression de cette aspiration sa conformité, avant la lettre, avec le deuxième critère. Nous avons suivi la même démarche pour les autres critères. De la sorte, nous avons établi une progression dans l'illustration de la conformité de Gramsci avec l'idéal-type du marxisme libertaire établi par Guérin. Mais rendu aux *Cahiers de prison*, la conformité avec le modèle de Guérin s'est intensifiée au point de suivre chacun des huit critères.

Le marxisme-libertaire de Gramsci a pour corollaire l'actualité de sa pensée que corroborent, d'ailleurs, la recrudescence des recherches qui lui sont consacrées. Il nous a paru tout indiqué d'établir l'utilité de la réflexion gramscienne aux enjeux de nos jours suivant notamment deux pistes : la première se base sur des témoignages en ce sens, la deuxième se dégage des travaux de ses continuateurs qui portent son flambeau aux nouvelles générations. Nous avons retenu l'affinité entre la perspective

gramscienne et le modernisme en matière de rationalisation et de technologie, tout en faisant état de la contribution de Gramsci à la démystification du pouvoir de classe.

Toujours est-il que l'historicisme éclectique que nous avons adopté n'entravait pas la réadaptation des écrits fragmentaires de Gramsci aux enjeux de l'ère moderne. Encore faut-il y procéder avec précaution en relevant, d'une part, les éléments qui répondent aux préoccupations des nouveaux mouvements sociaux, et d'autre part, en associant le fond au contexte historique et la forme au règlement des conflits actuels. Il nous semblait de mise de signaler que la notion gramscienne de guerre de position portait plusieurs de ses continuateurs à réhabiliter les concepts d'hégémonie, de société civile et de bloc historique. De fil en aiguille, ils ont réintroduit l'ensemble de l'enseignement de ce penseur dans les débats actuels. En conclusion de son récent ouvrage, Peter Thomas affirme que Gramsci est celui qui est allé le plus loin dans ses écrits pour expliquer les liens entre théorie et pratique dans le but d'élaborer une stratégie d'émancipation pour les classes subalternes,

The supposedly 'non-political' of civil society, Gramsci argues, is itself a form of political organisation, overdetermined by the existing political society and strengthening the bourgeois integral state [...] If the subaltern classes do not elaborate their own hegemonic apparatus capable of challenging the relations of force condensed in the established 'political society' of the bourgeois state, they will remain subaltern to its overdeterminations. Similarly, without the elaboration of its own philosophy, or concrete conception of the world elaborated in institutions adequate to its own project, the movement of the oppressed and exploited classes of capitalist society will remain subaltern to the existing dominant 'conception of the world'. The elaboration of such an 'alternative conception of the world' or practice of 'another philosophy' capable of refounding the form of philosophy itself, remains an urgent concrete political task in the struggle to build a movement against capitalist exploitation and domination.¹

De même l'actualité de Gramsci bénéficiait du témoignage d'auteurs célèbres et de continuateurs qui se sont servis de son enseignement pour mener des études sur les enjeux actuels. Malgré la grande quantité d'ouvrages et d'articles concernant Gramsci, nous considérons, sans fausse modestie, avoir réussi à ajouter notre petite contribution à l'avancement des études gramsciennes. Dans la préface de la nouvelle édition intégrale anglaise de 2011 des *Cahiers de prison* se trouve une référence à une lettre de Michel Foucault au sujet de Gramsci qui semble justifier nos efforts en vue de jeter un éclairage sur sa réflexion,

¹ Peter D. Thomas, *The Gramscian Moment, Philosophy, Hegemony and Marxism*, Chicago, Haymarket books, 2010, p.452-453.

Referring to Gramsci, Michel Foucault (in a private letter, 20 April 1984) made the following acute observation: « C'est un auteur plus souvent cité que réellement connu. » As references to Gramsci continue to multiply in books and articles on the most disparate subjects, it has become necessary to gain a more concrete knowledge and understanding of his work.²

Quant à l'actualité de Gramsci, son évidence saute aux yeux. Plusieurs décennies après la mort du penseur sarde, les chercheurs de tout horizon continuent à se servir des concepts qu'il a élaborés. La récurrence de sa notion élargie de l'État, de la société civile, de l'intellectuel organique, du bloc historique, de l'hégémonie et de la contre-hégémonie dans les débats d'aujourd'hui montre à l'évidence que Gramsci est toujours présent, sauf pour quelques sceptiques qui ont hâte d'annoncer sa mort.

² Antonio Gramsci, *Prison Notebooks, Volume One*, Joseph A. Buttigieg (dir.), New York, Columbia University Press, 2011, p.XIX.

Bibliographie

LIVRES

Écrits de Gramsci

- Gramsci, Antonio. 1974. *Écrits politiques I, 1914-1920*, Paris, Gallimard, 462 p.
- Gramsci, Antonio. 1975. *Écrits politiques II, 1921-1922*, Paris Gallimard, 380 p.
- Gramsci, Antonio. 1980. *Écrits politiques III, 1923-1926*, Paris, Gallimard, 442 p.
- Gramsci, Antonio. 1996. *Cahiers de prison*, Cahiers 1 à 5, Paris, Gallimard, 710 p.
- Gramsci, Antonio. 1983. *Cahiers de prison*, Cahiers 6 à 9, Paris, Gallimard, 716 p.
- Gramsci, Antonio. 1978. *Cahiers de prison*, Cahier 10 à 13, Paris, Gallimard, 550 p.
- Gramsci, Antonio. 1990. *Cahiers de prison*, Cahier 14 à 18, Paris, Gallimard, 424 p.
- Gramsci, Antonio. 1991. *Cahiers de prison*, Cahier 19 à 29, Paris, Gallimard, 586 p.
- Gramsci, Antonio. 1971. *Lettres de prison*, Paris, Gallimard, 622 p.

Monographies

- Althusser, Louis. 1996 (1965). « Le marxisme n'est pas un historicisme », in *Lire le Capital*, Paris, Quadrige P.U.F, 665 p.
- Althusser, Louis. 1976. « Idéologie et appareils idéologique d'État » in *Positions*, Paris, Éditions sociales, 172 p.
- Anderson, Perry. 1977. *Sur le marxisme occidental*, Paris, Maspero, 167 p.
- Anderson, Perry. 1978. *Sur Gramsci*, Paris, Maspero, 144 p.
- Bakounine, Michel. 2000. *Dieu et l'État*, Paris, (Mille et une nuits) Fayard, 143 p.
- Bakounine, Michel. 2001. *Théorie générale de la révolution* (Textes assemblés et annotés par Étienne Lesourd, d'après G.P. Maximov), Paris, Les nuits rouges, 383 p.
- Berneri, Camillo. 1988 (1920). « Le mouvement anarchiste » in *Œuvres choisies*, Carrare (Italie), Éditions du Monde Libertaire, publié sous le titre « Considerazioni sul nostro movimento », dans *Libero Accordo*, Rome, juillet, 349 p.
- Boggs, Carl. 1984. *The Two Revolutions: Antonio Gramsci and the Dilemmas of Western Marxism*, Bath, South End Press, 311 p.
- Bookchin, Murray. 1999. « Communalism The Democratic Dimension of Social Anarchism » in *Anarchism, Marxism, and the Future of the Left*, San Francisco, A.K. Press, 352 p.
- Boukharine, Nikolaï. 1967 (1921). *La théorie du matérialisme historique, manuel populaire de sociologie marxiste*, Paris, Éditions anthropos, 358 p.

- Buci-Glucksmann, Christine. 1975. *Gramsci et l'État, pour une théorie matérialiste de la philosophie*, Paris, Fayard, 454 p.
- Cammett, John M. 1967. *Antonio Gramsci and the Origins of Italian Communism*, Stanford, Stanford University Press, 306 p.
- Castoriadis, Cornélius. 1990. *Les carrefours du labyrinthe 3, le monde morcelé*, Paris, Éditions du Seuil, 277 p.
- Cox, Robert W. 1987. *Production, Power and World Order, New York*, Columbia University Press, 500 p.
- Davidson, Alastair. 1977. *Antonio Gramsci: Towards an Intellectual Biography*, Londres, Merlin Press, 377 p.
- Day, Richard. 2006. *Gramsci is Dead*, Londres, Pluto Press, 255 p.
- Eagleton, Terry. 2007 (1991). *Ideology, an Introduction*, Londres, Verso, 243 p.
- Engels, Friedrich. 1973 (1878). *L'Anti-Dühring, M.E. Dühring bouleverse la science*, Paris, Éditions Sociales, 501 p.
- Engels, Friedrich. 1951 (1852). « Révolution et contre-révolution en Allemagne » in *La révolution démocratique bourgeoise en Allemagne*, Paris, Éditions Sociales, 320 p.
- Femia, Joseph. 1987. *Gramsci's Political Thought*, Oxford, Clarendon Press, 303 p.
- Fiori, Giuseppe. 1977. *La vie de Antonio Gramsci*, Paris, Librairie Générale Française, 544 p.
- Fontana, Benedetto. 1993. *Hegemony and Power, on the relation between Gramsci and Machiavelli*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 226 p.
- Gill, Louis. *Le néolibéralisme*. 2002. Montréal, Chaire d'études socio-économiques de l'UQAM, 84 p.
- Golding, Sue. 1992. *Gramsci's Democratic Theory, Contributions to a Post-Liberal Democracy*, Toronto, University of Toronto Press, 221 p.
- Gramsci, Antonio. 2011. *Prison Notebooks, Volume One*, Joseph A. Buttigieg ed., New York, Columbia University Press, 610 p.
- Grisoni, Dominique, et Robert Maggiori. 1973. *Lire Gramsci*, Paris, Éditions Universitaires, 280 p.
- Guérin, Daniel. 1969. *Pour un marxisme libertaire*, Paris, Robert Laffont, 295 p.
- Guérin, Daniel. 1971. *Rosa Luxemburg et la spontanéité révolutionnaire*, Paris, Flammarion, 185 p.
- Guérin, Daniel. 1981 (1965). *L'anarchisme*, Paris, Gallimard, 286 p.
- Hardt Michael, et Antonio Negri. 2000. *Empire*, Paris, Exils, 559 p.
- Hegel, G.W.F. 1967. *The Phenomenology of Mind*, New York, Harper Torchbooks, 814 p.
- Hobsbawm, Eric J. 1959. *Primitive Rebels, Studies in Archaic Forms of Social Movement in the 19th and 20th Centuries*, New-York, W.W. Norton & Company, 202 p.
- Holloway, John. 2007. *Changer le monde sans prendre le pouvoir, le sens de la révolution aujourd'hui*, Montréal, Lux éditeur, 317 p.
- Holub, Renate. 1992. *Antonio Gramsci, Beyond Marxism and Postmodernism*, Londres, Routledge, 250 p.

- Horkheimer, Max. 2009. « l'État autoritaire » in *Théorie critique*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 365 p.
- Jessop, Bob. 1982. *The Capitalist State, Marxist Theories and Methods*, Oxford, Martin Robertson, 296 p.
- Joll, James. 1978. *Antonio Gramsci*, New York, Penguin Books, 160 p.
- Joll, James. 1964. *The Anarchists*, Boston, Little, Brown and Company, 303 p.
- Jouthe, Ernst. 1990. *Catharsis et transformation sociale dans la théorie politique de Gramsci*, Québec, P.U.Q., 154 p.
- Kolakowski, Leszek. 1978. « Antonio Gramsci: Communist Revisionism », *Main Currents of Marxism*, vol. III, Oxford, Clarendon Press, 548 p.
- Kolakowski, Leszek. 2005 (1978). *Main Currents of Marxism*, New-York, W.W. Norton & Company, 1285 p.
- Korsch, Karl. 2002 (1967). *Karl Marx*, Paris, Éditions Ivrea, 287 p.
- Kosik, Karel 1970 (1967). *Dialectique du concret*, Paris, François Maspéro, 183 p.
- Kropotkine, Pierre. 2004 *La morale anarchiste*, Paris, (Mille et une nuits) Fayard, 94 p.
- Kropotkine, Pierre. 2001 (1902). *L'Entraide, un facteur de l'évolution*, Montréal, Écosociété, 401 p.
- Kropotkine, Pierre. 2001 (1976). *Œuvres*, Paris, la Découverte, 445 p.
- Kropotkine, Pierre. 1976. *Œuvres*, Paris, Maspero, 445 p.
- Labica-Bensussan, 1999 (1982). *Dictionnaire critique du marxisme*, Paris, P.U.F., 1240 p.
- Labriola, Antonio. 1970 (1902). *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, Paris, Gordon & Breach, 313 p.
- Laclau, Ernesto, et Chantal Mouffe. 2001. *Hegemony and Socialist Strategy*, Londres, Verso, 198 p.
- Lalande, André. 1999. *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Volume I : A-M, Paris, P.U.F., 5^e édition, 1324 p.
- Lefebvre, Henri. 1966. *Pour connaître la pensée de Karl Marx*, Paris, Éditions Bordas, 284 p.
- Lénine. 1968 (1913). « Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme » in *Œuvres choisies en trois volumes*, volume 1, Moscou, Éditions du Progrès, 872 p.
- Lénine. 1970. *La maladie infantile du communisme (le gauchisme)*, Éditions langue étrangères, Pékin, 130 p.
- Lénine, *Que faire?* 1975. Éditions en langues étrangères, Pékin, 255 p.
- Lermina, Jules. *L'ABC du Libertaire*, Paris, Fayard, 2004, 62 p.
- Levy, Carl. 1999. *Gramsci and the Anarchists*, Oxford, Berg, 224 p.
- Lo Piparo, Franco. 1979. *Lingua, intellectuali, egemonia in Gramsci*, Rome-Bari, Laterza, 291 p.
- Losurdo, Domenico. 2006 (1997). *Gramsci, du libéralisme au communisme critique*, Paris, Éditions Syllepse, 238 p.

- Lukács, Georg. 1960 (1923). *Histoire et conscience de classe*, Paris, Éditions de minuit, 381 p.
- Lukács, Georg. 1980 (1962). *The Destruction of Reason*, Londres, Merlin Press, 866 p.
- Machiavel, Nicolas. 2000. *Le Prince*, Paris, (Éditions mille et une nuits) Fayard, 128 p.
- Machiavelli, Niccolo. 2003. *The Discourses*, Londres, Penguin Books, 544 p.
- Macciocchi, Maria-Antonietta. 1974. *Pour Gramsci*, Paris, Éditions du Seuil, 428 p.
- Macpherson, C.B. 1988 (1962). *The Theory of Possessive Individualism*, Oxford, Oxford University Press, 310 p.
- Malatesta, Errico. 1979 (1920). « Les deux voies : réformes ou révolution » (*Umanità Nova*, 15-8-1920), in *Articles politiques*, Paris, Union Générale d'Éditions, 443 p.
- Mandel, Ernest. 1978. *La formation de la pensée économique de Karl Marx*, Paris, François Maspero, 211 p.
- Mandel, Ernest. 2003 (1980). *La pensée politique de Léon Trotsky*, Paris, la Découverte, 171 p.
- Marx, Karl. 1975 (1843). *Introduction à la critique du droit politique hégélien*, Paris, Éditions sociales, 224 p.
- Marx, Karl, et F. Engels. 1969 (1845). *La Sainte Famille, ou critique de la critique critique contre Bruno Bauer et consorts*, Paris, Éditions Sociales, 256 p.
- Marx, Karl, et F. Engels. 1968 (1847). *L'idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales, 636 p.
- Marx, Karl, et F. Engels. 1973 (1848). *Manifeste du parti communiste*, Paris, Éditions sociales, 95 p.
- Marx, Karl. 2007 (1871). *La guerre civile en France*, Paris, Éditions mille et une nuits, (Mille et une nuits) Fayard, 2007, 126 p.
- Marx, Karl. 1977 (1859). *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, Éditions Sociales, 309 p.
- Marx, Karl. 1982 (1867). *Le Capital, livre premier*, Moscou, Les Éditions du Progrès, 816 p.
- May, Todd. 1994. *The Political Philosophy of Poststructuralist Anarchism*, Pennsylvania, University of Pennsylvania Press, 165 p.
- Miliband, Ralph. 1973 (1969). *l'État dans la société capitaliste, analyse du système de pouvoir occidental*, Paris, Maspero, 311 p.
- Miliband, Ralph. 1986 (1977). *Marxism and Politics*, Oxford, Oxford University Press, 199 p.
- Miliband, Ralph. 1991 (1989) *Divided Societies, Class Struggle in Contemporary Capitalism*, Oxford, Oxford University Press, 288 p.
- Morera, Esteve. 1990. *Gramsci's Historicism: a Realist Interpretation*, Londres, Routledge, 237 p.
- Munoz, François, (dir.) 1965. *Bakounine, la liberté. Choix de textes*, Utrecht, J.J. Pauvert édition, 330 p.
- Pannekoek, Anton. 1974. *Les conseils ouvriers*, Paris, Éditions Bélibaste, 499 p.
- Piccone, Paul. 1983. *Italian Marxism*, Berkeley, University of California Press, 206 p.
- Piotte, Jean-Marc. 1987 (1970). *La pensée politique de Gramsci*, Montréal, VLB éditeur, 304 p.

- Piotte, Jean-Marc. 2010 (1970). *La pensée politique de Gramsci*, Montréal, LUX, 280 p.
- Piotte, Jean-Marc. 1979. *Marxisme et pays socialistes*, Montréal, VLB éditeurs, 177 p.
- Piotte, Jean-Marc. 1990. *Sens et politique, pour en finir avec de grands désarrois*, Montréal, VLB éditeur, 185 p.
- Popper, Karl. 1976. *The Poverty of Historicism*, Londres, Routledge, 169 p.
- Portelli, Hugues. 1972. *Gramsci et le bloc historique*, Paris, PUF, 175 p.
- Poulantzas, Nicos. 1968. *Pouvoir Politique et classes sociales dans l'État capitaliste*, Paris, François Maspero, 399 p.
- Poulantzas, Nicos. 1980. *Repères, Hier et aujourd'hui, textes sur l'État*, Paris, François Maspero, 182 p.
- Poulantzas, Nicos. 1981 (1978). *L'État, le pouvoir, le socialisme*, Paris, P.U.F., 300 p.
- Poulantzas, Nicos. 1979 (1972). "The problem of the Capitalist State" cité in *Ideology in Social Science, Readings in Critical Social Theory*, (dir.) Blackburn, Rob. Glasgow, Fontana, 382 p.
- Prévost, Jean-Guy. 1995. « Philosophie politique et tradition » in *De l'étude des idées politiques*, Québec, P.U.Q., 100 p.
- Proudhon, Pierre-Joseph. 1966 (1840). *Qu'est-ce que la propriété? Ou recherches sur le principe du droit et du gouvernement*, Paris, Garnier Flammarion, 1966, 315 p.
- Ribeill, Georges, (dir.) 1975. *Marx/Bakounine : Socialisme autoritaire ou Libertaire?* Tome II, Paris, Union Générale d'Éditions, 447 p.
- Ricci, François, et Jean Bramant (dir.) 1977. *Gramsci dans le texte*, Paris, Éditions Sociales, 797 p.
- Robinson, William. 2004. *A Theory of Global Capitalism, Baltimore et Londres*, The John Hopkins University Press, 200 p.
- Rubel, Maximilien. 1957. *Karl Marx, Essai de biographie intellectuelle*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 460 p.
- Rubel, Maximilien. 2000. « Marx, théoricien de l'anarchisme » in *Marx critique du marxisme*, Paris, Payot et Rivages, 554 p.
- Rupert, Mark. 1995. *Producing Hegemony*, Cambridge, Cambridge University Press, 262 p.
- Saïd, Edward. 1979. *Orientalism*, New York, Vintage Books Edition, 368 p.
- Saïd, Edward. 1994. *Culture and Imperialism*, New York, Vintage Books Edition, 380 p.
- Santucci, Antonio A. 2010 (2005). *Antonio Gramsci, 1891-1937*, New York, Monthly Review Press, 207 p.
- Serge, Victor. 1978. *Mémoires d'un révolutionnaire*, Paris, Éditions du Seuil, 439 p.
- Showstack Sassoon, Anne. 1987 (1980). *Gramsci's politics*, Londres, Hutchinson, 297 p.
- Skinner, Quentin. 1988. « 'Social Meaning' and the explanation of social action » in *Meaning & Context, Quentin Skinner and his Critics*, James Tully ed., Cambridge, Polity Press, 354 p.

- Sorel, Georges. 1946 (1907). *Réflexions sur la violence*, Paris, Librairie Marcel Rivière, 394 p.
- Spriano, *Storio del Partito comunista italiana, I*, Turin, Einaudi, 1967, 525 p.
- Strauss, Léo. 1982. *Pensées sur Machiavel*, Paris, Payot, 369 p.
- Texier, Jacques. 1966. *Gramsci et la philosophie du marxisme*, Paris, Seghers, 192 p.
- Therborn, Göran. 2008. (1978) *What does the Ruling Class do when it Rules? State Apparatuses and State Power under Feudalism, Capitalism and Socialism*, Londres, Verso, 290 p.
- Thomas, Peter. 2010 (2009). *The Gramscian Moment, Philosophy, Hegemony and Marxism*, Chicago, Haymarket Books, 477 p.
- Tosel, André. 1984. *Praxis, vers une refondation en philosophie marxiste*, Paris, Éditions sociales, 1984, 312 p.
- Tosel, André. 2009. *Le marxisme du vingtième siècle*, Paris, Éditions Syllepse, 302 p.
- Vico, Giambattista. 1993 (1725). *La science nouvelle*, Paris, Gallimard, 1993, 432 p.
- Voline. 1997 (1947). *La révolution inconnue*, Paris, Éditions verticales, 1997 (1947), 772 p.
- Williams, Raymond. 1977. *Marxism and Literature*, Oxford, University Press, 217 p.
- Williams, Raymond. 2005 (1980). *Culture and Materialism*, Londres, Verso, 277 p.
- Meiksins Wood, Ellen. 1998 (1986). *The Retreat from Class, A New 'True' Socialism*, Londres, Verso, 202 p.
- Meiksins Wood, Ellen. 2008. *From Citizens to Lords*, Londres, Verso, 245 p.
- Meiksins Wood, Ellen, et John Bellamy Foster (dir.) 1997. *In Defense of History, Marxism and the Postmodern Agenda*, New-York, Monthly Review Press, 205 p.
- Zizek, Slavoj. 2009. *First as Tragedy, Then as Farce*, Londres, Verso, 157 p.

ARTICLES

- Adamson, Walter. 1979. « Towards the Prison Notebooks: The Evolution of Gramsci's Thinking on Political Organization 1918-1926 », *Polity*, vol. 12, no 1, automne, p. 38-64.
- Bates, Thomas R. 1976. « Antonio Gramsci and the Bolshevization of the PCI », *Journal of Contemporary History*, vol. 11 nos 2/3, juillet, p. 115-131.
- Cox, Robert W. 1981. « Social Forces, States and World Orders: Beyond International Relations Theory », *Millennium - Journal of International Studies*, vol. 10, no 2, p.126-155.
- Cox, Robert W. 1983. « Gramsci, Hegemony and International Relations: An Essay in Method », *Millennium - Journal of International Studies*, vol. 12, no 2, p.162-175.
- Davidson, Alastair. 1972. « The Varying Seasons of Gramscian Studies », *Political Studies*, X (4), 448-461.
- Davidson, Alastair. 2008. « The Uses and Abuses of Gramsci », *Thesis Eleven*, no 95, novembre, p. 68-94.

- Dupuis-Déri, Francis. 1999. « L'esprit anti-démocratique des fondateurs de la 'démocratie' moderne », *Agone*, 22, p. 95-115.
- Femia, Joseph V. 1981. « An Historicist Critique of "Revisionist" Methods for Studying the History of Ideas », *History and Theory*, vol. 20, no 2, mai, p. 113-134.
- Femia, Joseph V. 1983. « Gramsci's Patrimony », *British Journal of Political Science*, vol. 13, no 3, juillet, p. 327-364.
- Fontana, Benedetto. 2000. « Logos and Kratos: Gramsci and the Ancients on Hegemony », *Journal of the History of Ideas*, vol. 61, no 2, avril, p. 305-326.
- Fritz Haug, Wolfgang. 1999. « Rethinking Gramsci's Philosophy of Praxis from One Century to the Next », *Boundary 2*, vol. 26, no 2, été, p. 101-117.
- Germino, Dante. 1986. « Antonio Gramsci: From the Margins to the Center, the Journey of a Hunchback », *Boundary 2*, vol. 14, no 3, printemps, p. 19-30.
- Landy, Marcia. 1994. « Gramsci beyond Gramsci: The Writings of Toni Negri », *Boundary*, vol. 21, no 2, été, p. 63-97.
- Levy, Carl. 1986. « New Look at the Young Gramsci », *Boundary 2*, vol. 14, no 3, printemps, p. 31-48.
- Morera, Esteve. 1990. « Gramsci and Democracy », *Canadian Journal of Political Science*, vol. 23, no 1, mars, p.23-37.
- Pelosse, Valentin. 1972. « Joseph Déjacque et la création du néologisme libertaire (1857) », *Revue Économies et Sociétés*, tome VI, no 12, déc, p.1-20.
- Piccone, Paul. 1974. « Gramsci's Hegelian Marxism », *Political Theory*, vol. 2, no 1, fév., p. 32-45.
- Piotte, Jean-Marc. 2006-2007. « Foucault et les anarchistes », *Combats*, vol. 9, nos 3 et 4, automne-hiver, p. 20-21.
- Rupert, Mark. 1990. « Producing Hegemony: State/Society Relations and the Politics of Productivity in the United States », *International Studies Quarterly*, vol. 34, no 4, déc., p.427-456.
- Rupert, Mark. 2003. « Globalising common sense: a Marxian-Gramscian (re-)vision of the politics of governance/resistance », *Review of International Studies*, vol. 29, p.181-198.
- Skinner, Quentin. 1969. « Meaning and Understanding in the History of Ideas », *History and Theory*, vol. 8, no 1, p. 3-53.
- Urbinati, Nadia. 1998. « From the Periphery of Modernity: Antonio Gramsci's Theory of Subordination and Hegemony », *Political Theory*, vol. 26, no 3, juin, p. 370-391.
- Williams, Gwyn A. 1960. « The Concept of Egeomnia in the Thought of Antonio Gramsci, Some Notes on Interpretation », *Journal of the History of Ideas*, vol. 21, no 4, oct.-déc., p. 586-599.
- Wood, Ellen Meiksins. 1990. « The Uses and Abuses of 'Civil Society' », *The Socialist Register*, vol. 26, p.60-84.
- Wood, Neal. 1978. « The Social History of Political Theory », *Political Theory*, vol. 6, no 3, août, p. 345-367.